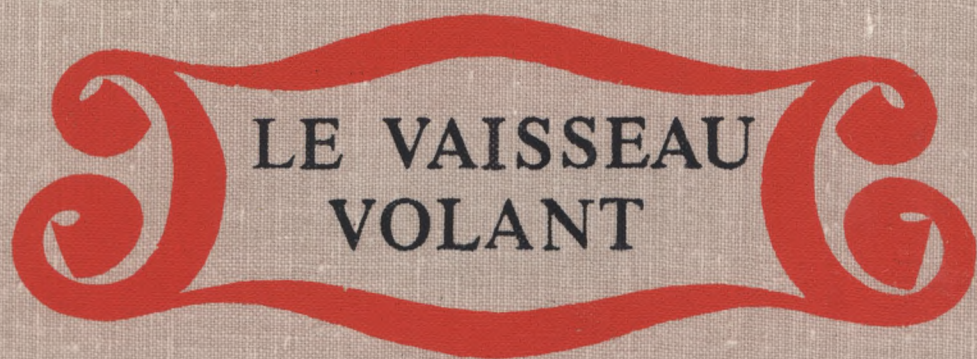


# LE VAISSEAU VOLANT



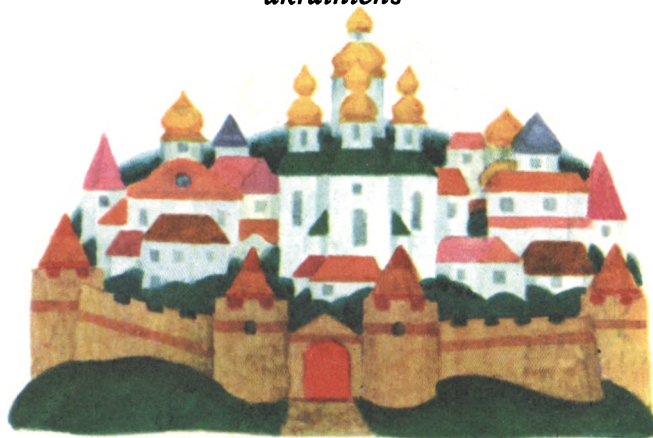
Contes populaires  
ukrainiens



LE VAISSEAU  
VOLANT

# LE VAISSEAU VOLANT

*Contes  
populaires  
ukrainiens*



**Kiev**  
**Editions « Dnipro »**

1979



# LE VAISSEAU VOLANT

*Contes  
populaires ukrainiens*



Traduit de l'ukrainien  
par *Geneviève Koffman*

Kiev  
Editions « Dnipro »  
1979

*Contes choisis*  
*par Volodymyr Boiko*

*Illustrations et maquette*  
*par Youli Kryga*

## CHERS LECTEURS!

*C'est pour la première fois que paraît en français, à l'intention des jeunes lecteurs, un si grand nombre de contes populaires ukrainiens, rassemblés dans le recueil intitulé « Le Vaisseau volant ».*

*Ces contes nous font pénétrer dans un univers magique, où les animaux domestiques, les oiseaux et les bêtes se conduisent comme des êtres humains et manifestent dans leurs actions toute la diversité des rapports qui existent entre les gens.*

*Dans les contes sur les animaux figurent la souris-grignotis, le crapaud-lourdaud, le petit lapin-gambadin, la renardette-soeurette qui sont toujours très sympathiques aux enfants.*

*Dans les récits d'un caractère différent, dans les contes féeriques, les lecteurs prendront connaissance des exploits de gens tout à fait ordinaires à première vue. Les enfants aimeront bien Télessik, le Petit-Pois-qui-roule, Ivan, le fils de moujik, Kyrilo Kojoumiaka, Ilia Mouromets et d'autres représentants du peuple qui se sont glorifiés par les hauts faits qu'ils ont accomplis au nom de la justice et de la victoire du bien sur le mal.*

*Les contes sociaux qui mettent en évidence les coutumes du peuple ukrainien se distinguent par leur caractère satirique et un humour pétillant. Les paroles sages, les plaisanteries y prennent la forme d'armes dont se sert l'homme travailleur et elles témoignent de la grandeur de l'esprit du peuple.*

*Le courage, l'endurance, l'amour de la vie, tels sont les traits qui sont propres à nombre de personnages figurant dans les contes choisis pour ce recueil, et dans lesquels la justice triomphe toujours.*

*Ainsi, voyagerons-nous avec plaisir dans ce monde pittoresque et fantastique qu'ouvre devant nous ce recueil de contes populaires ukrainiens aux belles illustrations.*



- Oh, non, grand-père, je n'ai rien mangé et rien bu de toute la journée. J'ai seulement croqué une feuille de bouleau et bu une toute petite goutte d'eau.



## LA BIQUETTE MALICIEUSE



Il était une fois un vieux et une vieille. Un jour, le vieux alla à la foire et acheta une chèvre. Et le lendemain matin, il envoya son fils aîné la faire paître dans un pré. La chèvre brouta toute la journée et le soir venu, le jeune garçon la ramena au logis. Le vieil homme les attendait sur le pas de la porte en belles bottes rouges :

- Alors, ma mignonne, ma jolie biquette, as-tu bien mangé aujourd'hui ?

- Oh non, grand-père, je n'ai rien mangé et rien bu de toute la journée. J'ai seulement croqué une feuille de bouleau et bu une toute petite goutte d'eau.

Alors, le vieux se fâcha contre son fils et le chassa de la maison.

Le lendemain, il envoya son fils cadet faire paître la chèvre. Celle-ci brouta toute la journée, et le soir venu le garçon la ramena au logis. Le vieil homme les attendait déjà sur le pas de sa porte en belles bottes rouges.

- Alors, ma mignonne, ma jolie biquette, as-tu bien mangé aujourd'hui ?

- Oh non, grand-père, je n'ai rien mangé et rien bu de toute la journée. J'ai seulement croqué une feuille de bouleau et bu une toute petite goutte d'eau.

Le vieux se mit en colère et chassa son second fils.

Le troisième jour il envoya sa femme faire paître la chèvre. La biquette brouta toute la journée, et le soir sa maîtresse la ramena au logis. Le vieux les attendait sur le pas de la porte :

- Alors, ma mignonne, ma jolie biquette, as-tu bien mangé aujourd'hui ?

- Oh non, grand-père, je n'ai rien mangé et rien bu de toute la journée. J'ai seulement croqué une feuille de bouleau et bu une toute petite goutte d'eau.

Ce fut le tour de la femme d'être chassée de la maison.

Finalement, le vieux alla faire paître sa chèvre lui-même. Celle-ci brouta toute la journée et le soir il la ramena. Mais l'ayant laissée sur la route,

il prit un raccourci et rentra avant elle. Et il se mit à l'attendre sur le pas de la porte.

- Alors, ma mignonne, ma jolie biquette, as-tu bien mangé aujourd'hui?

- Oh non, grand-père, je n'ai rien mangé et rien bu de toute la journée. J'ai seulement croqué une feuille de bouleau et bu une toute petite goutte d'eau.

Cette fois-ci, le vieux se fâcha tout rouge. Il alla commander un coutelas au forgeron, mais au moment où il voulait attraper sa chèvre pour l'égorger, celle-ci se déroba et s'enfuit dans la forêt. Là elle se réfugia dans la maisonnette d'un petit lapin et alla se cacher sur le four.

Quand dans la soirée le petit lapin rentra chez lui il sentit tout de suite qu'il y avait quelqu'un chez lui.

- Qui est entré dans ma maison? demanda-t-il. Et du haut du four, la chèvre de lui répondre :

C'est moi, la biquette malicieuse.  
De mes cornes je vais te percer,  
De mes pattes je vais t'écraser,  
Et de ma queue te balayer.

Le petit lapin eut une peur terrible. Il se sauva de chez lui et s'assit en pleurant amèrement sous un chêne. Un ours vint à passer par là :

- Pourquoi pleures-tu, lapinot?

- Je pleure, mon cher ours, parce qu'une bête épouvantable s'est installée chez moi.

- Je vais la chasser, grogna l'ours. Et il entra dans la maisonnette du lapin.

- Qui a osé s'installer ici? demanda-t-il.

Et la chèvre de lui répondre :

C'est moi, la biquette malicieuse.  
De mes cornes je vais te percer,  
De mes pattes je vais t'écraser,  
Et de ma queue te balayer.

L'ours fut pris de peur et s'enfuit. « Non, dit-il au petit lapin. Impossible de chasser cette bête, elle est terrible! »

Le pauvre petit lapin continuait à se lamenter. Un loup qui l'entendit s'approcha de lui :

- Pourquoi pleures-tu, lapinot?

- Je pleure parce qu'une bête terrible s'est installée chez moi.

– Eh bien, je vais la chasser, déclara le loup.  
– Oh, penses-tu! L'ours m'avait promis de le faire, mais il a eu peur, lui aussi.

– Et moi, je te dis que je vais la chasser. Et le loup entra dans la maisonnette du lapin.

– Qui est-ce qui s'est installé ici? demanda-t-il.

Et la chèvre de lui répondre :

C'est moi, la biquette malicieuse,  
De mes cornes je vais te percer,  
De mes pattes je vais t'écraser,  
Et de ma queue te balayer.

Le loup eut tellement peur qu'il fila à toute vitesse.

Ensuite ce fut dame Renarde qui proposa ses services au petit lapin, mais le résultat fut le même: elle aussi s'enfuit de la maison.

Finalement, alors que le lapinot pleurait toujours à chaudes larmes, une grosse écrevisse passa à côté de lui.

– Qu'est-ce qui se passe, mon petit? Pourquoi pleures-tu?

– Parce qu'une bête épouvantable s'est installée chez moi. L'ours, le loup et dame Renarde ont voulu la chasser, mais ils ont eu peur d'elle et se sont enfuis.

– Eh bien, c'est moi qui vais la chasser, déclara l'écrevisse. Et elle entra dans la maisonnette.

– Qui est-ce qui s'est installé ici? demanda-t-elle.

Et la chèvre de lui répondre :

C'est moi, la biquette malicieuse,  
De mes cornes je vais te percer,  
De mes pattes je vais t'écraser,  
Et de ma queue te balayer.

Alors l'écrevisse commença à grimper sur le four; arrivée tout en haut, elle serra fortement avec ses pinces la patte de la chèvre. La biquette hurla de douleur, dégringola le four et s'enfuit au galop dans la forêt.

Le petit lapin remercia chaleureusement la grosse écrevisse et il continua à vivre paisiblement dans sa petite maison.

## LA MOUFLE

Un jour, un vieil homme perdit une moufle dans la forêt. Une petite souris qui passait par là eut vite fait de se faufiler à l'intérieur.

Peu après, un crapaud aperçut le gant fourré.

- Qui est-ce qui habite là ? demanda-t-il.
- La petite souris-grignotis. Et toi, qui es-tu ?
- Je suis le crapaud-lourdaud. Laisse-moi entrer aussi dans la moufle.
- Entre.

Puis ce fut un petit lapin qui arriva.

- Qui est-ce qui habite là ? demanda-t-il.



- La petite souris-grignotis et le crapaud-lourdaud. Et toi, qui es-tu ?
- Je suis le petit lapin-trottin. Laissez-moi entrer aussi.
- Entre.

Un peu plus tard arriva dame Renarde.

- Qui est-ce qui habite dans cette moufle ?
- La petite souris-grignotis, le crapaud-lourdaud et le petit lapin-trottin.

Et toi, qui es-tu ?

- Je suis la renardette-soeurette. Laissez-moi entrer aussi.
- Entre.

Puis ce fut le tour du loup de passer par là. Il remarqua la moufle.

- Qui est-ce qui habite là ? demanda-t-il.
- La petite souris-grignotis, le crapaud-lourdaud, le lapin-trottin et la renardette-soeurette. Et toi, qui es-tu ?

- Je suis le loup-garou. Laissez-moi entrer aussi.
- Entre.

Plus tard, un ours vint à rôder dans les parages. Il gronda de sa grosse voix :

- Qui est-ce qui habite là ?

– La petite souris-grignotis, le crapaud-lourdaud, le lapin-trottin, la renardette-soeurette et le loup-garou. Et toi, qui es-tu ?

– Je suis le gros ours-nounours. Laissez-moi entrer aussi.

– Entre.

Et l'ours alla rejoindre les autres animaux. Arriva enfin un petit cochon.

– Gro-gro-gro ! Qui est-ce qui habite dans cette moufle ?

– La petite souris-grignotis, le crapaud-lourdaud, le lapin-trottin, la renardette-soeurette, le loup-garou et l'ours-nounours. Et toi, qui es-tu ?

– Je suis le petit cochon-grognon. Laissez-moi entrer aussi.

– Entre.

Et les voilà réunis tous ensemble. Mais, hélas, à ce moment-là passa un chasseur. Voyant que la moufle bougeait, il tira dessus un coup de fusil. Que de peaux de bêtes en retira-t-il !

## POURQUOI LES OIES FONT LEUR TOILETTE DANS L'EAU, LES CHATS SUR LE FOUR, ET LES POULES DANS LA POUSSIERE

Autrefois, il y a très longtemps de cela, il y avait un homme qui possédait un chat, des oies et des poules.

Quand vint l'été et que le soleil se mit à chauffer bien fort, les oies s'en allèrent chercher de l'eau. Elles marchèrent longtemps et rencontrèrent une poule.

– Où allez-vous, les oies ?

– Nous cherchons de l'eau, car nous avons très chaud.

– Eh bien, je vais aller avec vous, décida la poulette. Elle avait si chaud, elle aussi, qu'elle en avait le bec ouvert...

Elles continuèrent leur route toutes ensemble. Et voilà que chemin faisant, elles rencontrèrent un chat.

– Où allez-vous ? leur demanda-t-il.

– Nous cherchons de l'eau.

– Est-ce que je peux aller avec vous ?

– Mais oui, bien sûr.

Et la petite bande continua à trotter sur la route. Enfin, ils aperçurent un lac. Les oies battirent des ailes et s'envolèrent vers l'eau. Là elles se mirent à plonger, à nager, et elles étaient toutes si contentes qu'elles en riaient aux éclats...

Assis au bord du lac, la poulette et le chat les regardaient s'ébattre. Le soleil dardait sur leurs têtes ses rayons brûlants. Ils auraient bien voulu entrer dans l'eau aussi, mais ils avaient peur... Finalement, ils se décidèrent.

– Essayons toujours, après tout, qu'est-ce qu'il peut nous arriver ?

Et ils se jetèrent dans l'eau. Mais ils faillirent couler à pic aussitôt, et c'est à grand-peine qu'ils réussirent à atteindre le rivage. Le pauvre chat regarda le lac avec amertume : il se sentait si mal, qu'il tremblait de tout son corps. Alors il s'essuya avec ses petites pattes et dit à sa compagne :

– Jamais plus je ne répéterai cette bêtise. Désormais je ferai ma toilette sur le four.

Et la poulette de lui répondre :

– Moi aussi, pas si bête ! Je préfère me nettoyer dans la poussière.

Et ils rentrèrent chez eux. En route, la poulette vit un gros tas de sable. Elle s'y jeta avec délice, et toute joyeuse, se mit à battre des ailes.

– La voilà, ma baignoire ! C'est cent fois plus agréable que l'eau !

Quant au chat, il fila à la maison, sauta sur le four et fit sa toilette avec ses pattes en ronronnant :

– Jamais je n'échangerai un four contre un lac ! On n'a pas besoin de nager sur un four !

C'est pour cela que depuis ce temps-là, les oies se lavent dans l'eau, les chats sur le four et les poules dans la poussière.

Et ceux qui n'y croient pas, eh bien, ils n'ont qu'à vérifier !

## LA MOUCHE LABOUREUSE

Un homme alla un jour labourer son champ. Une grosse mouche voulut absolument l'accompagner : elle enfonça son aiguillon dans le dos du boeuf qui traînait la charrue et suça le sang de la bête jusqu'à ce qu'ils arrivent au champ. Là, elle vola au-dessus du boeuf toute la journée, et sur le chemin du retour, pour ne pas se perdre, elle s'assit sur l'une de ses cornes.

Chemin faisant, elle rencontra une mouche de sa connaissance. « D'où viens-tu, ma belle ? » lui demanda celle-ci. Levant le nez, notre mouche répondit d'un air arrogant : « Tu ne vois donc pas d'où nous venons ? Nous avons labouré toute la journée ». Et l'autre de ricaner : « Je ne crois pas que vous ayez labouré tous. Toi, tu as plutôt labouré de la langue. Ce n'est que quand tu auras travaillé à la sueur de ton front, que tu auras droit de te vanter ! »

## L'ABEILLE ET LE PIGEON

Une abeille tomba une fois à l'eau. Elle allait se noyer, lorsque voyant la chose, un pigeon arracha d'un arbre une petite feuille et la déposa sur l'eau à côté de l'abeille. Celle-ci s'y agrippa et échappa de la sorte à la noyade.

Le lendemain, le pigeon était assis sur un arbre. Vint à passer par là un chasseur. Apercevant l'oiseau, il leva son fusil et visa. Mais l'abeille, qui avait vu l'homme, accourut en vitesse et le piqua à la main. Celle-ci trembla et le coup de fusil partit de côté : le pigeon était sauvé.

Soyez reconnaissants pour le bien qu'on vous a fait !

## DAME RENARDE ET COMPERE LE LOUP

Un jour, dame Renarde se construisit une petite maison dans la forêt. Quand l'hiver approcha, elle courut au village le plus proche pour y prendre du feu afin de chauffer son logis. Elle entra chez une petite vieille et la salua poliment :

– Bonjour, grand-mère, bon dimanche ! Pourriez-vous me donner un peu de feu afin que je chauffe ma maison ?

– Mais bien sûr, renardette-soeurette, avec plaisir. En attendant, assieds-toi et réchauffe-toi. Je vais sortir du four les petits pâtés que je fais cuire.

Les petits pâtés étaient farcis de grains de pavots. Quand la vieille femme les eut mis sur la table pour les faire refroidir, dame Renarde en attrapa un et se sauva...

Sur la route, elle mangea les grains de pavots qui étaient à l'intérieur et fourra à leur place une poignée de poussière.

Chemin faisant, elle rencontra plusieurs gars qui menaient leurs troupeaux à l'abreuvoir.

– Bonjour, les gars !

– Bonjour, renardette-soeurette !

– Donnez-moi un petit veau en échange d'un petit pain au pavot.

– D'accord, répondirent les garçons.

– Seulement, ne le mangez pas tout de suite. Attendez que je sois sortie du village.

Ils firent l'échange, et dame Renarde emmena le petit veau avec elle. Mais quand les gars mordirent dans le petit pain, ils n'y découvrirent que de la poussière...

Rentrée chez elle, dame Renarde abattit un arbre et en confectionna un traîneau. Puis elle y attela le petit veau et se mit en route. Peu après, elle rencontra un loup.

- Bonjour, renardette-soeurette!
- Bonjour, loupiot-frérot!
- Où as-tu pris ce petit veau et ce traîneau?
- Je les ai faits moi-même!
- Dis, renardette, tu ne pourrais pas me prendre sur ton traîneau?
- Ah non, je ne peux pas, tu vas me le casser!
- Mais non, je n'y mettrai qu'une patte.
- Bon, si ce n'est qu'une patte, tu peux la mettre.

Ils firent un petit bout de chemin de la sorte, après quoi le loup demanda :

- Dis, renardette, si je posais encore une patte sur ton traîneau?
- Ah non, voyons, tu vas le démolir.
- Mais non, je ferai très attention.
- Bon, mets une autre patte si tu veux!

Le loup mit une seconde patte sur le traîneau. Au bout d'un moment, on entendit un craquement.

- Dis donc, loupiot-frérot, voilà que tu me casses mon traîneau maintenant!

- Mais non, renardette-soeurette, ce bruit, c'est que je viens de croquer une noisette.

- Prends garde, compère...

Ils continuèrent leur chemin. Au bout d'un certain temps, le loup s'adressa à dame Renarde :

- Renardette, permets-moi de poser une troisième patte.

- Mais tu es fou, répondit dame Renarde. Tu vas démolir mon traîneau, comment ferai-je alors pour ramener du bois?

- Mais non, je ne le démolirai pas, je ferai attention.

- Bon, pose-là, mais tout doucement.

Le loup installa sa troisième patte sur le traîneau, et aussitôt un craquement se fit entendre.

- Malheur! s'écria dame Renarde. Tu ferais mieux de t'en aller, compère loupiot, tu vas me démolir mon traîneau.

- Mais ce n'est rien, renardette, je viens simplement de croquer une noisette.

- Tu pourrais bien m'en offrir, répliqua dame Renarde.

- Je n'en ai plus, c'était la dernière...

Les deux compagnons poursuivirent leur chemin.



- Tu sais, dame Renarde, dit le loup au bout d'un moment, je vais m'installer tout entier sur ton traîneau.

- Mais tu vas le démolir !

- Mais non, je ferai très attention.

A peine le loup se fut-il assis, que le traîneau s'effondra. Alors dame Renarde se mit en colère pour de bon. Elle cria au loup des tas d'injures et finit par lui ordonner :

- Et maintenant va couper du bois et prépare des planches pour faire un nouveau traîneau.

- Je ne peux pas, répondit le loup tout penaud, je ne sais pas quels arbres il faut choisir.

- Voyez-vous ça ! s'exclama dame Renarde. Il a démoli mon traîneau, et maintenant il ne sait pas s'y prendre pour abattre des arbres. Fainéant ! Et elle n'arrêtait pas de pester...

- Dès que tu seras dans la forêt, dit-elle enfin, tu n'auras qu'à crier deux fois : « Abattez-vous, arbres, les droits et les tordus ».

Le loup s'enfonça dans la forêt et cria à deux reprises : « Abattez-vous, arbres, les tordus et les tordus ! »

Et les arbres se mirent à tomber. Mais ils étaient tous si tortueux qu'il était impossible d'en choisir un seul convenable pour en couper ne fut-ce qu'une bûche, sans parler d'un patin pour faire glisser le traîneau. Le loup rapporta tout le bois à dame Renarde, mais quand celle-ci eut vu ces arbres tout de travers, elle tomba sur le loup à nouveau :

- Fripon ! Tu n'as pas prononcé les mots qu'il fallait !

- Mais si, renardette, j'ai dit : « Abattez-vous, arbres, les tordus et les tordus ! »

- Quel empoté tu es ! Bon, reste ici, je vais m'occuper de cela moi-même.

Resté seul, le loup sentit soudain qu'il avait terriblement faim. Mais il n'avait rien à se mettre sous la dent. « Et si je mangeais le petit veau ? » se dit-il. Il mordit en plein dans la chair, en arracha un morceau, et mit à sa place une bande de moineaux. Puis il ferma le trou avec une poignée de paille et s'enfuit.

Peu après, dame Renarde revint avec du bois, elle en fabriqua un traîneau et prit les rênes dans ses pattes :

- Hue, mon petit veau ! cria-t-elle.

Mais le petit veau ne bougeait pas. Elle le frappa avec une baguette, alors il en tomba une botte de paille, de laquelle s'échappa une volée de moineaux.



– Ah, c'est ce sale loup qui m'a joué ce tour-là, s'écria dame Renarde. Eh bien, il va me le payer!

Et elle alla se coucher sur la route. Vint à passer par là tout un convoi de charrettes, conduites par des marchands qui allaient vendre du poisson. Apercevant la bête qui faisait la morte, les marchands la ramassèrent et la jetèrent sur la dernière charrette. Et comme les hommes ne faisaient aucune attention à elle, elle se mit à jeter du poisson tout le long de la route. Quand elle en eut préparé une bonne provision, elle sauta de la voiture, et commença à manger les poissons les uns après les autres. Les hommes ne s'étaient aperçus de rien et continuaient leur chemin.

Au bout d'un certain temps, le loup apparut sur la route.

– Salut, renardette-soeurette!

- Salut, compère le loup!
- Qu'est-ce que tu fais, renardette?
- Je mange du poisson.
- Donne m'en un peu, s'il te plaît!
- Vas en pêcher toi-même.
- Mais je ne sais pas comment m'y prendre.
- Tu feras ce que tu voudras, mais moi, je ne te donnerai même pas une arête!
- Apprends-moi au moins comment il faut pêcher.
- « Tu vas me payer mon petit veau », se dit dame Renarde...
- Eh bien, expliqua-t-elle au loup, va à la rivière, fais un trou dans la glace, mets-y ta queue et fais la tourner tout doucement en répétant: « Faites-vous attraper, poissons, les grands et les petits ». C'est comme cela qu'il faut pêcher.
- Merci, répondit le loup et il courut vite jusqu'à la rivière. Là, il fit un trou dans la glace et y abaissa sa queue en disant: « Faites-vous attraper, poissons, les grands et les petits ». Et dame Renarde criait de la rive: « Gèle, queue du loup, gèle. »
- Et chacun répétait à tour de rôle: « Faites-vous attraper, poissons, les grands et les petits ».
- « Gèle, queue du loup, gèle! »
- Et il gela si fort, en effet, que la queue du loup se trouva prise par la glace. Alors dame Renarde appela les gens du village pour qu'ils viennent tuer le loup. Les hommes accoururent avec des haches, des tisons et des fourches, et ils tuèrent le pauvre loup. Quant à dame Renarde, elle continua à vivre bien tranquillement dans sa petite maison.

## LE PETIT CHAT ET LE COQ

Il était une fois un petit chat et un coq qui s'aimaient comme deux frères. Ils se construisirent une petite maison et s'y établirent ensemble. Le coq restait à la maison, tandis que le chat allait dans la forêt en quête de nourriture. Un jour que celui-ci avait à sortir, il dit à son ami le coq :

- Reste à la maison, et si commère Renarde vient chez nous, ne lui ouvre pas.

Le chat parti, dame Renarde accourut aussitôt :

- Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte!

Le coq ne répondit mot.

– Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte !  
– Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas !  
– Oh, coquericot, ouvre-moi, s’il te plaît. Il fait si froid chez moi : je voudrais simplement te demander un peu de feu pour allumer mon four.

– Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas !

Mais dame Renarde supplia le coq si longtemps, que celui-ci finit par céder : il lui ouvrit la porte. La commère prit du feu, mais s’empara du coq aussi. Elle l’emporta en courant, et le pauvre coq se mit à appeler son compagnon :

Petit chat, petit frère,  
Elle m’emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours !

Dès que le petit chat l’eut entendu, il rattrapa dame Renarde et lui reprit le coq. Il le ramena à la maison, le gronda et lui dit :

– Prends garde, petit coq, cette fois-ci je m’en vais plus loin, si dame Renarde revient, ne lui ouvre pas !

Et le petit chat s’en alla chercher du millet pour nourrir son ami. Dame Renarde qui guettait son départ accourut aussitôt vers la petite maison.

– Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte !

– Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas !

– Coquericot-frérot, ouvre-moi, s’il te plaît ! Si tu ne m’ouvres pas, j’arracherai la fenêtre et je t’emporterai. Si tu m’ouvres de bon gré, je ne prendrai que du feu.

Le coq ouvrit la porte. Dame Renarde prit du feu, mais emporta le coq avec. En route, le coq reprit son refrain :

Petit chat, petit frère,  
Elle m’emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours !

Mais le chat ne l’entendait pas. Le coq chanta sa chanson une seconde fois, encore plus fort. Alors son compagnon l’entendit et il rattrapa la fugitive. Il reprit le coq et administra une bonne râclée à dame Renarde.

– Ecoute-moi bien, dit-il au coq quand ils furent rentrés chez eux. Cette fois-ci, je m'en vais très loin. Tu auras beau crier à t'époumoner, je ne pourrai pas t'entendre. Surtout, n'ouvre pas à dame Renarde, sinon, elle te dévorera.

Le petit chat parti, la commère accourut aussitôt.

– Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte !

– Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas !

– Si tu ne m'ouvres pas, j'arracherai la fenêtre et je t'emporterai. Si tu m'ouvres de plein gré, je ne prendrai que du feu.

Dame Renarde implora longtemps le coq, mais celui-ci ne voulait pas lui ouvrir la porte. Alors, elle arracha la fenêtre, attrapa le coq et s'enfuit. En route, le pauvre petit chantait de toutes ses forces :

Petit chat, petit frère,  
Elle m'emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours !

Hélas, le petit chat ne l'entendait pas. Le coq chanta une seconde fois, mais en vain. Ce n'est qu'à la troisième reprise que le chat l'entendit. Il se mit aussitôt à la poursuite de dame Renarde, mais bien qu'il courût à perdre haleine, il ne parvint pas à la rattraper. Il rentra chez lui fort affligé : que faire pour sauver son petit frère le coq ? Il resta longtemps à réfléchir...

Enfin, il confectionna un violon, prit un marteau et un grand sac en toile de couleur et se mit en route. Arrivé près de la demeure de dame Renarde, il s'arrêta et se mit à jouer du violon en chantant :

Tra-la-la,  
Tri-li-lille,  
Dame Renarde avait quatre filles,  
Et aussi un renardeau,  
Qui s'appelait Pilipko,  
Venez vite, filles et garçon,  
Vous plaît-elle, ma chanson ?

Une des filles entendit le chat et dit à sa mère :

– Maman, je vais aller voir qui est-ce qui joue si bien du violon.

– Va, répondit dame Renarde, mais ne lambine pas, il est temps de tuer le coq.

La fille sortit de la maison, alors le petit chat s'approcha d'elle et lui fit – pan! – sur le front avec son marteau, après quoi il la fourra dans son sac. Puis, il se remit à chanter :

Tra-la-la,  
Tri-li-lille,  
Dame Renarde avait quatre filles,  
Et aussi un renardeau,  
Qui s'appelait Pilipko,  
Venez vite, filles et garçon,  
Vous plaît-elle, ma chanson ?

La seconde des filles sortit à son tour : « Moi aussi, je veux aller voir ». Le petit chat prit son marteau et lui fit – pan! – sur le front. Puis il la fourra dans son grand sac. Il recommença à jouer du violon et refit la même chose avec la troisième fille et avec la quatrième... Les voilà qui étaient toutes dans son sac maintenant !

Pilipko, qui en avait assez d'attendre ses soeurs, proposa à sa mère : « Maman, je vais aller les chercher, qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire là-bas ? Il est grand temps d'égorger le coq ! »

– Va, mon enfant, acquiesça dame Renarde, et dis-leur qu'elles se dépêchent : il faut le vider, car je vais aller lui couper la tête.

Pilipko s'en alla, mais le petit chat était prêt : pan! – et Pilipko alla rejoindre ses soeurs dans le sac.

Dame Renarde attendait en vain tous ses enfants.

– Eh bien, il faut que j'aille voir moi-même, se dit-elle. Il se fait tard et j'ai encore le coq à préparer.

Elle sortit, mais le chat la guettait : il lui donna un coup de marteau sur le front et la jeta dans son sac. Puis il entra dans la maison de dame Renarde, libéra le coq qui était enfermé dans une cage, et ils rentrèrent tous les deux chez eux, où ils continuent à vivre bien tranquillement.

## LA RENARDE ET SES RENARDEAUX ET LE FAINEANT LANTERNEAU

Il était une fois un homme, que l'on avait surnommé Lanterneau, car il remettait toujours au lendemain ce qu'il devait faire le jour même. Il avait reçu en héritage un petit vignoble. Au printemps, il alla voir quels travaux il était nécessaire d'y exécuter.

- Demain, je viendrai ici avec une binette, se dit-il, et j'arracherai toutes les mauvaises herbes.

Or, au milieu des vignes, bien enfouie dans l'herbe s'était installée toute une famille de renardeaux. Les petits eurent très peur quand ils entendirent ces paroles, et le soir, quand leur mère rentra ils la prévinrent aussitôt: « Tu sais, maman, il y a un bonhomme qui est venu ici aujourd'hui. Il a dit qu'il viendrait demain arracher toute l'herbe. Sauvons-nous, maman! »

- Dormez tranquilles, mes enfants, leur répondit la vieille renarde. C'est le propriétaire de ce vignoble. Je le connais, celui-là, il ne reviendra pas de si tôt!



En effet, plusieurs semaines s'écoulèrent. Le fainéant Lanterneau se rendit un jour à son vignoble, une binette en mains. L'herbe l'atteignait jusqu'à la ceinture. L'homme se gratta la nuque.

- Oh là là, se dit-il. Qu'est-ce que je peux faire ici avec une binette! Il va falloir que j'aille chercher ma faux.

Et il rentra chez lui.

Mais les renardeaux avaient tout entendu. « Maman, crièrent-ils, sauvons-nous! Le bonhomme, il est revenu. Il a dit qu'il viendrait demain avec sa faux. Il va nous couper tous en morceaux! »

- Continuez à jouer, mes enfants, et n'ayez pas peur, répondit la maman renarde.

Au bout de trois mois, Lanterneau apparut un jour avec sa faux. Il essaya de faucher, mais l'herbe était si dure, que la faux ne la coupait pas.

- Eh bien, décida le fainéant, il va falloir brûler tout ça! Je vais aller chercher des allumettes.

- Maintenant, mes enfants, sauvons-nous! dit la vieille renarde. Car ça, il va sûrement le faire!



**Maître Chat sauta sur la table et mangea tout ce qu'il y avait dessus avec un tel appétit que ses oreilles en remuaient de satisfaction.**



## LE MAITRE CHAT

Il était une fois un homme qui avait un chat; mais le pauvre animal était si vieux, qu'il ne pouvait même plus attraper les souris. « Il va falloir m'en débarrasser, décida le bonhomme, n'importe comment il ne me sert plus à rien et ne gagne pas la nourriture que je lui donne ». Et il emporta son chat dans la forêt. A peine l'eut-il abandonné que dame Renarde s'approcha du matou.

– Qui es-tu ? lui demanda-t-elle.

– Je suis Maître Chat.

– Sois mon mari, lui proposa dame Renarde, et moi, je serai ta femme.

Le vieux matou consentit et dame Renarde l'emmena dans son terrier. Elle était aux petits soins pour lui: s'il lui arrivait d'attraper une poule, elle ne la dévorait pas, mais l'apportait à son seigneur.

Un jour, dame Renarde rencontra un petit lapin qui lui dit :

– Dame Renarde, je voudrais aller chez toi passer la veillée.

– Petit lapin, je ne suis plus seule, Maître Chat habite chez moi à présent. Il pourrait bien te mettre en pièces...

Le petit lapin alla raconter la nouvelle au loup, à l'ours et au sanglier. Ils se réunirent et tinrent conseil: comment faire pour voir ce fameux Maître Chat? Enfin, ils décidèrent de l'inviter à dîner et se répartirent leurs obligations.

– J'apporterai de la viande pour le pot-au-feu, décida le loup.

– Moi, j'apporterai des betteraves et des pommes de terre, dit le sanglier.

– Je me charge du miel pour le dessert, ajouta l'ours.

– Et moi, j'apporterai un chou, dit le petit lapin.

Chacun apporta ce qu'il avait promis et ils se mirent à préparer le dîner. Quand celui-ci fut prêt, ils se concertèrent afin de décider lequel d'entre eux irait inviter Maître Chat.

L'ours déclara :

– Si jamais il se met à me poursuivre, je ne pourrai pas lui échapper.

– Moi non plus, je ne suis pas très dégourdi, annonça le sanglier.

– Et moi, dit le loup, je me fais vieux et ma vue baisse. Il ne reste donc que le petit lapin.

Celui-ci courut vite jusqu'au terrier de dame Renarde, qui justement sortait de chez elle. Voyant la petite bête dressée sur ses pattes de derrière, elle lui demanda :

– Que veux-tu, lapin ?

- Le loup, l'ours, le sanglier et moi, nous vous prions de bien vouloir venir dîner chez nous avec Maître Chat.

- Nous viendrons, répliqua dame Renarde, mais vous serez obligés de vous cacher, sinon le matou vous mettra en morceaux.

Le lapin rentra chez ses amis très agité:

- Cachez-vous! Dame Renarde m'a prévenu que Maître Chat nous étranglerait tous!

Ils coururent tous se cacher: l'ours grimpa sur un arbre, le loup se tapit derrière un buisson, le sanglier s'enfouit sous un tas de branches sèches, et le lapin se réfugia dans les broussailles. Sur ces entrefaites, dame Renarde apparut avec son seigneur. Elle l'amena jusqu'à la table, et le chat, y voyant beaucoup de viande, s'écria bien fort:

- Miaou... mi-a-ou... ou-ou...

Et les quatre compagnons de se lamenter:

- Quel fripon tout de même! Dire que tout cela ne lui suffit pas; il faut encore qu'il nous dévore aussi!

Maître Chat sauta sur la table et mangea tout ce qu'il y avait dessus avec un tel appétit que ses oreilles en remuaient de satisfaction. Quand il fut rassasié, il s'affala sur la table.

Tout à coup, le sanglier qui était enfoui sous les branches sèches remua sa queue, car un moustique venait de la piquer. Le chat, prenant la queue pour une souris, fonça dessus. Le sanglier bondit et décampa à toute allure.

Effrayé par le sanglier, Maître Chat sauta sur l'arbre et grimpa jusqu'à la branche où l'ours s'était installé. Celui-ci voyant que le chat était sur le point de l'atteindre, monta si haut que l'arbre, ne pouvant supporter son poids, s'effondra par terre - vlan! - et tomba en plein sur le loup. C'est à peine s'il ne l'écrasa pas, le malheureux!

Les deux animaux prirent leurs pattes à leur cou et s'enfuirent comme des fous; les voyant faire, le petit lapin fila à son tour à toute vitesse.

Ils s'arrêtèrent enfin, et tout essoufflés:

- Vraiment, c'est incroyable, dire qu'un petit bonhomme comme ça a failli nous dévorer tous!

## SIRKO

Il était une fois un homme qui avait un vieux chien nommé Sirko. Un beau jour, il décida de s'en débarrasser et il le chassa de chez lui. La pauvre bête s'en alla errer dans un champ. « Toute ma vie j'ai été fidèle à mon maître, se lamentait le vieux chien, je l'ai servi de mon mieux pendant bien des années, et maintenant que je suis faible et malade, voilà qu'il me refuse un morceau de pain... » En proie à sa détresse, il ne remarqua pas qu'un loup s'était approché de lui.

– Que fais-tu ici à verser des larmes ?

– Mon maître m'a chassé du logis.

– Veux-tu que je fasse de la sorte que ton maître te reprenne ? lui proposa le loup.

– Oh oui, bien sûr, si tu fais cela, mon ami, je trouverai bien un moyen de te remercier.



– Eh bien, dit le loup, quand ton maître viendra moissonner ce champ avec sa femme, et que celle-ci déposera son enfant au pied d'une meule, va te promener à la lisière, pour que je te voie de loin. J'arriverai alors tout doucement, j'emporterai l'enfant dans ma gueule, et toi, tu me courras après. Je ferai semblant d'avoir peur de toi et je lâcherai le petit.

Quand vint le temps de la moisson, l'homme et sa femme allèrent aux champs. La femme déposa son bébé à l'abri d'une meule, et se mit à faucher à côté de son mari. Au bout d'un moment, un loup apparut dans le champ : il s'empara de l'enfant et s'enfuit à toute vitesse. Mais Sirko se mit à sa poursuite.

– Atou, Sirko, atou, l'encourageait son ancien maître.

Le chien réussit à rattraper le loup, il lui retira le petit enfant et le rendit à son maître. Alors le bonhomme sortit de sa musette un morceau de pain et une tranche de lard et les tendit au chien :

– Tiens, mon bon Sirko, régale-toi, tu l’as bien mérité : tu as sauvé mon fils des dents du loup.

Le soir venu, les deux époux rentrèrent chez eux, et ils emmenèrent Sirko avec eux. Arrivés au logis, l’homme dit à sa femme :

– Fais-nous des crêpes au sarrasin et mets-y beaucoup de lard !

Quand les crêpes furent prêtes, l’homme proposa à Sirko de se mettre à table.

– Allons, femme, on va souper, apporte-nous tes crêpes !

La bonne femme mit un plat de crêpes sur la table. Son mari en servit au chien toute une écuelle, et il prenait bien soin que l’animal ne se brûle pas.

Tout en mangeant, Sirko se disait : « Il va falloir que je remercie le loup pour cette bonne aubaine ».

Or, à la fin du carême, le bonhomme devait marier sa fille aînée. Ayant appris la chose, Sirko courut dans le champ, y trouva le loup et lui dit :

– Viens dimanche soir dans notre potager. Je te ferai entrer dans la maison, et là, je te remercierai pour tout le bien que tu m’as fait.

Dans la soirée du dimanche, le loup vint à l’endroit que lui avait fixé Sirko. C’était justement le jour des noces. Sirko alla le chercher dans le potager, l’emmena à l’intérieur de la maison, et lui dit d’aller s’asseoir sous la table, autour de laquelle étaient réunis tous les invités. Puis Sirko prit une bouteille de vodka et un bon morceau de viande et se sauva sous la table. Les gens qui l’avaient vu faire voulurent le battre, mais le maître de la maison les arrêta :

– N’y touchez pas ! Sirko m’a fait un bien si grand, que je lui serai reconnaissant toute ma vie.

Pendant tout le repas, Sirko passa au loup tout ce qu’il y avait de meilleur sur la table. Il le bourra tellement, et le loup avait bu tant de vodka, que celui-ci déclara vers la fin du souper :

– Maintenant, je veux chanter !

– Non, non répondit le chien, il vaut mieux que tu ne chantes pas. Tiens, bois plutôt encore un petit verre de vodka.

Le loup lampa la vodka d’un seul coup.

– Cette fois-ci j’y vais, je chante !

– Oh, ne chante pas, je t’en supplie, sinon on est perdu tous les deux !

– Mais j’en peux plus, j’ai tellement envie de chanter ! Tant pis ! Et le loup se mit à hurler sous la table. Naturellement, tous les invités bondirent de leurs places, les uns s’enfuirent, les autres se ruèrent sur le loup. Mais Sirko se coucha sur l’animal, faisant semblant de l’étouffer.

– Ne touchez pas au loup! criait le maître de la maison, autrement vous allez me tuer Sirko! Ne vous inquiétez pas, mon chien lui fera son affaire, soyez tranquilles.

Alors les gens s'écartèrent de la table, et Sirko put faire sortir le loup de la maison. Il le raccompagna jusqu'au champ.

– Eh bien, voilà, lui dit-il, je t'ai rendu le bien que tu m'as fait. Et sur ces mots, les deux compagnons se quittèrent.

## LE LION ET LES MOUSTIQUES

Un jour, un lion couché sous un buisson bâilla, s'étira deux fois et dit à voix haute: «Je rends grâce au destin d'être si fort, de n'avoir peur de rien! Dieu merci, je ne ressemble pas à ces moustiques de rien du tout: ils ont peur de tout le monde et n'importe qui peut les écraser». Les moustiques qui étaient installés sur le buisson furent très offensés de ces paroles et l'un d'eux lança au lion: «Ne t'imagines pas que tu es si fort, et que personne ne peut te vaincre. Nous sommes petits, c'est vrai, mais nous pouvons t'en faire voir, tu sais...» Le lion rugit rageusement en réponse: «Tais-toi, vaurien! Vous osez me contredire?! Vous oubliez que je peux vous écraser tous rien qu'avec une de mes pattes». Alors l'aîné des moustiques n'y tint plus: «Allons-y, les gars! Il se moque de nous du matin au soir, moi, j'en ai assez». Et tous les moustiques se ruèrent sur le lion, lui enfonçant leurs dards dans tout le corps. Le lion se démenait comme un forcené, il se fouettait de sa queue de tous les côtés, il gigotait de ses quatre pattes à la fois, il grinçait des dents, rien n'y faisait! Et quoique il réussît à écraser pas mal de moustiques, leur nombre ne diminuait pas: il en pleuvait sur lui de plus en plus. Il parvint finalement à se lever et se mit à courir autour du buisson, mais les moustiques le poursuivaient sans répit. Alors, comprenant qu'il n'en viendrait pas à bout, le lion fut obligé de leur demander pardon: «Je vous en prie, laissez-moi! J'ai voulu plaisanter, tout à l'heure, je n'avais pas du tout l'intention de vous humilier. Pitié, je vous implore...»

Les moustiques cessèrent leur attaque et s'envolèrent en criant au lion: «Il ne faut jamais se vanter de son intelligence et de sa force...»

## KOLOBOK, LA MICHE DE PAIN

Il était une fois un vieux et une vieille qui étaient si pauvres, qu'ils en vinrent un jour à manquer de pain.

– Si tu nous faisais une miche ? proposa le vieillard à sa femme.

– Mais, mon pauvre homme, nous n'avons même plus de farine !

– Eh bien, va voir dans le débarras, peut-être trouveras-tu dans la huche des restes de farine : tu pourras en faire cuire une miche.

La vieille alla dans le débarras, balaya dans la huche des restes de farine, alluma le four, pétrit une pâte aux oeufs, fit cuire la miche et la posa ensuite sur l'appui de la fenêtre pour la laisser refroidir. La miche Kolobok resta quelque temps à l'air, puis elle se laissa glisser sur le sous-bassement de la maison ; de là, elle sauta par terre, traversa la cour, franchit la porte cochère, et se mit à rouler sur la grand-route.

Chemin faisant, elle rencontra un petit lapin.

– Kolobok, Kolobok, je vais te manger, clapit le lapin.

– Oh, lapereau, petit pataud, ne me mange pas, je vais te chanter une jolie petite chanson.

– Bon, je t'écoute !

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez mémé,  
J'ai fui de chez pépé,  
De toi aussi je m'enfuirai.

Et Kolobok continua à rouler sur la route. Un peu plus loin, elle rencontra un loup.

– Kolobok, Kolobok, je vais te manger, hurla le loup.

– Oh, sire, ne me mangez pas, écoutez plutôt ma chanson.

– Eh bien je t'écoute, chante !

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez mémé,  
J'ai fui de chez pépé,  
De toi aussi je m'enfuirai.

Et Kolobok continua son chemin. Au bout de quelque temps, elle rencontra un ours.

– Kolobok, Kolobok, je vais te manger, grogna l'ours.



– Oh, monseigneur l'Ours, ne me mangez pas. Voulez-vous que je vous chante une jolie petite chanson ?

– Oui, je veux bien.

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez mémé,  
J'ai fui de chez pépé,  
De toi aussi je m'enfuirai.

Et voilà la miche Kolobok qui continue à rouler. Soudain, elle rencontra un renard.

– Kolobok, Kolobok, je vais te manger, glapit le renard.

– Oh, maître Renard, ne me mangez pas, écoutez plutôt ma chanson :

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez mémé,  
J'ai fui de chez pépé,  
De toi aussi je m'enfuirai.

– Quelle jolie chanson, s'exclama le renard. Seulement, tu sais, j'ai l'oreille un peu dure. Chante-la moi encore une fois, et saute sur ma langue pour que je l'entende mieux.

Kolobok sauta sur la langue du renard et reprit sa chanson :

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez mémé,  
J'ai fui de chez pépé,  
De toi aussi...

Mais à ce moment-là, le renard fit – hap! – et il avala la pauvre Kolobok.

## LE BOUC ET LE BELIER

Il était une fois un ménage qui possédait un bouc et un bélier. Les deux animaux étaient de grands amis et on les voyait toujours ensemble. Le bouc allait-il dans le potager en quête d'un chou que le bélier l'y suivait, et il n'était pas plus tôt dans le verger que le bélier se trouvait à ses côtés.

– Femme, dit un jour le bonhomme, il va falloir nous débarrasser de ces deux compagnons, autrement, il ne nous restera rien ni dans le verger ni dans le potager. « Messires, allez-vous-en, je ne veux plus vous voir chez moi ».

Dès que le bouc et le bélier eurent entendu ces mots, ils prirent un sac, sortirent du jardin et se mirent à marcher sur la route.

Ayant fait un bon bout de chemin, ils trouvèrent dans un champ une tête de loup. Comme le bélier était fort, mais pas très brave, et que le bouc était brave, mais pas très fort :

- Ramasse cette tête de loup, bélier, car tu es fort.
- Ramasse-la plutôt toi, bouc, tu es si brave.

Ils finirent par la soulever à deux, et ils la fourrèrent dans leur sac. Peu après ils aperçurent au loin un feu de bois.



– Allons-y, décidèrent-ils, nous passerons la nuit auprès du feu pour que les loups ne nous dévorent pas. Mais quand ils se furent approchés du feu, ils virent que c'étaient justement des loups qui étaient installés là et qui se faisaient cuire une bouillie.

– Salut, les gars!

– Salut, salut! répondirent les loups en ricanant. Vous allez faire une bonne chère pour notre bouillie.

Oh, comme le bélier eut peur! Quant au bouc, il y avait longtemps qu'il tremblait. Cependant il se reprit:

– Dis donc, bélier, apporte voir notre tête de loup.

Le bélier l'apporta.

– Non, pas celle-là, apporte celle qui est plus grosse!

Le bélier rapporta la même tête.



– Mais non, voyons, apporte la plus grosse!

Cette fois-ci ce fut le tour des loups de trembler de peur: ils se demandaient comment ils pourraient bien décamper, car «avec ces gaillards-là, se disaient-ils, on risque d'y laisser sa peau: vous avez vu le nombre de têtes de loups qu'ils triment avec eux?»

Un des loups se décida:

– Bon, la compagnie est fort agréable, et la bouillie va bientôt être prête, mais il faut y ajouter un peu d'eau: je vais aller en puiser. «Je m'en moque pas mal de votre compagnie», se disait-il ne partant.

Le deuxième loup l'attendit un peu, se demandant lui aussi comment il ferait pour déguerpir d'ici.

– Ah, le fainéant, s'écria-t-il enfin, il en met du temps! Où est l'eau pour la bouillie? Je vais prendre un gourdin, et je vais le ramener, le fripon! Il s'enfuit à son tour et ne revint pas.

Au bout d'un temps, le troisième dit timidement:

– Je vais aller les chercher.

Et il s'en alla sans demander son reste, trop content de s'en être tiré. Alors le bouc dit au bélier :

– Eh bien, il faut faire vite. Mangeons la bouillie et sauvons-nous !

Mais le troisième loup avait changé d'idée.

– Ecoutez, s'adressa-t-il à ses compagnons, est-il possible que nous, trois loups, nous ayons eu peur d'un bouc et d'un bélier ! Allons, on va les dévorer, les vauriens !

Ils revinrent tous trois au bûcher, mais les deux amis avaient disparu. Les loups voulaient les retrouver coûte que coûte et ils se mirent à leur recherche. Ils marchèrent longtemps et les découvrirent enfin sur un chêne. Le bouc, plus brave, avait grimpé tout en haut. Le bélier, un peu poltron, s'était installé plus bas.

– Couche-toi sous l'arbre, dirent deux loups à celui qui avait les poils les plus hirsutes. Tu es notre aîné, c'est à toi de décider comment faire pour les attraper.

Le loup se coucha les quatre fers en l'air et se mit à dire la bonne aventure. Le bélier, assis sur sa branche, tremblait comme une feuille : il risquait de tomber juste sur le loup. Le bouc qui était plus brave ne perdit pas la tête et cria de toutes ses forces :

– Attrape-le et passe-le moi, ce sorcier !

Les loups eurent si peur qu'ils détalèrent à toute vitesse, ne laissant derrière eux que des nuages de poussière.

Alors le bouc et le bélier descendirent du chêne et ils se construisirent une petite maison, dans laquelle ils habitent jusqu'à maintenant.

## LE PETIT VEAU EN PAILLE

Il était une fois un vieil homme et sa femme. Le vieux était balayeur sur la place du marché, quant à sa femme, elle restait à la maison à filer. Ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient absolument rien chez eux : le peu qu'ils gagnaient, ils le dépensaient immédiatement pour se nourrir. Un jour, la vieille dit à son mari :

Dis donc, vieux, fais-moi un petit veau en paille et enduis-le de poix.

– T'es pas folle ? répliqua le vieil homme, qu'as-tu besoin d'un petit veau en paille !

– Fais-le toujours, c'est mon affaire...

Le vieux confectionna donc un petit veau en paille qu'il enduit de poix.

Le lendemain matin, la vieille femme prit une provision de chanvre et s'en alla, emportant le petit veau avec elle. Ayant fait un bout de chemin, elle s'assit au pied d'un monticule et posa le petit veau par terre en lui disant : « Broute l'herbe tendre, petit, pendant que je vais filer mon chanvre ». Puis elle se mit à la besogne et finit par s'endormir.

Tout à coup, de la forêt noire sortit un ours. Il se dirigea vers le petit veau.

– Qui es-tu ? lui demanda-t-il. Réponds-moi !

– Je suis un petit veau tout nouveau, de paille je suis construit, de poix je suis enduit.

– Eh bien, donne-moi s'il te plaît un peu de poix, pour que je puisse m'en recouvrir la plaie que j'ai sur le côté.

Le petit veau ne répondit mot. Alors l'ours se mit à lui arracher la poix dont il était recouvert, mais il s'y prit avec une telle force qu'il finit par rester collé au petit veau. Tout en essayant de s'en détacher, il l'emmena Dieu sait où, et quand la vieille femme se réveilla, son petit veau avait disparu. « Oh, s'écria-t-elle, où est mon petit veau ? Peut-être est-il déjà rentré tout seul ». Elle saisit vite la filasse et le rouet et trottina vers sa maison. Et là, elle aperçut un ours qui traînait le petit veau.

– Hé, vieux, cria-t-elle à son mari, voilà notre veau qui nous ramène un ours !

Le vieux réussit à détacher l'ours empêtré dans la poix et il l'enferma dans la cave.

Le lendemain matin, la vieille femme alla de nouveau faire paître son petit veau. Tout en s'appêtant à filer, elle lui dit bien gentiment : « Broute l'herbe tendre, petit, pendant que je filerai mon chanvre ».

Au bout d'un certain temps, elle commença à s'assoupir. Et voilà que de la forêt noire sortit un loup. Il s'approcha du petit veau.

– Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

– Je suis un petit veau tout nouveau, de paille je suis construit, de poix je suis enduit.

– Des chiens m'ont déchiré le côté, dit le loup. Donne-moi un peu de poix pour que je puisse m'en couvrir la plaie qu'ils m'ont faite.

– Prends-en, répondit le petit veau.

Le loup mordit dans la poix, mais impossible d'en retirer un morceau. Ses dents restèrent collées à la poix, et voulant se dégager, il entraîna le petit veau Dieu sait où. La vieille se réveilla peu après : pas de petit veau. Elle rentra vite chez elle, pensant que le petit veau était parti tout seul, et auprès de sa maison, elle vit un loup qui traînait le veau derrière lui.

Elle alla vite prévenir son mari, celui-ci arracha le loup et le jeta dans la cave.

Le troisième jour, la vieille femme emmena encore une fois son petit veau pour lui faire paître l'herbe tendre. Cette fois-ci ce fut un renard qui sortit de la forêt, pendant que la vieille sommeillait.

– Qui es-tu ? demanda-t-il au petit veau.

– Je suis un petit veau tout nouveau, de paille je suis construit, de poix je suis enduit.

– Des lévriers ont mis en pièces ma fourrure. Pourrais-tu me donner un peu de poix pour que je la recolte ?

– Prends-en, dit le veau.



Et ce fut le tour du renard de s'empoisser à un tel point qu'il ne put se détacher du petit veau. Et lui aussi fut jeté dans la cave. Et un peu plus tard, les deux vieux attrapèrent de la même façon un petit lapin.

Quand les quatre animaux furent rassemblés dans la cave, le vieux s'installa auprès de la trappe et se mit à aiguiser son couteau.

– Dis donc, grand-père, pourquoi aiguises-tu ton couteau ? lui demanda l'ours.

– C'est pour t'arracher ta fourrure et en faire deux bonnes pelisses, pour moi et pour ma vieille.

– Oh, ne me tue pas, grand-père, implora l'ours. Rends-moi ma liberté : je t'apporterai beaucoup de miel.

– Eh bien, on va voir, répondit le vieux, et il permit à l'ours de s'échapper.

Cependant, il continua à aiguiser son coutelas.

– Grand-père, pourquoi aiguises-tu ton coutelas ? lui demanda le loup timidement.

– C'est pour t'arracher ta fourrure et m'en faire une bonne toque pour l'hiver.

– Ne me tue pas, bon grand-père, je t'amènerai tout un troupeau de moutons.

– Eh bien, on verra, répondit le vieux, et il permit au loup de sortir de la cave.

Et il se remit à sa besogne. Alors, le renard sortit son petit museau et demanda doucement :

– Dis-moi, bon vieillard, pourquoi aiguises-tu ton couteau ?

– Les renards ont une très belle fourrure, répondit le vieil homme. On peut en faire un joli col et une garniture.

– Oh, grand-père, il ne faut pas me tuer. Si tu me rends ma liberté, tu verras combien je t'amènerai de poules et de canards.

– Eh bien, je te rends ta liberté, répondit le vieux. Et il laissa partir le renard.

Il ne restait plus dans la cave que le petit lapin. Pourtant, le vieillard continua à aiguiser son couteau. Et quand la petite bête lui posa la question qu'il attendait, il répondit :

– La fourrure des petits lapins est si douce et si chaude. Je m'en ferai une bonne paire de moufles et un beau capuchon.

– Ne m'égorge pas, bon grand-père, je t'apporterai des rubans, des boucles d'oreille et des colliers de perles. Laisse-moi en vie !

Et le vieux libéra le petit lapin.

Le lendemain à l'aube, quelqu'un gratta à la porte des deux vieux. Ceux-ci se réveillèrent et allèrent ouvrir : c'était l'ours qui apportait toute une ruche pleine de miel. A peine le vieillard se fut-il recouché qu'on entendit de nouveau : toc-toc ! Il ouvrit la porte et vit qu'un troupeau de moutons avait envahi la cour et le jardin. Un peu plus tard, le renard apporta des poules, des canards et des oies. Puis arriva enfin le petit lapin : il tenait dans ses pattes un sac plein de rubans, de perles et de boucles d'oreilles. Les deux vieux étaient fous de joie. Ils vendirent une partie des moutons, achetèrent des boeufs et devinrent très riches. Quant au petit veau, il resta plusieurs jours au soleil et finit par fondre...



- Eh bien, tu n'as qu'à me donner un agneau en échange. On donna donc un agneau à la renardette.

## DAME RENARDE

Un jour, dame Renarde vola une poule dans un poulailler. S'enfuyant ensuite à toute vitesse, elle coura jusqu'à ce que la nuit tombât. Puis, reprenant son souffle, elle frappa à la porte d'une petite maison, et s'inclina très bas devant les maîtres du logis :

- Bonsoir, braves gens !
- Bonne santé, dame Renarde !
- Permettez-moi de passer la nuit chez vous.
- Oh, renardette-soeurette, notre maison est si petite, nous n'avons pas de place pour toi.
- Peu importe ! Sous le banc je me coucherai, et de ma queue me couvrirai.
- Eh bien, d'accord.
- Et où pourrais-je cacher ma poulette ?
- Mets-la sous le four.

Dame Renarde cacha la volaille sous le four. Mais la nuit elle se leva tout doucement, mangea la poulette et dissimula les plumes sous une brique. Le lendemain, elle se leva de bon matin, fit coquette toilette et dit bonjour à ses hôtes :

- Et où est donc ma petite poule ? ajouta-t-elle.
  - Mais tu l'as mise toi-même sous le four.
  - Oui, en effet, mais elle n'y est plus.
- Et dame Renarde se mit à pleurer :
- C'était toute ma richesse ! Et vous me l'avez prise. Donnez-moi un canard en échange, brave homme.

Rien à faire, il fallut lui donner un canard.

Dame Renarde le fourra dans son sac et dit adieu aux deux époux.

Elle trotta toute la journée. Le soir venu, elle aperçut une petite maison.

- Bonsoir, braves gens ! dit-elle en entrant.
- Bonne santé, dame Renarde !
- Permettez-moi de passer la nuit chez vous.
- C'est impossible, renardette-soeurette, notre maison est si petite, nous n'avons pas assez de place.
- Peu importe ! Sous le banc je me coucherai, et de ma queue me couvrirai.
- Eh bien, comme tu voudras.
- Et où pourrais-je cacher mon canard ?
- Tu n'as qu'à le mettre dans la basse-cour avec les oies.

Dame Renarde enferma son canard dans la basse-cour. Mais la nuit, elle se leva sans faire de bruit, se faufila dans la basse-cour, mangea le canard et en cacha les plumes.

Le lendemain matin, elle se leva de bon matin, fit coquette toilette et dit bonjour à ses hôtes :

– Et où est donc mon canard ? ajouta-t-elle.

L'homme alla dans la basse-cour : le canard n'y était plus.

– Il a dû sortir avec les oies, quand on leur a ouvert le portillon.

Dame Renarde éclata en sanglots :

– C'était là toute ma richesse ! Je n'ai plus rien maintenant. Donne-moi une oie en échange, brave homme !

Rien à faire, on lui donna une oie : elle la fourra dans son sac et fit ses adieux.

Dame Renarde trotta toute la journée, et la nuit tombée, elle aperçut une maisonnette.

– Bonsoir, bonnes gens, dit-elle en entrant. Est-ce que je peux passer la nuit chez vous ?

– Nous sommes à l'étroit, renardette-soeurette. Nous n'avons pas de place pour toi.

– Peu importe ! Sous le banc je me coucherai, et de ma queue me couvrirai.

– Eh bien, comme tu voudras !

– Dites-moi, s'il vous plaît, où pourrais-je cacher mon oie ?

– Porte-la dans l'étable où logent les agneaux.

Dame Renarde plaça son oie parmi les agneaux. Mais la nuit, elle se sauva tout doucement dans l'étable, dévora son oie et en cacha les plumes.

Le lendemain, elle se leva de bon matin, fit coquette toilette et alla dire bonjour aux maîtres de la maison.

– Et où est donc ma petite oie ? demanda-t-elle.

On alla à l'étable : l'oie avait disparu.

– C'est bien la première fois que je vois une chose pareille ! s'indigna dame Renarde. Jamais encore on ne m'avait rien volé !

– C'est peut-être les agneaux qui l'ont piétinée, supposa l'homme.

– Eh bien, répliqua dame Renarde, tu n'as qu'à me donner un agneau en échange.

On donna donc un agneau à la renardette. Elle le fourra dans son sac, et quitta cette maison. Elle courut toute la journée, et tard le soir, frappa à la porte d'une maisonnette.

– Bonsoir, braves gens, je voudrais passer la nuit chez vous.



- Hé, renardette-soeurette, nous n'avons pas de place pour toi.  
- Peu importe! Sous le banc je me coucherai, et de ma queue me couvrirai.

- D'accord!

- Et où pourrais-je cacher mon petit agneau?

- Laisse-le dans l'enclos.

C'est ce qu'elle fit. Mais la nuit elle se leva et dévora la bête.

Le lendemain, elle se leva de bon matin, fit coquette toilette et alla saluer les maîtres du logis.

- Et où est donc mon agneau?



L'agneau avait disparu. Dame Renarde fondit en larmes: « C'est bien la première fois que l'on me vole la seule chose que je possède! »

- C'est probablement ma belle-fille qui l'aura fait sortir avec les boeufs par mégarde, dit le maître.

- Eh bien, répliqua dame Renarde, tu me donneras ta belle-fille en échange.

Alors toute la famille se mit à pleurer: le beau-père, la belle-mère, le fils et les enfants. Dame Renarde fourra la belle-fille dans son sac, mais elle s'attarda un moment en franchissant le seuil, et le fils en profita pour ouvrir le sac, en sortir sa femme, et y mettre un chien à sa place.

Dame Renarde se mit donc en route. Chemin faisant, elle se mit à chanter: un canard pour une poule, une oie pour un canard, un agneau pour une oie, et une belle-fille pour un agneau! C'est pas mal, ça!

Et elle secoua son sac si fort, que le chien se mit à aboyer.

- Ah, mauvaise fille, tu te mets à brailler, hein? Allons, je voudrais te voir de plus près, ouvrons le sac.

A peine dame Renarde eut-elle ouvert le sac que le chien bondit sur elle. Elle se sauva à toute allure, le chien à ses trousses. Il était déjà tout près de l'atteindre, mais elle eut le temps au dernier moment de s'enfuir dans

son terrier. Là, se sentant en sécurité, dame Renarde reprit ses esprits. Au bout d'un certain temps, elle demanda à ses oreilles :

– Dites-moi, gentilles petites oreilles, à quoi vous pensiez, quand vous vous sauviez de ce méchant lévrier ?

– Renardette-soeurette, nous pensions à ne pas être rattrapées, afin de vous conserver votre jolie fourrure dorée.

– Merci, mes petites oreilles, je vous ferai cadeau de belles boucles en or.

Puis elle demanda à ses yeux :

– Mes jolis yeux, à quoi vous pensiez, quand vous vous sauviez de ce méchant lévrier ?



– Renardette-soeurette, nous voulions le regarder et l'effrayer, afin de vous conserver votre jolie fourrure dorée.

– Merci, gentils petits yeux, je vous ferai cadeau de belles lunettes en or. Puis elle demanda à ses pattes :

– Dites-moi, mes gracieuses petites pattes, à quoi vous pensiez, quand vous vous sauviez de ce méchant lévrier ?

– Oh, renardette-soeurette, nous ne pensions qu'à lui échapper, afin de vous conserver votre jolie fourrure dorée.

– Merci, mes petites pattes. Je vous offrirai des bottes en cuir rouge et à crampons d'argent. Et toi, ma belle queue balayeuse, à quoi tu pensais, quand tu te sauvais du lévrier mauvais ?

– Oh, moi, dans tes pattes je m'embrouillais, pour qu'il puisse te rattraper, et te déchirer ta jolie fourrure dorée.

Dame Renarde frémit de colère. Elle se retourna dans son terrier, et mit sa queue en dehors :

– Tiens, sale chien, tu peux la mordre si tu veux bien.

Le chien ne se le fit pas répéter deux fois. Il arracha la queue de dame Renarde et s'enfuit chez ses maîtres.

Quelque temps après, dame Renarde alla rendre visite aux lapins. La voyant sans queue, ceux-ci se mirent à se moquer d'elle. Froissée, dame Renarde répliqua :

– Je n'ai pas de queue, mais par contre, je sais comment il faut danser la ronde.

– Apprends-nous à danser la ronde, dame Renarde.

– Eh bien, c'est très simple. Il faut nouer toutes vos queues ensemble. Quand ce sera fait, je vous apprendrai à danser.

Dame Renarde attacha les unes aux autres toutes les queues des lapins et alla se poster sur un monticule.

– Hé, les lapins, cria-t-elle au bout d'un moment, sauvez-vous vite. Voilà le loup-garou qui approche.

Les pauvres lapins se mirent à tirer chacun de son côté et toutes leurs queues se déchirèrent. Ayant appris au bout de quelque jours que les lapins voulaient se venger d'elle, dame Renarde quitta cette forêt et on n'entendit plus jamais parler d'elle.

## COMMENT LE CHIEN TROUVA UN MAITRE

Autrefois, les chiens vivaient de la même façon que vivent les loups aujourd'hui encore. Jusqu'au jour où il se trouva un chien que cette libre existence n'arrangea plus. Il en eut assez d'errer solitaire, de chercher lui-même sa pitance et d'avoir toujours peur des animaux qui étaient plus forts que lui.

Il chercha longtemps un moyen de changer de mode de vie et décida finalement d'entrer au service de quelque puissant animal. Et un jour qu'il trotta dans la forêt, il rencontra un grand loup, fort et méchant.

– Où vas-tu, chien ? demanda le loup.

– Je cherche un maître. Peut-être me prendras-tu à ton service ?

Le loup donna son consentement et le chien le suivit.

Ils marchèrent longtemps, quand soudain le loup leva sa gueule, flaira l'air, quitta le sentier et se mit à ramper à travers les buissons.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, maître ? De quoi as-tu eu peur ?

– Ne vois-tu donc pas qu'un ours se tient là-bas et qu'il peut nous dévorer tous les deux ?

Voyant que l'ours était plus fort que le loup, le chien décida de changer de maître et d'aller s'embaucher chez le premier. L'ours le prit à son service avec plaisir :

– Allons voler une vache, lui proposa-t-il, nous ferons un beau festin!

Mais quand ils s'approchèrent du troupeau, un vacarme épouvantable s'en éleva : les vaches beuglaient et couraient éperdument de tous les côtés... L'ours jeta un regard de derrière un arbre et s'enfuit aussitôt dans l'épaisseur de la forêt.

– Ce n'était pas le moment de venir ici, lança-t-il au chien. Le lion y est avant nous.

– Qu'est-ce que c'est qu'un lion ?

– Mais, voyons, c'est l'animal le plus puissant au monde !



– Si c'est lui le plus puissant, je te fais mes adieux ! S'il faut être serviteur, autant l'être chez le plus fort !

Le loup resta très longtemps au service du lion et il menait une existence tout à fait paisible, car aucun animal de la forêt n'était plus puissant que le lion et personne n'osait toucher au chien.

Mais un jour qu'ils se promenaient tout deux dans une contrée rocheuse, le lion s'arrêta brusquement... Puis il rugit et gratta le sol avec ses griffes.

– Qu'est-ce qui se passe, maître ? lui demanda le chien.

– Un homme approche... Il faut fuir au plus vite, sinon il nous arrivera malheur.

– Eh bien, je te quitte, beau lion ! Autant entrer au service de celui qui est plus fort que toi.

Et le chien suivit l'homme. Et c'est depuis ce temps-là que les chiens sont au service des hommes, car jamais plus ils n'ont trouvé de maîtres plus puissants.

## L'OURS ET LES ABEILLES

Des abeilles sauvages avaient leur nid dans le creux d'un arbre. Un ours apprit la chose et, tout essoufflé, vint les trouver: « Vous êtes des êtres faibles et menus! Donnez-moi votre miel, sinon je déracinerai votre arbre et je vous étoufferai toutes!» « Eh bien, essaie toujours, répliquèrent les abeilles, nous nous soumettrons si tu arrives à nous vaincre!»

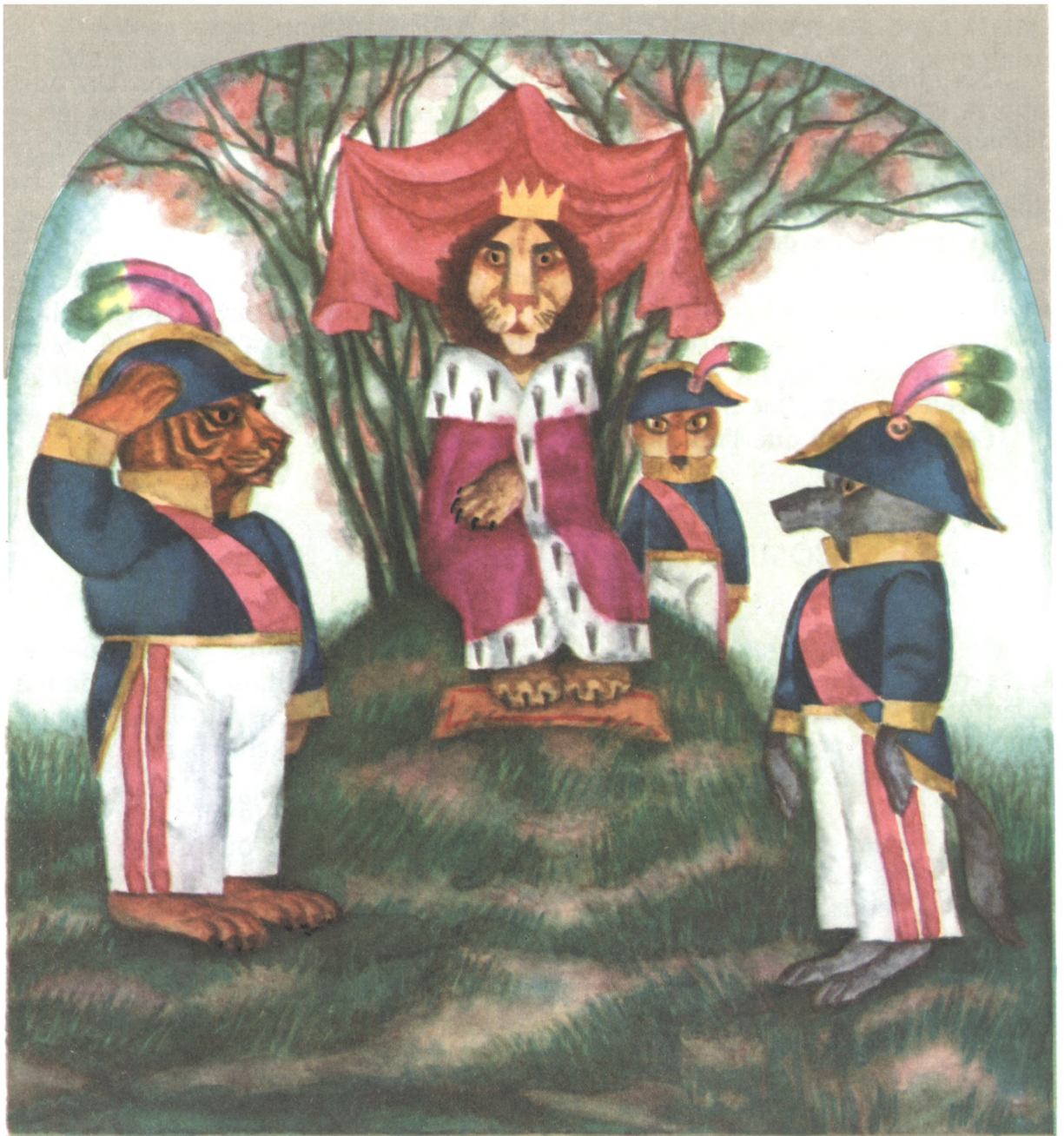
L'impertinence des abeilles mit l'ours hors de lui: il fourra sa tête dans le creux de l'arbre pour lécher un peu de miel, mais il ressentit aussitôt une douleur affreuse: les abeilles lui piquaient la langue, le nez et les oreilles. Il en oublia toute sa force, et s'enfuit à toute vitesse, n'entendant même pas que les abeilles lui criaient: « N'oublie pas qu'il existe des êtres faibles qui savent se défendre quand il le faut ».

Il est bien vrai que l'union fait la force.

## COMMENT LE LOUP A VOULU ETRE CHEF DE VILLAGE

Un jour un homme emmena son âne dans un pré pour le faire paître, après quoi il rentra chez lui. Or, un loup qui mourait de faim rôdait à l'alentour. « Maintenant, je vais pouvoir me régaler », se dit-il en voyant l'âne. Quant à celui-ci, il se demandait que faire pour échapper aux dents du loup. Quand ce dernier s'approcha de lui, il lui dit: « Te voilà enfin! Cela fait trois jours que je t'attends ». Le loup fut très étonné: « Pourquoi ça? » « Eh bien, reprit l'âne, on vote dans notre village. Nous avons élu un Conseil, mais nous n'arrivons pas à choisir un chef. Un homme a enfin proposé de t'élire, et voilà, on m'a délégué pour que je t'amène au village. Je suis très heureux pour toi. Assieds-toi sur mon dos et je vais te conduire ».

Arrivé au village, l'âne se mit à braire avec une force telle, que tous les gens sortirent de chez eux. Et quand ils virent le loup assis sur le dos de l'âne, ils se jettèrent sur lui à coups de bâtons. Le pauvre animal eut à peine la force de se traîner dans un champ. Justement un paysan y était en train de faire une meule. Apercevant le loup, il se jeta promptement dans le foin. Mais le loup, lui aussi, décida d'aller se cacher dans la meule pour reprendre ses esprits. « Pourquoi ai-je voulu devenir chef de village? dit-il en s'allongeant. Ni mon père ni mon grand-père ne l'ont jamais été! J'avais bien besoin d'aller me fourrer dans cette histoire!» Comme il parlait à haute voix, l'homme l'entendit. Il prit sa fourche et en transperça la pauvre bête...



**Le lion se mit à régner et il nomma trois gouverneurs : le loup pour les prés, le tigre pour la forêt et le renard pour les champs.**

## LES ANIMAUX SOUS LA DOMINATION DU LION

Un jour, les animaux se réunirent dans la forêt pour tenir conseil : ils désiraient élire un roi, qui serait en même temps un juge équitable, et que tous craindraient et respecteraient. Mais, en fin de compte, aucune décision ne fut prise, car les animaux les plus grands et les plus forts étaient absents. C'est pourquoi, il fut décidé de remettre l'assemblée à un autre jour, et condition fut posée que tous les animaux, du plus petit jusqu'au plus grand, y soient présents.

La réunion eut lieu au bout de quelque temps. Tous les animaux y étaient venus. Il y avait là l'éléphant, le lion, le tigre, l'hippopotame, le rhinocéros, l'ours, le loup, le cerf, le chameau, le renard, le lièvre, le sanglier, le zèbre, la chèvre, le mouton, le cheval, la vache, le chien, le chat, le putois, la martre, le rat, la souris et un tas d'autres petites bestioles qui peuplaient la terre en ces temps-là. Et il est probable que l'âne y était aussi.

Quand tous furent réunis, le cerf fit un pas en avant et prit la parole :

– Seigneurs, animaux les plus grands et les plus forts ! Ne vous irritez pas contre nous, petites bêtes de rien que nous sommes à côté de vous, du fait que nous ayons osé vous déranger ! Voici la raison de notre témérité : nous voulons élire parmi vous celui qui sera le roi de tous les animaux, celui qui pourra nous gouverner, nous conseiller, et juger nos différends avec équité.

A quoi l'éléphant répondit :

– Vous avez bien fait, ma foi. Il y a longtemps en effet qu'il faut faire régner l'ordre entre les animaux et instituer des lois raisonnables. Nous devons choisir un roi qui nous gouverne, qui nous conseille, qui ne tolère pas les vols et le brigandage, et qui nous punisse pour tous nos forfaits. Réfléchissez bien, et décidez qui vous voulez choisir. D'ailleurs, c'est moi que vous pouvez élire, car je suis le plus grand et le plus fort de vous tous. Toutefois, faites ce que bon vous semble : après tout, cela m'est à peu près égal d'être élu ou non.

N'attendant pas la réponse de l'assemblée, le lion dit son mot :

– Non, messires, l'éléphant ne peut pas être notre souverain : il est lourd, il est gauche, et il ne peut pas courir vite. C'est plutôt à moi qu'il sied d'être roi, tout le monde m'écouterait et me respecterait : je suis vif et adroit, je suis beau, et je possède une grande force.

Le renard sortit d'un bond de la foule, sauta sur une souche et prononça :

– Nous comprenons tous que vous convenez tous deux au titre de roi et que chacun de vous veut être élu. Mais afin d'éviter disputes et

bagarres, je propose que nous nous éloignons de vous et allions tenir conseil à l'écart. Tous deux, vous voulez être roi. Bon. Eh bien, restez ici un moment. Pendant ce temps-là, nous allons examiner la question sans votre présence.

Toute l'assemblée donna raison au renard. Des «bravos» se firent entendre, et les animaux se retirèrent pour délibérer. Un tapage épouvantable commença. Les plus faibles et les moins hardis criaient: «Que l'éléphant soit roi! Il est l'animal le plus intelligent au monde, et il sera le plus juste!» Les autres, plus forts et plus adroits, exigeaient que soit élu le lion: «Que le lion soit roi! Il est plus leste et plus beau que l'éléphant, il n'y a que lui qui est digne d'être notre souverain!» Or, le renard avait très peur de provoquer le courroux du lion, car celui-ci lui avait demandé en douce de voter pour lui, «sinon, l'avait-il menacé, je te déchirerai en morceaux». C'est pourquoi, il faisait tout son possible pour que le lion gagne la partie. Il sauta sur une souche, pour que tous les animaux le voient bien, et prononça une courte allocution:

– Ecoutez-moi attentivement, noble assemblée. Beaucoup d'entre vous veulent voter pour l'éléphant. Il est vrai, effectivement, que c'est un animal fort et intelligent, qu'il ne boit pas de sang et qu'il ne permettra pas aux autres de le faire. Toutefois, réfléchissez un peu: peut-on avoir pour roi un animal si empoté? Sous son règne, tous nos ennemis nous feront encore plus de mal qu'auparavant, aucun d'eux ne le craindra, sachant parfaitement que l'éléphant ne pourra le punir, car jamais il n'arrivera à le rattraper. A mon avis, il vaut mieux donner nos voix au lion: il est intelligent, fort et agile, il pourra punir les fautifs et tout le monde aura peur de lui. Personne ne lui échappera: il est capable de rattraper n'importe qui!

– D'un côté, tu as raison, répondit le cerf. Mais, pour procéder en toute justice, j'estime que le mieux à faire est de tirer au sort.

– Voilà qui est bien dit, s'écrièrent en choeur tous les animaux. Mais comment allons-nous nous y prendre?

– C'est très simple, expliqua le cerf, nous allons faire ceci: ceux qui veulent choisir le lion jetteront dans ce creux d'arbre une noisette, et ceux qui préfèrent l'éléphant jetteront un gland. Ensuite, on fera le compte.

– C'est une très bonne idée, approuvèrent les bêtes, et elles ramassèrent un grand tas de glands et de noisettes. Quand on les eut bien mélangés entre eux, le renard se mit sur ses pattes de derrière et cria à la cantonnade:

– Eh bien, seigneurs, commençons!



Et on procéda aux élections : chaque animal s'approchait du tas, choisissait ce qui lui convenait et le jetait dans le creux d'arbre. Les bêtes féroces, celles qui aimaient le sang, prenaient une noisette, les autres, celles qui se nourrissaient d'herbe et de légumes, prenaient un gland. Remarquant que les animaux choisissaient le plus souvent des glands, le renard, frétilant de la queue, s'approcha de ceux qui n'avaient pas encore voté, leur indiquant d'un clin d'oeil de choisir des noisettes. Aux tout petits, il chuchotait à l'oreille : « Prends une noisette, sinon, tu mettras le lion en colère et il t'écrasera comme une grenouille. Et moi aussi, je ne te donnerai pas un instant de répit ». Effrayées de ces menaces, les pauvres petites bêtes jetaient des noisettes. Quant au renard, au lieu de n'en prendre qu'une seule, il en attrapa toute une poignée, et il la jeta dans le creux d'arbre, mais il fit de la sorte que personne ne le remarqua.



Quand on se mit à compter le nombre de glands et de noisettes, il s'avéra qu'il y en avait une quantité égale.

– Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? dit l'ours. Je propose de recommencer. Seulement, il faut prendre garde que personne ne jette plus qu'il ne faut de glands et de noisettes, et ne souffle aux autres ce qu'il leur convient de choisir.

– Non, répliqua le renard, nous ne tirerons plus au sort. Allons plutôt trouver l'éléphant et le lion : nous leur dirons que nous les agréons tous deux, et nous déciderons sur place lequel des deux sera notre roi.

Tous les animaux allèrent donc retrouver le lion et l'éléphant et le renard s'adressa en ces termes aux deux concurrents :

– Honorables seigneurs ! Vous savez que notre assemblée a décidé de choisir lequel de vous deux serait notre roi. Nous avons tiré au sort, au moyen de glands et de noisettes, mais quand nous les avons comptés après les

élections, il y en avait une quantité égale. A présent, il faut donc inventer quelque chose d'autre. A mon avis, vous devez faire une compétition de course. Celui de vous deux qui arrivera le premier sera nommé roi.

L'éléphant objecta :

– Je ne peux pas courir vite, moi. D'ailleurs, un roi n'a pas du tout besoin de courir vite. Le devoir d'un roi est d'établir un bon ordre dans son royaume et une justice équitable. Et quand il me faudra rattraper une bête quelconque, je trouverai bien à qui confier cette mission.

– Alors, décidons de la sorte : celui de vous deux qui sautera le plus haut sera nommé roi.

L'éléphant protesta de nouveau :

– Mais non, voyons, je suis trop lourd pour faire du saut en hauteur !

– Alors, que le lion soit roi, crièrent tous les animaux qui étaient de son parti.



– Au fond, cela m'est égal, déclara l'éléphant. Mais je trouve que ce n'est pas juste. Il y a des choses que le lion sait faire, et dont moi je suis incapable. Et vice versa. Le mieux serait que nous luttons tous les deux. S'il arrive à me vaincre, eh bien, qu'il soit nommé roi.

Le renard resta pensif quelque temps, cherchant un tour quelconque, puis il proposa à l'assemblée des bêtes :

– Ce n'est pas une mauvaise idée, cette lutte. Seulement, aujourd'hui il est trop tard. Nous sommes tous fatigués et nous avons tous faim. Remettons donc cette compétition à demain matin. Seulement, mes amis, ne venez pas trop tôt. Laissez-les se battre seuls, autrement nous les gênerons. Nous viendrons quand le combat sera terminé, et de la sorte, nous verrons nous-mêmes lequel des deux a triomphé de l'autre.

Tout le monde fut d'accord. Il faisait déjà presque nuit, et l'éléphant avait terriblement sommeil. Il s'enfonça dans la forêt, s'adossa à un chêne

et s'endormit. Les éléphants dorment toujours debout, appuyés à un arbre : s'ils se couchaient par terre, ils ne pourraient se relever tout seuls. Le renard le surveilla longtemps de loin, puis s'assurant qu'il dormait bien fort, il alla trouver le lion.

– Seigneur, dit-il d'une voix mielleuse, l'éléphant s'est endormi, il faut faire vite !

– Et qu'est-ce que tu me proposes de faire ? demanda le lion avec intérêt. L'étrangler ? Je ne peux pas : il se réveillera et m'écrasera de toute sa masse.

– Non, ce n'est pas la peine de l'étrangler, répliqua le renard. Nous allons tout simplement ronger l'arbre contre lequel il dort : l'arbre tombera et l'éléphant avec, et nous dirons que c'est vous qui l'avez abattu.

– C'est une bien bonne idée que tu as eu là, se réjouit le lion, mais jamais nous n'arriverons à ronger cet arbre en une nuit. Nous en attraperons un beau mal de dents ! Il faut aller chercher quelqu'un à la rescousse.

Le renard alla convoquer une douzaine de loups, qui se mirent tous à ronger le chêne auquel était appuyé l'éléphant. Ils rongèrent jusqu'à l'aube, et quoique l'arbre commencât à s'incliner légèrement, il fallait encore venir à bout d'un bon morceau. Il faisait déjà jour, l'éléphant pouvait se réveiller d'une minute à l'autre, et l'arbre ne tombait toujours pas. Mais cette fois aussi, le renard trouva une solution : il appela trois ours et leur dit :

– L'éléphant, notre futur roi, a découvert du miel dans le creux de cet arbre. Et quand il s'est installé ici pour passer la nuit, il m'a chargé de vous demander de lui puiser du miel. Que votre besogne soit faite à son réveil, sinon il vous punira.

Très contents d'une tâche pareille, les ours grimpèrent sur le chêne. Le renard les surveillait d'en bas et leur chuchotait :

– Grimpez de ce côté-là, leur montrant des nids de corbeaux, installés du côté justement où l'arbre avait commencé à pencher.

Les ours grimpaient toujours plus haut, et quand ils atteignirent le sommet de l'arbre, celui-ci craqua et s'effondra. L'éléphant tomba sur le côté, puis il se retourna sur le dos, les quatre fers en l'air. Il ne pouvait pas arriver à se relever. Quant aux trois ours ils dégringolèrent des branches et se tuèrent sur place.

Après qu'elles eurent pris leur petit déjeuner, les bêtes commencèrent à se rassembler dans la clairière. Elles virent que le lion se tenait à côté de l'éléphant, qui était couché par terre. Un peu à l'écart, le renard frétillait de la queue... Quand tous les animaux furent réunis, celui-ci leur annonça :

– Regardez, seigneurs, comme est fort notre roi le lion : il a vaincu l'éléphant. Pendant leur combat, son concurrent a voulu se rattraper à cet arbre ; eh bien, le lion les a abattus tous les deux ! Un chêne, hein ! Un arbre si robuste. Ces trois ours morts que vous voyez là ont voulu secourir l'éléphant, mais le lion s'est jeté sur eux et les a mis en pièces, les malheureux !

Tous les animaux se mirent à trembler d'effroi et s'écrièrent en chœur :

– Que le lion soit notre roi !

Le lion se mit donc à régner et il nomma trois gouverneurs : le loup pour les prés, le tigre pour la forêt et le renard pour les champs.

Les gouverneurs remercièrent leur roi et s'en allèrent chacun à leur poste. Cela ne se passa pas sans commérages :

– C'est bizarre, disaient certains, comment se fait-il que le loup et le renard aient mérité de tels honneurs ? Il y a pourtant parmi nous des animaux plus dignes qu'eux du titre de gouverneur !

– C'est louche tout ça, disait le cerf, il est rare que l'on puisse attirer l'attention d'un roi par une bonne conduite et l'amour de la justice. J'avais bien remarqué que le lion avait triomphé de l'éléphant d'une façon fort étrange. Il y a une ruse là-dessous. Le renard est malin, vous le savez aussi bien que moi, il aura dû inventer quelque truc, et il est probable que les loups l'ont aidé, et c'est pour cela qu'on les a récompensés. Le tigre, ça, c'est une autre affaire, on ne pouvait pas l'ignorer, il aurait pu en être offensé, et je vous jure qu'il est presque aussi fort que le lion.

– Je suis tout à fait d'accord, acquiesçait l'ours. Ils ont dû nous jouer un tour, et ils ont même sacrifié mes trois frères. Je suppose que les loups ont rongé l'arbre contre lequel s'était appuyé l'éléphant pour dormir. Et ils ont sans doute obligé les trois ours à grimper sur le chêne pour qu'il tombe plus vite. Et les malheureux y ont laissé leur peau !

Le lendemain, alors que les animaux étaient rassemblés et commentaient les dernières nouvelles, le renard vint à passer.

– Chut, dirent-ils, taisons-nous. Si jamais il nous entend, il nous en fera voir de toutes les couleurs.

Le renard s'approcha du groupe, et les animaux le saluèrent respectueusement.

– Qu'est-ce que vous faites-là ? leur demanda-t-il. Ne complotez-vous pas ? Ne tramez-vous pas quelque intrigue ?

– Oh, pensez-vous, seigneur. Nous nous sommes rassemblés pour parler de la joyeuse journée d'hier. Nous sommes si heureux que Dieu nous ait envoyé un roi si sage et des gouverneurs si justes et si intelligents.



– Ah bon, c'est autre chose, ça. Seulement, je veux vous prévenir une fois pour toutes de ne plus vous rassembler tous ensemble: les réunions secrètes sont strictement défendues par la loi.

Et les animaux se mirent à vivre chacun pour soi. Ceux qui se nourrissaient de plantes étaient paisibles et ne faisaient de mal à personne, les autres étaient féroces et causaient beaucoup de préjudices aux plus faibles. Mais pour se justifier devant le roi et prouver qu'ils n'enfreignaient pas les lois, ils racontaient à leur souverain que les injustices dont ils étaient coupables leur avaient été dictées par les obligations du poste qu'ils occupaient. Et si le roi demandait à l'un de ces animaux sauvages pourquoi il avait dévoré un lièvre ou une autre petite bête quelconque, celui-ci trouvait toujours un moyen de s'en sortir: il racontait que le lièvre s'était moqué

du roi, ou bien qu'il incitait les autres à assassiner le souverain. Le roi avait entièrement confiance en ses gouverneurs, et il les comblait d'honneurs.

C'est ainsi que le temps s'écoulait.

Mais un beau jour, le renard en eut assez de gouverner les champs, car il ne lui tombait sous la dent que des souris ou de très menues petites bêtes, alors que le rusé avait bien envie d'une belle poulette ou d'une oie grassouillette. Il alla donc trouver le roi.

– Sire, lui dit-il, permettez-moi de prendre la direction des poulaillers, afin de protéger les poules de leurs ennemis.

– Qu'est-ce que les poules viennent faire ici ? s'étonna le lion. Nous n'avons pas le droit de régner sur les oiseaux, ils ont leur propre roi. Et puis, de quels ennemis veux-tu les protéger ?

– Des putois et des rats ! Ils étranglent les poules et leurs poussins, et les exterminent sans pitié. Justement, un coq de ma connaissance s'est plaint d'eux et m'a prié d'intervenir auprès de Votre majesté. « Tout le monde se moque de vous, m'a-t-il dit, vous n'avez établi aucun ordre, et ces sales petits animaux font ce qu'ils veulent ».

Le lion crut à toutes ces balivernes, et le renard fut nommé gouverneur des poulaillers.

Au comble de la joie, le renard galopa jusqu'au village. Il se tapit à l'abri, et, le soir venu, inspecta toutes les basses-cours. Après cela, il put se permettre d'égorger deux ou trois poules par jour. Mais un jour, il fut attrapé par un propriétaire qui, ayant remarqué que ses poules se faisaient de moins en moins nombreuses, faisait le guet dans son poulailler. A peine le renard eut-il passé son museau par la porte, que l'homme le saisit par la queue et lui fouetta les côtes. La pauvre bête en resta à moitié morte. Tout juste si elle respirait encore. Ensuite, l'homme lui noua une corde à la queue, l'attacha à la haie, et alla se coucher. Quand il reprit ses esprits, sieur Renard se mit à réfléchir sur le moyen de se dégager. Il tirait de toutes ses forces, se tortillait comme un ver, rien à faire : la corde était solide et le tenait bien. Alors il décida de sacrifier sa queue : au moins, il resterait en vie. Et quoique cela lui causât une douleur affreuse, il se mit à ronger sa queue. Sa besogne achevée, il s'enfuit sans demander son reste.

Il arriva jusqu'au champ et s'assit, pensif : « Que vais-je faire à présent, se dit-il. Comment puis-je me montrer à mes sujets dans un état pareil ? Ils ne voudront plus m'obéir ! Et encore, les sujets, ce n'est pas si terrible que ça, ils n'oseront pas se moquer de moi ouvertement. Et ce qu'ils diront derrière mon dos ne me touche guère. Le roi ! Voilà qui est désagréable ! Qu'est-ce que je lui répondrai, quand il me demandera où est ma queue ?

Un gouverneur sans queue, c'est une honte!... Oh, il aurait mieux valu que cet homme me tue! Enfin, ce qui est fait est fait. Il faut bien vivre. En attendant, je vais aller m'installer chez le lièvre, jusqu'à ce que ma plaie soit guérie ».

Et le renard se rendit chez le lièvre.

– Permits-moi de passer la nuit chez toi, le pria-t-il. Peut-être pourrai-je t'être utile un jour.

– Impossible, répondit le lièvre, j'ai beaucoup d'enfants en bas âge et notre maison est toute petite.

– Et moi je t'ordonne de m'ouvrir! Tu sais qui je suis? Je suis le gouverneur des champs, le directeur de tous les poulaillers et j'occupe un poste important au village.

Pris de peur, le lièvre ouvrit sa porte. Le renard entra dans la maisonnette, se coucha sur le lit le plus moelleux, le débarrassant des petits lièvreteaux qui s'y trouvaient en les jetant par terre. Leurs parents furent bien obligés de se taire, tant ils craignaient de provoquer le courroux du gouverneur.

Un peu plus tard, le lièvre s'en alla chercher quelque nourriture pour ses enfants. Le renard, qui avait très faim, en profita pour dévorer l'un des petits. Rentré chez lui, le lièvre s'aperçut aussitôt qu'il manquait un petit lièvre.

– Votre Seigneurerie, s'adressa-t-il au renard, où est mon lièvreteau? Il en manque un.

– Quelle insolence! s'exclama le renard. Je ne suis pas une nounou, à ce que je sache! Tu as une centaine de petits, et tu veux que je les compte à chaque instant? Si tu veux vivre tranquille, respecte-moi comme il m'est dû, sinon j'aurai vite fait de t'envoyer entre les pattes du roi.

Le lièvre sortit de son logis en sanglotant et s'en alla de nouveau en quête de nourriture. Rentré chez lui, il vit tout de suite qu'un autre lièvreteau avait disparu. Il ne dit mot, donna à manger aux autres petits, puis il sortit dans la cour et se mit à pleurer.

Vint à passer par là un lièvre de sa connaissance.

– Qu'as-tu à pleurer comme cela, mon ami?

– Oh, mon bon, comment ne pas pleurer! Notre gouverneur s'est installé chez moi, il vit dans ma maison, il dévore mes enfants, et à la moindre protestation de ma part, il me menace: «Je te livrerai au roi et il te dévorera!»

– Eh bien, tu n'as qu'à porter plainte au roi.

– Oh, frère, est-ce qu'on nous écoute, nous? Notre plainte n'arrivera même pas jusqu'au roi. Elle tombera entre les mains des courtisans, et

comme ils ne font qu'un avec le gouverneur, jamais ils ne voudront lui causer préjudice. Ils prendront tous sa défense, et il sera justifié. Quant à moi, pauvre que je suis, personne ne dira un mot en ma faveur.

Les deux lièvres bavardèrent encore un moment et chacun s'en alla de son côté.

Le premier lièvre rentra chez lui. Hélas, il ne lui restait plus un seul lièvreteau... Le pauvre petit n'osa pas se montrer au gouverneur: il s'enfuit dans le champ, s'assit sur une motte de terre et pleura amèrement. Vint à passer par là le loup.

– Qu'as-tu à pleurer comme cela, petit lièvre? lui demanda-t-il avec compassion.

– Comment ne pas pleurer, seigneur? Le renard s'est installé dans ma maison, et il a mangé tous mes petits. Maintenant, c'est mon tour, sans doute... Je n'ose même plus rentrer chez moi.

– Ne t'inquiète pas, petit, viens avec moi, je vais le chasser de ta demeure.

Les deux animaux se dirigèrent vers la maison du lièvre. Arrivés devant la porte, le loup s'écria:

– Fiche le camp d'ici, intrus!

– Je suis le gouverneur des champs, répliqua le renard, comment oses-tu me dire de telles grossièretés?

– Ah, c'est toi, renard, reprit le loup. Tu n'as pas honte de faire du mal aux petits animaux qui sont faibles et sans défense? Moi aussi je suis gouverneur. Le gouverneur des prés. Et je te somme de quitter la maison de ce pauvre petit lièvre. Sinon, j'irai trouver le lion, notre roi, et je lui conterai tous tes crimes. Je veux croire que tu passeras alors un mauvais quart d'heure.

– Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas, rétorqua le renard. Etablis l'ordre que tu veux dans ton gouvernement à toi, et ne touche pas au mien!

Le loup ne sut que répondre et alla trouver le roi.

– Votre Majesté, dit-il au lion, j'ai l'honneur de vous mettre au courant de ceci: le renard est un voleur: il s'empare des poules dans les basses-cours et il les dévore; au lieu de les défendre de leurs ennemis, il les mange lui-même. En outre, il a causé un grand mal au lièvre: il s'est installé de force dans sa maison, il a dévoré tous ses lièvreteaux, et maintenant, c'est la vie du lièvre qui est en danger. Je l'ai prié de quitter cette demeure, mais il m'a répondu que cela ne me regardait pas. «Je fais ce que bon me semble, m'a-t-il déclaré, et je me fiche de tout le monde!»



Alors le lion ordonna au cerf de lui amener le renard immédiatement. Après qu'il eut reçu cet ordre, le renard se mit vite à chercher comment se sortir de cette histoire. Ayant trouvé une de ses ruses habituelles, il se rendit au palais. On fit dire au roi que le gouverneur des champs s'était présenté. Le lion le fit entrer dans le salon d'apparat et lui dit d'une voix menaçante :

– Qu'est-ce qui se passe dans ton domaine? Comment as-tu pu faire tant de mal au lièvre? Tu es sans pitié, vraiment! Et pourquoi égorges-tu les poules, tout en accusant de ces méfaits les autres animaux?

Comprenant que le lion était véritablement en colère, le renard se mit à genoux devant lui, baissa la tête et dit humblement :

- Ne m'accusez pas, seigneur, permettez-moi de vous dire un mot.
- Parle!



– Je sais parfaitement, Votre Majesté, que c'est le loup qui vous a conté toutes ces histoires. Mais à vrai dire, c'est lui le coupable. C'est lui qui a dévoré tous les lièvreteaux, ce n'est pas moi. Au contraire, je voulais les défendre, alors il s'est jeté sur moi et il a rongé ma queue. C'est à peine si j'ai réussi à lui échapper: il voulait m'étrangler. Voyez vous-mêmes, seigneur, à quoi je ressemble à présent, sans ma belle queue soyeuse. Et il faut encore qu'il rejette ses fautes sur moi, qui suis déjà si malheureux!

Le lion réfléchit un moment.

– Tu as peut-être raison, dit-il, mais en tout cas, tu ne seras plus gouverneur des champs. Je te nomme chef de la police. Quant au loup, il sera puni.

Le lion envoya un courrier chercher le loup. «Lequel des deux dit la vérité? se demandait-il. C'est très difficile de le savoir. Peut-être mentent-ils tous les deux? Lequel va-t-il falloir laisser en vie? Le renard est rusé, je crois volontiers qu'il a véritablement commis tous ces crimes, mais comment faire? Il ne m'est pas aisé de le punir, car c'est grâce à lui que je suis roi.

En ce qui concerne le loup, il a bien rongé l'arbre, ça, c'est vrai, mais en somme, ce n'était pas si difficile que cela, tout imbécile aurait fait la même chose... Donc, c'est le loup qui sera tué, car je ne peux pas les laisser tous les deux en vie!

Au bout de quelque temps, on amena le loup au palais. Le lion ne voulut même pas lui dire un mot: il se jeta sur lui et l'étrangla. Les autres loups ayant appris que le roi avait exterminé leur gouverneur se réunirent avec d'autres animaux et tinrent longuement conseil. Cela ne se passa pas sans disputes, accusations mutuelles et bagarres.

Finalement, les gens en eurent assez: tantôt c'était un agneau qui disparaissait, tantôt un petit veau ou une volaille quelconque. Ne pouvant plus supporter tous ces maux, les habitants des villages organisèrent une battue dans la forêt. Ils attrapèrent le lion et l'enfermèrent dans une cage, les autres bêtes féroces s'enfuirent, et depuis ce temps-là, la paix règne dans cette contrée.

## LE COQ ET LES DEUX SOURICEAUX

Il était une fois deux petits souriceaux, Gambadin et Trottnet, qui étaient très amis avec un jeune coq du voisinage. Les deux souriceaux ne faisaient que danser et chanter à longueur de journée, et ils inventaient mille jeux amusants. Quant au coq, il se levait à l'aube, réveillait ses compagnons de sa voix retentissante et se mettait au travail. Un jour qu'il balayait la cour, il vit par terre un petit épi.

– Gambadin, Trottnet, venez vite voir ce que j'ai trouvé.

Les deux souriceaux accoururent aussitôt.

– Oh, mais c'est du blé, il faut le battre, dirent-ils.

– Et qui va le battre? demanda le coq.

– Sûrement pas moi! déclara Gambadin.

– Sûrement pas moi! répéta Trottnet.

– Eh bien, dit le coq, alors c'est moi qui vais le battre.

Il se mit à l'oeuvre et les souriceaux retournèrent à leurs jeux.

Quand il eut fini, le coq appela ses amis:

– Hé, Gambadin, hé, Trottnet, voyez combien de blé j'ai battu!

Les souriceaux accoururent.

– Mais il faut maintenant le porter au moulin et le faire moudre!  
dit l'un d'eux.

– Et qui le portera? demanda le coq.

– Sûrement pas moi! glapit Gambadin.  
– Sûrement pas moi! glapit Trottnet.  
– Bon, je le porterai moi-même, déclara le coq. Et il jeta le sac de blé sur son dos et s'en alla au moulin.

Quant aux souriceaux, ils se mirent à jouer à saute-mouton. Ils s'amusaient comme des fous quand le coq revint du moulin.

– Venez ici, les souriceaux! J'ai apporté de la farine.  
– A la bonne heure, coquericot! répondirent ses petits compagnons.  
Maintenant il faudrait pétrir de la pâte et faire des gâteaux.

– Et qui va travailler la pâte? demanda le coq.

– Sûrement pas moi! piailla Gambadin.

– Sûrement pas moi! répéta Trottnet.

Le coq réfléchit un moment. « Bon, dit-il enfin, je vais m'y mettre moi-même ».

Il pétrit la pâte, apporta du bois et alluma le four. Quand celui-ci fut bien chaud, il y mit les gâteaux. Pendant ce temps-là, les deux petits souriceaux continuaient à sauter et à danser, et se distrayaient à qui mieux mieux.

Quand les gâteaux furent à point, le coq les sortit du four et les déposa sur la table. Alors, les souriceaux apparurent comme par enchantement: il n'eut même pas à les appeler.

– Oh, j'ai une faim de loup! s'exclama Gambadin.

– Et moi aussi! s'écria Trottnet.

Et ils se mirent à table.

– Attendez un instant, les arrêta le coq. D'abord, messieurs, dites-moi, qui a trouvé le petit épi de blé?

– C'est toi! répondirent avec assurance les deux souriceaux.

– Et qui a battu le blé?

– C'est toi, dirent les deux petits compères un peu plus bas.

– Qui l'a porté au moulin? continuait le coq.

– C'est toi! chuchotèrent les souriceaux.

– Qui a pétri la farine? Allumé le four? Fait cuire les gâteaux?

– C'est toi! eurent à peine la force de murmurer les souriceaux.

– Et vous? Qu'est-ce que vous avez fait pendant ce temps-là?

Tout penauds, la tête basse, les deux petits souriceaux se taisaient. Puis ils sortirent de table sans dire un mot, et le coq ne les retint pas, car les petits paresseux n'ont pas droit aux pâtisseries.

## L'HISTOIRE DE L'HOMME ET DE DANILO-BOURMILO

Un homme alla un jour couper du bois dans la forêt. En ayant fait une bonne provision, il chargea sa charrette, s'assit sur les bûches, alluma sa pipe et tira les rênes. La route qu'il devait emprunter pour rentrer chez lui passait par une jolie petite clairière. Et voilà qu'au milieu de celle-ci, son cheval s'arrêta net. L'homme lui donna un coup de fouet, mais la bête restait plantée sur place, les oreilles dressées. Son maître descendit de la charrette, regarda tout autour et aperçut un ours qui se dirigeait vers lui.

- Qu'est-ce que tu fais là ? lui cria-t-il.
- Je me cache ! répondit l'ours Danilo-Bourmilo.
- De qui ?



- Oh, pas de vous, les hommes. Je me cache du froid de l'hiver qui va commencer d'un jour à l'autre. Il n'y a que lui dont j'ai peur !

- Mais pourquoi as-tu peur de l'hiver ? s'étonna l'homme. Tu es pourtant plus fort que lui.

- Ah, si seulement je pouvais l'attraper entre mes pattes ; je l'écraserais, et jamais plus je n'aurais faim.

- Il paraît donc que les ours jeûnent aussi, répliqua le bonhomme, c'est drôle, ça ! C'est pour expier tes péchés, Danilo. Tu en as plus d'un sur ta conscience, hein ? Combien de moutons as-tu dévoré !

- Et toi, tu ne les égorges pas, les moutons ? A ton avis, ce n'est pas un péché ? Vous, les hommes, il n'y a que nous que vous accusez. Moi, je me nourris de framboises, et je ne déchire que les toutes petites bêtes, celles, justement, qui vous portent dommage. Et ce n'est que quand je suis affamé que je m'attaque aux moutons. Il est vrai que par là, je vous cause beaucoup de mal. Mais dois-je donc mourir de faim ? Et c'est maintenant, au début de l'hiver, que commencent mes maux. Vous, vous avez vos maisons pleines de provisions, vous avez de chauds vêtements, vous

avez préparé du bois. Vous pouvez passer l'hiver tranquillement. Tandis que moi, je n'ai rien. Ma fourrure ne me protège pas du froid, c'est pourquoi je cherche une tanière où j'aurai bien chaud.

– Une tanière, tu en trouveras. Mais de quoi te nourriras-tu ?

– Nous, les ours, répondit Danilo, nous ne sommes pas des hommes. Nous n'avons pas besoin de manger en hiver. Nous dormons. C'est pour cela que je suis si gros. En hiver, notre corps se nourrit de sa propre graisse. Si je n'étais pas si gras, jamais je ne me réveillerais au printemps. Et même s'il ne me reste que les os et la peau, je me réveillerai tout de même. Pourvu seulement que je trouve une chaude habitation !

– Eh bien, lui proposa l'homme, viens habiter chez moi. Je te nourrirai et tu dormiras au chaud. Et en été, tu n'auras qu'à surveiller mon rûcher.

Danilo-Bourmilo consentit. Il prit place sur la charrette et l'homme l'amena chez lui. Sa femme donna à la bête un bon pot-au-feu, après quoi le maître l'emmena à l'étable. Il y faisait sombre comme dans une tanière, par une nuit noire d'automne. Danilo était ravi de sa nouvelle situation : il n'aura rien à faire de tout l'hiver, et en été, eh bien, il ira surveiller les abeilles, il lèchera un peu de miel par-ci par-là, et tout ira pour le mieux.

Cependant, le pauvre ours ne vécut pas longtemps chez son nouveau maître. D'abord, quand la femme de celui-ci lui apporta à manger, le chien la suivit et se jeta sur lui. Dans l'étable voisine se trouvaient des vaches. Elles beuglèrent si fort toute la nuit, que le malheureux en frémissait de peur. Tout le monde le détestait ici. Par-dessus le marché, il était attaché à une chaîne solide, et il ne pouvait même pas aller faire un petit tour, comme autrefois, alors qu'il vivait dans la forêt. C'est pourquoi il demanda un jour à son maître la permission d'aller se promener, ne serait-ce que pour une petite heure. L'homme l'écouta attentivement et le laissa partir. L'ours sortit de la chaude étable, le froid le transperça, mais il dit tout de même à son ancien maître :

– Je te remercie, brave homme, de m'avoir hébergé et de m'avoir nourri, mais je ne peux plus habiter chez toi.

L'homme n'eut même pas le temps de répondre : Danilo-Bourmilo galopait déjà et s'enfonçait dans la forêt. Là, il s'assit sur la neige et dit à haute voix :

– Mieux vaut avoir faim en liberté, que d'être nourri en prison !

## LA CIGOGNE ET LE RENARD

Un jour, une cigogne et un renard se rencontrèrent dans la forêt: «Abrite-moi pour l'hiver, demanda la cigogne au renard, et en rechange, je t'apprendrai à voler ». Le renard consentit et ils se mirent à vivre ensemble dans un terrier.

Or, des chasseurs apprirent la chose, et ils commencèrent à creuser le terrier. Alors le renard s'adressa à la cigogne: «Combien as-tu d'idées pour en réchapper»? «Dix», répondit la cigogne. Et toi?» «Une seule», dit le renard. Puis le renard demanda de nouveau: «Combien as-tu d'idées?»



«Neuf», répondit la cigogne. «Et toi?» «Une seule», dit le renard. Et il continua à questionner la cigogne jusqu'à ce qu'il ne reste à celle-ci qu'une seule idée. «Laquelle?» demanda le renard quand les chasseurs étaient déjà tout près de les découvrir. «Eh bien, dit la cigogne, je me coucherai devant le terrier sans bouger. Je ferai la morte. Ils me prendront dans leurs bras, commenceront à m'examiner de tous les côtés et toi, tu en profiteras pour t'échapper. Alors, ils se mettront à courir après toi et me lâcheront. Et à ce moment-là, je m'envolerai.»

Les chasseurs continuaient à creuser et finirent par découvrir l'oiseau. «Ça, alors! Regardez! Le renard a étranglé la cigogne. Bon, on peut la laisser ici, elle est bien morte. Creusons plus loin pour trouver le renard ». Mais juste à ce moment-là, le renard fila sous leur nez, et la cigogne s'envola.

Mais il leur fallait bien se retrouver. «Commère», criait le renard. «Ohé, compère», répondait la cigogne. «Commère, je suis là», «Compère, je suis ici». Finalement, ils se retrouvèrent. «Maintenant, dit le renard, apprends-moi à voler. Tu me l'avais promis en échange de mon hospitalité». «D'accord, répondit l'oiseau, assieds-toi sur mon dos ». Le renard s'installa et la cigogne s'éleva dans le ciel à la hauteur des maisons. Puis elle fit tomber le renard par terre. «Alors, ça t'amuse de voler?» «Mais oui, bien sûr, recommençons ».

Cette fois la cigogne s'éleva encore plus haut et de nouveau fit retomber le renard. « Alors, ça te plaît de voler ? » demanda-t-elle. « Mais oui, volons encore ». Finalement, la cigogne s'éleva plus haut que les nuages. Elle fit tomber le renard, mais quand elle voulut lui demander si cela lui plaisait, il ne restait plus du pauvre renard que des os brisés.

## L'OURS ET DAME RENARDE

– Donne-moi la moitié de ton potager, dit un jour dame Renarde à un ours, je voudrais y planter des navets.

– Et comment ferons-nous pour partager la récolte ? demanda l'ours.

– Je te donnerai les feuilles et je garderai les racines.

L'ours consentit et les navets se mirent à pousser. Quand dame Renarde les eut récoltés, elle appela l'ours pour procéder au partage : « Eh bien, seigneur ours, les navets sont mûrs. Tiens, prends les feuilles, moi, je garde les racines ». L'ours comprit alors qu'il n'avait rien gagné à ce partage et il se mit en colère : « Tu m'as trompé, dame Renarde, je ne te donnerai rien l'année prochaine ».

Cependant, l'été suivant, dame Renarde revint le trouver : « Donne-moi la moitié de ton potager, s'il te plaît, je voudrais y semer des pavots ». « Mais comment ferons-nous pour les partager ? Ah, je sais, cette fois-ci, c'est moi qui garderai les racines ». « D'accord », dit dame Renarde.

Au bout de quelque temps, elle sema des graines de pavots dans le potager de l'ours. Quand ceux-ci furent mûrs, elle appela son compagnon : « Eh bien, mon ami, partageons », et elle emporta toutes les têtes de pavots. Il ne resta au pauvre ours que les racines. Ayant trouvé par hasard une petite tête de pavot que dame Renarde avait oubliée, il l'ouvrit, en fit couler les grains sur sa patte et les avala. « Cette fois-ci, petite canaille, cria-t-il à dame Renarde qui s'enfuyait, c'est fini, tu ne m'auras plus ! »

Et pourtant, dame Renarde revint l'année suivante. « Donne-moi la moitié de ton potager, gentil petit ours ». « Non, dame Renarde, tu m'as trompé deux années de suite, je ne te donnerai rien ». Mais dame Renarde le supplia si longtemps, qu'il finit par céder. « A une condition, ajouta-t-il, cette fois, je prends le feuillage ». « C'est ça, mon ami, dit renardette, tu prendras les feuilles, et moi, j'en prendrai les racines ».

Et la rusée planta des carottes...



**Le loup s'éloigna, s'assit sous un buisson, resta longtemps pensif et revint trouver les agneaux.**



## COMMENT LE LOUP A VOULU VOLER DES AGNEAUX

Une chèvre sauvage s'était construit une maisonnette dans la forêt et y avait mis au monde des petits agneaux. Quand elle sortait pour brouter, elle recommandait bien à ses enfants de n'ouvrir la porte à personne. Puis, elle s'en allait dans les prés, broutait toute la journée et rentrait chez elle. S'arrêtant devant la porte, elle chantait une petite chanson :

Mes agneaux, mes petits enfants,  
Ouvrez-moi la porte,  
C'est moi, la chèvre, votre maman,  
Du bon lait je vous apporte.

Reconnaissant la voix de leur mère, les agneaux allaient vite lui ouvrir et se mettaient à la téter.

Or, un loup entendit un jour la mère chèvre chanter auprès de sa maison, mais il ne se rappela pas toutes les paroles. Et peu après, il se rendit devant la maisonnette et se mit à brailler d'une voix cassée :

Mes agneaux, mes fils,  
Ouvrez la porte, ouvrez la fenêtre,  
C'est moi, votre maman,  
Du bon lait je vous apporte.

Les agneaux devinèrent tout de suite que ce n'était pas leur mère, et ils répondirent au loup :

– Nous ne t'ouvrirons pas, tu n'es pas notre mère. Notre maman a une voix très douce.

Le loup s'éloigna, s'assit sous un buisson, resta longtemps pensif et revint trouver les agneaux. Cette fois-ci, il reprit d'une voix aiguë :

Mes enfants, mes agneaux,  
Ouvrez-moi la porte,  
C'est moi, votre maman,  
Du bon lait je vous apporte.

Les agneaux se précipitèrent pour ouvrir, mais au dernier moment, ils hésitèrent, se disant que ce n'étaient pas tout à fait les mêmes paroles que dans la chanson de leur mère, et que cette voix était plus grossière et chantait un peu faux. C'est pourquoi, ils répondirent :

– Nous ne t'ouvrirons pas, tu ne chantes pas comme notre mère. Notre maman a une voix très douce, et les paroles de sa chanson ne sont pas les mêmes.

Désappointé, le loup s'en alla et se cacha dans un buisson. Il guetta le retour de la chèvre pour apprendre par coeur toutes les paroles de sa chanson et pour bien apprendre à imiter sa voix. En effet, à la fin du jour, la mère chèvre s'approcha de son logis et se mit à chanter :

Mes agneaux, mes petits enfants,  
Ouvrez-moi la porte,  
C'est moi, la chèvre, votre maman,  
Du bon lait je vous apporte.

Cette fois-ci, les agneaux étaient sûrs que c'était leur maman. Ils lui ouvrirent, et lui dirent que quelqu'un était venu dans la journée, qui avait voulu les tromper. La mère nourrit ses enfants, et leur recommanda bien de n'ouvrir à personne, Et elle leur expliqua comment elle allait chanter à l'avenir. La mère chèvre passa la nuit chez elle, et à l'aube, elle s'en alla brouter. Quant au loup, il se cassait la tête : que faire pour chanter exactement comme la chèvre ? Il essaya une fois : il ne sortit de sa gorge qu'un hurlement rauque. Même résultat à la seconde reprise. La troisième fois, il fit tout son possible pour rendre un son plus doux, mais celui-ci ne ressemblait aucunement à la voix de la chèvre.

Vint à passer par là dame Renarde. Elle s'arrêta, étonnée :

– Qu'est-ce que tu as à hurler comme ça ? Tu meurs de faim ?

– Mais non, renardette-soeurette. J'apprends à chanter. J'ai découvert la maison d'une chèvre, mais ses petits polissons ne veulent pas m'ouvrir leur porte : ils reconnaissent à ma voix que je ne suis pas leur mère. Alors, voilà, je fais des exercices, je veux apprendre à chanter comme elle.

– Mais, compère, tu n'y réussiras jamais, voyons ! Si tu veux goûter à la chair d'agneau, c'est à moi que tu dois demander conseil.

– Oh, sois gentille, renardette, dis-moi ce qu'il faut faire. Je ne t'oublierai pas ça.

– Et qu'est-ce que tu me donneras en échange ?

– Je te donnerai l'un des agneaux.

– Ah non, ça ne m'arrange pas. Le temps que tu les attrape... Moi, j'ai faim, c'est tout de suite que je veux manger. Va me chercher une oie, après cela je te dirai ce qu'il faut faire.

Le loup s'en alla chercher une oie pour dame Renarde. Il resta longtemps à faire le guet dans les roseaux, et ce n'est que dans la soirée qu'il réussit à attraper une oie. Il l'a rapporta à dame Renarde :

– Maintenant, commère, apprend-moi à chanter.

– Eh bien, va trouver le forgeron et demande-lui qu'il t'aiguise la gorge.

Quand ce sera fait, tu chanteras comme la chèvre. Il habite là-bas, au bout du village.

Le loup alla trouver le forgeron :

– Brave homme, lui dit-il, aiguise-moi la gorge de la sorte que je puisse chanter comme une chèvre.

– Et comment me paieras-tu pour mon travail ?

– Oh, tu sais, nous, les bêtes sauvages, nous n'avons pas d'argent. Mais je pourrais toujours te faire un petit cadeau.

– Eh bien, apporte-moi deux oies sauvages. Seulement, attention, il faut qu'elles soient vivantes. Après cela, je t'aiguiserai la gorge.

Le loup se dirigea vers la rivière et se tapit dans les roseaux. Il resta toute la journée enfoui dans la vase jusqu'aux oreilles, et tard le soir il parvint à saisir par les ailes deux oies sauvages qu'il rapporta au forgeron. Il mourait de faim, le pauvre, et il avait une envie folle de les dévorer lui-même. Mais, il fallait qu'il apprenne à chanter.

– Voici tes oies, forgeron, dit-il à l'homme. Maintenant, à l'oeuvre !

– Tu as raison, répondit le forgeron, on s'y met. Place-toi tout près de l'enclume, tire ta langue le plus long possible et ferme les yeux. Pendant ce temps-là, je vais préparer tous mes instruments.

Le loup s'assit tout près de l'enclume, tira la langue le plus long qu'il put, ferma les yeux et resta cloué sur place. Alors, le forgeron prit son marteau le plus lourd, et en donna un coup formidable sur la tête du loup. Celui-ci tomba raide mort. Le forgeron le dépouilla de sa peau qu'il alla vendre au marché pour dix roubles.

C'est comme cela que les petits agneaux sont restés en vie.

## LA CORNEILLE ET LA VIPERE

Un jour, une corneille bâtit son nid sur une branche d'arbre et y pondit des oeufs. Or, au pied de cette arbre, sous les racines, habitait une vipère. Quand les oeufs furent éclos, la corneille s'envola pour aller chercher quelque nourriture pour ses oisons. Quand elle rentra au nid, elle vit qu'un corneilleau y manquait. Elle fut très chagrinée, mais que pouvait-elle faire ? Le lendemain, elle repartit en quête de nourriture pour ses petits, et de nouveau, quand elle rentra, un de ses enfants avait disparu. Finalement, en une semaine, la corneille perdit tous ses oisons. La pauvre mère se lamentait : quel était ce malfaiteur qui lui avait volé toute sa petite famille ? Elle décida donc d'en fonder une nouvelle. Elle pondit des oeufs, puis elle les

couva, mais quand les petits oisons virent le jour, la même chose se répéta : ils disparaissaient les uns après les autres. Quand il n'en resta plus qu'un, la corneille s'installa sur l'arbre voisin, et de là, elle vit une vipère sortir de dessous les racines de son arbre à elle. Puis elle la vit ramper, atteindre le nid, et dévorer son dernier petit oison.

La mère corneille ne savait comment s'y prendre pour chasser la vipère de cet arbre. Mais là, maître Renard lui donna un bon conseil : « Dans quelque temps, la fille du prince va venir se baigner dans la rivière. Elle porte au cou une chaînette en or. Si tu réussis à attraper cette chaînette dans ton bec et à la déposer au pied de l'arbre, je crois que tu seras débarrassée de la vipère ».

La corneille fit ce que lui conseillait maître Renard. Mais les servantes de la princesse la virent voler à leur maîtresse sa chaînette en or, et elles suivirent l'oiseau pas à pas. Ne se doutant de rien, la corneille déposa le bel objet en face du nid de son ennemie, puis elle s'envola sur l'arbre voisin pour observer ce qui allait se passer. Quand les servantes atteignirent l'arbre, elles virent que la chaînette était profondément enfouie sous les racines. Il leur fallut creuser la terre, et là, elles aperçurent la vipère et la tuèrent à coups de pelle.

C'est comme cela que la corneille fut libérée de celle qui dévorait ses oisons, et elle continua à vivre bien tranquillement dans son nid.

## LE PETIT LOUP ATTRAPE-COUPS

Au début, ce petit loup était un petit loup ordinaire, comme tous les autres de ses semblables, et il ne fut surnommé Attrape-coups, que le jour où il fit connaissance avec le monde environnant. Voilà l'histoire qui lui arriva.

Un jour, sa mère, la vieille louve, alla inspecter la forêt pour voir si les petits lièvres étaient déjà assez grands pour être mangés. Elle recommanda à ses enfants de rester bien sagement dans leur terrier.

Le louveteau resta donc à la maison avec ses petites soeurs. Il joua un peu avec elles, puis il se coucha sur son lit de feuilles sèches. Et ne trouvant plus rien à faire, il sortit son museau du terrier. Et là, un monde éblouissant qu'il ne connaissait pas s'ouvrit à ses yeux : des forêts touffues, des montagnes bleues et un soleil aux rayons d'or. Comme tout était beau ! Quel admirable spectacle !

Le louveteau ne fut pas long à peser les choses : être bien sage et obéissant ou bien s'aventurer à travers ce monde inconnu et si attirant ? Il était né polisson. Et c'est en vain que ses petites soeurs le tiraient par la queue, l'obligeant à rentrer au terrier. Il se dégagea, et le voilà parti, fléchissant sur ses toutes petites pattes encore si faibles. Mais à peine eut-il fait quelques pas, que soudain, juste au milieu d'un noisetier, quelqu'un l'attrapa par le cou, et quelques minutes après, le louveteau qui avait eu si peur était couché de nouveau dans son sombre terrier : c'était la vieille louve qui revenant de la chasse avait ramené son polisson de fils à la maison.



Depuis lors, elle le surveilla encore de plus près. Et quand elle sortait avec ses enfants pour les habituer à la lumière ou pour jouer avec eux dans la clairière, elle avait toujours un oeil qui surveillait le louveteau, alors que le second lui suffisait pour les autres cinq petits. Quant au polisson, il attendait toujours qu'un moment propice se présentât pour échapper à la surveillance de sa mère. La louve était fière d'avoir un fils si courageux, mais elle craignait de le laisser s'aventurer seul dans ce monde si plein de secrets.

Petit à petit elle apprit à vivre à ses louveteaux. Tout d'abord, elle les priva de son lait, car ils étaient déjà assez grands pour se nourrir de chair fraîche. Et ce n'était pas ça qui manquait dans la forêt. Un jour, elle attrapa une souris et la donna à manger à ses petits. Au début, cela ne leur plut pas du tout. Qu'est-ce que c'était que cette nourriture, qui ne coulait pas comme du bon lait tiède, et qu'il fallait déchirer en morceaux ? Mais quand ils y eurent goûté encore deux ou trois fois, ils comprirent que c'était le meilleur des plats. Et maintenant, ils exigeaient de leur mère qu'elle leur apportât de la viande, de la viande fraîche !

Alors, elle leur apporta un petit lapin. Cette fois-là, ce fut un beau travail! Les louveteaux déchiraient l'animal en grondant sourdement, et ils savouraient la chair délicieuse du pauvre lapereau. Le louveteau-polisson était le plus avide: il saisissait toujours un morceau de plus que les autres. Peu à peu, il apprit si bien ce métier qu'un beau matin sa mère l'emmena chasser pour la première fois.

Non loin du buisson où ils logeaient s'étendait un vaste champ. Un jeune garçon y faisait paître un troupeau de moutons. La louve expliqua à son fils comment approcher du troupeau: il fallait ramper contre le vent, afin que les chiens ne puissent flairer son odeur, sauter de buisson en buisson pour que personne ne le remarque, et ensuite attendre patiemment que le pâtre s'endorme ou se détourne. Alors bondir, attraper un mouton ou une chèvre et s'enfuir le plus vite possible.

Le louveteau fit exactement ce que lui avait appris sa mère. Il rôda longtemps autour du troupeau, puis réussit à s'emparer d'un agneau. Quand les chiens se mirent à aboyer, le petit loup était déjà loin.

Le berger devint plus attentif et se mit à attendre la prochaine visite du petit voleur. Mais un jour, il fit une chose tout à fait stupide: il décida de tromper tout le village, et cria de toutes ses forces:

– Au loup, au loup! Sauvez-moi!

Tous les habitants accoururent. Les uns s'étaient armés de fourches, les autres de râteaux, les troisièmes brandissaient des bâtons. Seulement, il n'y avait pas de loup... Le gamin riait aux éclats, content d'avoir berné le village entier. Mais notre louveteau avait vu toute la scène, car il s'était caché à l'orée de la forêt, et quand les villageois, furieux d'avoir été appelés pour rien, se furent éloignés du champ, il sortit de sa cachette et vola un agneau. Et ce fut en vain que le jeune berger criait: au loup, bonnes gens, au loup! Personne ne fit attention à ses cris et personne même ne se retourna.

Maintenant, le jeune loup connaissait toutes les sciences du monde et sa mère lui dit un jour:

– A présent, mon fils, va de par le monde chercher ton bonheur, mais n'oublie pas qu'il faut toujours agir avec sa tête!

Sur ce, le loup s'en alla de par le monde. Il traversa des forêts, escalada des montagnes. Un jour qu'il avait très faim, il rencontra dame Renarde. Elle conduisait un traîneau attelé à une génisse. Le loup en eut l'eau à la bouche, et il demanda à dame Renarde:

– Pourrais-tu me prendre sur ton traîneau, renardette-soeurette?

– Mon traîneau est fragile, tu pourrais me le démolir.

– Je n'y poserai qu'une patte, dame Renarde.

Le louveteau avait l'air si bon enfant, que dame Renarde consentit. Mais dès que le loup eut y posé sa patte, le traîneau craqua.

– Je te l'avais bien dit, grommela dame Renarde.

– Ne crains rien, répondit le louveteau, ce sont mes os qui craquent de faim...

Dame Renarde eut pitié du loup et lui permit de s'installer à côté d'elle. Mais le traîneau ne supporta pas son poids et s'effondra.

– Tu vois ce que tu m'as fait, s'indigna dame Renarde. Maintenant, répare-le!

Le louveteau travailla de la cognée, mais il abîma le traîneau encore plus.

– Tu ne sais pas t'y prendre, bêta! dit dame Renarde. Donne-moi cette cognée, je vais aller couper un arbre: il faut du bois pour tout remettre en place. Pendant que je serai dans la forêt, tu surveilleras ma vache.

– Oh, avec plaisir, s'empressa de répondre le louveteau, l'eau à la bouche. Je la surveillerai, sois tranquille!

Dès que dame Renarde eut le dos tourné, le loup déchiqueta la vache. Il se rassasia et s'en alla sans dire merci. Au bout d'un moment, dame Renarde revint traînant un arbre. Elle cria de loin:

– Tu surveilles ma vache? Personne ne lui répondit. «Il a dû se sauver, se dit dame Renarde, heureusement que ma vache est toujours là, je la vois couchée sous un buisson». Mais quand elle arriva sur place et vit le malheur qui lui était arrivé, elle pleura de rage.

Quant au polisson de loup, il était fier de lui: «Je n'ai pas mal passé mon premier examen. J'ai dupé dame Renarde en personne, maintenant je peux aller n'importe où!»

Et il emprunta la route qui menait au village. Chemin faisant il rencontra un homme qui conduisait une charrette. La route était si caillouteuse, que le véhicule tressautait à chaque pas du cheval, et le louveteau en vit tomber un gros morceau de porc salé.

– J'ai vraiment de la chance, se dit-il. Me régaler d'un bon morceau bien gras après cette viande sèche de génisse, quelle aubaine! C'est vrai qu'il est salé, ce porc, il va me donner une de ces soifs! Je vais d'abord courir au ruisseau et boire quelques gorgées, je le mangerai après. Mais pendant que le loup buvait, l'homme s'aperçut qu'il avait perdu un morceau de viande et il alla le ramasser. Aussi, quand le petit loup revint, il n'y avait plus rien sur la route.

– Que je suis nigaud, se dit-il. A-t-on idée de boire d'abord et de manger ensuite!

Désappointé il continua son chemin. Tout à coup il vit un sanglier bien en chair qui se tenait au bord de la route. « Oh, celui-là, c'est un beau porc! Mais comment faire pour s'en emparer? »

– Bonjour, sanglier, dit-il.

– Bonjour, chien fidèle.

Le louveteau suffoqua de colère :

– Comment oses-tu me traiter de chien?! Je suis un loup de pure race!

Le sanglier fut pris de peur :

– Oh, excuse-moi, dit-il, je ne t'avais pas reconnu.

– Bon, dit le loup, conciliant. Pour cette offense, tu me donneras un morceau de ta chair, car j'ai le ventre vide.

– Tu sais ce que nous allons faire, loupiot? Ma chair à moi n'est plus tendre, elle est trop vieille. Tu vas t'asseoir sur mon dos, et je te conduirai jusqu'à un troupeau de jeunes porcs. Là tu pourras choisir celui que tu voudras!

Très satisfait, le louveteau s'installa sur le dos du sanglier. Arrivés au village, le sanglier se mit à hurler :

– Qu'est-ce qui te prend? lui demanda le loup.

– Je hurle pour que se rassemblent tous les porcs et tous les petits cochons.

En effet une foule se rassembla. Seulement ce n'étaient pas des porcs et des petits cochons, mais des villageois avec leurs enfants. Et tout le monde se mit à rosser le louveteau : qui avec des fléaux, qui avec des fourches ou des tisonniers. Et voilà, c'est depuis ce temps-là, que le petit loup fut surnommé « Attrape-coups ».

Il réussit tout de même à s'échapper, s'enfuit dans la forêt, et se coucha sous un arbre pour réfléchir. « Non, tout de même, je ne suis pas encore très intelligent, pensait-il. Même ce bête de sanglier s'est montré plus fin que moi ».

Et il se mit à rôder dans la forêt. Le pauvre petit avait si faim, qu'il en avait l'estomac collé au dos. Mais voilà qu'un homme marcha à sa rencontre.

– Je vais te manger, dit le louveteau.

– D'accord, répliqua l'homme, je vais seulement jeter mon fusil pour qu'il ne te gêne pas...

Le loupiot attendit sagement que l'homme rejette son fusil. Mais au lieu de le jeter, l'homme le leva et un éclair de feu en sortit. Heureusement que le louveteau eut le temps de baisser la tête. Il ne demanda pas son reste et décampa à toute allure, mais l'homme se mit à sa poursuite.





A l'orée de la forêt, un paysan labourait son champ.

– Sauve-moi, brave homme! cria le loup. Cache-moi quelque part, je te rendrai ce service un jour.

Dans un sillon traînait un sac: le paysan y fourra le petit loup. Quand l'homme au fusil arriva jusqu'au champ, le loup n'y était pas: alors il rentra dans la forêt.

Mais dès que le villageois eut libéré le polisson de loup, celui-ci se jeta sur lui:

– Maintenant je vais te dévorer, car j'ai très faim.

– C'est comme ça que tu me remercies?! s'indigna l'autre.

– Oui, c'est comme ça, gronda le loupiot. Tu m'as battu l'autre jour au village, et je vais me venger.

– Je ne t'ai jamais vu de ma vie, répondit le pauvre homme.

– Oh, ça m'est bien égal, répliqua le loup, je meurs de faim, il faut bien que je mange quelque chose.

A ce moment-là de la forêt sortit dame Renarde.

– Qu'est-ce que vous avez à vous disputer ? s'intéressa-t-elle.

– Oh, dame Renarde, pensez donc ! Je l'ai sauvé d'un chasseur, et maintenant, il me menace et veut me dévorer. Sois notre juge, renardette-soeurette !

– Pour pouvoir vous juger, je dois absolument voir comment tu l'as caché.

– Comme ça, dit le loup, en entrant de lui-même dans le sac.

Alors le paysan ficela le sac et se mit à bastonner le loup avec un gourdin. Dame Renarde éclata de rire, et le louveteau de supplier :

– Brave homme, aie pitié de moi ! Libère-moi !

– Comment puis-je te libérer puisque tu veux me manger ? dit l'homme en riant.

– Jamais plus je ne te ferai peur, brave homme, je te le promets.

Le paysan finit par ouvrir le sac. Le petit loup Attrape-coups se mit à courir le long du sillon, mais il avait tellement faim, que ses pattes allaient d'elles-mêmes au village. Arrivé jusqu'à la première maison, il vit dans la cour une femme qui donnait à manger à un petit cochon. Le pauvre affamé s'assit et l'eau lui vint à la bouche. Mais il n'osa pas sauter dans la cour. « Si on me bat encore une fois avec des fourches et des râtaux, je ne m'en sortirai plus », se disait-il.

Au bout d'un moment, la femme rentra dans la maison, et le pourceau se mit à barboter dans son auge.

« Du moment qu'il barbote dans l'eau, décida le louveteau, c'est qu'il est un poisson. Or, je n'ai pas juré de ne pas manger de poisson ». En un clin d'oeil il fut dans la cour, attrapa le petit cochon et s'enfuit dans la forêt. Bien rassasié, il se caressait le ventre en disant :

– Le malheur apprend à être intelligent !

## COMMENT UN ECUREUIL A SECOURU UN OURS

Un ours vivait dans la forêt. Un ours intelligent et orgueilleux.

Un jour qu'il avait très faim, il était couché sous un chêne et regardait s'amuser un petit écureuil. Soudain, celui-ci sauta sur une branche pourrie : elle se brisa et la petite bête tomba en plein dans les pattes de l'ours.

Le pauvre écureuil se mit à supplier l'ours de ne pas le dévorer, et il lui promit qu'un jour il lui viendrait en aide. Le roi de la forêt éclata de rire et lâcha l'écureuil qui, tout joyeux, regrimba sur son arbre.

Peu après, l'ours se leva et alla rôder dans la forêt. Au bout d'un moment il découvrit par terre un morceau de viande. Il tendit la patte pour l'attraper, mais aussitôt un noeud coulant se referma sur elle. L'ours était pris à un piège. Il hurla rageusement. Le petit écureuil l'entendit : il accourut bien vite et rongea le noeud avec ses dents.

C'est comme ça que les petits peuvent faire des choses d'une grande importance.

## LE CYGNE, LE BROCHET ET L'ECREVISSE

Un cygne nageait un jour le long du rivage, et courbant le cou, se contemplait dans l'eau. Un brochet qui passait par là lui demanda :

- Dis-moi, s'il te plaît, où t'en vas-tu quand l'eau est prise par la glace ?

- Et pourquoi cela t'intéresse ?

- Parce que je voudrais passer l'hiver dans un autre endroit, car sous la glace, je manque d'air et j'étouffe.

- Je passe l'hiver dans un pays chaud et j'y reste jusqu'au printemps, répondit le cygne.

- Emmène-moi avec toi, demanda le brochet.

- Je n'ai rien contre, dit le cygne. A deux, ce sera plus gai.

Or, une écrevisse qui avait surpris leur conversation leur demanda la permission de se joindre à eux.

- D'accord, répondit le cygne. On s'amusera mieux en compagnie. Attendons l'automne : je vous expliquerai alors dans quelle direction il faut voler.

Le cygne s'imaginait que le brochet et l'écrevisse volaient aussi bien qu'ils nageaient.

L'été s'écoula, arriva l'automne. Un jour, le cygne dit à ses amis :

- Il est temps de nous envoler. Faites vos préparatifs, nous partons demain après le déjeuner.

L'écrevisse resta pensive un moment. « Frère, dit-elle au brochet, comment allons-nous vivre sur la terre sans nourriture ? Je pense que nous devons emporter des provisions pour la route ».

- Et comment les emporterons-nous ?

– Eh bien, nous les mettrons dans un petit chariot auquel nous nous attellerons. Nous demanderons au cygne de nous aider, ainsi, nous tirerons nos provisions à trois.

L'écrevisse et le brochet trouvèrent un chariot, tissèrent des rênes avec de l'herbe et se mirent à attendre le cygne. Il vint les trouver le lendemain.

– Alors, vous êtes prêts, mes amis ? Moi je m'envole, vous savez !

– Bien sûr que nous sommes prêts. Seulement, sois gentil, aide-nous à tirer notre chariot. A trois cela ira plus vite.

– Je veux bien, attachez-moi une rêne à l'une de mes pattes.

L'écrevisse attacha une rêne à la patte du cygne et attrapa la seconde dans l'une de ses pinces. Le brochet prit la troisième dans ses dents.

– Allons, hop, en route !

Alors, l'écrevisse fit marche arrière en trémoussant de la queue, le brochet se précipita dans l'eau, et le cygne, battant des ailes, s'élança dans le ciel. Toutes les rênes se déchirèrent et le petit chariot resta sur place. Lequel des trois était fautif et lequel avait raison, cela, personne ne le sait et personne ne les a jugés. Il n'y eut que les grenouilles à rire de bon coeur et à être très étonnées de la conduite étrange de l'écrevisse et du brochet.

## POURQUOI LES HERONS MANGENT LES CRAPAUDS ET LES LOUPS DEVORENT LES MOUTONS

Autrefois, dans notre contrée, il n'y avait qu'un seul loup et un seul héron : le loup ne dévorait pas les moutons, et le héron ne mangeait pas les crapauds.

Ils se rencontrèrent par un jour de printemps et décidèrent de gagner leur vie en commun. Ils se construisirent une auberge et se mirent à vendre du vin et de la vodka. Ils plaçaient l'argent gagné dans un tiroir.

Quand vint l'automne, le héron dit au loup : « Tu sais, mon ami, l'hiver approche, il va falloir que je m'envole dans les pays chauds. Donne-moi la moitié de l'argent que nous possédons ».

– Je veux bien, répondit le loup, seulement je ne sais pas comment nous allons partager ? Nous n'avons dans la caisse que la moitié de l'argent que nous avons gagné. Le reste, les gens nous le doivent encore, car ils buvaient à crédit ».

– Eh bien, donne-moi ce qu'il y a dans la caisse, proposa le roublard. Petit à petit, les gens te rembourseront et puis il te reste l'auberge et la moitié de notre maison.

– Bon, d'accord, dit le loup, et il remit au héron ce qu'il y avait dans la caisse. L'oiseau cacha l'argent dans un petit sac qu'il attacha à son cou et prit son vol. Il vola une demi-journée à peu près et aperçut soudain un étang plein de crapauds. Il descendit, car il avait très soif. Mais à peine eut-il courbé la tête pour boire, que le petit sac se détacha et tomba dans l'eau. Le héron le chercha longtemps dans la vase, mais il ne put le retrouver. Alors il se jeta sur les crapauds, croyant que c'étaient eux qui avaient caché son argent. Voilà pourquoi les hérons avalent encore les crapauds de nos jours.



Quant au loup, resté sans argent, il exigea de ses clients qu'ils paient leurs dettes. Mais personne ne voulut lui rendre un kopeck, invoquant les difficultés de l'heure. Les gens cessèrent de fréquenter l'auberge, et le loup fut obligé de fermer son établissement et d'aller habiter dans la forêt.

Un jour qu'il rôdait, affamé, il aperçut un mouton qui broutait au bord de la route.

– Hé, mais c'est le mouton de Sémène Golka, se dit le loup. Sémène me doit de l'argent pour la vodka qu'il a bu chez moi, eh bien, moi, je vais dévorer son mouton. De la sorte, nous serons quittes.

Et le loup dévora le mouton de Sémène, ensuite il dévora celui de Pétro et il finit par manger les moutons de tous les gens qui lui devaient de l'argent. Peu à peu, il perdit le compte de ses débiteurs, et il dévorait tous les moutons qu'il rencontrait sur son chemin. Et jusqu'à maintenant, les descendants de ce loup font la même chose.

## LA CIGOGNE, LES POISSONS ET L'ECREVISSE

Il y avait une fois une cigogne qui logeait au bord d'un étang. Elle avait passé là toute sa vie et quand elle se fit vieille, elle n'eut plus la force d'attraper des poissons. Et elle se demandait ce qu'elle allait faire maintenant. Elle décida finalement d'avoir recours à la ruse. « Mes amis, s'adressa-t-elle aux poissons. Vous ignorez qu'un grand malheur vous attend. J'ai surpris dernièrement une conversation des gens du village : ils ont l'intention de faire dessécher l'étang et de vous attraper tous. Mais je sais qu'il y a pas loin d'ici, de l'autre côté de cette montagne que vous voyez au loin, une belle pièce d'eau ensoleillée. Je pourrais volontiers vous y transporter si je n'étais pas si vieille : j'ai beaucoup de mal à voler ces derniers temps ».

Les poissons furent très affligés de cette nouvelle et se mirent à supplier la cigogne de leur venir en aide. « Eh bien, je vais essayer, répondit la vieille rusée. Seulement, je ne peux pas vous transporter tous à la fois ; je vous prendrai un à un ». Alors chaque poisson se mit à crier : « Prends-moi tout de suite, cigogne, prends-moi en premier ! »

C'est ainsi que la cigogne emporta les poissons l'un après l'autre. En route, elle les déposait sur un champ et les avalait bien tranquillement.

Or, il y avait aussi une écrevisse qui logeait dans les parages, et elle demanda à la cigogne de l'emmener également dans l'étang qui s'étendait par-delà la montagne. La cigogne la prit dans son bec, mais en route, l'écrevisse aperçut dans le champ toutes les arêtes des poissons que l'oiseau avait dévorés. Alors elle attrapa dans ses pinces le cou de la cigogne et elle l'étrangla. Puis elle rentra chez elle et raconta toute cette histoire aux poissons qui n'avaient pas encore déménagé. Et personne ne voulut plus changer de logis.

## LE JEUNE POISSON ET LA FEVE

Un jeune poisson se baignait un jour avec sa maman dans une rivière à l'eau limpide. Il eut envie soudain de nager plus vite et il s'en alla au loin. Finalement, il atteignit le rivage, où poussait une belle fève verte.

– Bonjour, grosse fève joufflue, dit le jeune poisson d'un ton railleur.

– Salut, courtaud ! répliqua la fève.

Le jeune poisson fut très offensé de cette réponse et se mit même à pleurer. Puis il alla se plaindre à sa mère :

- Maman, dit-il en pleurnichant, la fève m'a traité de courtaud. Ce n'est pas juste, j'ai bien une petite queue, n'est-ce pas ?
- Peut-être l'as-tu blessée par quelque parole ?
- Mais non, maman.
- Eh bien, allons la trouver, je lui demanderai pourquoi elle t'a insulté. La mère et le fils nagèrent vers le rivage.
- Bonjour, noble fève ! dit la maman poisson d'un air respectueux.
- Bonne santé, madame poisson !
- Pourquoi, honorable fève, avez-vous insulté mon fils en l'appelant courtaud ?
- Ma chère, telle salutation, telle réponse ! Il m'a traitée de grosse fève joufflue, et moi, je lui ai répondu qu'il était un courtaud.

## LE RENARD ET L'ECREVISSE

Un renard qui se promenait un jour le long d'une rivière vit une écrevisse sortir de l'eau et s'asseoir sur une pierre pour aiguïser ses pinces.

- Salut, l'écrevisse ! Tu te prépares à la moisson pour aiguïser ainsi tes pinces ? lança-t-il d'un air moqueur.

- Je fais avec mes pinces ce que tu fais avec tes dents, répliqua l'écrevisse, c'est pourquoi elles doivent être aiguës.

- Maintenant, je comprends pourquoi les gens se moquent de toi, ricana le renard. A-t-on idée de marcher sur ses propres dents !

- Eh bien, si tu veux, répondit l'écrevisse, nous allons faire une compétition de course. Je te permets même de faire un saut avant moi, pour avoir un point d'avance. Courons jusqu'à ce tremble qui s'élève là-bas à l'orée du bois.

- D'accord, répondit le renard. Il se tourna vers le bois, fit un saut en avant et attendit que l'écrevisse donne le signal. Alors celle-ci s'agrippa à la queue du renard avec ses pinces et cria : hue !

Le renard se mit à galoper le long du champ. Il atteignit le tremble, se retourna pour voir où était l'écrevisse, et entendit sa voix derrière lui :

- Eh bien, tu as été long, mon cher. Moi, j'ai déjà eu le temps de grimper sur cet arbre pour voir si tu allais arriver enfin.

Le renard en resta bouche bée.

C'était bien la dernière fois qu'il se moquait de l'écrevisse.



Le lion rugit alors avec une force telle, que l'écho en retentit dans toute la forêt...



## COMMENT LE LION S'EST NOYE DANS UN PUIŒS

Un jour, il y a très longtemps de cela, un lion vint s'établir dans une épaisse forêt. C'était un lion énorme et féroce, et quand il se mettait à rugir, toutes les bêtes de la forêt tremblaient comme des feuilles. Et quand il courait en quête d'une proie, il mettait en pièces tous les animaux qu'il rencontrait sur son passage. S'il tombait, par hasard, sur un troupeau de sangliers, il les égorgeait tous. Et cependant, il n'en dévorait qu'un seul. Toutes les bêtes étaient affolées et ne savaient que faire.

Un jour, elles se réunirent toutes pour tenir conseil. L'ours parla le premier :

– Tous les jours, seigneurs, le lion égorge au moins une dizaine d'animaux, parfois, il atteint même la vingtaine, et pourtant, il n'en dévore qu'un ou deux, pas plus. Les autres périssent pour rien, on peut dire, car le lendemain il n'en veut plus : il lui faut toujours de la chair fraîche. Voilà donc mon avis : si l'on essayait de le raisonner ?

– Oh, ça, va donc lui parler ! répliqua le loup. Il ne voudra même pas nous écouter. Il déchiquètera nos envoyés, et tout sera dit !

– Et si on essayait tout de même, insistait l'ours. Seulement, voilà, qui pourrait-on bien lui envoyer ?

– Eh bien vas-y toi-même, proposa le loup. Tu es le plus grand et le plus fort de nous tous.

– Mais jamais je n'aurai la force de le combattre. Dès qu'il se jettera sur moi, tout sera fini. Non, compère loup, c'est toi qui devrais aller le trouver. Tu es le plus agile de nous tous.

– Et alors ? Tu t'imagines que j'aurai le temps de lui échapper, quand il bondira sur moi ? Non, mon ami, il faut trouver quelque chose d'autre, notre force et notre agilité ne nous servent à rien contre lui.

Alors le cerf prit la parole :

– Vous savez quoi, compagnons ? Il faut lui faire des avances, inventer un prétexte quelconque pour ne pas le mettre en colère.

– En bien, vas-y toi-même puisque tu es si malin !

– Non, pensez-vous, moi je ne saurai pas m'y prendre. Je dis simplement qu'il faut trouver quelque chose pour l'aborder.

– Alors qui devons-nous envoyer, à ton avis ?

– J'estime que le mieux serait de lui envoyer dame Renarde. Elle a plus d'un tour dans son sac, celle-là, peut-être réussira-t-elle à l'amadouer, et à lui expliquer de quoi il s'agit.

– Tu as raison, cerf, dirent toutes les bêtes en choeur. Dame Renarde inventera sûrement quelque chose.

On convoqua dame Renarde.

– Renardette, lui dit l'ours, il faut que tu ailles trouver le lion et que tu tâches de le raisonner. Autrement, tu vois toi-même qu'il va nous tuer tous les uns après les autres.

– Voyez-vous ça! riposta dame Renarde. Choisissez quelqu'un d'autre. Si personne ne veut s'y rendre de bon gré, tirons à la courte paille.

– Non, renardette, reprit l'ours, c'est impossible ce que tu proposes. Et si le sort tombe sur celui qui sera incapable de dire quoi que ce soit? Il aura tellement peur qu'il racontera au lion un tas de balivernes, et au lieu de nous prendre en pitié, notre bourreau se mettra dans une telle colère que ce sera encore pire qu'auparavant! Notre assemblée a décidé que c'était toi, dame Renarde, qui devais entrer en pourparlers avec le lion. Si tu refuses, nous te mettrons en pièces!

La pauvre dame Renarde était fort affligée. Que faire? Se rendre chez le lion? Cela ne lui disait rien du tout. Ne pas y aller? Le même sort l'attendait. Elle réfléchit quelque temps, puis se décida.

– Eh bien, je consens à aller trouver le lion. Rien à faire, on n'échappe pas à son destin...

Dame Renarde rôda longtemps dans la forêt, n'osant approcher de la tanière du lion: elle se dirigeait d'un côté, puis revenait sur ses pas et s'en allait du côté opposé, tout en réfléchissant à ce qu'elle pourrait bien inventer pour duper le lion? La pauvrette avait terriblement peur de mourir. Soudain, elle se heurta à un puits. «Eh bien je vais me jeter dans ce puits plutôt que d'être dévorée par cette bête féroce. Je me noierai en un clin d'oeil, et au moins je ne souffrirai pas. Tandis que le lion, il me fera subir des douleurs atroces avant de me déchirer».

Dame Renarde fit le tour du puits, l'examina attentivement de tous les côtés et regarda à l'intérieur: l'eau y était très basse et très loin. Mais voilà qu'elle vit un autre renard qui la regardait du fond du puits. Sur le coup elle ne devina pas que c'était sa propre image qui se reflétait dans l'eau. Elle fit un signe de tête, l'autre renard lui répondit par le même mouvement. «Hé, mais c'est mon reflet, se dit dame Renarde. Ce n'est pas pour rien que l'on dit: «Regarde-toi dans l'eau, tu verras comme tu es beau». Eh bien, je vais essayer de jouer un tour au lion. S'il ne connaît pas ce dicton, l'affaire est faite».

Et dame Renarde décida de se rendre chez le lion. Le jour déclinait,

et elle trottinait dans la forêt, un peu réconfortée. Quand elle approcha de la tanière du lion, un terrible rugissement parvint jusqu'à elle.

Dame Renarde trembla de peur, mais elle s'inclina très bas devant le lion :

– Seigneur, calmez votre fureur, écoutez-moi sur l'heure, je vais vous expliquer le but de ma visite. Ce matin, à l'aube, l'assemblée des bêtes nous a délégués, deux lièvres et moi, afin que nous vous offrions nos meilleurs voeux à l'occasion de votre fête. Nous partîmes donc tous les trois à bonne allure pour nous rendre chez votre seigneurie. Chemin faisant, nous rencontrâmes un animal qui, seigneur, vous ressemble fort. « Où allez-vous ? » nous demanda-t-il. « Nous allons chez le lion pour lui offrir nos voeux à l'occasion de son jour de fête », répondis-je. Mais la bête entra en fureur : « De quel lion me parlez-vous là ? C'est moi, le lion, c'est à moi que vous devez tous vous soumettre ! Je ne vous lâcherai pas, vous êtes miens ! »



J'essayai de le raisonner : « Mais, voyons, dis-je, comment cela ? Le lion nous attend, c'est sa fête aujourd'hui, et il sera très impoli de notre part de ne pas aller lui offrir nos voeux. Il peut se mettre en colère et nous étrangler tous ». Et l'autre de répliquer : « Je m'en fiche pas mal de son jour de fête ! Je peux le dévorer dès que l'envie m'en prendra ! » Je le suppliai longtemps de nous relâcher. Finalement, il consentit à me laisser partir, moi seule.

Suffoqué de tout ce qu'il venait d'entendre, le lion en oublia sa faim, et demanda d'un air sévère :

- Où habite-t-elle, cette bête ?
- Là-bas, dans un palais en pierre.

Le lion rugit alors avec une force telle, que l'écho en rententit dans toute la forêt, et il sembla qu'un autre lion rugissait aussi du côté opposé.

– Vous entendez, seigneur ? remarqua dame Renarde. Il a l'air de se moquer de vous.

– Mais je vais le mettre en pièces, le misérable! Le lion était fou de rage. Comment ose-t-il s’opposer à moi! Cette forêt m’appartient! Allons vite, tu vas me montrer où il se loge.

Dame Renarde amena le lion jusqu’au puits.

– Voilà, c’est ici qu’il habite, dans ce palais en pierre. Seulement, j’ai peur d’approcher trop près, il pourrait bien se jeter sur moi. Allez voir vous-même, seigneur.

Le lion regarda dans le puits. En effet, un autre lion le fixait d’en bas. Le lion montra ses dents, l’autre fit la même chose. Ne pouvant plus se contenir, le lion sauta dans le puits. Les murs en étaient lisses, impossible de s’y aggriper. L’animal se débattit dans l’eau et finit par couler. Quand dame Renarde se fut assurée qu’il s’était bel et bien noyé, elle courut rapidement retrouver l’assemblée des bêtes.

Elle était si gaie en arrivant, que celles-ci devinèrent aussitôt qu’elle apportait une bonne nouvelle.

– Alors, lui demanda-t-on, as-tu vu le lion? Ou peut-être que tu n’y es même pas allée?

– Si, mes amis, j’y suis allée. Et maintenant vous pouvez l’oublier pour toujours. Je lui ai joué un bon tour: il s’est noyé!

– Eh bien, raconte nous ça.

Et dame Renarde leur raconta l’histoire en détails. Tous les animaux étaient si heureux, qu’ils se mirent à danser et à sauter sur place. Il est impossible de décrire la joie qui les envahit tous!

## LE BOEUF, LE MOUTON ET LE COQ

Il était une fois un boeuf qui broutait l’herbe dans les prés verts et les vallées et qui n’avait peur de personne, car il était le plus fort parmi ceux qu’il connaissait et qui se vantaient de leur force. Un jour, il ne voulut même plus travailler chez son maître et il prit la décision de se sauver.

Au début tout alla bien, mais l’automne approcha. Il commença à faire froid, l’herbe devint rêche et perdit tout son goût... Toutes les nuits, le boeuf tremblait de froid. Et ce n’était encore que l’automne! Qu’allait-il faire quand viendrait l’hiver?! Ayant entendu dire que les oiseaux s’envolaient dans les pays chauds pour y passer l’hiver, il résolut de s’y rendre aussi. Et un beau matin, il abandonna la vallée où il avait brouté tout l’été, cette bonne vallée qui le nourrissait depuis si longtemps. Cela lui faisait beaucoup de peine de quitter ces lieux, mais il le fallait bien, et il se mit en route.

Chemin faisant, il rencontra un mouton.

– Où est-ce que tu vas ? lui demanda le mouton.

– Je pars passer l'hiver dans les pays chauds.

– Eh bien, je vais aller avec toi.

Ils continuèrent leur route ensemble. Au bout d'un certain temps ils virent un coq qui marchait à leur rencontre.

– Co-co-ri-co ! Où allez-vous, mes amis ?

– Dans les pays chauds pour y passer l'hiver.

– Eh bien, je vous accompagne !

Les voilà donc trois à marcher sur la route. Dans la soirée, ils s'assirent pour se reposer et entendirent soudain des cris d'oiseaux.



– Oh, regardez, ce sont des oies sauvages qui passent, s'écria le coq en levant la tête, et il voulut s'envoler à son tour. Mais un coq peut-il voler si haut et si loin ! Il battit des ailes à plusieurs reprises, sauta en l'air maladroitement et retomba sur la terre en maugréant : « Non, vraiment, ça ne me réussit pas ». Pendant ce temps-là, le troupeau d'oies sauvages s'était installé non loin d'eux sur un monticule pour y passer la nuit. Leur chef, un vieux jars, s'approcha des trois compagnons :

– Où allez-vous, chers amis ? leur demanda-t-il.

– Nous allons dans les pays chauds pour y passer l'hiver.

– Ho-ho-ho ! Ha-ha-ha ! L'oiseau éclata de rire. Vous ne les verrez jamais, vos pays chauds.

– Et pourquoi ça ? s'offensa le coq.

– Mais parce que Dieu ne vous a pas créés pour les pays chauds. Il vous faudrait plus de cent ans pour les atteindre. Vos pattes et vos ailes ne sont pas faites pour voler.

Nos voyageurs restèrent pensifs. Que faire maintenant ? Ne trouvant aucune issue à leur situation, ils s'adressèrent au chef des oies sauvages.

– Retournez d'où vous venez, leur répondit le vieux jars. Allez retrouver vos maîtres et travaillez comme il vous convient. Et je vous conseille aussi de demander pardon à ceux que vous avez quittés. Il se pourrait bien qu'ils vous chassent...

Mais les trois animaux en décidèrent autrement :

– Ce n'est pas pour subir leur joug de nouveau que nous avons quitté nos maîtres.

Et chacun d'eux se construisit une maison où il vécut sans soucis.

## ILIA MOUROMETS ET ROSSIGNOL-LE-BRIGAND

Ilia Mouromets naquit près de la ville de Mourom dans une famille fort pauvre. Son père et sa mère allaient dans la forêt pour y couper du bois et ils cultivaient leur petit lopin de terre. Grâce à cela, ils nourrissaient leur fils Ilia qui était d'une santé précaire : il avait les jambes malades et il resta couché sur le four à ne rien faire pendant trente ans. Il ne pouvait même pas marcher.

Au bout de trente ans, un jour que ses parents étaient dans la forêt et qu'Ilia était comme toujours allongé sur le four, trois vieillards s'arrêtèrent auprès de sa maison.

– Iliouchko, Iliouchko, ouvre-nous la porte !

– Comment voulez-vous que je vous ouvre la porte ? ! Je ne tiens pas debout, je ne peux même pas me lever.

– Allons, allons, Iliouchko, fais un effort, lève-toi !

Ilia fit un effort, lança ses jambes en avant et sauta à terre. Il se dirigea avec assurance vers la porte et l'ouvrit pour faire entrer les trois vieillards.

– Voilà, Ilia, lui dirent ceux-ci, tu as été bien malade toute ta vie, mais tu es guéri à présent. Tu feras maintenant la joie de ton père et de ta mère, car tu deviendras un preux vaillant.

Sur ce, ils lui tendirent un verre d'eau :

– Tiens, Ilia, bois ce verre d'eau ; tu verras aussitôt ce qui en résultera.

Ilia but une gorgée.

– Eh bien, qu'est-ce que tu sens ?

– Je sens en moi une grande force.

– Très bien, avale encore une gorgée.

Ilia but le reste du verre.

– Bon, qu'est-ce que tu sens maintenant ?

– Je sens en moi une force telle, répondit Ilia, que si quelqu'un enfonçait un pieu en terre, je le saisirais par le bout et je retournerais la terre entière.

– Ecoute, Ilia, dirent les vieillards au jeune homme, ne te vante pas de ta force et n'en parle à personne. Fais en sorte que ton père et ta mère soient satisfaits de ta conduite. Ne fais de mal à personne et prodigue le bien autour de toi.

A cette époque-là, la terre russe était désolée par les incursions des Tatars, et Ilia Mouromets résolut de défendre sa patrie. La ville de Kazan était assiégée, et trois tsars tatars s'y étaient établis. Ilia Mouromets s'approcha de la ville, déracina un chêne et s'en servit pour abattre les guerriers ennemis. Il anéantit ainsi toute l'armée tatare. Il ne restait que les trois tsars.

– Retournez dans votre royaume, leur ordonna Ilia, et dites à vos gens que jamais plus ils ne reviennent sur la terre de Russie. Je vous aurais bien exterminé, vous aussi, mais je vous laisse en vie pour que vous puissiez aller dire à la ronde que personne ne revienne ici, car un preux est apparu sur la terre russe : c'est Ilia Mouromets qui vous vaincra tous.

Les tsars s'en retournèrent chez eux, et Ilia Mouromets pénétra dans la ville de Kazan. Beaucoup d'habitants s'étaient tapis dans leurs maisons, mais la plupart s'étaient réfugiés dans les églises. Ilia entra dans l'une d'elles : l'église était pleine de gens qui se lamentaient et priaient Dieu.

– Que faites-vous ici, bonnes gens ? leur demanda Ilia.

– Comment ! Ne vois-tu donc pas que nous sommes entourés de toutes parts par les Tatars, et qu'ils vont venir nous égorger ?

– De quels Tatars parlez-vous ? Il n'y a pas de Tatars ici, vous pouvez aller le constater vous-même.

Les gens sortirent de l'église et s'assurèrent, qu'en effet, il n'y avait plus un seul Tatar. Ils s'en réjouirent infiniment, et se mirent à remercier Ilia Mouromets et à lui demander de rester avec eux.

– Non ! leur répondit Ilia. Je vous ai libérés et je vais continuer ma mission, car les Tatars avancent toujours. N'ayez plus peur de rien, personne ne reviendra vous attaquer. Reprenez vos besognes habituelles et ne craignez rien.

Ilia Mouromets monta à cheval et repartit. Il se dirigea vers Kiev, mais il fallait faire plusieurs détours pour y parvenir, car le chemin direct était occupé par un terrible bandit qui portait le nom de Rossignol-le-Brigand. Aucun oiseau ne volait dans ces parages, aucun animal n'y passait, aucun preux n'osait s'y aventurer, car Rossignol-le-Brigand exterminait tout être vivant.

Néanmoins, Ilia décida de prendre le chemin direct et de passer justement par l'endroit de la forêt où ce brigand s'était installé. Il s'était fait un nid sur neuf branches de trois chênes, et de là il observait tout ce qui se passait dans la forêt. Dès qu'il apercevait quelqu'un, il se mettait à siffler comme un rossignol, mais avec une force telle, que les feuilles se détachaient des arbres. Puis il hurlait comme une bête sauvage et les gens tombaient, foudroyés.

C'est ainsi qu'apercevant Ilia Mouromets, Rossignol-le-Brigand siffla comme un rossignol et les feuilles se détachèrent des arbres. Puis, il hurla comme une bête sauvage, et le cheval d'Ilia tomba sur les genoux.

Son maître le frappa et lui dit :

- Relève-toi, autrement je te jette aux chiens pour qu'ils te dévorent, puisque tu as peur d'un brigand.



Le cheval se releva et Ilia continua son chemin. Rossignol-le-Brigand le voyant approcher sauta de son arbre et se précipita sur lui. Mais Ilia lui décocha une flèche en plein dans l'oeil droit. La flèche transperça la tête du brigand et continua son vol, mais Rossignol s'effondra. Ilia se jeta sur lui, l'attrapa à bras le corps et se mit à l'étrangler. Rossignol-le-Brigand comprit alors qu'il avait à faire à plus fort que lui : « Cette fois-ci, je ne m'en tirerai pas », pensa-t-il.

Ilia Mouromets détacha les étriers de sa selle. Les courroies en étaient solides et il s'en servit pour ligoter les bras et les jambes de son adversaire. Puis il l'attacha à sa selle, monta à cheval et pénétra dans la cour de son prisonnier.

Or, Rossignol-le-Brigand avait une fille, une fille géante. Quand elle vit son père attaché à la selle d'Ilia Mouromets, elle saisit une massue qui pesait plus d'une tonne et la lança à la tête d'Ilia. Mais celui-ci, d'un coup d'épaule, détourna la massue qui repartit en sens inverse et alla frapper la géante qui tomba raide morte.



Alors la femme du brigand se mit à supplier Ilia :

– Prends n'importe quelle rançon en or ou en argent, mais laisse mon mari en vie.

– Non! répliqua Ilia Mouromets. Il a assez vécu. Il a tué trop de gens, il a fait trop d'orphelins pour que je le laisse en vie. Pour rien au monde! Je n'ai pas besoin de rançon. Je ne cherche pas à gagner de l'argent, je cherche à sauver tous ceux qui sont dans le malheur.

Il fit faire demi-tour à son cheval et prit le chemin de Kiev.

En ce temps-là, c'était le prince Vladimir qui régnait à Kiev. Quand Ilia entra dans la ville, le prince y était justement en train de festoyer avec ses preux.

Ilia se nomma et le prince Vladimir lui demanda :

– Quel chemin as-tu pris pour venir à Kiev ?

– J'ai pris le chemin le plus court.

A ces mots, tous les preux de la Cour sursautèrent. L'un des plus présomptueux, Aliocha Popovitch, s'exclama :

– Non, prince, c'est impossible. Cet homme ment. Personne ne peut passer par ce chemin : Rossignol-le-Brigand s'y est installé et maintenant aucun oiseau n'y vole, aucun animal n'ose s'y aventurer.

– Tu es vraiment brave, toi, lui lança Ilia Mouromets. Aurais-tu peur de Rossignol-le-Brigand ? Venez, vous tous, je vais vous le montrer, votre Rossignol.

Le prince, la princesse et leur suite sortirent dans la cour. Ilia leur montra le brigand.

– Tenez, regardez-le, le voilà votre hercule.

Quand ils virent tous que Rossignol-le-Brigand était attaché à la selle d'Ilia Mouromets, ils furent convaincus que celui-ci était en effet un homme intrépide, du moment qu'il avait triomphé d'un bandit si terrible.

– Rossignol-le-Brigand, écoute-moi bien, lui dit le prince Vladimir. Je veux que tu siffles comme un rossignol et que tu hurles comme une bête sauvage.

Mais l'autre répliqua :

– Ce n'est pas toi qui m'a fait prisonnier, ce n'est donc pas à toi de me donner des ordres. Seul, celui qui m'a vaincu en a le droit.

– Ilia Mouromets, transmets-lui mon ordre !

– Ecartez-vous un peu, conseilla alors Ilia au prince et à la princesse. Je vais vous couvrir d'une mante, afin que les tympanes de vos oreilles n'éclatent pas quand il se mettra à siffler. Puis, s'adressant à son prisonnier :

– Je t'ordonne de siffler comme un rossignol.



Alors le brigand siffla avec une force telle, que les arbres en perdirent leurs feuilles, et que les preux du prince en tombèrent à quatre pattes. Et quand Rossignol se mit à hurler comme une bête sauvage, ils se sauvèrent de tous les côtés. Ilia tenait bien fort le prince et la princesse sous sa mante pour qu'ils ne s'évanouissent pas de peur.

– Vous n'êtes pas très courageux, vous autres, lança-t-il d'un air méprisant aux nobles de la Cour.

Puis il emmena Rossignol dans un champ et lui trancha la tête.

Ilia Mouromets resta à la Cour du prince. Mais un jour où tous les nobles étaient rassemblés chez Vladimir pour un festin, une querelle éclata entre eux et Ilia, et les preux incitèrent le prince à le mettre en prison.

Le prince Vladimir jeta donc Ilia dans un cachot, et pendant trois ans il ne lui fit parvenir aucune nourriture.

Cependant, la fille du prince lui portait à manger et à boire en cachette. Et Ilia vivait bien tranquillement dans sa prison, alors que le prince le croyait mort depuis longtemps.

Trois ans s'écoulèrent. Or, il advint un jour qu'un tsar tatar du nom de Kaline dépêcha un courrier avec une missive pour le prince Vladimir. « Je suis le tsar Kaline, écrivait-il. Je veux m'emparer de ton pays, car le mien ne me suffit plus. Si tu ne te rends pas de plein gré, j'envahirai ton royaume, et ta femme et toi, vous deviendrez mes serviteurs, et vous irez porter des seaux d'eau dans ma cuisine ».

Cette lettre fit terriblement peur au prince Vladimir. Il s'en entretint aussitôt avec sa femme et sa fille.

– Mon Dieu, qu'allons-nous devenir, se désolait-il.

– Peut-être qu'Ilia Mouromets est encore vivant, supposa timidement sa fille. Vous devriez envoyer quelqu'un pour aller vérifier.

– Tu es folle ! s'exclama son père. Il est resté trois ans sans rien manger. Il y a beau temps qu'il est mort et que ses os sont tombés en poussière.

– Eh bien, moi, je vous conseille d'aller voir.

– Qui sait, après tout, dit le prince après avoir réfléchi. Peut-être vit-il encore, en effet. Eh bien, qu'on aille voir !

On alla dans la prison d'Ilia Mouromets et on le trouva sain et sauf en train de chanter.

Ayant appris la bonne nouvelle, le prince Vladimir courut immédiatement délivrer le prisonnier.

– Mon cher petit Ilia, lui dit-il, je te demande pardon de t'avoir fait tant de mal et de t'avoir mis au cachot. A présent, je te prie de nous tirer du malheur.

– Ah, ça non, répliqua Ilia. Tu as voulu me faire mourir de faim, tu m'as laissé languir ici pendant trois ans, et maintenant tu veux que je te prête secours. Ça non !

Le prince retourna bredouille au palais. Alors il envoya sa femme supplier Ilia. Mais il lui refusa son aide également.

Alors la fille du prince résolut d'aller le trouver elle-même. Cette fois, Ilia consentit :

– C'est toi qui m'as nourri, c'est toi qui m'a sauvé la vie. J'irai me battre pour toi et pour la terre de Russie. Tu peux dire à ton père et à ta mère qu'ils ont de la chance !

Et Ilia Mouromets alla affronter le tsar Kaline. Il mit en déroute tous les guerriers du Tatar. Mais Kaline était un homme très grand et très fort, et quand il vit que son armée était vaincue, il voulut se battre en personne contre Ilia. Le combat dura trois jours. A la fin du troisième jour, Kaline commença à l'emporter : il jeta Ilia à terre et se mit à l'étrangler.

Cependant, il voulait simplement lui faire peur. « J'ai trois filles à marier, dit-il à Ilia, choisis celle que tu voudras, et tu resteras auprès de moi. Tu me défendras, s'il le faut. Qu'as-tu besoin de ces princes russes qui t'ont abandonné ? »

Or, les vieillards qui autrefois avaient guéri Ilia Mouromets lui avaient dit ce jour-là :

– « Tant que tu seras sur la terre russe, tu y puiseras tes forces : elle t'en redonnera toujours ». C'est pourquoi, pendant que le tsar Kaline l'étouffait, Ilia se moquait de lui, et il sentait qu'il devenait de plus en plus fort.

Kaline continuait à le menacer :

– Si tu ne veux pas te marier avec l'une de mes filles, je te poignarderai.

Ilia restait tranquillement couché par terre. Finalement, quand il sentit que toute sa force lui était revenue, il attrapa le tsar Kaline avec ses jambes et le lança en l'air à une dizaine de mètres de haut. Celui-ci faillit se tuer quand il retomba sur la terre. Alors Ilia le prit par les pieds, et le faisant tourner comme un moulinet, il abattit le reste des guerriers tatars. Ayant ainsi exterminé toute l'armée ennemie en se servant du tsar Kaline lui-même, Ilia Mouromets revint à Kiev et se maria avec la fille du prince Vladimir.

## LES COSAQUES ET LA MORT

Deux Cosaques cheminaient un jour à travers la steppe. Comme ils étaient fatigués, ils s'assirent sous le feuillage d'un arbre pour se reposer. L'un d'eux se mit à jouer de la bandoura. Soudain, son compagnon s'écria :

– Oh, frère, malheur à nous ! Voilà la Mort qui s'approche.

– Et alors ?

– Mais elle va nous couper la tête ! Fuyons !

– Hé non, frère, il ne s'agit pas de fuir à des Cosaques ! Et puis, avec la chaleur qu'il fait nous n'irons pas loin. Restons ici. Du moment que nous sommes nés, il faudra bien mourir un jour !

– Comme tu voudras.

Et les deux Cosaques restèrent assis sous l'arbre. La Mort s'approcha d'eux.

– Cela suffit de vagabonder de par le monde, leur dit-elle, de porter des chemises de soie et de boire du vin. Je vais vous couper la tête avec ma faux!

– Tu en as le pouvoir et la force, répondit l'un des hommes. Mais permets-moi, bienveillante dame, de fumer une pipe avant de mourir.

– Puisque tu m'as appelée « bienveillante dame », je te le permets, répondit la Mort.

Le Cosaque sortit sa pipe de sa poche et l'alluma.

Mais le tabac était si fort et son odeur était si âcre que la Mort dut s'éloigner de quelques pas.

– Comment peux-tu fumer une horreur pareille! s'étonna-t-elle.

Quand le bonhomme eut fini de fumer, elle se rapprocha de nouveau des deux amis.

– Attends un instant, bienveillante dame, s'écria l'autre Cosaque. Permets-moi de priser un peu de tabac avant de mourir.

– Je te le permets, répondit la Mort.

Le Cosaque sortit sa tabatière de sa poche et prit une pincée de tabac, tout en se demandant comment faire pour que la Mort en prise aussi. Or son tabac était irritant à l'odeur, car il y avait ajouté des herbes et du poivre. Il en aspira l'odeur plusieurs fois.

– C'est agréable à sentir? demanda la Mort.

– Cela dépend des goûts!

– Je voudrais y goûter, dit-elle.

Mais quand elle le pris, elle se mit à éternuer si fort qu'elle en fit tomber sa faux!

– C'est affreux, s'écria-t-elle, c'est encore pis que la fumée de ton compagnon.

– Oui, dit le Cosaque, tel est notre destin de fumer ou de priser toute notre vie.

– En ce cas, décida la Mort, je vous laisse en vie. Mourir, ce n'est pas si terrible que ça. Mais fumer et priser cette saleté, c'est plus difficile. Eternuez donc encore une cinquantaine d'années.

C'est comme cela que les deux Cosaques échappèrent à la mort.



Ivan-tsarévitch resta pensif. « Pourrais-je jamais épouser cette verte grenouille ? » se disat-il.

## LA GRENOUILLE-TSARINE

Il était une fois un tsar et une tsarine qui avaient trois fils, beaux comme des dieux. Et plus ils grandissaient, plus ils se faisaient d'une beauté impossible à décrire.

Vint le jour où il fallut les marier. S'étant entretenu à ce sujet avec sa femme, le tsar fit venir ses fils et leur dit :

– Mes chers enfants ! Il est temps que vous preniez femmes !

– Oui, père, répondirent les jeunes gens, il est temps de nous marier.

– Prenez donc vos carquois d'argent, mettez-y vos flèches en cuivre, ajustez vos arcs et tirez dans les terres étrangères. Chacun de vous épousera la jeune fille dans la maison de laquelle sa flèche aura échoué.

Les trois frères sortirent dans la cour, bandèrent leurs arcs et tirèrent. La flèche de l'aîné s'envola dans les cieux et tomba dans un royaume étranger, en plein dans le jardin du tsar.

La fille du tsar s'y promenait justement. Elle ramassa la flèche, l'examina de tous côtés et alla la montrer à son père.

– Regardez, père, la jolie flèche que je viens de trouver !

– Ne la donne à personne surtout, tu la remettras à celui qui te prendra pour femme.

Au bout d'un certain temps, l'aîné des jeunes gens vint trouver la jeune princesse et lui demanda de lui rendre sa flèche.

– Je ne te la rendrai pas, répondit la princesse, je ne la donnerai qu'à celui qui m'épousera.

– Eh bien, je t'épouserai, répondit le jeune homme.

Ils s'entendirent sur le jour du mariage et l'aîné des frères rentra chez lui.

Le second frère tira à son tour. Sa flèche vola plus bas que les nuages, mais plus haut que les forêts et tomba dans la cour d'un prince. La fille du prince qui était assise sur un banc ramassa la flèche et alla la montrer à son père.

– Regardez, père, la jolie flèche que je viens de trouver.

– Ne la donne à personne, ma fille, tu la remettras à celui qui te prendra pour femme.

Quelque temps après, le second des frères vint trouver la fille du prince pour lui demander qu'elle lui rende sa flèche. La jeune fille répondit qu'elle ne la remettrait qu'à celui qui l'épouserait.

– Je te prendrai pour femme, répondit le jeune homme et il revint à son palais.

Vint le tour du cadet. Ivan-tsarévitch – c'est comme cela qu'il s'appelait – tendit son arc et sa flèche s'envola ni trop haut ni trop bas, juste au-dessus des maisons, et elle tomba ni trop près ni trop loin, en plein dans un marais à l'orée du village. Une grenouille installée sur une motte de terre prit la flèche dans ses pattes.

– Rends-moi ma flèche, dit Ivan-tsarévitch en s'approchant.

– Je ne donnerai cette flèche qu'à celui qui me prendra pour femme, coassa la grenouille.

Ivan-tsarévitch resta pensif. « Pourrais-je jamais épouser cette verte grenouille ? » se disait-il. Il se morfondit longtemps et revint au palais en pleurant.

Les trois frères rentrés chez eux, ils allèrent trouver leur père pour lui annoncer que chacun d'eux avait trouvé une femme. L'aîné et le moyen ne se contenaient pas de joie. Quant à Ivan, il pleurait à chaudes larmes.

– Eh bien, mes enfants, mes beaux aigles, leur dit le tsar, parlez-moi des belles-filles que vous allez amener dans mon palais.

L'aîné répondit :

– J'ai trouvé la fille d'un tsar.

– Moi, dit le moyen, j'ai trouvé la fille d'un prince.

Ivan-tsarévitch, lui, se tenait coi et n'arrêtait pas de pleurer.

– Qu'as-tu à pleurer comme cela ? lui demanda son père.

– Comment ne pleurerais-je pas, père ? ! Mes frères ont trouvé des femmes dignes de leur rang et moi, il me va falloir me marier à une verte grenouille qui loge dans un marais... Elle n'est pas de mon rang !

– Epouse-la tout de même, lui conseilla le tsar. C'est là ton destin, sans doute !

Les trois frères se marièrent donc. L'aîné épousa une tsarine, le moyen une princesse et le cadet une grenouille. Mais voici qu'un jour, le tsar désira savoir laquelle de ses brus lui tisserait la plus jolie serviette. Il leur ordonna, par l'intermédiaire de leurs maris, de tisser chacune une serviette et de la lui montrer le lendemain matin.

Ivan-tsarévitch rentra chez lui en pleurant. La grenouille alla à son rencontre en sautillant :

– Pourquoi pleures-tu, Ivan-tsarévitch ?

– Je pleure parce que mon père a ordonné que chacune de nos femmes lui tisse une serviette pour demain matin.

– Ne pleure pas, mon époux. Tout ira bien. Couche-toi et dors !

Quand Ivan se fut endormi, sa femme sortit dans la cour, se dépouilla de son enveloppe de grenouille, appela, siffla, et alors apparurent



on ne sait d'où de jeunes servantes qui tissèrent aussitôt des serviettes, y brodèrent des aigles et les remirent à leur maîtresse. Celle-ci posa le linge auprès d'Ivan, revêtit sa peau, et redevint la grenouille qu'elle était auparavant.

Quand Ivan se réveilla, il fut ébloui : jamais il n'avait vu d'aussi jolies serviettes. Il les porta aussitôt à son père, et celui-ci en fut ravi. Les serviettes des deux autres belles-filles étaient tout ce qu'il y a de plus simple : le tsar les accrocha dans la cuisine. Celles de la grenouille, il les utilisa pour orner les icônes.

Au bout d'un certain temps, le tsar voulut que ses brus lui fassent cuire des galettes de sarrasin. Laquelle des trois ferait les meilleures galettes ? Cette fois-ci aussi, Ivan rentra chez lui en pleurant. La grenouille alla au devant de lui en sautillant :



– Pourquoi pleures-tu, Ivan-tsarévitch ?

– Je pleure parce que mon père désire que vous lui fassiez des galettes de sarrasin. Et toi, tu ne sais sûrement pas t'y prendre !

– Ne t'inquiète de rien, Ivan. Vas-te coucher et dors tranquille.

Ivan se coucha et s'endormit. Alors, les deux autres belles-filles allèrent se poster sous les fenêtres de la grenouille, pour voir comment celle-ci allait s'y prendre pour cuire des galettes. La grenouille prit un peu de farine, la délaya dans beaucoup d'eau et pétrit une pâte très liquide ; ensuite elle grimpa sur le four, y fit un trou, y versa la pâte et celle-ci se répandit dans toute la pièce... Les deux jeunes femmes rentrèrent bien vite chez elles et firent exactement la même chose. Et leurs galettes étaient si mauvaises qu'il fallut les donner aux chiens. Pendant ce temps-là, voyant que ses belles-soeurs étaient parties, la grenouille sortit dans la cour, se débarrassa de sa peau, appela et siffla, et aussitôt apparurent de jeunes servantes. Elle leur ordonna de préparer des galettes pour le lendemain matin. Peu après, les jeunes filles lui apportèrent d'appétissantes galettes, dorées comme

le soleil. Ensuite, la grenouille revêtit sa petite peau verte et déposa les galettes auprès de son mari.

Quand Ivan les apporta à son père, celui-ci s'en régala et les trouva délicieuses.

Quelque temps après, le tsar invita ses fils à venir chez lui à un banquet en compagnie de leurs femmes. Les fils aînés se réjouirent fort, il n'y eut qu'Ivan à rentrer chez lui tout en larmes.

– Pourquoi pleures-tu, Ivan-tsarévitch ? lui demanda sa femme la grenouille.

– Je pleure parce que mon père nous invite à un banquet, et exige que nos femmes nous accompagnent. Comment puis-je t'emmener là-bas ?!

– Ne pleure pas, Ivan, tout ira bien. Vas te coucher.

Ivan se coucha et s'endormit, mais quand vint le jour de la réception il s'inquiéta de nouveau.

– Ne te soucie de rien, Ivan, lui recommanda la grenouille. En attendant, tu vas partir tout seul. Mais dès qu'il se mettra à pleuvioter, sache que c'est ta femme qui se lave à l'eau de pluie. Quand tu verras le premier éclair, c'est que ta femme revêt ses atours, et quand il tonnera, c'est qu'elle est déjà en route.

Ivan-tsarévitch partit donc tout seul. Quand il arriva au palais de son père, ses frères et leurs femmes étaient déjà là. Ses belles-soeurs étaient vêtues de velours et parées de bijoux et de beaux colliers. Ses frères se moquèrent de lui :

– Pourquoi es-tu seul, frère ? Il fallait l'envelopper dans un foulard et l'apporter avec toi...

– Ne riez pas, répliqua Ivan, elle va venir...

Quand il se mit à pleuvioter, Ivan dit à ses frères :

– C'est ma petite femme chérie qui se lave à l'eau de pluie !

Les deux frères éclatèrent de rire :

– Qu'est-ce qui te prend de dire des bêtises pareilles ?

Quand un éclair illumina le ciel, Ivan fit remarquer :

– C'est ma petite femme qui revêt ses atours !

Ses frères haussèrent les épaules : leur cadet devenait complètement stupide.

Soudain, un effroyable coup de tonnerre fit trembler le palais.

– C'est ma colombe qui s'est mise en route ! dit Ivan.

Et aussitôt un carrosse attelé de six chevaux s'arrêta net devant le perron. La femme d'Ivan en sortit... Et tout le monde resta stupéfait, ébloui de sa merveilleuse beauté !



On s'assit à table. Le tsar, la tsarine, les deux frères aînés n'avaient d'yeux que pour elle : sa beauté était impossible à décrire. Pendant le repas, à chaque plat qu'on lui présentait, elle en mettait une cuillerée ou une bouchée dans les manches de sa robe. Et ses belles-soeurs se mirent à l'imiter en cachette.

Après le festin on sortit dans la cour. Un orchestre se mit à jouer, et le tsar proposa à ses enfants de danser. Les femmes des fils aînés refusèrent. Alors Ivan s'exécuta avec sa femme. Comme elle dansait bien ! C'est à peine si elle effleurait la terre de ses pieds. Et voilà qu'ayant agité sa manche droite, dans laquelle elle avait caché des petits morceaux de pain pendant le repas, un beau jardin apparut, au milieu duquel se dressait une colonne. Un chat s'y promenait : quand il montait le long de la colonne il chantait

une mélodieuse chanson, quand il la descendait il racontait des contes de jadis. La femme d'Ivan continuait à danser, puis elle agita sa manche gauche, et une rivière se mit à couler au milieu du jardin. Des cygnes y nageaient. Tout le monde resta stupéfait. Ayant dansé encore un peu, la femme d'Ivan s'assit pour se reposer. Alors voulurent danser ses deux belles-soeurs. Elles agitèrent d'abord leurs manches droites: des os en tombèrent, et l'un d'eux alla frapper la femme du tsar en plein sur le front. De leurs manches gauches coulèrent des eaux grasses qui éclaboussèrent les yeux du tsar.

– Cessez, cessez, criait le tsar, vous allez me crever les yeux!

Quant à Ivan, il n'arrêtait pas de contempler sa femme. Comment se faisait-il que cette verte grenouille s'était transformée en une jeune femme si ravissante que l'on ne pouvait en détacher les yeux?! Puis il ordonna qu'on lui selle un cheval et il partit chez lui au galop pour voir où elle avait trouvé toutes ses parures. Il entra dans la chambre à coucher de sa femme; par terre gisait la peau de grenouille. Comme le four était allumé, Ivan la ramassa et la jeta dans les flammes... Puis il revint au palais de son père: on s'appropriait à souper. Ils passèrent toute la soirée chez le tsar, et on ne se sépara qu'à l'aube. Ivan et sa femme rentrèrent chez eux.

Quand ils furent à la maison, la jeune femme se mit à chercher sa peau, et ne la trouvant nulle part:

– N'as-tu pas vu ma peau de grenouille? demanda-t-elle à son mari.

– Je l'ai brûlée!

– Oh, pourquoi as-tu fait cela, Ivan! Si tu ne l'avais pas brûlée, j'aurais été tienne pour toujours; maintenant nous allons devoir nous séparer, et peut-être même à jamais...

Elle se lamenta longtemps et finit par lui dire:

– Adieu, Ivan! Cherche-moi maintenant dans le royaume de la commère Yaga à la jambe de bois.

Et ce disant, elle leva les bras, se transforma en coucou et s'envola par la fenêtre ouverte.

Ivan-tsarévitch pleura de longues journées durant, mais personne ne pouvait remédier à son malheur. Enfin, il prit son arc en argent, mit du pain dans une besace, attacha une citrouille sur son dos et partit à la recherche de sa femme.

Il marcha longtemps et rencontra un jour un vieillard aux cheveux tout blancs.

– Salut, Ivan-tsarévitch! Où te diriges-tu?

– Je cherche ma femme, grand-père. Elle est au royaume de la commère

Yaga à la jambe de bois. Mais je ne sais même pas où il est, ce royaume. Et vous, ne le sauriez-vous pas, par hasard ?

– Si, je le sais, répondit le vieil homme.

– Soyez gentil, grand-père, dites-le moi !

– Hé, mon fils. Même si je te dis où il est, tu n’y parviendras jamais.

– Dites-le tout de même, bon grand-père. Toute ma vie, je prierai Dieu pour vous.

– Eh bien, dit le vieillard, prends ce peloton de fil. Fais-le rouler et suis-le. Il t’amènera jusqu’au royaume de la commère Yaga à la jambe de bois.

Ivan-tsarévitch remercia le vieil homme et jeta le peloton par terre. Celui-ci se mit à rouler et Ivan le suivit. Il arriva jusqu’à une forêt si épaisse qu’il y faisait complètement nuit. Et voilà qu’un ours marcha à sa rencontre. Ivan ajusta une flèche de cuivre sur son arc en argent et voulut tirer. Mais l’ours l’arrêta :

– Ne me tue pas, Ivan-tsarévitch ! Je pourrai te rendre un jour un grand service.

Ivan eut pitié de l’ours et le laissa en vie.

Après cela il traversa la forêt et quand il en sortit, il vit un faucon installé sur un arbre. Il voulut tirer une flèche sur l’oiseau, mais celui-ci lui dit :

– Ne me tue pas, Ivan-tsarévitch ! Peut-être pourrais-je t’être utile un jour.

Ivan eut pitié du faucon et le laissa en vie.

Le jeune homme continua son chemin en suivant le peloton qui roulait devant lui. Il arriva ainsi jusqu’à la mer. Sur le sable était couché un brochet aux longues dents, qui succombait sous le soleil ardent. Ivan voulut le prendre pour le manger, mais le brochet le supplia :

– Ne me mange pas, Ivan-tsarévitch ! Rejette-moi plutôt dans la mer. Je te rendrai plus tard un grand service.

Ivan eut pitié du brochet. Il le rejeta dans l’eau, poursuivit son chemin et arriva enfin jusqu’au royaume de la commère Yaga. Là, une petite mesure était perchée sur une patte de poule et elle était soutenue par des roseaux. Ivan entra à l’intérieur : la commère Yaga à la jambe de bois était couchée sur le four, la tête appuyée à la cheminée.

– Bonjour, Ivan-tsarévitch ! C’est de bon gré ou de mauvais gré que tu viens me trouver ? Te caches-tu de quiconque ou cherches-tu quelqu’un ?

– Non, grand-mère, je ne me cache pas. Je cherche ma femme bien-aimée, la verte grenouillette.

- Je la connais, je la connais bien, répondit la Yaga. Elle est servante chez mon frère.

Ivan lui demanda alors de lui expliquer où habitait son frère.

- Il y a une île dans la mer, dit la commère, et c'est là qu'est sa maison. Seulement, prends garde qu'il ne t'arrive quelque malheur. Dès que tu verras ta femme, attrape-la et fuyez à toute vitesse sans vous retourner.

Le jeune homme remercia la commère Yaga et prit congé d'elle.

Il marcha longtemps et arriva jusqu'à la mer. Une immense étendue d'eau s'étalait devant lui : où pouvait bien se trouver l'île qu'il cherchait. Il se mit à marcher pensivement de long en large. A ce moment-là, le brochet qu'il avait sauvé apparut à la surface de l'eau :

- Pourquoi es-tu si triste, Ivan-tsarévitch ?

- Il y a une île sur cette mer, mais je ne sais comment y parvenir.



- Ne t'inquiète pas, répondit le poisson, et il frappa l'eau de sa queue. Au même moment un pont surgit devant Ivan, un pont si beau que même le tsar n'en a pas de pareil : ses piles étaient en argent, son parapet en or, et son sol était recouvert de plaques de verre, si bien qu'on avait l'impression de marcher sur une glace. Ivan s'engagea sur le pont et arriva jusqu'à l'île.

Mais là une forêt infranchissable se dressait devant lui. Il y faisait complètement noir, et toutes les plantes et les arbres y étaient si enchevêtrés que l'on ne pouvait y entrer. Ivan fit quelques pas le long de la forêt en pleurant amèrement. De plus, il n'avait plus de pain. Il s'assit par terre. « Je suis perdu », se dit-il. A ce moment-là, un lièvre vint à passer à côté de lui, mais un faucon s'abattit sur l'animal et le tua. Ivan le dépouilla, se fit du feu en frottant l'un contre l'autre deux petits morceaux de bois, alluma un bûcher, fit cuire le lièvre et le mangea.

S'étant rassasié, il se remit à réfléchir : comment faire pour traverser cette forêt. Soudain, un ours apparut devant lui.

– Bonjour, Ivan-tsarévitch. Que fais tu ici ?

– Je dois arriver jusqu’au palais de ce royaume, mais je ne peux pas pénétrer dans cette épaisse forêt.

– Je vais t’aider, répondit l’ours. Et il se mit à abattre les chênes. Il les frappait de toutes ses forces et les énormes arbres tombaient les uns après les autres. Un sentier se dessinait déjà à travers leur épaisseur. Puis l’ours alla boire un peu d’eau, après quoi il se remit à la besogne. Et bientôt il eut tracé un large sentier qui conduisait jusqu’au palais. Ivan se mit en route.

Il marcha quelque temps et arriva jusqu’à une belle clairière dans laquelle se dressait un palais de verre. Il ouvrit la première porte qui était en fer, mais il n’y avait personne dans la pièce. La seconde porte était en argent, mais la pièce était vide aussi. Quand il ouvrit la troisième porte, une belle porte en or, il aperçut sa femme en train de filer. Elle était si triste qu’elle faisait peine à voir. Quand elle reconnut Ivan-tsarévitch, elle se jeta à son cou :

– Oh mon bien-aimé, mon pigeon blanc, comme je me suis ennuyée de toi ! Encore un peu, et probablement tu ne m’aurais jamais revue...

Et elle se mit à pleurer de joie. Son mari aussi était heureux comme tout. Ils s’embrassèrent longuement, puis elle se transforma de nouveau en coucou, mit Ivan sous son aile, et ils s’envolèrent.

Quand ils revinrent chez eux, elle prit la forme d’une jeune femme et elle expliqua à Ivan ce qui lui était arrivé :

– C’est mon père qui m’avait maudite et transformée en grenouille pour trois ans. Mais à présent, c’est fini, mon délai s’est écoulé...

Ils vécurent bien joyeusement remerciant le destin qui les avait unis.

## OH

Je voudrais vous conter l’histoire de Oh, roi des forêts.

Il était une fois un homme et une femme fort pauvres qui avaient un fils unique, âgé d’une vingtaine d’années. Il était si paresseux qu’il ne voulait absolument rien faire : il passait toute la journée assis sur le four à pain, sans jamais en descendre, à faire couler entre ses doigts des grains de millet. Si on lui donnait à manger, il mangeait, si on ne lui donnait rien il ne prenait aucune nourriture de tout le jour... Ses parents étaient très affligés de sa conduite.

– Qu'est-ce que nous pourrions bien faire de toi, fils, tu es vraiment un bon à rien, lui disaient-ils souvent. Tous nos voisins ont des enfants qui les soutiennent, quant à toi, tu ne mérites pas le pain que tu manges.

Un jour la vieille femme proposa à son mari :

– Tu devrais mettre ce fainéant en apprentissage. Peut-être arrivera-t-il à apprendre un métier quelconque.

Il fut décidé que le garçon irait en apprentissage chez un tailleur.

Il y alla, mais n'y resta que deux ou trois jours, après quoi il regrimpa sur le four, et recommença à faire passer des grains de millet entre ses doigts. Après lui avoir donné une râclée, son père l'envoya chez un cordonnier, puis chez un forgeron, mais le mauvais garnement revint à la maison au bout de quelques jours.



– Eh bien, je le placerai en apprentissage dans un lointain pays étranger d'où il ne pourra pas s'échapper, décida son père.

Et il emmena son fils. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent jusqu'à une forêt très épaisse. Apercevant au bord d'un sentier une souche d'arbre calcinée, le vieux voulut s'y asseoir pour se reposer un moment.

– Oh, comme je suis fatigué, soupira-t-il en s'asseyant.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un petit vieillard tout ratatiné surgit de la souche. Il avait une barbe verte qui lui descendait jusqu'aux genoux.

– Qu'est-ce que tu me veux, bonhomme ? demanda-t-il.

Le père du jeune homme resta bouche bée : qu'est-ce que c'était encore que ce petit bonhomme ?

– Je ne t'ai pas appelé, répliqua-t-il. Laisse moi en paix.

– Si, tu m'as appelé, reprit le petit vieux. Je suis Oh, le roi des forêts. Tu viens de dire : « Oh, comme je suis fatigué ! » Voilà pourquoi je suis apparu. Où vas-tu ?



– Je vais très loin, répondit le vieillard. J’emmène mon fils dans un pays étranger. Peut-être que là-bas il apprendra un métier quelconque, car chez nous, il se sauve dès que je le mets en apprentissage.

– Laisse-le chez moi, lui proposa Oh, je lui apprendrai bien quelque chose. Mais, à une condition : quand, dans un an, tu reviendras le chercher, tu ne le reprendras que si tu le reconnais. Autrement, il restera encore pour un an.

– Je suis d’accord, répondit l’homme. Ils topèrent, buvèrent un coup pour arroser le marché, puis le père rentra à la maison, tandis que Oh emmenait le jeune garçon chez lui.

Ils marchèrent longtemps sous terre et arrivèrent enfin devant une petite maison verte, entourée de roseaux. Tout y était vert : les murs, les bancs, même la femme et les enfants de Oh. Des fées vertes comme des rainettes, y assuraient le service, et elles apportèrent au jeune homme un plat de verdure.

– Maintenant que tu t’es réconforté, mon garçon, dit le roi des forêts, vas fendre du bois et apporte quelques buches ici pour chauffer la maison.

Le garçon sortit de la pièce, mais arrivé près de l’endroit où était rangé le bois, il s’allongea et s’endormit. Quand Oh qui était venu le chercher le trouva couché, il le prit dans ses bras et ordonna à ses gens de dresser un bûcher. Puis il y déposa son fardeau, mit le feu au bûcher et le jeune garçon brûla dans les flammes. Alors Oh dispersa ses cendres au vent, mais une toute petite braise ardente tomba par terre. Le vieil homme l’aspergea d’une eau magique, et le jeune garçon ressuscita aussitôt. Seulement, voilà que du fainéant qu’il était auparavant, il était devenu l’un de ces beaux cosaques, prompts et agiles, que l’on décrit dans les contes.

Au bout d’un an, son père vint le chercher. Il pénétra dans la forêt et s’assit sur la souche en disant « Oh ». Le roi des forêts apparut sur-le-champ.

– Salut, bonhomme, dit-il.

– Bonjour, Oh.

– Qu’est-ce que tu me veux ?

– Je suis venu chercher mon fils.

– Eh bien, allons chez moi. Si tu le reconnais, tu l’emmènes, sinon, il restera ici pour un an.

Le vieil homme suivit Oh et ils arrivèrent jusqu’à la demeure du tout petit bonhomme. Celui-ci y entra et en ressortit avec une mesure de millet qu’il répandit par terre. Une quantité innombrable de coqs apparurent aussitôt.

– Lequel d’entre eux est ton fils ? demanda Oh.

Tous les coqs étaient pareils : le bonhomme ne put reconnaître son fils.



- Eh bien, tu n'as plus qu'à rentrer chez toi, lui dit le roi des forêts. Ton fils restera encore ici pour un an.

Au bout d'une année, le père du jeune garçon revint et Oh l'emmena dans sa bergerie qui était pleine de moutons, tous pareils les uns aux autres. Le vieillard chercha son fils parmi eux, mais il ne parvint pas à le reconnaître.

- Rentre chez toi, bonhomme. Ton fils restera chez moi encore un an.

Une année s'écoula. Pour la troisième fois, le bonhomme revint chercher son fils. Chemin faisant, il rencontra un vieillard avec une longue barbe blanche et tout de blanc vêtu.

- Salut, bonhomme, dit-il au père du jeune garçon.

- Bonjour, grand-père.

- Où vas-tu ?

– Je vais chez Oh chercher mon fils. Et l'homme raconta au vieillard à quelle condition il avait mis son fils en apprentissage.

– Je le connais, ce roi des forêts. Il va te mener encore longtemps par le bout du nez.

– Mais oui, je vois bien que tout cela finira mal. Ne pourriez-vous pas, grand-père, me donner un bon conseil ?

– Ecoute-moi bien, répondit le vieillard tout blanc. Quand tu seras chez Oh, il te montrera des pigeons : il y en aura un qui se tiendra à l'écart sous un poirier ; il sera en train de nettoyer ses plumes. C'est lui qui est ton fils.

Le père remercia le vieillard et continua son chemin.

– Oh, dit-il en s'arrêtant auprès de la souche.

Oh fit son apparition et l'emmena chez lui. Là, il prit une mesure de blé et la répandit sur le sol. Une volée de pigeons arriva, tous pareils les uns aux autres.

– Si tu reconnais ton fils, dit Oh, il sera tien. Autrement, il restera ici.

Tous les pigeons se mirent à picorer les grains. Cependant l'un d'eux se tenait à l'écart sous un poirier et se nettoyait les plumes.

– Voilà mon fils ! dit l'homme en le montrant du doigt.

– Eh bien, cette fois-ci tu as deviné, déclara Oh ; tu peux l'emmener.

Il lança le pigeon en l'air, et celui-ci devint aussitôt le plus beau garçon qu'on ait jamais vu. Son père s'en réjouit fort et l'embrassa tendrement. Tous les deux étaient très heureux de se revoir, et ils se mirent en route pour rentrer chez eux.

Chemin faisant, le jeune homme raconta à son père tout ce qu'il avait fait pendant qu'il avait vécu chez le roi des forêts. Le père à son tour se plaignit de la vie pénible qu'il menait. « Nous sommes bien malheureux, dit-il, tu es resté en service pendant trois ans, mais tu n'as pas gagné un kopeck ».

– Ne vous affligez pas, mon père, lui répondit son fils, tout ira bien. Ecoutez-moi attentivement : de jeunes seigneurs doivent venir ici chasser le renard. Dès que nous les aurons aperçus, je me transformerai en lévrier et j'attraperai le renard. Alors les jeunes seigneurs voudront m'acheter : vous me vendrez pour trois cents roubles, mais n'oubliez pas de me céder sans ma laisse.

Ils continuèrent leur chemin et virent soudain à l'orée d'un bois des chiens qui poursuivaient un renard. Le jeune garçon se changea immédiatement en chien de chasse et se jeta sur la bête. Les seigneurs sortirent du bois :

– Il est à toi, ce lévrier ? s'adressèrent-ils au père.

- Oui.
- C'est un beau chien, vends-le nous.
- Achetez-le si vous voulez ; j'en veux trois cents roubles sans la laisse.
- Tu peux la garder, nous lui ferons une laisse en or. Tiens, prends, cent roubles.

- Non, j'ai dit trois cents.

Les seigneurs marchandèrent encore un peu mais finirent par donner au bonhomme la somme qu'il exigeait. Puis il emmenèrent le chien et le lancèrent à la poursuite d'un autre renard. Dans la forêt, le lévrier se transforma de nouveau en jeune homme et rejoignit son père.

- Nous avons juste de quoi réparer le toit de la maison avec ces trois cents roubles, dit le vieil homme.

- Ne vous inquiétez pas, père. Tout s'arrangera. De jeunes seigneurs vont venir chasser la caille. Je prendrai alors la forme d'un faucon, et les chasseurs voudront m'acheter. Vous me vendrez alors pour trois cents roubles, mais gardez mon chaperon.

Comme ils traversaient un champ, ils virent des jeunes gens qui chassaient une caille. Alors le jeune homme se transforma en faucon et fonça sur l'oiseau.

- Il est à toi, ce faucon ? demandèrent les jeunes seigneurs au bonhomme.

- Oui.

- Vends-le nous.

- Achetez-le si vous voulez. J'en veux trois cents roubles, mais je garde le chaperon.

- Nous lui ferons un chaperon en brocart, dirent les chasseurs et ils lancèrent le faucon à la poursuite d'une autre caille. Dans la forêt, l'oiseau devint de nouveau un jeune garçon, et il alla retrouver son père.

- Ce n'est pas tout, lui dit-il. Quand nous arriverons dans la ville nous passerons par la foire. Là je me changerai en cheval et vous me vendrez pour mille roubles. Mais vendez-moi sans ma bride.

Ils arrivèrent jusqu'à un bourg où se tenait une foire. Le garçon se métamorphosa en un beau cheval, souple et agile comme le vent. Il faisait peur à approcher. Le bonhomme le menait par la bride, et lui, frappait la terre de ses sabots.

Un Tsigane borgne s'approcha du vieillard.

- Combien coûte ton cheval ?

- J'en veux mille roubles, mais je garde la bride.

- Bon, je t'en donne cinq cents, mais donne-moi la bride aussi. As-tu jamais vu qu'on vende un cheval sans sa bride ? Je ne pourrai pas le tenir.

– Non, répliqua le vieux, je garde la bride.

– Eh bien, dit le Tsigane, j'ajoute encore cinq cents roubles, mais je veux la bride.

Le bonhomme finit par céder. Il empocha l'argent et rentra chez lui. Quant au bohémien, c'était tout simplement Oh, le roi des forêts. Il monta sur le cheval qui l'emporta jusqu'à sa demeure.

– Je le tiens, le fripon, dit-il à sa femme en entrant.

Quand vint l'heure du dîner, Oh prit le cheval par sa bride et le mena boire à la rivière. A peine le cheval eut-il baissé la tête qu'il se changea en perche et sauta dans l'eau. Sans perdre de temps, Oh se fit brochet et se mit à la poursuite de la perche. Mais dès qu'il l'atteignait, celle-ci hérissait ses épines et battait de la queue.

La perche nagea jusqu'au rivage, et là, apercevant la fille du tsar qui faisait une petite lessive dans la rivière elle se changea en grenat, serti dans une bague en or. La jeune fille ramassa la bague et l'emporta au palais.

– Voyez, mon père, quelle jolie bague j'ai trouvé au bord de la rivière.

Le tsar admira le bijou, et sa fille ne savait à quel doigt le mettre, tellement elle était contente!

Au bout d'un certain temps, on vint dire au tsar qu'un marchand demandait à le voir (c'était Oh qui venait de se changer en marchand). Le tsar sortit.

– Que désires-tu, mon ami?

– Votre Majesté, je naviguais sur un bateau et j'apportais en cadeau à mon tsar une bague en or. Mais je l'ai laissé tomber dans l'eau par mégarde. Est-ce que par hasard quelqu'un d'ici ne l'aurait pas trouvée?

– Si, répondit le tsar, c'est justement ma fille qui l'a découverte.

On appela la jeune fille, et Oh se mit à la supplier de lui rendre la bague. « Je suis perdu, expliqua-t-il, si je ne la rapporte pas à mon maître ». Mais la jeune princesse ne voulait s'en séparer pour rien au monde. Le tsar intervint :

– Rends-lui sa bague, ma fille, ne fais pas le malheur de cet homme.

– Eh bien, dit la jeune fille, elle ne sera à personne. Et elle jeta la bague qui s'éparpilla aussitôt en grains de millet. Oh se changea sur-le-champ en coq, picora tous les grains et s'envola par la fenêtre. Mais il n'avait pas remarqué que l'un des grains avait roulé sous les pieds de la princesse.

Dès que le coq fut parti, le grain se métamorphosa en un jeune homme, si beau et si aimable, que la fille du tsar en tomba aussitôt amoureuse. Elle supplia ses parents de les marier. Les parents donnèrent leur bénédiction aux deux jeunes gens et leur firent des noces splendides.



- Maintenant, assieds-toi sur mon dos, nous allons voler jusqu'à mon domaine.

## L'OEUF MAGIQUE

Il était une fois un moineau et une souris qui régnaient en maîtres dans un champ. Ils y avaient semé du blé et quand vint le temps de la récolte, ils se mirent à partager les grains. Lorsque chacun eut reçu sa part, il se trouva qu'il restait encore un grain.

– Je vais le prendre ! déclara la souris.

– Non, il est à moi ! répliqua le moineau.

Comme ils ne pouvaient s'adresser à la justice car il n'y avait personne de plus puissant qu'eux, la souris proposa :

– Je vais en mordre la moitié, le reste sera pour toi.

Le moineau consentit, mais dès que la petite souris eut attrapé le grain de blé entre ses dents, elle se sauva dans son trou. Alors le moineau rassembla tous les oiseaux pour faire la guerre à la souris. Celle-ci réunit à son tour tous les animaux des champs, et la guerre éclata. Mais dès qu'une bête attaquait un oiseau, ce dernier s'envolait sur un arbre, et à peine un oiseau fonçait-il sur un rongeur, que le petit animal se fourrait dans un terrier. Ils guerroyèrent ainsi toute la journée, et le soir venu, les deux armées se couchèrent, car tout le monde était très fatigué.

Au milieu de la nuit, la souris se rappela qu'elle n'avait pas de moustiques parmi ses guerriers. Aussitôt elle donna l'ordre de convoquer immédiatement tous les moustiques. Quand ceux-ci furent rassemblés autour d'elle, elle leur commanda d'aller piquer aux ailes tous les oiseaux.

Le lendemain, à la pointe du jour, la souris souleva son armée :

– Levez-vous, soldats, allons nous battre !

Mais pas un oiseau ne put s'envoler de son arbre. A peine battait-il un peu des ailes, qu'il tombait par terre et était dévoré sur-le-champ par une bête quelconque. C'est ainsi que la souris triompha du moineau.

Or, il restait sur un arbre un aigle qui n'arrivait pas à prendre son vol. Un chasseur vint à passer par là. Apercevant l'oiseau, il leva son fusil et visa. Mais l'aigle l'implora :

– Ne me tue pas, chasseur, un jour viendra où je te rendrai un grand service.

L'homme visa une seconde fois, mais l'aigle continuait :

– Tu ferais mieux de me prendre chez toi et de me nourrir. Tu verras qu'un jour, je te serai très utile.

Pour la troisième fois, le chasseur leva son fusil. L'aigle ne lui donna pas le temps de tirer :

– Je t'en supplie, chasseur, ne me tue pas. Prends-moi avec toi, je saurai bien t'en récompenser un jour.

Le chasseur finit par le croire : il grimpa sur l'arbre, prit l'oiseau dans ses bras et l'emporta chez lui.

Arrivés à la maison, l'aigle dit au chasseur :

– Nourris-moi de viande jusqu'à ce que mes ailes repoussent.

Or cet homme avait deux vaches et un boeuf. Il égorga donc une vache et pendant toute une année il nourrit l'aigle blessé.

– Je vais essayer de voler, lui dit un jour son compagnon. Nous allons voir si mes ailes ont repoussé.

Son maître le lâcha et il s'envola, mais il revint à midi en déclarant :

– Je suis encore très faible. Égorge ton autre vache, car j'ai besoin de viande.

L'homme égorga sa vache, et l'aigle mangea de la viande pendant toute l'année. Au bout d'un an, il s'envola de nouveau. Il fut absent jusqu'au soir, puis il rentra et dit à son maître :

– Maintenant, égorge ton boeuf !

Le pauvre homme hésita longtemps, puis se disant qu'il avait déjà sacrifié deux vaches, il pensa qu'il pouvait bien aussi égorger le boeuf.

Toute l'année, l'aigle se nourrit de viande de boeuf. Un beau jour, il prit son essor et s'envola plus haut que les nuages. Il ne revint que tard dans la soirée.

– Merci, mon maître, tu m'as bien nourri, j'ai repris mes forces. A présent, assieds-toi sur mon dos.

L'homme s'assit sur le dos de l'aigle, et celui-ci l'emporta haut dans le ciel. Soudain, il le fit basculer et le bonhomme fut précipité dans le vide. Mais l'oiseau fonça sur lui et le rattrapa au vol.

– Eh bien, lui demanda-t-il, comment te sentais-tu pendant que tu tombais ?

– Oh, il me semblait que j'étais déjà mort.

Alors l'aigle de lui répondre :

– C'est ce que j'ai ressenti quand tu m'as visé pour la première fois.

Il fit remonter l'homme sur son dos, quoique le pauvre n'en eut aucune envie. Il l'emporta jusqu'aux nuages et le fit tomber encore une fois. Mais il le rattrapa à deux pouces de la terre.

– Alors, et cette fois-ci, comment te sentais-tu ?

– Oh, j'ai bien cru que tous mes os étaient déjà en miettes.

– J'ai senti la même chose quand tu m'as visé pour la seconde fois, répliqua l'oiseau. Viens, assieds-toi sur moi, on va faire encore un tour.

Cette fois-ci l'aigle emporta son maître plus haut que les nuages et le fit basculer de nouveau. Il le rattrapa au ras de la terre et lui demanda :



– Comment te sentais-tu pendant que tu tombais ?  
– Je croyais vraiment que je n’existais déjà plus !  
– C’est ce que j’ai éprouvé quand tu as levé ton fusil pour la troisième fois. Bon, ajouta l’aigle, nous sommes quittes. Maintenant, assieds-toi sur mon dos, nous allons voler jusqu’à mon domaine.

Ils volèrent longtemps et arrivèrent jusqu’à la maison où habitait l’oncle de l’aigle. Ici, l’oiseau dit à son maître :

– Entre dans cette maison. Si l’on te demande « N’as-tu pas vu notre neveu ? », tu répondras : « Si vous me donnez l’oeuf magique, vous pourrez le voir de vos propres yeux ».

Le bonhomme pénétra dans la maison :

– Es-tu venu chez nous de bon gré ou de mal gré ? lui demanda le maître du logis.

– Un vrai cosaque fait toujours tout de bon gré, répliqua l’homme.

– N’as-tu pas vu notre neveu ? Cela fait trois ans qu’il est parti pour la guerre, et on n’en a plus entendu parler.

Et l’autre de leur répondre :

– Si vous me donnez l’oeuf magique, vous pourrez le voir de vos propres yeux.

– Ah non, plutôt ne jamais le revoir que de te donner l’oeuf magique.

L’homme sortit de la maison et raconta à l’aigle ce qu’on lui avait dit.

– Bon, dit l’oiseau, allons plus loin !

Ils continuèrent leur voyage et arrivèrent jusque chez le frère de l’aigle. Mais là aussi on leur refusa l’oeuf magique.

Alors l’aigle décida d’aller chez son père.

– Si on te demande quelque chose à mon sujet, dit-il à son maître, tu diras que tu m’as vu et que tu peux même m’amener.

L’homme entra dans la maison.

– Est-ce de bon gré ou de mal gré que tu viens nous voir ? lui demanda-t-on.

– Un vrai cosaque fait toujours tout de bon gré.

– N’as-tu pas vu notre fils ? Cela fait quatre ans qu’il est parti faire la guerre. Peut-être qu’il a été tué ?

– Je l’ai vu, répondit l’homme, et si vous me donnez l’oeuf magique, je pourrai même vous l’amener.

Mais le père de l’aigle répliqua aussitôt :

– Qu’as-tu besoin de cet oeuf ? Nous te donnerons plutôt beaucoup d’argent.

– Je n’ai pas besoin d’argent, c’est l’oeuf magique que je veux !

– Bon, consentirent les parents. Nous te le céderons, si tu nous amènes notre fils.

L'homme alla chercher l'oiseau. Quand ses parents le virent, ils se réjouirent tellement qu'ils donnèrent l'oeuf magique au compagnon de leur fils.

– Tiens, lui dirent-ils, prends-le, mais ne le casse pas en route. Quand tu seras rentré chez toi, tu élèveras autour de ta maison une très haute enceinte. C'est alors seulement que tu pourras le casser.

L'homme prit congé et s'en alla. Il marchait depuis longtemps déjà quand il ressentit une forte soif. S'arrêtant auprès d'une source, il s'inclina pour y tremper ses lèvres, mais à ce moment-là l'oeuf magique cogna contre un gravier et se brisa. Et voilà qu'un immense troupeau en sortit se répandant de tous les côtés. Le pauvre homme courait après le bétail pour le faire rentrer dans l'oeuf, mais il ne pouvait y parvenir. Il criait et se démenait comme un fou au milieu des bêtes, quand un serpent ailé vint à passer.

– Bonhomme, que m'accorderas-tu, si je t'aide à rentrer ce troupeau dans l'oeuf magique ?

– Et que désirerais-tu ?

– Eh bien, dit le dragon, tu me donneras ce qui est apparu dans ta maison en ton absence.

– D'accord ! répondit l'homme.

Le dragon rentra tout le bétail dans l'oeuf magique, en colla soigneusement la coquille et le remit à l'homme.

Rentré chez lui, celui-ci apprit qu'un fils lui était né en son absence. « Mon Dieu, s'écria-t-il au désespoir, c'est donc mon propre enfant que je dois livrer au dragon ! »

Ils se lamentèrent longtemps, sa femme et lui, mais il n'y avait aucun moyen de remédier au malheur. Il fallait se résigner. Le bonhomme construisit une haute enceinte tout autour de sa maison, puis il cassa l'oeuf magique, en fit sortir le troupeau et s'enrichit rapidement.

Quand son fils devint grand, il dit un jour à son père :

– Vous m'avez promis au dragon, mon père. Il est temps que j'aille le trouver. Ne vous inquiétez pas à mon sujet, il ne m'arrivera rien.

Quand il arriva chez les monstres, ceux-ci lui dirent :

– Nous te donnons trois tâches à remplir : si tu les exécutes comme il faut, tu pourras rentrer chez toi ; sinon, on te dévorera. Tu vois ce pré qui s'étend au loin ? Eh bien, il va falloir qu'en une seule nuit tu le défriches, que tu le laboures, que tu y sèmes du blé, que tu coupes la récolte, que tu la mettes en meules et que tu nous cuisés une miche de pain. Qu'elle soit sur notre table demain matin à notre réveil !



Accablé à l'idée de remplir une telle besogne, le jeune homme se dirigea vers un étang qu'il avait vu en passant et au bord duquel s'élevait un pilier en briques. La fille du dragon y était emmurée. Le garçon s'assit au pied du pilier et se mit à pleurer.

- Pourquoi pleures-tu ? lui demanda la jeune fille.

- Je pleure parce que le dragon m'a chargé d'un tel travail que jamais je n'en arriverai à bout ; et il m'a donné une seule nuit pour l'exécuter.

- Quel genre de travail est-ce ? s'intéressa la jeune fille.

Le garçon lui expliqua de quoi il s'agissait.

- Si tu me prends pour femme, dit la fille, je ferai tout cela en une seule nuit.

- Bon, je suis d'accord.

– Eh bien, couche-toi, et demain matin tu apporteras au dragon sa miche de pain.

Et la jeune fille s'en alla dans le pré. Arrivée là-bas, elle siffla : aussitôt le pré fut défriché, labouré, ensemencé, la moisson récoltée, et la miche de pain cuite. Au matin, le jeune homme la porta au dragon.

S'étant réveillé, le monstre sortit dans la cour et regarda le pré : il n'y restait que du chaume.

– Tu as bien travaillé, mon garçon. Tâche de t'acquitter aussi bien de ta seconde peine.

Il continua :

– Tu vois cette montagne là-bas ? Eh bien, il va falloir que tu la creuses, que tu y fasses passer le cours du Dniepr, et que tu construises des hangars au bord de l'eau. Les bateaux y accosteront et tu leur vendras le blé que tu as récolté. Que tout soit prêt pour demain matin !

Le pauvre garçon s'en alla en pleurant. Il s'arrêta près du pilier.

– Pourquoi pleures-tu ? lui demanda la jeune fille.

Le garçon lui raconta tout ce que le dragon lui avait ordonné de faire en une nuit.

– Tu peux aller te coucher tranquille, répondit la jeune fille, je ferai tout cela moi-même.

En effet, dès qu'elle eut sifflé, la montagne s'entrouvrit, le Dniepr s'engouffra dans la crevasse et des hangars apparurent au bord du fleuve. Il ne restait à la jeune fille qu'à réveiller le garçon pour qu'il aille vendre son blé aux marchands qui naviguaient sur les bateaux. Quand le dragon se leva, il vit que tout le travail avait été accompli.

Alors il ordonna au jeune homme d'exécuter un troisième ouvrage.

– Cette nuit, tu iras attraper le lapin en or et tu me l'apporteras demain matin.

Pour la troisième fois, le jeune garçon s'en alla pleurer auprès du pilier. Mais la jeune fille le rassura :

– Allons vers ce terrier que j'aperçois au loin. J'entrerai à l'intérieur pour en chasser le lapin, et toi, tu le guetteras à l'entrée. La première chose qui sortira du trou, attrape-la, car ce sera le lapin en or.

Arrivés près du terrier, la jeune fille se faufila à l'intérieur. Aussitôt une vipère en sortit en sifflant. Le garçon la laissa passer.

– Alors, demanda la jeune fille au bout d'un moment, personne n'est sorti du terrier ?

– Si, il en est sorti une vipère, mais j'ai eu peur qu'elle ne me morde, je l'ai laissée s'enfuir.

– Mais c’était justement le lapin en or! Bon, je retourne dans le terrier, mais retiens bien: la première chose qui en sortira, même si tu n’en crois pas tes yeux, ce sera le lapin en or!

La jeune fille rentra dans le terrier. Aussitôt une petite vieille en sortit.

– Qu’est-ce que tu fais là, mon garçon?

– Je guette le lapin en or.

– Mais il n’y a jamais eu de lapin en or ici.

Et elle continua son chemin.

Au bout d’un moment apparut la jeune fille:

– Eh bien, il est sorti, le lapin? demanda-t-elle à son compagnon.

– Non, il n’est sorti qu’une vieille femme. Elle m’a dit qu’il n’y avait jamais eu de lapin en or ici.

– Mais si, c’était lui justement! Je t’avais pourtant prévenu! Maintenant nous ne le retrouverons plus. Il ne nous reste plus qu’une chose à faire: je vais prendre la forme du lapin en or, et tu m’apporteras au dragon. Mais surtout, ne me remets pas entre ses mains, dépose-moi simplement sur sa table. Autrement, il me reconnaîtra et nous dévorera tous les deux.

Quand la jeune fille eut pris la forme du lapin en or, le jeune garçon alla la porter au dragon.

– Voici votre lapin, dit-il, en déposant l’animal sur la table. Maintenant, laissez-moi rentrer à la maison.

– Bon, je te permets de rentrer chez toi, répondit le dragon.

Mais à peine le garçon eut-il quitté la pièce, que le lapin se transforma de nouveau en jeune fille, et celle-ci courut rattraper son ami. Quand le dragon s’aperçut de la supercherie, il envoya sa femme à la poursuite des deux fuyards.

Les deux jeunes gens entendirent soudain derrière eux un bruit de tonnerre.

– C’est ma mère qui nous rattrape, cria la jeune fille. Vite, change-toi en vieillard, et moi, je vais me transformer en champ de blé. Quand le monstre te demandera si tu n’as pas vu deux jeunes gens passer par ici, tu lui répondras qu’ils sont passés du temps où tu semais ce blé.

Le jeune garçon se transforma aussitôt en vieillard.

– Dis, bon vieux, lui demanda la femme du dragon, n’as-tu pas vu par hasard un jeune homme et une jeune fille qui passaient par ici?

– Si, je les ai vus.

– Il y a longtemps de cela?

– Oh, oui, ils sont passés du temps où j’ensemçais mon champ.

La femme du dragon rentra chez elle.

– Eh bien, lui demanda son mari, tu les as rattrapés ? As-tu rencontré quelqu'un en route ?

– Oui, j'ai vu un vieil homme qui gardait son champ de blé. Il m'a dit les avoir vu passer du temps où il ensemençait son champ. Mais les blés sont déjà mûrs et prêts à être coupés, alors je suis rentrée.

– Mais pourquoi ne les as-tu pas dévorés, ce vieillard et son champ ? C'étaient justement nos deux compères. Va les rattraper !

La femme du dragon repartit à la poursuite des deux jeunes gens. Quand elle fut tout près de les atteindre, la jeune fille dit à son ami :

– Je vais me transformer en un vieux monastère tout prêt à s'écrouler, et toi, tu prendras l'aspect d'un moine. Quand ma mère te demandera si tu nous as vu passer, tu lui répondras : « Je les ai vus quand ce monastère était encore en construction ».

Le monstre s'approcha du moine.

– N'as-tu pas vu par hasard un jeune homme et une jeune fille qui passaient par ici ?

– Je les ai vus du temps où ce monastère était encore en construction.

– C'est étrange, répondit la bête. Ils ont disparu hier, et ce monastère a bien cent ans à ce qu'il me paraît.

Et la femme du dragon rentra chez elle. « J'ai vu un moine qui se promenait auprès d'un monastère, raconta-t-elle à son mari. Un vieux monastère sur le point de s'écrouler ».

– Mais pourquoi ne les as-tu pas dévorés tous les deux ? C'étaient justement ceux que nous recherchons. Je vais aller les rattraper moi-même, on ne peut vraiment rien te confier !

Quand les fugitifs entendirent trembler la terre derrière eux, la jeune fille s' alarma :

– Cette fois-ci nous sommes perdus. C'est mon père qui nous poursuit. Il nous reste une chance : je vais te transformer en rivière, et moi, je me ferai perche.

Mais juste au moment où les deux jeunes gens changeaient de forme, le dragon se transforma en brochet et se jeta dans l'eau à la poursuite de la perche. Cependant, dès qu'il l'atteignait, celle-ci lui enfonçait dans le corps ses nageoires aiguës. Alors il décida de boire toute l'eau de la rivière : il en avala une telle quantité qu'il éclata en morceaux.

Les deux jeunes gens purent reprendre alors leur forme naturelle. « Eh bien, maintenant dit la jeune fille, nous ne craignons plus personne et nous pouvons nous rendre chez toi. Seulement, fais bien attention : quand tu entreras dans ta maison, embrasse toute ta famille, mais surtout n'embrasse

pas l'enfant de ton oncle, sinon, tu m'oublieras sur-le-champ. Quant à moi, je vais me louer quelque part comme servante.»

Le jeune garçon entra chez lui, embrassa toute sa famille et s'arrêta soudain, pensif: «Que faire? Si je n'embrasse pas l'enfant de mon oncle, tout le monde prendra la chose en mal». Et il embrassa l'enfant. Aussitôt, il oublia sa jeune compagne.

Au bout de six mois, le jeune homme décida de se marier. Ayant complètement oublié celle qui l'avait sauvé du dragon, il se fiança à la plus belle fille du village.



A la veille des noces, comme il est d'usage, les jeunes femmes confectionnèrent des gâteaux en forme de petits animaux. La jeune fille qui avait partagé autrefois les aventures du fiancé fit un couple de pigeons, qui s'animèrent dès qu'elle les eut lancés en l'air. Et voici qu'on entendit la colombe roucouler au pigeon:

– As-tu oublié qu'il fut un temps où j'ai défriché un pré, semé du blé et cuit un pain pour te sauver du dragon?

Et le pigeon de répondre:

– Oui, oui, je l'ai oublié.

– As-tu oublié aussi que j'ai creusé une montagne, que j'y ai détourné le Dniepr pour te sauver du dragon?

– Oui, oui, je l'ai oublié.

– As-tu oublié, poursuivait la colombe, que nous avons cherché le lapin en or? Et moi, m'as-tu oubliée aussi?

Et le pigeon de répondre:

– Mais oui, en effet, je t'avais oubliée...

A ce moment-là, le fiancé se rappela de la jeune fille. Alors il dit adieu à sa fiancée et se maria avec celle qui lui avait sauvé la vie.

## LES CITROUILLES MIRACULEUSES

Il était une fois deux frères. Ils avaient été élevés dans une famille pauvre et n'avaient connu que misère et besoin. Quand ils furent en âge de se marier, l'aîné, Youra, prit pour femme une fille déjà mûre dont il convoitait la richesse. Le cadet, Mikhaïlo, se maria à une jeune orpheline. Elle n'avait pas de dot à lui offrir, et le jeune homme ne pouvait compter, pour vivre convenablement, que sur la force de ses propres bras.

Avant leur mariage, les frères étaient très liés entre eux. Mais dès qu'ils eurent pris femme, chacun s'engagea sur son propre chemin.

Un jour, après une dispute, Youra cria à son cadet :

– Je ne veux plus que tu mettes les pieds chez moi, espèce de mendiant !

Mikhaïlo n'alla plus chez son frère. Mais quand vint le temps des semailles, il n'avait pas une seule graine à mettre en terre. Il était fort affligé, surtout quand il pensait à l'approche de l'hiver.

– Qu'allons-nous faire ? se plaignit-il une fois à sa femme. Il va falloir que j'aie trouver Youra.

– Essaie toujours, lui conseilla son épouse. Peut-être est-il devenu plus conciliant.

Mikhaïlo se rendit donc chez son frère.

– Voilà, commença-t-il, tu comprends...

– Je ne veux rien savoir, l'interrompit l'aîné. Vas t'en d'ici. Je t'ai déjà prévenu une fois !

Le cadet des frères rentra chez lui en proie à une grande détresse.

– Eh bien, que t'a dit Youra ? le questionna sa femme.

– Il m'a mis à la porte. Et il ne m'a pas donné une seule graine. Qu'allons-nous semer maintenant ?

– Ne t'inquiète pas, répondit son épouse. Tout s'arrangera...

La maison de Mikhaïlo n'était pas grande, mais une nuée d'hirondelles avaient fait leurs nids sous son toit. Un jour qu'un vent violent s'était élevé, quelques oisons tombèrent d'un nid. Ils se tuèrent sur place, à l'exception d'un seul qui resta vivant, mais avec une patte cassée. Mikhaïlo ramassa l'oisillon, plaça la petite patte meurtrie entre deux éclisses en bois de cerisier, ficela le tout et enduit la patte de lait frais. Petit à petit l'oiseau se rétablit. Quand il fut tout à fait guéri, Mikhaïlo le sortit dans le jardin et le laissa s'envoler.

Au bout de quelques jours, l'hirondeau revint chez Mikhaïlo. Il fit quelques tours devant la maison et laissa tomber de son bec une graine de citrouille. La femme de Mikhaïlo appela son mari :



– Regarde, mon homme, ce que nous a apporté notre hirondeau !  
– Eh bien, nous voilà riches propriétaires, dit Mikhaïlo en riant, nous avons des semences à présent. Mettons-la en terre, cette graine, il en poussera bien quelque chose.

Les époux semèrent la graine de citrouille. Quelques semaines s'écoulèrent et elle commença à croître : sa tige perça la terre, et de jeunes feuilles apparurent qui se mirent à pousser. Puis des fleurs y éclorèrent qui se transformèrent en fruits. A la fin de l'été, le ménage était possesseur de trois citrouilles, d'une dimension telle que jamais on n'en avait vu de pareilles.

Un jour, Mikhaïlo dit à sa femme :

– Va donc cueillir une citrouille dans le potager. Tu la feras cuire et nous aurons de quoi souper.

– Mais je n'arriverai jamais à rapporter toute seule une citrouille aussi lourde !

Ils allèrent donc la chercher ensemble, et même à deux, ils eurent un mal inouï à la rapporter. Dans la cuisine, Mikhaïlo prit sa hache, fendit la citrouille en deux, et les époux stupéfaits découvrirent à l'intérieur les plats les plus divers et différentes boissons. Il y avait là tant de provisions qu'ils avaient maintenant de quoi manger pendant de longues années !

Ensuite ils apportèrent la deuxième citrouille. A peine l'homme l'eut-il fendue en deux qu'il en tomba toutes sortes de vêtements. Il y avait là de quoi habiller tout le village !

Voilà donc Mikhaïlo et sa femme impatients à savoir ce qui les attendait à l'intérieur de la troisième citrouille. Mikhaïlo y donna un coup avec sa hache : il en coula une grande quantité d'or et d'argent.

C'est comme cela que le cadet des frères s'enrichit, et jamais plus il n'alla rien quémander chez son frère.

Mais celui-ci se mit à le jalouser fortement, et il mourait d'envie d'apprendre comment Mikhaïlo avait accumulé tant de richesses. Un jour, il dit à sa femme :

– Va chez Mikhaïlo et demande lui comment il a fait pour s'enrichir.

La femme de Youra se rendit chez son beau-frère, mais il était absent. Ce fut donc sa belle-soeur qui lui raconta sans rien dissimuler tout ce qui leur était arrivé. Elle lui raconta comment des petits hirondeaux avaient été projetés de leur nid pendant la tempête, comment son mari avait soigné l'oisillon estropié, et comment plus tard, celui-ci leur avait apporté une graine de citrouille.

Rentrée chez elle, la femme de Youra répéta à son mari tout ce qu'elle venait d'apprendre chez sa belle-soeur.

Au printemps suivant, des hirondelles firent leurs nids sous le toit de la maison de Youra. Quand les petits éclorent, ils se mirent à piailler. Le richard attendait qu'une tempête se levât, mais le temps était au beau et il n'y avait aucun vent. Alors, perdant toute patience, il prit un long bâton et abattit un nid. Puis il ramassa un hirondeau qui s'était cassé une patte et le soigna. Quand l'oiseau se rétablit, Youra l'emporta dans le jardin et le laissa s'envoler.

Au bout de quelques jours, cet hirondeau apporta à son ancien maître une graine de citrouille. Youra s'en réjouit fort et il alla la planter dans le jardin potager. Après cela, sa femme et lui se mirent à attendre leur fortune. La graine germa, la plante sortit de terre, ses feuillettes verdirent, et petit à petit une belle fleur dorée apparut. Il n'y avait, il est vrai, qu'une seule fleur et non trois, mais Youra s'en contenta. Il passait des jours et des nuits à côté d'elle pour que personne ne puisse la voler.

La citrouille finit par mûrir, et un beau jour, le mari et la femme l'emportèrent dans la cuisine. Là, Youra la fendit en deux avec sa hache, mais un jet de flammes s'en échappa. La maison, l'étable, les dépendances, tout fut brûlé. C'est ainsi que le richard devint pauvre. Mais il eut honte de demander aide à son frère, et il s'en alla mendier de par le monde...

## LE CONTE DU PREUX IVAN

Il était une fois un paysan pauvre qui avait deux fils. L'un était un beau garçon bien bâti, l'autre avait les jambes paralysées et n'avait jamais pu marcher.

Un jour que la famille était aux champs et que le jeune malade était seul à la maison, un vieillard à la barbe blanche entra chez lui et lui demanda à boire.

– Je te donnerais volontiers à boire, grand-père, mais, hélas, je ne peux pas me lever, répondit le jeune homme.

– Lève-toi et apporte moi à boire ! répéta le vieil homme.

Il avait prononcé ces mots d'une telle manière que le garçon en oublia sa maladie : il se leva et apporta au vieillard une pinte de bière. Celui-ci en avala quelques gorgées et tendit le reste au jeune garçon.

– Que sens-tu maintenant ? lui demanda-t-il.

– Je sens en moi une force telle, cher grand-père, que si vous me donniez un appui, je retournerais la terre entière.

– C'est un peu trop, ça, remarqua le vieux, apporte-moi voire encore un peu de bière.

Le gars s'exécuta et le vieillard lui dit de la boire.

– Et à présent, qu'est-ce que tu sens ?

– Je sens que j'ai perdu la moitié de la force que je viens d'acquérir.

– Eh bien, c'est suffisant pour un homme, dit le vieillard et il sortit de la maison.

Quant au garçon, il ne pouvait déjà plus tenir en place. « Il faut faire quelque chose pour mon père, se dit-il, il me nourrit et me soigne depuis tant d'années ! » Et il alla trouver un riche seigneur :

– Est-ce que tu me donneras, seigneur, ta grange et tout son contenu, si j'arrive à la transporter sur mes épaules d'une place à l'autre.

Le seigneur s'étonna :

– Qui es-tu ? demanda-t-il. N'es-tu pas fou de transporter sur tes épaules un poids aussi lourd : une grange avec tout son contenu !

– Je suis Ivan, le fils d'un simple paysan, et si tu me le permets, je transporterai ta grange.

– Eh bien, sourit le seigneur, essaie toujours !

Ivan revint chez lui, et quand son père rentra des champs, il lui demanda d'aller chercher dans tout le village des courroies et des cordes, car il avait l'intention, lui dit-il, de ramener une grange. Son père fut tout étonné de le voir marcher aussi assurément et de l'entendre faire une demande si étrange. Toutefois, il alla chercher ce que son fils exigeait. Toute la soirée il alla quêter des cordes de maison en maison, et le lendemain matin, Ivan les jeta en tas sur son dos et se dirigea vers la grange du seigneur. Arrivé sur place, il ficela le bâtiment de tous les côtés, l'entourant d'une véritable toile d'araignée. Voyant cela, l'intendant du domaine courut chez son maître :

– Que faire avec ce garçon ? s'écria-t-il. Il prétend qu'il a reçu votre permission...

Le seigneur répondit en riant qu'en effet il avait permis au jeune gars d'emporter sa grange, et il alla voir lui-même comment celui-ci s'y prendrait.

– Eh bien, dit-il au jeune homme avec un sourire moqueur, si tu réussis à l'emporter, elle sera tienne.

Alors Ivan se courba, empoigna les cordes, chargea la grange sur son dos, et l'emporta dans son jardin. Maintenant, son père aurait du blé pour de longues années !

Quant au seigneur, il riait jaune...

A la maison, Ivan s'inclina devant son parent en lui disant :

– Que le bonheur règne sous votre toit, père ! Moi, je vais aller mettre ma force à l'essai de par le monde.

Puis il alla demander au forgeron de lui forger une massue de cent kilos et il sortit du village.

Traversant une forêt, il rencontra un lapin. Il voulut l'abattre, mais le lapin lui dit :

– Ne me tue pas, Ivan ; en rechange je te donnerai mon lapereau, peut-être pourra-t-il te rendre service.

Ivan prit le petit lapin et continua son chemin. Peu après, il rencontra un renard qui lui aussi lui donna son renardeau en échange de la vie. Puis il acquit de la même façon un louveteau et un ourson.

C'est ainsi qu'il allait de par le monde en compagnie de ses animaux. Il marcha longtemps et arriva un jour à un croisement de routes. Un poteau s'y dressait sur lequel il était écrit : « La route de gauche mène au bonheur, celle de droite à la richesse, la route qui va tout droit mène à la mort ». C'est cette dernière qu'emprunta le jeune homme.

A peine avait-il fait quelques pas que des gens qui allaient à sa rencontre l'arrêtèrent :

– Ne vas pas plus loin, lui dirent-ils, rebrousse chemin ! Nous ne savons pas lire, c'est pourquoi nous avons suivi cette route. Ici habite un épouvantable dragon à six têtes, et tous les jours on doit lui donner quelqu'un à dévorer. Aujourd'hui, on doit lui amener notre princesse, car il en a assez de la chair des rustres : il exige quelque chose de plus délicat.

Ivan ne prit pas garde à ces avertissements et continua son chemin. Au bout d'un certain temps, il remarqua que le sol était jonché d'os humains, et plus il allait de l'avant, plus il y en avait. Il arriva enfin jusqu'à une immense montagne pierreuse : on n'y voyait pas une seule grotte, pas une seule ouverture, rien qu'une fente étroite, comme si la montagne s'était fêlée en deux.

Ivan resta là un moment, puis il vit non loin de lui s'arrêter un carrosse. Le cocher en sauta, détela les chevaux et se sauva sans se retourner. Ivan s'approcha de la voiture et regarda par la vitre de la portière. Une princesse était assise à l'intérieur. Couverte d'un voile noir, elle pleurait à chaudes larmes. Quand elle entendit Ivan lui adresser la parole, elle se réjouit vivement de voir quelqu'un auprès d'elle et elle releva son voile. Mais elle aperçut alors les ossements humains qui l'entouraient et tomba évanouie.

Cependant, le soleil déclinait. La montagne se mit à craquer et la fente s'élargit. Ivan serra bien fort sa massue dans ses mains, et alla se poster

à côté de la crevasse. Soudain, une des têtes du dragon en sortit. Ivan l'abattit d'un seul coup de son arme. Alors le dragon avança sa seconde tête, mais elle subit le même sort que la première. Ivan fit la même chose avec toutes les têtes du monstre. Ensuite il coupa la langue de chacune des six têtes et il les enveloppa dans son mouchoir. Puis, comme il était très fatigué, il se coucha et s'endormit d'un sommeil de plomb. Et tous ses animaux l'imitèrent.

Le lendemain matin, quand le cocher vint reprendre le carrosse, il y découvrit la princesse qui dormait saine et sauve. Un peu plus loin, au pied de la montagne était couché un gars qui ronflait, et autour de lui gisaient les têtes du dragon. Alors, l'homme tua Ivan et réveilla la princesse :

– Tu vois, lui dit-il, le dragon a assassiné ce jeune homme, mais moi, je t'ai sauvée, car j'ai tranché toutes les têtes du monstre. Maintenant tu vas devenir ma femme. Et il l'ammena au palais du roi.

Quand les animaux d'Ivan se réveillèrent, ils constatèrent que leur maître était mort. Alors il coururent bien vite dans la forêt et rapportèrent d'une source magique une eau miraculeuse qui guérissait les plaies et ressuscitait les morts. Ils en aspergèrent leur maître et celui-ci sauta sur pied, sain et sauf. Il regarda autour de lui : la princesse et les têtes du dragon n'étaient plus là. Il ne restait que son mouchoir dans lequel étaient enveloppées les langues des six têtes du monstre. Ivan le ramassa et se dirigea vers la ville qu'habitait la princesse.

Là tout était en fête. Les gens se réjouissaient d'être enfin libérés du terrible dragon. Et ils racontèrent au jeune homme que c'était le cocher du roi qui l'avait exterminé, et que maintenant il allait se marier avec la princesse.

Alors Ivan décida d'aller trouver le roi. Il prit la route qui menait au palais et comme il était accompagné de ses quatre animaux, tous les gens lui livraient passage, effarouchés de cette étrange compagnie. Au palais, on fêtait le mariage de la princesse. Le cocher était assis aux côtés du roi, mais la jeune fiancée était toute triste et elle avait les yeux pleins de larmes...

Arrivé sur place, Ivan se planta devant le roi.

– C'est moi qui ai tué le dragon, dit-il. Quant à cet homme, montra-t-il le cocher, c'est un menteur et un malhonnête !

– Tu mens, s'écria l'homme. Voici les têtes du dragon que j'ai tué.

– Et où en sont les langues ? demanda Ivan.

En effet, quand on regarda de plus près, on constata que toutes les têtes étaient sans langues. Alors le cocher fut jeté en prison. La jeune princesse épousa Ivan, et ils vécurent heureux toute leur vie.



**Le petit veau continuait à s'enfuir...**

## LE DIABLE-DRAGON ET LES ENFANTS VENDUS

Il était une fois, on ignore dans quel Etat ou dans quel royaume, un vieil homme et sa femme qui n'avaient jamais eu d'enfants.

Un jour, le vieillard alla à la foire. Il y passa quelques jours, acquit tout ce dont il avait besoin pour le ménage, acheta du poisson salé et décida de rentrer chez lui. En chemin, il sentit qu'il avait très soif. Et comme il y avait un puits sur sa route, il s'en approcha et baissa la tête pour boire. A ce moment-là, un diable sortit de l'eau et l'attrapa par la barbe.

– Veux-tu bien me laisser ! s'écria le vieux.

– Non, je ne te laisserai pas, répondit le diable.

– Et pourquoi ça ?

– Donne-moi ce que tu as chez toi de plus précieux, après cela je te laisserai tranquille.

Le vieil homme réfléchit :

– J'ai des chevaux à la maison, prends-les.

– Non, répondit le diable en le tenant toujours par la barbe.

– J'ai aussi des boeufs, prends-les si tu veux.

– Je n'en veux pas, répondit le diable.

Le vieillard énuméra tout ce qu'il avait de plus précieux, mais toutes les fois, le diable répondait « non ». Alors il dit :

– Eh bien, j'ai encore ma vieille épouse. Prends-la si tu veux, et laisse-moi en paix.

– Non, répéta le diable.

« S'il ne prend pas ma femme, pensait le vieux, c'est-à-dire ce que j'ai vraiment de plus précieux et que j'ai laissé en dernier, eh bien, en vérité, je ne sais pas ce qu'il veut ».

– J'en ai assez, dit-il à haute voix, prends ce qu'il te plaît, et redonne-moi ma liberté.

Ils conclurent donc tous les deux un accord écrit, selon lequel le vieillard s'engageait à remettre au diable tout ce que celui-ci exigerait. Sur ce, le diable le laissa partir.

Or, pendant que le vieil homme s'était absenté de la maison, sa femme avait mis au monde deux jumeaux, qui poussaient littéralement à vue d'oeil. Et quand la femme vit son homme, elle courut joyeusement à sa rencontre avec ses deux enfants. Quand le vieillard les vit il faillit s'évanouir. Et il raconta à sa femme l'histoire qui venait de lui arriver.

« Je ne savais pas que nous avions des enfants, conclua-t-il. Où les cacher, maintenant, pour que le diable ne puisse pas s'en emparer ? »

– Eh bien, dit sa femme, nous allons creuser une fosse sous la maison, et nous les y cacherons.

Les deux époux creusèrent une fosse, y déposèrent tout ce qu'il fallait pour manger et pour boire, et ils y installèrent leurs enfants. Après quoi, ils quittèrent leur demeure.

Au bout d'un certain temps, le diable, qui avait pris la forme d'un dragon, arriva dans cette maison. N'y trouvant personne, il s'adressa au tisonnier :

– Tisonnier, tisonnier, où ton maître a-t-il caché ses enfants ?

– Mon maître était un homme très bon, répondit le tisonnier. Il ne se servait de moi que pour attiser le feu, le reste du temps je ne faisais rien, et je ne sais rien.

Voyant qu'il n'obtiendrait pas de réponse du tisonnier, le diable s'adressa au balai :

– Balai, balai, où ton maître a-t-il caché ses enfants ?

– Mon maître était un homme très bon, répondit le balai. Il ne se servait de moi que pour balayer le plancher. Je ne sais rien.

Alors le diable se tourna vers la cognée :

– Cognée, cognée, où ton maître a-t-il caché ses enfants ?

– Mon maître était un homme très bon, dit la cognée, il ne se servait de moi que pour fendre du bois. Le reste du temps je ne faisais rien, et je ne sais rien.

Alors le diable s'adressa au biseau :

– Biseau, biseau, où ton maître a-t-il caché ses enfants ?

– Mon maître était un homme très bon : il ne se servait de moi que pour faire des trous. Je ne sais rien.

– Et pourtant, tu as la tête toute abîmée, dit le diable-dragon. Il ne devait pas être si bon que tu le dis, ton maître.

– Après tout, tu dis peut-être vrai, reconnut le biseau. Ecoute-moi bien : tu vas m'emporter au bout de la maison, et tu vas me jeter en l'air. Je tomberai par terre, et tu creuseras à l'endroit où je me serai enfoncé.

Le dragon exécuta ce que le biseau lui avait dit de faire. Et en effet, il découvrit dans une fosse deux jeunes gens, le frère et la soeur. Il les empoigna et les emporta avec lui. Ayant fait un bon bout de chemin, il se sentit très las, et s'assit par terre pour se reposer. Petit à petit il s'endormit. Tout tristes, le frère et la soeur étaient assis à côté de lui quand un cheval arriva vers eux à toute allure :

– Bonjour, mon beau garçon. Est-ce de bon gré ou de mauvais gré que tu voyages ?

– Oh, bon cheval, c'est de mauvais gré !



– Asseyez-vous sur mon dos, je vous emporterai loin d’ici.

Ils l’enfourchèrent et le cheval partit au galop. Mais au bout d’un moment, le garçon sentit une brûlure à l’épaule. Il se retourna et vit que le dragon les poursuivait et que des flammes s’échappaient de sa gueule. Déjà la queue du cheval était en feu. N’en pouvant plus de douleur, l’animal renversa par terre les deux jeunes gens et continua sa course tout seul. Alors le dragon se jeta sur eux :

– Pourquoi avez-vous écouté cet animal? hurlait-il. Je vais vous dévorer!

Le frère et la soeur le supplièrent de les épargner.

– Bon, je vous pardonne pour cette fois, mais désormais, n’écoutez plus personne.



Il les prit sur lui et continua sa route. Se sentant fatigué au bout d’un certain temps il se coucha par terre et s’endormit. Tout tristes les deux jeunes gens s’assirent à côté de lui. Vint à passer par là un petit veau :

– Bonjour, beau garçon! Est-ce de bon gré ou de mauvais gré que vous voyagez?

– Oh, gentil petit veau! Crois-moi bien que c’est de mauvais gré.

– Asseyez-vous sur moi, répondit l’animal. Je vous emporterai loin d’ici.

Ils grimpèrent sur le dos du petit veau et celui-ci partit au galop. Mais déjà le dragon s’était mis à leur poursuite.

– Oh, petit veau, j’ai l’épaule qui me brûle, cria le garçon. Si tu es perdu, nous le serons aussi.

Et le veau de lui répondre :

– Regarde mon oreille gauche. Tu y trouveras un peigne. Prends-le et agite-le derrière toi.

Le jeune garçon prit le peigne et l’agita derrière lui. Aussitôt une épaisse forêt surgit qui les sépara du dragon. Le petit veau continuait à

s'enfuir, mais le dragon rongea les arbres de la forêt avec ses dents, et il eut tôt fait de les rattraper.

– Oh, petit veau, dit le garçon, mon épaule est toute brûlante. Si tu es perdu, nous le serons aussi.

Et le petit veau de lui répondre :

– Regarde mon oreille droite. Tu y trouveras un petit mouchoir. Prends-le et agite-le devant toi.

Le garçon prit le mouchoir et l'agita, et la mer apparut devant eux. Un pont en or l'enjambait. Ils l'empruntèrent pour atteindre la rive opposée, et le garçon ayant agité le mouchoir encore une fois, le pont disparut. Le dragon resta donc sur la côte d'en face.

S'arrêtant au bord de la mer, le petit veau dit aux deux jeunes gens :

– Je vais vous conduire non loin d'ici dans une maisonnette solitaire. Vous pourrez vous y installer, mais il va falloir que vous m'égorgiez.

Le frère et la soeur éclatèrent en sanglots :

– Mais comment pouvons-nous faire une chose pareille, gentil petit veau ?! C'est toi qui nous a sauvé la vie !

– C'est sans importance, dit la bête. Vous allez m'égorger, et ensuite, vous disposerez chacune de mes épaules dans les quatre coins de la maison.

Les jeunes gens égorgèrent donc le petit veau et se mirent au lit. La nuit, le garçon se réveilla, et il vit qu'à l'entrée de la maison se tenait un beau cheval, tout prêt à être monté et revêtu d'un magnifique harnachement. Vis-à-vis de l'entrée était appuyé au mur le sabre Tranche-lui-même, dans le troisième coin était couché le chien Moustachu, et dans le quatrième se prélassait le chien Flemmard. Le frère réveilla sa soeur, puis il monta le cheval et s'en alla à la chasse, accompagné de ses deux chiens.

Ils vécurent ainsi quelques jours, se nourrissant de ce que rapportait le jeune garçon. Pendant la journée, la jeune fille allait au bord de la mer pour laver la vaisselle et faire la lessive. Un jour le dragon lui cria de la rive opposée :

– Comment avez-vous fait pour traverser la mer ?

– Mon frère possède un mouchoir miraculeux : quand il l'agite, un pont apparaît qui unit les deux côtes.

– Eh bien, continua le dragon, dis à ton frère que tu dois laver ce mouchoir. Tu le prendras et tu feras apparaître le pont. Alors je passerai de ton côté. Nous empoisonnerons ton frère et nous vivrons tous les deux ensemble.

Le lendemain la jeune fille dit à son frère :

– Donne-moi ton mouchoir, cher frère, il est sale, je vais aller le laver.

Ne soupçonnant rien, le garçon donna son mouchoir à sa soeur. Celle-ci alla au bord de la mer, agita le mouchoir et un pont surgit aussitôt qui réunit les deux rivages. Le dragon la rejoignit et ils se mirent tous les deux à comploter contre le jeune garçon.

– Tu vas faire la malade, conseilla le dragon à la fille, et tu diras à ton frère: «J'ai rêvé cette nuit, mon cher petit frère, que si tu m'apportais du lait de louve je guérirais». Il ira à la chasse, et les loups dévoreront ses chiens. Alors nous pourrons en finir avec lui, car c'est dans ses chiens que réside sa force.

Le jour même, quand le jeune homme revint de la chasse, sa soeur lui dit :

– Je suis très malade, mon cher petit frère. Si seulement tu pouvais m'apporter du lait de louve, je suis sûre que je guérirais.

– Mais je t'en apporterai avec plaisir, petite soeur.

Il monta son cheval et arriva jusqu'à un fourré où une louve s'était tapie. A son arrivée, elle s'enfuit, mais Moustachu la rattrapa, et Flemmard la retint. Le jeune homme traya la louve et la laissa partir. Alors celle-ci se retourna et lui dit :

– Merci, beau jeune homme, de m'avoir permis de m'en aller. Je croyais que tu allais me tuer. En récompense, je te fais cadeau de mon louveteau. Et elle ajouta à l'adresse de son petit :

– Tu serviras cet homme comme tu aurais servi ton propre père!

Le garçon retourna chez lui en compagnie de ses chiens et du petit louveteau.

Quand la jeune fille et le dragon l'aperçurent de loin, suivi de trois animaux, le dragon remarqua :

– C'est vraiment très désagréable qu'il ait acquis un serviteur de plus. Il va falloir que tu exiges du lait d'ourse. Et il se transforma aussitôt en aiguille que la jeune fille épingla au mur, et sur laquelle se jetèrent les chiens en aboyant dès qu'ils entrèrent dans la maison. Mécontente, la soeur dit à son frère :

– Pourquoi as-tu besoin de tous ces chiens? On n'a pas un instant de répit avec eux. J'ai rêvé, continua-t-elle, que si tu m'apportais du lait d'ourse, je guérirais aussitôt.

– Eh bien, je t'en apporterai, répondit le garçon. Et le lendemain matin, il enfourcha son cheval et s'en alla dans la forêt. Soudain, il vit une ourse cachée dans les broussailles. A son approche, celle-ci s'enfuit, mais Moustachu



la rattrapa et Flemmard la retint. Le garçon traya la bête et la laissa partir. Alors celle-ci lui dit :

– Merci, beau jeune homme, de m’avoir laissée en vie. Je te donne en récompense mon ourson. Puis, s’adressant à son petit :

– Tu écouteras cet homme comme ton propre père.

Quand la jeune fille et le dragon les virent rentrer à quatre, le dragon chuchota à l’oreille de sa compagne :

– Cette fois-ci demande-lui du lait de renarde. Et il se transforma aussitôt en aiguille, que la fille épingla au mur un peu plus haut que la veille, pour que les chiens ne puissent l’atteindre. Mais quand ils rentrèrent, ils se jetèrent sur elle tout de même. Alors, la fille se mit à pleurer :

– Mais pourquoi as-tu besoin de tous ces chiens? Et elle ajouta: « J'ai rêvé que si tu m'apportais du lait de renarde, je guérirais immédiatement ».

– Je t'en apporterai, répondit le jeune homme. Et il alla se coucher. Le chien Flemmard s'installa auprès de sa tête, Moustachu se coucha à ses pieds, le louveteau et l'ourson s'étendirent de chaque côté de lui. Le lendemain il repartit à la chasse avec tous ses animaux. Une renarde, blottie sous un buisson, décampa dès qu'elle les vit s'approcher, mais Moustachu se mit à sa poursuite, Flemmard la retint, le jeune homme la traça et la laissa partir.

– Merci, beau jeune homme, dit la renarde de m'avoir laissée en liberté. Je croyais que tes chiens allaient me déchirer. En revanche, je te donnerai mon renardeau. Puis, s'adressant à son petit :

– Tu obéiras à cet homme, comme à ton propre père.

Quand le dragon vit que le jeune homme était toujours vivant, et qu'il revenait cette fois avec cinq animaux, il en grinça des dents :

– Tu vas lui dire, recommanda-t-il à la jeune fille, que tu es encore plus malade, et que tu as rêvé qu'il existait dans un certain royaume un sanglier qui laboure la terre avec son mufler, qui sème avec ses oreilles et qui ratisse avec sa queue. Et qu'il y a dans ce royaume un moulin bâti sur douze pierres, où le blé y est moulu de lui-même et où les sacs s'emplissent eux-mêmes de farine. Tu lui diras que s'il pouvait t'apporter de cette farine, tu te ferais cuire un gâteau qui te guérirait sur-le-champ.

Quand la jeune fille fit cette demande à son frère, celui-ci se mit en colère :

– On ne dirait vraiment pas que tu es ma soeur, tu as plutôt l'air de mon ennemie !

– Comment puis-je être ton ennemie, puisque nous sommes seuls au monde ! se récria la fille.

Son frère la crut encore une fois, rassembla ses compagnons et monta son cheval. Il arriva jusqu'au moulin bâti sur douze pierres, et vit qu'il avait douze portes qui s'ouvraient et se refermaient d'elles-mêmes. Il ramassa un peu de farine de dessous la première pierre, voulut pénétrer dans la seconde à travers la seconde porte, mais à ce moment-là, la première se referma et ses animaux restèrent enfermés. Il sortit dans la cour, les siffla, les appela, il les entendait hurler, mais ils n'arrivaient pas à s'échapper. Le pauvre garçon se mit à pleurer. Puis il enfourcha son cheval et rentra chez lui.

Et là, il vit sa soeur qui se promenait bien tranquillement avec le dragon... « Tiens, dit celui-ci en voyant le jeune homme, moi qui avais

justement envie de chair fraîche, ça tombe bien!» Et les deux compères lui ordonnèrent de fendre du bois et d'allumer un feu pour être cuit et mangé.

Le pauvre dut s'exécuter. Il commença à fendre du bois dans la cour, quand un corbeau vola vers lui :

– Patience, jeune homme, patience. Tes bêtes ont déjà rongé deux portes.

Il versa de l'eau dans une grande marmite et la posa sur le feu. Mais il avait fendu exprès du très mauvais bois, afin qu'il ne prenne pas trop vite. Dès qu'une bûche s'allumait, il versait un peu d'eau dessus et sortait dans la cour :

– Patience, jeune homme, patience, croassa le corbeau, tes animaux ont déjà rongé quatre portes.

– Tu ne sais pas faire du feu, remarqua le dragon, et il prit lui-même le tisonnier pour attiser les bûches. Mais dès qu'il eut le dos tourné, le garçon versa de l'eau dans le feu, et ressortit dans la cour, feignant d'aller chercher du bois.

– Patience, jeune homme, patience, car tes amis ont déjà rongé dix portes.

Le jeune homme ramassa le bois le plus pourri qu'il puit trouver et le mit dans le four. Mais au bout de quelque temps, l'eau de la marmite se mit tout de même à bouillir. Quand il sortit, le corbeau lui annonça :

– Tes animaux ont rongé toutes les portes et ils sont en train de se reposer un peu.

Quand l'eau bouillit à gros bouillons, le jeune homme dit au dragon :

– Cher beau-frère, permets-moi de grimper sur ce platane, pour dire adieu au monde entier avant de mourir.

– Je te le permets, répondit le monstre.

Le jeune homme se mit à grimper sur l'arbre, et il posait son pied sur chaque branche, même la plus petite, pour faire traîner le temps. Quand il arriva jusqu'au sommet, le corbeau lui cria :

– Patience, jeune homme, patience, tes animaux vont être là d'une minute à l'autre.

Mais le dragon sortait déjà de la maison :

– Tu vas rester longtemps perché là-haut ? Descends, car je meurs de faim.

Le jeune homme descendit du platane très lentement, posant son pied sur chaque branche pour faire traîner le temps en longueur. Au moment où il mettait pied à terre, un grondement se fit entendre : c'étaient ses animaux qui accouraient vers lui à fond de train.

Alors, il s'écria joyeusement :

– Eh bien, sors, mon beau-frère, je suis prêt!

Et quand le dragon sortit dans la cour :

– Louveteau! Ourson! Moustachu! Flemmard! Taïaut! Taïaut!

Furieux, les animaux se jetèrent sur le dragon et le déchirèrent en morceaux.

Le jeune homme brûla les restes du monstre, et le renardeau en balaya les cendres avec sa queue. Cependant, la fille avait eu le temps d'arracher une dent de la gueule du dragon et elle l'avait soigneusement cachée.

Sur ce, le frère dit à sa soeur :

– Je ne veux plus habiter avec toi. Reste ici, moi, je désire m'installer ailleurs. Puis il confectionna deux seaux, les suspendit au platane et s'adressa à la mauvaise fille :

– Quand tu pleureras sur mon sort, ce seau sera plein de larmes. Et quand tu pleureras en pensant au dragon, celui-ci sera plein de sang.

Puis il monta sur son cheval, rassembla ses fidèles compagnons et se mit en route en quête de bonheur. Il arriva dans une ville inconnue, où il y avait un puits dans lequel s'était établi un monstre à douze têtes. Toutes les fois que les habitants avaient besoin d'eau, ils devaient emmener avec eux une jeune fille : le monstre la dévorait, et c'était seulement à ce prix que les gens avaient le droit de puiser de l'eau. Vint enfin le tour de la fille du tsar, et sur ces entrefaites, le jeune homme fit son entrée dans la ville. Ayant appris la chose, il dit aux habitants :

– Je peux aller me battre avec ce monstre!

– Justement, le tsar a promis sa fille et la moitié de son royaume à celui qui tuerait le monstre, lui répondit-on.

Peu après on emmena la jeune princesse au puits. Elle était parée de ses plus beaux atours. Le jeune homme la suivait, accompagné de son cheval et de ses animaux. A peine le monstre fut-il sorti du puits, que le jeune homme commanda :

– Mon sabre Tranche-lui-même, coupe-lui toutes ses têtes, Louveteau, Ourson, Moustachu et Flemmard, foncez sur lui!

Le dragon fut mis en pièces. On ramassa ses restes, on les brûla, et le renardeau balaya les cendres avec sa queue. Tout le monde se mit à remercier le courageux garçon. Quant à la fille du tsar elle lui fit cadeau d'une bague.

Puis toute la petite troupe se dirigea vers le palais du tsar. Le chemin était long à faire, et, se sentant fatigué, le jeune homme se coucha sur l'herbe pour prendre un peu de repos. Alors un des serviteurs de la princesse saisit le sabre du jeune homme et commanda :

– Sabre Tranche-lui-même, coupe-le en morceaux.

En un instant, il ne resta du garçon que quelques morceaux. Les animaux s'étaient tous endormis et n'avaient rien entendu. Le serviteur dit alors à la princesse :

– Tu diras à ton père que c'est moi qui t'ai sauvé la vie. Sinon, il t'arrivera la même chose qu'à ce gars.

La fille du tsar prit peur et donna son consentement. Ils revinrent tous deux au palais, et le tsar, tout joyeux, offrit à son serviteur de beaux habits et commanda les réjouissances du mariage.

Quand le chien Flemmard se réveilla, il ne vit son maître nulle part. Il prévint aussitôt de la chose les autres animaux et ils tinrent conseil tous ensemble. Le plus agile étant le renardeau, ils l'envoyèrent puiser de l'eau miraculeuse et lui dirent de rapporter aussi une pomme. Le renardeau trouva le puits d'eau miraculeuse ; auprès du puits poussait un jeune pommier. Mais il était gardé par un énorme soldat qui brandissait sans cesse son épée ; même une mouche n'aurait pu passer au-dessus du puits. Le renardeau décida d'user de finesse : il se mit à boîter et fit quelques pas maladroits auprès du puits. Le soldat, pensant qu'il le rattraperait facilement, le poursuivit. Le renardeau l'emmenait toujours plus loin, puis il se retourna brusquement, fonça sur le puits, prit un peu d'eau dans une bouteille, cueillit une pomme et disparut. Le soldat resta sur place les yeux écarquillés de surprise.

Le renardeau rejoignit ses compagnons. Moustachu arrosa d'eau les restes du jeune homme et celui-ci redevint vivant. Ensuite il mangea la pomme et se fit encore plus fort et plus beau qu'auparavant. Puis il se leva en disant :

– Comme j'ai dormi longtemps !

– Tu dormirais encore, si nous ne t'avions apporté de l'eau et une pomme miraculeuses, lui dirent ses amis.

Quand ils racontèrent à leur maître tout ce qui s'était passé, il fut décidé que celui-ci se transformerait en vieillard et irait au palais du tsar. Quand il s'y présenta, les laquais ne voulurent pas le laisser entrer, mais la jeune fille qui l'avait vu par la fenêtre ordonna aux serviteurs de lui ouvrir. Il entra, enleva sa chapka, alors la princesse vit qu'il portait au doigt la bague dont elle lui avait fait cadeau.

– Voilà mon mari, dit-elle à son père. C'est lui qui m'a sauvé la vie. Quant à ce misérable, ajouta-t-elle en montrant son serviteur, il a tué mon mari, et il m'a forcé à dire qu'il avait triomphé du monstre.



Alors le tsar ne se tint plus de colère. Il ordonna qu'on lui amène un cheval qui n'avait jamais été monté, on attacha l'homme à sa queue, et le cheval partit au galop à travers les champs.

Puis on se mit à table et on fêta le mariage des deux jeunes gens.

Le temps s'écoula. Un jour, le jeune homme se souvint de sa soeur. Il donna l'ordre de seller son cheval, et il alla la trouver, accompagné de tous ses animaux. Quand il arriva dans la cour de sa demeure, il vit que le seau du dragon était plein de sang. Quant au sien, il était complètement desséché. Il comprit que sa soeur ne pouvait oublier le dragon jusqu'à maintenant et lui en fit le reproche :

– Puisque tu es si méchante, jamais plus je ne reviendrai te voir !

Elle éclata en sanglots et le supplia si longtemps de la prendre avec lui qu'il finit par consentir.

Quand ils rentrèrent au palais, elle réussit à cacher sous l'oreiller de son frère la dent du dragon, qu'elle gardait depuis le jour où celui-ci avait été dévoré par les bêtes. Le soir venu, le jeune homme se coucha, mais il mourut pendant la nuit. Au matin, sa femme, étonnée de son silence et pensant qu'il était fâché et qu'il ne voulait pas lui adresser la parole, lui demanda pourquoi il se taisait. Ne recevant aucune réponse, elle lui prit la main : celle-ci était de glace. Aux cris qu'elle poussa accourut Moustachu. Il lécha son maître, le jeune homme ressuscita, mais le chien tomba raide mort. Alors accourut Flemmard. Il lécha le cadavre de Moustachu, ce dernier devint vivant, mais Flemmard mourut aussitôt. Le jeune tsar commanda à l'ourson :

– Lèche Flemmard !

L'ours s'exécuta : Flemmard ressuscita, mais l'ourson tomba inanimé. Vint le tour du renardeau. « Mais si je lèche l'ourson, se dit-il, qui donc me lèchera, moi ? » Alors il déposa le corps de l'ourson sur le seuil, le lécha, et se sauva vite de la chambre : la dent sauta à sa poursuite, mais resta enfoncée dans la porte.

Quand ils se réunirent de nouveau et constatèrent qu'ils étaient tous vivants, ils attachèrent la soeur du jeune homme à la queue d'un cheval et le firent galoper à travers champs.

Maintenant ils vivent tous ensemble en grande amitié et sont tous très heureux.



... P'enfant trouva une petite vieille, qui était la mère du Soleil...

## LES SEPT FRERES CORBEAUX ET LEUR SOEUR

Il était une fois un homme et une femme qui avaient sept fils. Les frères étaient tout le temps à se disputer et à se battre, et leur mère était très mécontente de leur conduite.

Un jour que leur père était allé dans la forêt pour couper du bois, sa femme gronda très fort ses enfants. Elle était si fâchée qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait et, dans sa colère, elle souhaita qu'ils se transforment en corbeaux. A peine avait-elle fini sa phrase que ses sept fils prirent la forme de corbeaux et s'envolèrent dans la forêt. Il y avait là-bas une maison abandonnée dans laquelle ils s'installèrent. Et là, il arriva qu'ils redevinrent des hommes. Ils restèrent donc dans cette habitation et se mirent à travailler ensemble.

L'un des jeunes gens était particulièrement habile. Il fabriqua des fusils pour tous ses frères, et ils allaient à la chasse tous les jours. Ils avaient donc toujours de la viande fraîche, et ils confectionnaient eux-mêmes tout ce dont ils avaient besoin.

Mais leur mère n'arrêtait pas de pleurer depuis le jour où ses fils s'étaient envolés de la maison. Peu après cet événement, elle mit au monde une fille. Treize années s'écoulèrent. La fillette était déjà assez grande pour aller faire paître les bestiaux, mais les enfants du village se moquaient d'elle et la surnommaient « la corneille » à cause de ses frères.

Un jour, l'enfant décida de partir à travers le monde à la recherche de ses frères. Elle s'en alla dans la forêt et arriva si loin qu'elle ne put trouver le chemin du retour. Elle erra quelque temps et finit par tomber sur une maisonnette dans laquelle habitait la mère du Croissant de Lune.

– D'où viens-tu, ma petite ? lui demanda la vieille femme. Reste ici, si tu veux, tu vivras avec moi.

– Je ne peux pas, répondit la fillette, je dois absolument trouver mes frères.

– Je ne sais pas où ils sont, dit la mère du Croissant de Lune. Je le demanderai à mon fils quand il rentrera, il doit le savoir.

Quand le Croissant de Lune rentra chez lui, sa mère s'enquit auprès de lui s'il savait où étaient les sept frères.

– Je n'ai jamais été là-bas, mais je crois qu'ils habitent au pays où se promène le Soleil.

Le lendemain matin, la mère du Croissant donna à déjeuner à la jeune fillette, et pria son fils d'accompagner celle-ci jusqu'à la maison du Soleil. Là aussi, l'enfant trouva une petite vieille, qui était la mère du Soleil.

- Où vas-tu, mon enfant ? demanda la vieille femme.

- Je cherche mes frères que ma mère a maudits et qui se sont transformés en corbeaux.

- Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire, dit la femme. Peut-être que le Soleil est au courant.

Quand le Soleil rentra, sa mère lui demanda s'il avait entendu parler des sept corbeaux.

- Non, jamais, répondit le Soleil. Il est possible que je n'ai pas eu encore l'occasion de chauffer ce pays.

La mère du Soleil donna à manger à la petite fille et dit à son fils d'accompagner l'enfant jusqu'à la demeure de la mère du Vent. Celle-ci la nourrit à son tour et lui demanda où elle allait.



- Je cherche mes frères, répondit la fillette.

La mère du Vent n'avait jamais entendu parler des sept corbeaux, mais quand son fils rentra, elle lui demanda s'il savait où trouver les frères.

- Oui, je sais, répondit le Vent. Justement, je viens d'être trempé par la pluie : j'ai enlevé mes savates et je les ai mises à sécher auprès de leur cheminée. Et je suis rentré pour me reposer.

- Il y a une jeune fille ici qui dit que ce sont ses frères. Il faudra que tu lui montres la route demain matin, dit sa mère.

Le lendemain, la mère du Vent donna à la fillette son petit déjeuner, puis le Vent l'installa sur ses épaules et l'emporta jusqu'à la maison où logeaient ses frères. Mais ils n'étaient pas chez eux : sans doute étaient-ils partis à la chasse. Le Vent laissa la fillette toute seule, décrocha ses savates et s'en alla se promener par le monde.

A midi, les frères rentrèrent déjeuner. Le plus jeune, celui qui ce jour-là avait préparé à manger, sortit un plat du four et remarqua que quelqu'un y avait touché.

– Dites donc, frères, s'exclama-t-il, il me semble bien que quelqu'un a goûté notre déjeuner !

– Mais qui cela pourrait-il être ? s'étonnèrent les autres. Voilà combien de temps que nous habitons ici, et nous n'avons jamais vu personne.

Après le repas, ils retournèrent dans la forêt. Il ne resta que celui qui était chargé de préparer le dîner. Sa besogne finie il alla rejoindre ses frères. A peine la porte eut-elle claqué derrière lui que la jeune fille, qui s'était tapie sous le lit du cadet, sortit de sa cachette, mangea un peu du plat qui était préparé et se cacha de nouveau, mais cette fois-ci, sous le lit de l'aîné. Quand ils furent tous réunis de nouveau autour de la table, celui qui avait préparé le dîner remarqua que quelqu'un en avait mangé une part. Mais les autres ne voulurent pas le croire.

Après le dîner, les sept frères se couchèrent. Cette nuit-là l'un d'eux vit en rêve qu'une soeur leur était née, et qu'elle était venue les visiter. Au matin, comme ils se racontaient leurs rêves les uns aux autres, celui-là leur fit part de son rêve à lui. Ayant pris leur petit déjeuner et préparé le repas de midi, les jeunes gens s'en allèrent à leurs occupations habituelles. Alors la jeune fille sortit de sa cachette, mangea un petit peu, et alla s'installer sous le lit du troisième frère. A midi, les garçons rentrèrent déjeuner.

– Mes frères, cette fois-ci encore, quelqu'un a goûté notre déjeuner, remarqua celui qui l'avait fait cuire.

– Mais qui est-ce qui peut bien toucher à notre déjeuner, si nous ne voyons personne depuis des années que nous sommes ici, s'écrièrent les jeunes gens. Le soir, quand ils rentrèrent dîner la même chose se répéta : quelqu'un y avait goûté.

– C'est trop fort, ça ! se dirent-ils. Il se passe quelque chose d'extraordinaire, il faut chercher dans la maison.

Ils explorèrent tous les recoins de leur demeure et finirent par chercher sous les lits. Et c'est là, sous le lit du troisième frère, qu'ils découvrirent la jeune fille.

– Sors de ta cachette, fillette ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je cherche mes frères, que ma mère a maudits et qui se sont transformés en corbeaux. C'est mon père qui m'a raconté cette histoire, mais il n'était pas à la maison le jour du malheur, car il avait été couper du bois dans la forêt.

– Mais si tes frères sont devenus des corbeaux, pourquoi as-tu abandonné ton père ? demanda l'un des jeunes garçons.

– Parce que les enfants des voisins me traitaient de corneille quand je menais les bêtes au pâturage.

Alors les frères s'assurèrent que la jeune fille disait la vérité et qu'elle était bel et bien leur soeur.

– Reste ici, lui proposèrent-ils, tu vivras avec nous. Tu nous prépareras à manger, et nous, nous irons tous ensemble à la chasse.

La jeune fille resta donc chez ses frères. Ceux-ci étaient très gentils avec elle, ils la gâtaient et la revêtaient de beaux vêtements comme il convient à une belle et gentille fille. Elle vécut ainsi près de trois ans. Mais un jour, un malheur survint dans la forêt : ses frères tuèrent une chèvre sauvage qui, en vérité, n'était pas une chèvre, mais la fille de la commère Yaga. Et celle-ci jura qu'elle se vengerait. Un jour que la jeune fille était seule à la maison, la vieille sorcière lui montra à travers les vitres de la fenêtre un collier de corail :

– Belle jeune fille, veux-tu acheter ce collier de corail ?

– Oui, je veux bien, répondit la jeune fille. Elle tendit l'argent à la commère qui s'en alla bien vite. Mais à peine la jeune fille eut-elle attaché le collier autour de son cou qu'elle tomba étranglée.

Quand les jeunes gens rentrèrent chez eux, ils trouvèrent leur soeur couchée inanimée sur le plancher. Mais comme ils s'y connaissaient un peu en médecine, ils trouvèrent la cause de son mal : ils détachèrent son collier et elle reprit ses esprits. D'abord, elle se mit à respirer tout doucement, alors ses frères lui frottèrent tout le corps énergiquement et c'est ainsi qu'ils la sauvèrent de la mort. Ils lui recommandèrent bien de ne jamais se montrer à personne.

Au bout de six mois, la vieille sorcière Yaga revint la trouver et lui proposa une belle pomme.

La jeune fille acheta le fruit, en mordit un morceau et tomba raide par terre.

Rentrés des champs, ses frères la trouvèrent inanimée, mais cette fois-ci, ils ne purent rien découvrir. Ils étaient affreusement chagrinés, mais que pouvaient-ils faire ? Ils fabriquèrent un cercueil en cristal auquel ils fixèrent des chaînes d'argent, et ils y déposèrent le corps de leur soeur. Mais ils ne mirent pas le cercueil en terre : ils l'accrochèrent par ses chaînes à deux arbres, comme un berceau, après quoi ils moururent eux-mêmes de chagrin et du désespoir d'avoir perdu leur soeur.

Sur ces entrefaîtes le fils d'un tsar, encore célibataire, vint à passer par là. Cela faisait trois mois qu'il errait dans cette forêt, car parti à la chasse



accompagné de son serviteur, il s'était égaré. Ils avaient passé la nuit non loin de l'endroit où les sept frères avaient suspendu le cercueil de leur soeur. Au matin, le jeune homme, qui avait remarqué pendant la nuit que quelque chose brillait entre les arbres, emmena son serviteur pour découvrir la cause de cet éclat. Ils trouvèrent le cercueil en cristal, et quand ils l'eurent ouvert, ils y virent une belle jeune fille. L'ayant examinée attentivement, ils comprirent qu'elle n'était pas encore morte, car on sentait encore un peu de chaleur dans sa poitrine.

Le fils du tsar ordonna à son serviteur de descendre le cercueil. Celui-ci détacha une chaîne, mais elle lui glissa entre les mains, et le cercueil

tomba par terre si violemment que le petit morceau de pomme fut rejeté de la bouche de la jeune fille. Elle se leva et raconta aux deux jeunes gens ce qui lui était arrivé. Ensuite, ils enterrèrent les sept frères qui gisaient non loin de là et revinrent tous les trois dans la ville qu'habitait le fils du tsar.

Peu de temps après, les deux jeunes gens se marièrent. Cependant le tsarévitch avait une marâtre qui le détestait, et un jour elle dit à son époux le tsar :

– Te rends-tu compte de ce qu'a fait ton fils ? Il a trouvé une espèce de mendicante à laquelle il s'est marié ! Nous ne pouvons tout de même pas la garder chez nous !

Cette mauvaise femme voulait absolument se défaire de sa belle-fille, mais elle ne pouvait y parvenir car le fils du tsar était très amoureux de sa femme, et la gardait comme la prunelle de ses yeux.

– Il faut que tu te débarrasses de tous les deux, disait la femme à son mari le tsar ; fais-les pendre ou fais-les fusiller ! Si tu ne m'obéis pas, je ne serai plus ta femme, et tu ne seras plus mon mari.

Le tsar fut bien obligé de céder.

– Ecoute-moi, dit-il à son fils. Si tu ne ramènes pas ta femme là où tu l'as prise, si tu ne la tues pas, et si tu ne me rapportes pas son coeur, ses yeux, et ses deux bras jusqu'aux coudes, je me verrai forcé de te tuer !

Le tsarévitch était un fils obéissant. Il pleura à chaudes larmes, mais il emmena sa femme dans la forêt. Le chien de son père les ayant suivis, il le tua d'un coup de fusil, et en sortit le coeur et les yeux. Seulement, il ne savait pas où il pourrait bien trouver des bras pour ne pas couper ceux de sa femme. Cependant celle-ci le lui proposa elle-même :

– Du moment que tel est mon destin et que je dois souffrir, tranche-moi les bras. Autrement c'est toi qui devras périr !

Ils pleurèrent amèrement tous les deux pendant que le tsarévitch coupait les bras de sa femme. De si beaux bras blancs ! Mais il n'y avait aucune issue à leur situation.

Ayant dit adieu à sa femme, le jeune homme alla porter à son père et à sa marâtre les bras, les yeux et le coeur de sa compagne bien-aimée. Qu'allait-elle faire maintenant, la malheureuse, privée de ses deux bras ? ! Elle ne pouvait même plus se nourrir.

En effet, la pauvre jeune femme erra longtemps dans la forêt et finit par arriver jusqu'à une rivière : elle y but un peu d'eau et s'allongea pour se reposer. Et il arriva par hasard que le moignon de l'un de ses bras qui était enveloppé d'un morceau de toile trempa dans l'eau de la rivière : en un



instant son bras repoussa. Alors la jeune femme baigna son autre bras qui repoussa à son tour. Maintenant, décida-t-elle, je vais aller m'installer dans la maisonnette où j'ai vécu avec mes frères.

Elle était très inquiète, cependant, car elle attendait un enfant, et elle se demandait comment ils allaient vivre tous deux, abandonnés de tout le monde. Si ce n'était ce bébé à venir, elle serait restée ici toute seule, se disait-elle, jusqu'à la fin de ses jours.

Au bout d'un certain temps elle mit au monde deux jumeaux, mignons comme tout. L'un d'eux portait sur le front le signe du Soleil, et l'autre celui d'un Croissant de Lune.



Les années s'écoulèrent et le vieux tsar et sa femme vinrent à mourir. Leur fils monta sur le trône, mais l'absence de sa femme lui causait un grand chagrin. « Si seulement je savais où elle peut bien être, pensait-il, je la ramènerais ici, bien qu'elle n'ait plus de bras, et je la nourrirais de mes propres mains, car c'est de mes propres mains que je l'ai rendue infirme! »

– Allons la chercher! s'adressa-t-il un jour à son serviteur.

Et ils s'en allèrent tous deux dans la forêt, et arrivèrent jusqu'à l'endroit où il l'avait découverte autrefois couchée dans un cercueil de cristal. La nuit tombait, et le tsar se souvint qu'il y avait non loin de là une maisonnette, dans laquelle avaient vécu les sept frères corbeaux. Les deux hommes s'y dirigèrent avec l'intention d'y passer la nuit. La demeure était occupée par une femme et ses deux enfants. Elle installa le tsar sur un lit de planches, le serviteur se coucha par terre, les enfants occupèrent leur lit habituel, et elle-même s'étendit sur un banc. Une bougie brûla toute la nuit dans la pièce.

Le jeune tsar était confortablement installé, il dormait très bien, et tout en dormant, laissait pendre son bras jusqu'à terre. Quant à son serviteur, le

plancher étant très dur, il dormit mal et se réveilla plusieurs fois. Et une fois, alors que l'un des enfants s'était mis à pleurer et appelait sa mère, il entendit que celle-ci répondait :

– Tout de suite, mon enfant, je viens. Je vais seulement remettre sur le lit le bras de ton père.

Au matin, la jeune femme se leva la première pour préparer le petit déjeuner. Après s'être réconforté, les deux hommes prirent congé de leur hôtesse et continuèrent leurs recherches. En route, le tsar dit à son serviteur :

– Que ma vie est pénible ! Tu sais, si seulement je pouvais voir ma femme, il me semble qu'un poids énorme me tomberait du cœur.



– Est-ce que vous pourriez la reconnaître si vous la voyiez ? demanda son compagnon.

– Mais bien sûr que je la reconnaîtrais, répondit le jeune tsar. Justement la femme chez laquelle nous avons passé la nuit lui ressemble beaucoup, seulement, ma femme à moi est privée de ses deux bras.

– Alors, pourquoi a-t-elle dit cette nuit, alors que vous avez rejeté votre bras hors du lit pendant votre sommeil « tout de suite, mon enfant, ne pleure pas, je vais seulement remettre sur le lit le bras de ton père ».

– Tu sais ce que nous allons faire ? proposa le tsar. Ce soir, nous irons la trouver de nouveau, et nous passerons la nuit chez elle.

Quant à la jeune femme, elle fut envahie d'une immense tristesse quand elle comprit que son hôte, qu'elle avait accueilli avec une si grande joie, ne l'avait pas reconnue, et qu'il était reparti dans la forêt. Sans doute ne le reverrait-elle jamais. Si seulement il pouvait revenir encore une fois, ne serait-ce que pour lui demander qui elle était et d'où elle venait. Maintenant, tout espoir était perdu de revoir jamais son bien-aimé, sans lequel elle se sentait si seule.

Quand le soir tomba, les deux jeunes hommes revinrent chez elle. Elle frissonna de joie en les voyant, pressentant que quelque chose de merveilleux

devait lui arriver. Elle les installa pour la nuit comme elle l'avait fait la veille, et quand le tsar sortit son bras du lit pendant son sommeil, elle se leva, et le remit le long de son corps. Alors le jeune homme l'attira à lui et lui demanda d'une voix caressante :

– Pourquoi es-tu si attentive à mon égard, jeune femme ?

– Mais tu es mon mari, c'est toi qui m'as tranché les bras, répondit-elle vivement, toute heureuse qu'il lui ait enfin posé une question.

– Comment se fait-il alors que tes bras aient repoussé ?

– Je les ai trempés dans une rivière miraculeuse.

– Et ces enfants ?

– Ce sont nos enfants, nos deux jumeaux !

Après ces paroles, le tsar revint dans son royaume avec son épouse, et ils se jurèrent de ne plus jamais se séparer !

## TELESSIK

Il était une fois un vieux et une vieille. Ils n'avaient jamais eu d'enfants, ce dont ils étaient fort affligés. « Nous sommes bien malheureux, disaient-ils, nous n'avons personne pour veiller sur nous ». Un jour, la vieille femme dit à son mari :

– Tu devrais aller dans la forêt me couper une bûche et me faire un berceau : j'y déposerais la bûche et je la bercerais. Cela me ferait au moins une distraction !

Le vieux fut long à consentir, mais sa femme le supplia si longtemps qu'enfin il céda. Il alla dans la forêt, tailla une bûche et fabriqua un berceau. La vieille y déposa la bûche et se mit à la bercer en fredonnant tout doucement :

Fais dodo, mon tout petit,  
Je t'ai fait une bonne bouillie,  
Tu la mangeras,  
Quand tu t'éveilleras.

Elle la berça toute la journée, et le soir venu, les deux époux allèrent se coucher. Quelle fut donc leur surprise, le lendemain matin, quand ils découvrirent que la bûche s'était transformée en petit garçon. Ils s'en réjouirent infiniment et le nommèrent Télessik.

L'enfant grandissait et se faisait si mignon que les deux bons vieux ne se lassaient pas de l'admirer.

Un jour, Télessik dit au vieillard :

– Père, faites-moi une petite barque en or et une rame en argent : j'irai à la pêche et vous aurez toujours du poisson frais.

Le vieux fit au petit garçon une barque en or et une rame en argent : on mit la barque à l'eau, Télessik sauta dedans, et le voilà parti en quête de poisson. Il en rapporta beaucoup et retourna à la rivière. Il fit ainsi plusieurs fois la navette pendant la journée. Sa mère qui lui avait préparé une collation lui dit :

– Ecoute-moi bien, Télessik. Sitôt que je t'aurai appelé, tu ramera vers le rivage. Mais si c'est quelqu'un d'autre, continue ton chemin.

Un peu plus tard, elle lui prépara son déjeuner, l'apporta au bord de la rivière, et se mit à appeler l'enfant :

Mon cher petit Télessik,  
Vogue vite vers le rivage,  
Tu auras à boire et à manger.

Télessik l'entendit aussitôt :

– Dépêche-toi, ma petite barque, ramons vers le rivage. C'est ma chère maman qui m'a apporté mon déjeuner.

Il aborda, but et mangea copieusement, repoussa ensuite de sa rame d'argent la petite barque en or et continua sa pêche.

Mais un serpent ailé avait entendu la mère de Télessik appeler son fils. Il rampa alors vers le rivage et de sa grosse voix se mit à appeler l'enfant :

Mon cher petit Télessik,  
Vogue vite vers le rivage,  
Tu auras à boire et à manger.

– Oh, s'écria Télessik, ce n'est pas la voix de ma maman, ne t'arrête pas, ma petite barque, continuons à voguer.

Il donna un coup de rame et s'éloigna. Le serpent attendit longtemps au bord de l'eau, mais fut bien obligé de s'en aller.

Au bout d'un certain temps, la mère de Télessik lui prépara son dîner et alla le lui porter à la rivière. Elle chanta sa chanson et Télessik aborda. Il but et mangea copieusement, donna à sa mère tout le poisson qu'il venait de pêcher, puis il repoussa sa barque et partit de nouveau sur la rivière.

Alors le serpent revint au bord de l'eau et de sa grosse voix renouvela ses appels :

Mon cher petit Télessik,  
Vogue vite vers le rivage,  
Tu auras à boire et à manger.

Mais Télessik comprit bien que ce n'était pas la voix de sa mère et il donna un coup de rame en s'écriant :

– Allons nous-en, ma petite barque, allons-nous en au plus vite!  
Et la barque s'éloigna.

Voyant qu'il ne réussirait pas à tromper Télessik, le serpent ailé alla trouver un forgeron :

– Forgeron, forgeron! Forge-moi une voix aussi flûtée que celle de la mère de Télessik.



Le forgeron lui forgea une voix plus douce. Le serpent revint au bord de l'eau et se mit à appeler le petit garçon :

Mon cher petit Télessik,  
Vogue vite vers le rivage,  
Tu auras à boire et à manger.

Cette fois-ci, Télessik crut que c'était sa mère.

– Dépêche-toi, ma petite barque, ramons vers le rivage. C'est ma chère maman qui m'a apporté à manger.

Mais à peine eut-il abordé, que le serpent se jeta sur lui et l'emporta.

Arrivé avec son fardeau devant sa maison, le serpent ailé s'arrêta :

– Hélène-serpentette, ouvre-moi la porte, cria-t-il à sa fille.

Hélène lui ouvrit et ils entrèrent.

– Hélène-serpentette, dit-il, allume le four et fais-le chauffer si fort, si fort que les briques en éclatent. Quand il sera bien chaud tu y feras cuire Télessik. Pendant ce temps-là, j'irai chercher mes amis et nous nous régalerons ce soir.

Et il s'en alla convier ses hôtes.

Ayant chauffé le four si fort, si fort, que les briques en éclatèrent, Hélène-serpentette dit au petit garçon :

– Télessik, assieds-toi sur la pelle.

– Je ne peux pas, répondit l'enfant, je ne sais pas comment m'y prendre.

– Mais tu n'as qu'à t'asseoir.

Alors Télessik posa sa main sur la pelle.

– C'est comme ça qu'il faut faire ?

– Mais non, voyons, il faut s'asseoir !

Alors il posa sa tête sur la pelle.

– Comme ça ?

– Mais je te dis de t'asseoir !

– Eh bien, tu n'as qu'à me le montrer toi-même, dit le garçon, du moment que je ne sais pas comment m'y prendre.

Hélène-serpentette s'assit sur la pelle pour montrer à Télessik comment il fallait faire. Aussitôt, Télessik attrapa la pelle et la jeta dans le four qu'il prit soin de fermer avec le bouchoir. Ensuite il sortit, ferma la porte à clef et grimpa sur un immense érable qui poussait à côté de la maison.

Peu de temps après, le serpent revint avec ses amis.

– Hélène-serpentette, ouvre-nous la porte.

Personne ne répondit.

– Hélène-serpentette, je te dis de m'ouvrir !

Rien. Pas de réponse.

– La voilà encore partie quelque part, grommela le serpent.

Il ouvrit lui-même, fit entrer ses convives et les invita à se mettre à table. Ensuite il enleva le bouchoir et retira du four ce qu'il croyait être Télessik en rôti. Il le proposa à ses hôtes. Après avoir bien bu et bien mangé, la joyeuse compagnie sortit dans le jardin, et les voilà tous à se rouler dans l'herbe en criant :

– On va se rouler, on va se traîner, maintenant qu'on a mangé Télessik !

– Oui, c'est ça, leur lança Télessik du haut de son arbre. Roulez-vous et traînez-vous, maintenant que vous avez mangé Hélène-serpentette.

« D'ou vient cela ? » s'étonnèrent les serpents. Ils continuèrent cependant à se vautrer dans l'herbe.

– On va se rouler, on va se traîner, maintenant qu'on a mangé Télessik.

– Oui, bien sûr, leur cria Télessik, vous pouvez vous rouler et vous traîner maintenant que vous avez dévoré Hélène-serpentette !



– Mais qu'est-ce que cela peut bien être? se demandaient les serpents. Ils se mirent à chercher tout autour et découvrirent Télessik, assis sur l'érable. Alors il se jetèrent sur l'arbre et se mirent à le ronger. Mais malgré tous leurs efforts, ils n'arrivèrent qu'à se casser les dents: l'arbre était trop dur. C'est pourquoi ils coururent chez le forgeron:

– Forgeron, forgeron! Forge-nous des dents telles, que nous puissions ronger l'érable sur lequel s'est installé Télessik.

Le forgeron leur forgea de nouvelles dents. Ils se remirent à l'oeuvre et allaient déjà réussir à ronger l'arbre, quand une volée d'oies sauvages vint à passer au-dessus de l'érable. Télessik se mit à les prier:

Mes gentilles oies, petites amies,  
Ramenez-moi à mon logis,  
Où mes deux vieux m'attendent.  
Vous pourrez y boire et manger,  
Et dans la cour vous promener.

Les oies qui étaient en tête lui répondirent :

– Adresse-toi à celles du milieu. Peut-être te prendront-elles.

Les serpents continuaient à ronger.... Mais voilà qu'une seconde volée d'oies passa au-dessus de Télessik. Celui-ci répéta sa demande :

Mes gentilles oies, petites amies,  
Ramenez-moi à mon logis,  
Où mes deux vieux m'attendent.  
Vous pourrez y boire et manger,  
Et dans la cour vous promener.

– Adresse-toi aux dernières, répondirent les oies. Elles te prendront.

L'arbre commençait déjà à craquer. De temps en temps les serpents se reposaient, et puis ils se remettaient à ronger... Mais voilà qu'une troisième volée d'oies sauvages passa au-dessus de l'enfant. Il se mit à les supplier :

Mes gentilles oies, petites amies,  
Ramenez-moi à mon logis,  
Où mes deux vieux m'attendent.  
Vous pourrez y boire et manger,  
Et dans la cour vous promener.

Mais celles-ci répondirent la même chose :

– Les dernières te prendront.

L'arbre était sur le point de tomber et le pauvre petit garçon allait être perdu ! Mais soudain, il aperçut un tout petit oison qui volait tout seul. Il était resté en arrière des autres et il avait à peine les forces de continuer son vol. Télessik l'implora :

Petit ami, petit oison,  
Ramène-moi à la maison,  
Où mes deux vieux m'attendent.  
Tu pourras y boire et manger,  
Et dans la cour te promener.

– Assieds-toi sur mon dos, répondit l'oison, et il l'emporta. Mais le malheureux était si fatigué qu'il volait très bas et le serpent se mit à sa poursuite. Il fit tout son possible pour le rattraper, mais, heureusement,



n'y réussit point. L'oison rapporta Télessik sain et sauf à la maison et le déposa au bord du toit.

Assis sur le toit, Télessik écoutait attentivement tout ce qui se passait dans la maison. La vieille avait préparé des petits pâtés et il l'entendit les sortir du four et en donner à son mari :

- Tiens, mon bon vieux, un petit pâté pour toi et un pour moi.
- Et pour moi ? demanda Télessik.
- Tu entends, vieux, on dirait qu'il y a quelqu'un ici.
- Mais non, répondit le vieillard, c'est le vent.
- Eh bien, tiens, un petit pâté pour moi et un pour toi.
- Et pour moi ? répéta Télessik.



- Tout de même, il y a quelqu'un ici, dit la vieille en regardant par la fenêtre. Et elle aperçut Télessik, assis sur le toit. Alors les deux bons vieux sortirent en courant, prirent Télessik dans leurs bras et, tout joyeux, le rapportèrent à la maison.

A ce moment-là, la vieille femme vit une petite oie qui se promenait dans la cour.

- Oh, s'écria-t-elle, une oie dans notre cour ! Je vais bien vite l'attraper et lui tordre le cou !

- Oh non, maman, s'empressa de dire Télessik, ne faites pas une chose pareille : au contraire, donnez à boire et à manger à cette petite oie, car c'est elle qui m'a sauvé la vie.

On donna à la petite oie à boire et à manger et on lui mit un peu de millet sous les ailes pour la route. Alors elle s'envola.

Et voilà la fin de l'histoire qui, je crois, vaut bien une galette !



... à ce moment-là, le dragon apparut dans la cour...

## KOTIGOROCHKO OU LE PETIT-POIS-QUI-ROULE

Il était une fois un homme et une femme qui avaient six garçons et une fille. Un jour que les frères se préparaient à aller labourer dans les champs, ils prièrent leur soeur de leur apporter à dîner un peu plus tard.

« Mais je ne sais pas dans quel champ vous allez » répondit la jeune fille.

– Nous allons traîner notre charrue, lui expliquèrent ses frères, tu n'auras qu'à suivre le sillon.

Mais un méchant dragon qui avait surpris leur conversation effaça la trace laissée par la charrue, et en fit une nouvelle qui menait jusqu'à sa demeure. Quand la jeune fille sortit de la maison pour aller au champ, elle suivit le sillon qu'avait tracé le dragon et arriva jusque chez lui. Le monstre n'attendait que cela : il s'empara aussitôt de la jeune personne.

Le soir venu, les six garçons rentrèrent chez eux et se plainquirent à leur mère :

– Nous avons labouré toute la journée et vous n'avez même pas songé à nous envoyer quelque nourriture !

– Mais comment, mes enfants ! Votre soeur Olèna vous a porté votre dîner. Je pensais qu'elle rentrerait avec vous. Ne se serait-elle pas égarée ?

– Eh bien, allons à sa recherche ! décidèrent les garçons.

Et ils suivirent le sillon qui les amena jusqu'à la demeure du dragon. Ils y trouvèrent leur soeur.

– Mes pauvres frères, s'exclama la jeune fille. Où pourrais-je bien vous cacher ? La bête va arriver d'une minute à l'autre, elle va vous dévorer tous.

Juste à ce moment-là apparut le dragon.

– Oh, ça sent la chair fraîche par ici ! Alors, les gars, vous êtes venus vous battre ou vivre en paix ?

– Nous sommes venus nous battre, répliquèrent les jeunes gens.

– Eh bien, allons nous battre dans l'aire dont le sol est en fer.

Mais la bataille ne fut pas longue : le monstre frappa les garçons avec une telle force, qu'ils s'enfoncèrent tous les six dans le sol en fer. Le dragon les releva à moitié morts et les enferma dans un cachot.

Le temps s'écoula et les parents des jeunes gens et de la jeune fille continuaient en vain à attendre leurs enfants. Un jour que la femme était allée à la rivière pour faire une petite lessive, elle aperçut un petit pois qui roulait par terre. Elle le ramassa et le mangea.

Au bout d'un certain temps, elle mit au monde un beau petit garçon qu'on appela Kotigorocho, ce qui signifie le Petit-Pois-qui-roule.

L'enfant grandissait à vue d'oeil et paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en fait. Un jour que le père et le fils creusaient un puits dans leur cour, ils tombèrent à quelques mètres de profondeur sur une énorme pierre. L'homme s'en alla chercher des voisins pour qu'ils l'aident à retirer la pierre, mais pendant qu'il était absent, Kotigorocho la retira lui-même et la rejeta au loin. Quand les gens arrivèrent, ils restèrent ébahis; certains furent pris de peur en voyant un enfant d'une force si extraordinaire et se dirent qu'il fallait le tuer. Mais Kotigorocho saisit l'énorme bloc, le lança en l'air et le rattrapa. Alors les gens s'enfuirent, épouvantés.

En creusant plus loin, le père et le fils découvrirent une immense plaque de fer. L'enfant la sortit de terre et la cacha, pensant qu'il pourrait en avoir besoin un jour.

Quelque temps après, Kotigorocho demanda à ses parents :

– Est-ce que je n'ai jamais eu de frères et de soeurs ?

– Si, mon petit, tu as eu une soeur et six frères, mais ils ont disparu un jour.

– Eh bien j'irai à leur recherche, déclara Kotigorocho.

Ses parents se mirent à le supplier de n'en rien faire.

– Mais comment veux-tu aller les secourir tout seul ? Ils étaient six, et pas un n'est revenu.

– Si, je dois aller les délivrer ! Comment ne pas venir en aide à sa propre famille !

Sur ce, le Petit-Pois-qui-roule prit la plaque de fer qu'il avait cachée et alla trouver le forgeron.

– Forge-moi une masse d'arme, lui dit-il, mais fais de la sorte qu'elle pèse le plus lourd possible.

Le forgeron se mit à l'oeuvre. Il forgea une masse d'arme si lourde qu'on eut peine à la sortir de la forge. Kotigorocho la prit, la lança en l'air et dit à son père :

– Je vais aller me coucher. Dans douze jours, réveillez-moi, juste au moment où la masse sera de retour.

Au bout du treizième jour, on entendit l'arme siffler dans les airs. L'homme réveilla son fils. Le Petit-Pois sortit dans la cour et leva un doigt. La masse d'arme s'y heurta avec violence et se fendit en deux.

– Ce n'est pas avec une arme pareille que je peux aller au secours de mes frères et de ma soeur. Il va falloir que je m'en procure une autre.

Et il retourna chez le forgeron.

– Fais-moi une arme plus solide, lui demanda-t-il. Celle-ci ne me convient pas.

Le forgeron lui forgea une masse d'arme encore plus lourde que la première. Le Petit-Pois-qui-roule la lança en l'air et alla se coucher pour douze jours. Au bout du treizième jour, on entendit trembler la terre: c'était la masse d'arme qui revenait. On réveilla le jeune garçon. Il sortit dans la cour et leva un doigt. L'arme s'y heurta et plia légèrement.

– Bon, ça peut aller cette fois-ci. Maman, mettez la pâte au four, et faites-moi des biscuits. Je vais me mettre en route.

Sa masse d'arme en mains, une musette de biscuits sur le dos, Kotigorocho dit adieu à ses parents et sortit du logis.

Il suivit l'ancien sillon qu'on distinguait encore sur le sol et qui l'amena en pleine forêt jusqu'à la demeure du dragon. Il pénétra dans la cour, alors qu'une jeune fille sortait de la maison.



– Bonjour, jolie fille, dit le Petit-Pois-qui-roule.

– Bonjour, beau garçon, répondit Olèna. Que viens-tu faire ici? Le dragon va arriver et te dévorer.

– C'est encore à voir, ça! Qui es-tu, jeune fille, d'où viens-tu?

– J'habitais autrefois chez mes parents, mais le monstre s'est emparé de moi. Mes six frères ont essayé de me délivrer, mais le dragon en a triomphé dans un combat.

– Que sont-ils devenus?

– Il les a enfermés dans un cachot, et je ne sais même pas s'ils sont encore en vie. Peut-être qu'il n'en reste que poussière...

– Eh bien, je vais tâcher de te sauver, dit le jeune homme.

– Penses-tu, mon ami! A eux six, ils n'y sont pas parvenus, comment veux-tu t'y prendre tout seul?!

– C'est encore à voir, répéta Kotigorocho. Et il voulait ajouter quelque chose, mais à ce moment-là, le dragon apparut dans la cour.

– Oh, ça sent la chair fraîche par ici! s'exclama-t-il. Eh bien, mon garçon, continua la bête apercevant le jeune homme, qu'est-ce que tu viens faire chez moi? Tu veux te battre ou vivre en paix?

– Je veux me battre! répliqua Kotigorocho.

– Eh bien, allons nous battre dans l'aire dont le sol est en fer.

Arrivés sur place, le monstre ordonna au jeune homme :

– Commence le premier!

– Non, répondit l'autre, c'est toi qui commence.

Alors le dragon assena un coup d'une telle force sur la tête de Kotigorocho, que celui-ci s'enfonça dans le sol jusqu'aux chevilles. Mais il réussit à dégager ses pieds et frappa à son tour. Le monstre s'enfonça jusqu'aux genoux. Le jeune homme donna un deuxième coup. Au troisième, le monstre était mort.



Après avoir tué le dragon, Kotigorocho alla à la recherche de ses frères. Il les découvrit enfermés dans un cachot, à moitié morts de faim. Quand il les eut libérés, ils rassemblèrent tous ensemble tout l'or et tout l'argent qu'ils trouvèrent dans la maison du dragon, puis appelant leur soeur, ils quittèrent l'affreuse demeure pour rentrer chez leurs parents.

Mais Kotigorocho ne leur avait pas dit qu'il était leur frère. Et voilà que chemin faisant, ils s'assirent tous sous un chêne pour se reposer. Kotigorocho, épuisé par son combat avec le dragon, s'endormit aussitôt. Alors, l'un des frères déclara :

– Les gens vont se moquer de nous, quand ils apprendront qu'à nous six, nous n'avons pas réussi à tuer le dragon, alors que ce gars l'a tué tout seul. Et puis, il va certainement s'approprier tout le trésor que nous ramenons.

S'étant concertés, les jeunes gens décidèrent d'attacher solidement Kotigorocho au chêne sous lequel il dormait. Une bête sauvage viendrait bien le dévorer... Ils lièrent à l'arbre le jeune homme endormi et continuèrent leur chemin.

Kotigorochocko dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu. Il ne se réveilla qu'au bout de deux jours, et constata alors qu'il était attaché à un arbre. Il fit un tel effort pour se lever qu'il déracina le chêne. Le prenant sur l'épaule, il prit la route qui menait à la maison de ses parents.

Arrivé près du logis, il entendit ses frères demander à leur mère :

– Dites, maman, est-ce que vous avez eu encore des enfants après nous ?

– Mais bien sûr ! J'ai eu un fils qui s'appelait le Petit-Pois-qui-roule et qui est parti à votre recherche.

– Mais alors, c'est lui que nous avons attaché à un arbre ! Vite, il faut courir lui défaire ses liens !

Comme ils parlaient ainsi, Kotigorochocko donna un terrible coup sur la maison avec son chêne. Il faillit même la démolir.

– Je ne veux pas rester avec vous, s'écria-t-il, vous êtes trop méchants ! Je m'en vais tenter fortune de par le monde.

Et son arme sur l'épaule, il s'éloigna de la maison.

Ayant marché un certain temps, il vit sur sa route deux montagnes dressées l'une à côté de l'autre et, entre elles, un homme couché par terre, qui, de ses bras et de ses jambes, s'efforçait de les écarter.

Kotigorochocko le salua :

– Que Dieu te vienne en aide !

– Salut !

– Que fais-tu là, bonhomme ?

– J'écarte les montagnes l'une de l'autre pour faire un chemin entre elles.

– Et où vas-tu ?

– Chercher fortune de par le monde.

– Tiens, moi aussi ! Et comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Pousse-Montagnes, et toi ?

– Moi, je m'appelle le Petit-Pois-qui-roule. Si on faisait route ensemble ?

– D'accord.

Et ils continuèrent leur chemin côte à côte. Au bout de quelque temps, alors qu'ils traversaient une forêt, ils virent un homme qui d'un simple mouvement de la main déracinait des arbres immenses.

– Que Dieu te vienne en aide !

– Salut !

– Que fais-tu là, bonhomme ?

– Je déracine des chênes pour qu'il y ait plus de place dans la forêt.

– Et où vas-tu ?

– Chercher fortune de par le monde.

– Nous aussi. Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Déracine-Chênes. Et vous ?
- Nous, nous sommes le-Petit-Pois-qui-roule et Pousse-Montagnes. Si on faisait route ensemble, hein ?
- D'accord.

Et ils continuèrent leur chemin à trois. Au bout de quelque temps, ils virent un homme aux énormes moustaches assis au bord d'une rivière: dès qu'il remuait l'une de ses moustaches, l'eau se retirait, découvrant le fond de la rivière. Les trois compagnons le saluèrent :

- Que Dieu te vienne en aide !
- Salut !
- Que fais-tu là, bonhomme ?
- Je fais écouler l'eau, pour qu'on puisse traverser la rivière à gué.
- Et où vas-tu ?
- Je vais chercher fortune de par le monde.
- Nous aussi. Comment t'appelles-tu ?
- Je m'appelle Tourne-Moustaches. Et vous ?
- Nous, nous sommes le-Petit-Pois-qui-roule, Pousse-Montagnes et Déracine-Chênes. Si on faisait route ensemble ?
- D'accord.

Et les voilà partis tous les quatre. Maintenant, tout allait pour le mieux : si une montagne leur obstruait le chemin, Pousse-Montagnes l'écartait; s'ils pénétraient dans une forêt trop épaisse, Déracine-Chênes arrachait quelques arbres. Si c'était une rivière qu'il fallait traverser, Tourne-Moustaches en faisait détourner le cours. Au bout de quelques jours de marche ils arrivèrent jusqu'à une grande forêt au milieu de laquelle se dressait une maison. Les quatre compagnons y entrèrent, mais n'y trouvèrent personne.

- Nous passerons la nuit ici, décida Kotigorocho.

Le lendemain matin, il dit à ses amis :

- Toi, Pousse-Montagnes, tu vas rester à la maison pour nous préparer à dîner, et nous autres, on va aller à la chasse.

Les trois hommes partis, Pousse-Montagnes fit cuire le dîner et s'allongea sur le lit pour se reposer.

Au bout d'un instant il entendit frapper à la porte.

- Ouvre-moi ! cria quelqu'un.
- Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, répliqua Pousse-Montagnes, tu n'as qu'à ouvrir toi-même.

La porte s'ouvrit et il entendit une voix :

- Fais-moi passer le seuil !



– Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, répéta Pousse-Montagnes, tu peux bien le passer tout seul.

En même temps, il vit entrer dans la pièce un tout petit vieillard à la barbe si longue qu'elle traînait sur le plancher. Il attrapa Pousse-Montagnes par les cheveux et le suspendit à un clou à moitié enfoncé dans le mur. Puis il mangea tout ce qui avait été préparé pour le dîner, découpa une lanière de peau dans le dos de Pousse-Montagnes et sortit de la maison.

Pousse-Montagnes cependant se démena tant et si bien qu'il parvint à se décrocher du mur. Il se mit vite à cuire un autre dîner, et il venait juste de terminer quand ses compagnons rentrèrent.

– Tu t'es mis en retard ! lui firent remarquer ceux-ci.

– Oui, en effet, je me suis endormi...

Ils dînèrent tous les quatre et se mirent au lit. Le lendemain matin, Kotigorocho s'adressa à Déracine-Chênes.

– Aujourd'hui c'est toi qui resteras pour faire la cuisine. Nous, on ira à la chasse.

Quand ses amis furent partis, Déracine-Chênes prépara le dîner et s'allongea sur le lit pour faire un petit somme. A peine s'était-il assoupi qu'il entendit frapper à la porte.

– Ouvre-moi ! cria une voix.

– Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, répliqua l'homme, tu peux bien ouvrir toi-même.

La porte s'ouvrit : « Fais-moi passer le seuil ! » entendit-il.

– Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, tu peux parfaitement passer toi-même.

Et Déracine-Chênes vit entrer un tout petit vieillard dont la barbe était si longue qu'elle traînait par terre. Le petit vieux attrapa le géant par une mèche de cheveux et l'accrocha au clou. Puis il mangea et but tout ce qui avait été préparé pour le dîner, découpa une lanière de peau dans le dos de Déracine-Chênes et sortit de la maison.

Le bonhomme se démena tant et si bien qu'il réussit à se décrocher du mur. Puis il se mit vite à faire la cuisine. Quand ses compagnons rentrèrent, ils lui firent remarquer :

– Tu t'es mis en retard, le dîner est à peine cuit !

– Oui, en effet, j'ai fait un petit somme...

Quand à Pousse-Montagnes, il avait tout de suite deviné ce qui était arrivé à Déracine-Chênes, mais il n'en dit mot à personne.

Le troisième jour, ce fut Tourne-Moustaches qui resta à la maison. Il lui arriva la même chose. Alors, Kotigorocho leur dit à tous :

– Vous êtes des fainéants, personne ne veut faire la cuisine! Demain, vous irez tous à la chasse, et c'est moi qui resterai à la maison.

Le lendemain, ses compagnons partis, le-Petit-Pois-qui-roule prépara le dîner et s'allongea pour se reposer. Peu après il entendit frapper à la porte.

– Ouvre-moi, cria une voix.

– Tout de suite, je vais t'ouvrir.

Il alla ouvrir et vit un tout petit vieillard dont la barbe était si longue qu'elle traînait par terre.

– Fais-moi passer le seuil.

Kotigorochochko voulut l'aider à franchir le seuil, mais le petit vieux se mit à le pousser de toutes ses forces. Puis il étendit le bras pour attraper le jeune homme par les cheveux. Mais celui-ci saisit rapidement le vieillard par sa barbe, prit sa cognée et traîna le petit bonhomme dans la forêt. Là, il fit une fente dans le tronc d'un arbre et y introduisit la barbe du méchant petit gnome. Celle-ci resta coincée dans la fente de l'arbre.

– Puisque tu es si batailleur, grand-père, repose-toi un peu et calme-toi. Je reviendrai te voir.

Kotigorochochko rentra à la maison, où ses compagnons étaient déjà de retour.

– Le dîner est-il prêt? demandèrent-ils.

– Mais oui, bien sûr, mettez-vous à table.

Après le dîner, Kotigorochochko leur dit:

– Allons nous promener, les gars, je vais vous montrer quelque chose de bien drôle!

Et ils les emmena à l'endroit où il avait laissé le vieillard. Mais ils n'y trouvèrent plus personne. Le bonhomme avait déraciné l'arbre et il était parti le traînant derrière lui. Alors Kotigorochochko raconta à ses amis ce qui lui était arrivé, et ceux-ci, à leur tour, lui confièrent qu'ils avaient eu la même aventure.

– Il faut absolument retrouver ce petit vieux, déclara le-Petit-Pois-qui-roule.

Ils suivirent la trace laissée par l'arbre traîné, et arrivèrent jusqu'à une fosse si profonde, qu'on n'en voyait pas le fond. Kotigorochochko proposa à chacun de ses amis d'y descendre, mais pas un n'osa s'y aventurer.

– Bon, je descendrai moi-même, tressez-moi un lien.

Les trois hommes lui tressèrent un lien. Kotigorochochko en enroula une extrémité autour de son poignet et ordonna de le descendre.

Quand le jeune homme atteignit le fond de la fosse, il y découvrit un



magnifique palais. Tout n'y était qu'or et pierres précieuses. Dans l'une des pièces, il aperçut une princesse, belle comme le jour.

- Oh, beau jeune homme, que viens-tu faire ici? demanda-t-elle.

- Je cherche un tout petit vieux dont la barbe est si longue qu'elle traîne par terre.

- Il est dans la pièce voisine; il essaye de dégager sa barbe qui a été coincée dans la fente d'un arbre, expliqua la jeune fille. Ne l'approche pas, il pourrait te tuer. Il a déjà fait mourir pas mal de monde.

- Je n'ai pas peur de lui, répliqua le jeune homme. D'ailleurs c'est moi qui lui ai pincé sa barbe. Et toi, belle princesse, qu'est-ce que tu fais là?

- Je suis la prisonnière de ce méchant vieillard.

- Eh bien, je te délivrerai. Conduis-moi jusqu'à lui!

Quand ils s'arrêtèrent près du vieillard, celui-ci avait déjà réussi à retirer sa barbe de la fente. Apercevant Kotigorocho, il s'écria :

– Pourquoi es-tu entré dans mon domaine ? Tu viens te battre ou vivre en paix ?

– Non, je ne veux pas vivre en paix avec toi, je suis venu pour me battre.

Alors un combat terrible s'engagea entre eux. Il dura longtemps, et ce fut le-Petit-Pois-qui-roule qui en sortit vainqueur : il tua le vieillard avec sa fameuse masse d'arme. Puis la princesse et lui remplirent trois sacs d'or et de pierres précieuses et se dirigèrent vers le fond de la fosse.

– Holà, les compagnons, cria Kotigorocho en levant la tête, vous êtes là ?

– Oui-i-i... répondirent les autres.

Alors il attacha le premier sac à la corde qui pendait. « Tirez, leur ordonna-t-il, c'est pour vous ».

Ses amis tirèrent le sac et lui rejetèrent la corde au bout de laquelle Kotigorocho attacha le deuxième sac.

– Tirez, celui-ci aussi est pour vous.

Il refit la même chose avec le troisième sac. Puis ce fut la princesse qu'il attacha à la corde.

– Tirez avec précaution, cette fois-ci c'est pour moi, cria-t-il à ses compagnons.

Quand vint le tour de retirer Kotigorocho, les trois hommes se dirent :

– Et si on le laissait dans la fosse ? Nous garderons la princesse pour nous, et lui, on fera semblant de le tirer, et après on lâchera la corde : il tombera et se tuera !

Mais Kotigorocho avait déjà deviné ce qu'ils étaient en train de machiner. C'est pourquoi, il attacha à la corde une grosse pierre et leur ordonna de tirer. Au bout d'un moment, les trois bonshommes lâchèrent la corde, et la pierre retomba avec fracas au fond de la fosse.

– Voilà donc les amis que vous êtes ! s'exclama Kotigorocho, et il s'en alla chercher une autre issue. Il s'enfonça dans une galerie souterraine qui l'amena jusqu'à une forêt épaisse. A ce moment-là un orage épouvantable se déclara, avec une pluie torrentielle et des grêlons gros comme des noix. Kotigorocho se réfugia à l'abri d'un chêne, quand il entendit soudain au-dessus de sa tête le piaillage de tout petits vautours entassés dans leur nid. Il grimpa sur l'arbre et les couvrit de sa veste pour les protéger de l'averse. La pluie ayant cessé, Kotigorocho vit arriver un grand vautour,

le père de la nichée. Voyant que ses enfants étaient recouverts d'un vêtement, il leur demanda :

– Qui est-ce qui vous a protégés de la pluie ?

Et les petits de répondre :

– Si tu nous promets de ne pas le dévorer, nous te dirons qui c'est.

– Je vous jure que je n'y toucherai pas.

– Eh bien, c'est l'homme qui est assis sous notre arbre.

Le vautour vola jusqu'à Kotigorocho :

– Dis-moi ce dont tu as besoin. Je t'accorderai tout ce que tu désireras, car c'est bien la première fois que mes petits sont restés sains et saufs pendant un orage. D'habitude, quand je suis loin et qu'il se met à pleuvoir et à grêler, je les retrouve trempés dans leur nid.

– Eh bien, répondit Kotigorocho, je te prie de me ramener dans le monde d'où je viens.

– Ce n'est pas si facile que ça, dit le vautour, mais je ferai tout mon possible... Nous emporterons avec nous six tonnelets de viande et six cuves d'eau fraîche. Tu monteras sur mon dos et je m'envolerai ; en route, quand je tournerai la tête à droite tu me jetteras dans le bec un morceau de viande, quand je la tournerai à gauche, tu me verseras une gorgée d'eau fraîche. Autrement, je n'aurai pas la force de voler si loin et je tomberai sur le sol.

Kotigorocho monta sur le dos du vautour et l'oiseau prit son vol. De temps en temps, il tournait la tête à droite, alors le jeune homme lui lançait dans le bec un morceau de viande. Quand l'oiseau tournait la tête à gauche, il lui versait de l'eau fraîche. Ils volèrent ainsi très longtemps et arrivèrent enfin dans le monde de Kotigorocho. Mais à ce moment-là, le vautour tourna la tête à droite. Hélas, il ne restait plus un seul petit morceau de viande dans les tonnelets. Alors, Kotigorocho découpa son propre mollet et le lança dans le bec de l'oiseau.

Quand ils atterrirent, le vautour demanda au jeune homme :

– Il était très bon le dernier morceau de viande que tu m'as donné !

Qu'est-ce que c'était ?

Kotigorocho lui montra sa jambe ensanglantée :

– C'était cela !

Alors le vautour fit ressortir le mollet de ses entrailles ; il le recolla à sa place et l'aspergea d'une eau magique. Puis il prit congé du jeune homme et retourna dans son royaume. Quant au Petit-Pois-qui-roule, il s'en alla à la recherche de ses anciens compagnons. Il les trouva chez le père de la

princesse. Ils vivaient là tous ensemble, se chamaillant entre eux tous les jours, car chacun prétendait épouser la jeune fille.

Ils furent pris d'une peur effroyable quand ils virent arriver Kotigorocho. « Vous êtes des traîtres, s'exclama celui-ci, et vous serez punis ! » Et il les tua tous les trois avec sa puissante masse d'arme.

Après cela il se maria avec la jolie princesse et ils sont heureux tous les deux jusqu'à maintenant.

## COMMENT UN HUTZUL APPRIT A UNE PRINCESSE A ETRE BONNE MENAGERE

Un tsar et une tsarine avaient une fille qui était une fainéante inouïe. Même s'il arrivait qu'une mouche se pose sur son nez, elle avait la paresse de la chasser. Et elle pouvait passer des semaines entières à se balancer dans sa berceuse.

Un jour le tsar fit venir ses ministres et leur annonça d'un air chagriné :

– Vous savez, messieurs, que j'ai une fille. Vous savez aussi certainement qu'elle est paresseuse comme une couleuvre. Je pense que les choses changeraient, si elle se mariait à un bon garçon, car, comme on dit, à côté du bois sec, le bois vert s'allume aussi. Qu'en pensez-vous ?

– Mais bien sûr, votre Majesté, à côté d'un rossignol, le moineau même devient chanteur.

– Maintenant dites-moi comment faire pour marier cette empotée à un garçon convenable ?

Les ministres réfléchirent longtemps. Finalement ils dirent au tsar :

– Il faut trouver un moyen de duper les fiancés et de leur faire croire que la princesse est un ange. Peut-être l'un d'eux se laissera-t-il prendre.

Or il y avait à la Cour du tsar un grand nombre de menteurs. En un instant ils furent dispersés comme par le vent dans tout le royaume et ils se mirent à débiter des balivernes sur la jeune et jolie princesse, exagérant de beaucoup ses mérites. Ils ne ménageaient pas les couleurs et parlaient si abondamment que leurs langues en étaient enflées.

Malgré cela, les jeunes gens qui se présentaient au palais n'y restaient point.

Le tsar était très mécontent. Il convoqua ses ministres une seconde fois :

– Gare à vous si vous ne trouvez pas un fiancé pour ma fille !

Les ministres répondirent à leur souverain :

– Personne ne se mariera avec la princesse. A moins de la donner de

force à un Hutzul quelconque: ceux-là, ils s'entendent même avec les diables.

– Allons pour un Hützul, mais où le trouver? demanda le tsar au bord des larmes.

– Il faut aller à travers champs, forêts et montagnes. Le premier gars que nous rencontrerons se mariera avec la princesse. Et tout sera dit!

– Et s'il refuse?

– Il ira au tribunal! Et il chantera des « coucous » jusqu'au jour où il donnera son consentement.

Le lendemain le tsar envoya ses ministres à travers champs, forêts et montagnes. Ils marchèrent longtemps et finirent par rencontrer un bel et jeune Hutzul.



– Où vas-tu, beau garçon?

– A la foire.

– Vendre ta misère?

– Hélas, ma misère ne se vend pas et ne s'échange pas... Je vais acheter des galettes de maïs.

– Pourquoi n'as-tu pas emmené ta femme avec toi?

– Je n'en ai pas...

– Et où est-elle?

– Elle fait encore des pâtés de sable, sans doute...

– Oh, tu te trompes, beau garçon. Elle se balance dans sa berceuse royale!

– Eh bien, qu'elle continue! Je suis pauvre, moi. Même les jeunes Hutzules ne veulent pas de moi.

– Tu as tort de dire cela. La fille du tsar en personne serait heureuse d'avoir pour mari un beau gars comme toi.

– La fainéante?! Celle qui ne veut même pas se torcher le nez tant elle est paresseuse?

– Prenez-le et jetez-le en prison! ordonna le premier ministre suffoqué.  
On emmena le jeune homme au palais et on le jeta dans un cachot. Au bout d'une semaine, le premier ministre vint le trouver.

– As-tu décidé de te marier?

– Montrez-moi la jeune fille, répondit le garçon.

On le lava des pieds à la tête et on le revêtit de beaux habits. Quand la jeune princesse le vit elle battit des mains de joie :

– Comme il est beau, mon fiancé! Maintenant, tu peux être tranquille, dit-elle au jeune Hutzul, je suis la fille du tsar et tu seras riche comme tout.

– Je préfère ma couche de paille aux édredons des seigneurs, répliqua le jeune homme.

Mais les ministres du tsar se jetèrent sur lui et l'emmenèrent de force à l'autel. Alors le tsar respira librement. Il avait l'intention de préparer de grandes réjouissances à l'occasion du mariage de sa fille, mais le jeune Hutzul ne voulait rien entendre. Il enfila son pantalon de toile, mit sur sa tête son chapeau à larges bords et attrapa sa femme par la main :

– Allons-nous en d'ici, dit-il, et rentrons chez moi, car ton souverain père n'est pas un oiseau de mon plumage.

– Prends aussi ma berceuse, demanda la princesse.

– Pourquoi faire?

– Pour que je puisse me balancer.

– Eh bien, prenons-la, dit le jeune mari. Et ils montèrent dans la montagne. Rentré dans son logis, le Hutzul accrocha la berceuse au milieu de la pièce. La jeune femme s'y assit et se balança toute la journée. Le lendemain matin le jeune mari se leva le premier et prépara le petit déjeuner. Ensuite il prit une sacoche, la pendit à un clou sur le mur et dit à sa femme :

– Je m'en vais au champ. Tu diras à cette sacoche qu'elle me fasse cuire une soupe au chou et qu'elle me l'apporte à midi.

– Bien, mon ami, répondit la jeune femme en continuant à se balancer.

A midi elle dit à la sacoche :

– Saute de ton clou, prépare le dîner pour mon mari et va le lui porter au champ.

Mais la sacoche ne bougea pas. La princesse eut beau crier et s'impatienter, celle-ci resta accrochée au mur.

Le soir l'homme rentra des champs. Il était furieux, car il n'avait rien mangé de la journée. Cependant il ne le montra pas à sa femme. Au contraire, il s'approcha de la berceuse, et la fit balancer en répétant :



– Dors, mon ange, dors...

Mais il la balançait si fort, que la berceuse se renversa et la jeune femme tomba par terre.

– Ah, méchante berceuse, tu as fait tomber ma chère petite femme, fit semblant de se fâcher le jeune mari. Tu as beau être en or, tu vas être punie ! Et il la brisa en morceaux d'un coup de sa cognée.

Après cela, il prépara le souper sans mot dire. Le lendemain matin, la même scène se répéta :

– Je vais au champ. Tu diras à cette sacoche qu'elle m'apporte à déjeuner.

La princesse resta couchée jusqu'à midi. Quand douze heures sonnèrent, elle dit à la sacoche :

– Descends du mur et prépare le déjeuner de mon mari. Ensuite tu iras le lui porter au champ.

Mais la sacoche ne bougea pas.

Le soir, quand son mari revint des champs, sa femme se plaignit :

– Tu sais, cette sacoche ne veut pas m'obéir. Tu devrais la punir : elle t'a laissé sans déjeuner.

– Je la punirai, répondit l'homme.

Et il l'accrocha au dos de sa femme. Puis il prit un gros gourdin et se mit à la battre de toutes ses forces, et sa femme avec naturellement.

Le lendemain matin, il la suspendit de nouveau au mur et dit à sa femme :

– Je vais labourer aujourd'hui. Dis-lui qu'elle m'apporte mon dîner.

– Bien, mon homme.

Comme à l'ordinaire, la jeune femme resta couchée la moitié de la journée. Et quand elle demanda à la sacoche de préparer le dîner de son mari, le résultat fut le même que les jours précédents.

Mais cette fois-ci, la princesse se souvenait de ce qui lui était arrivé la veille. Force lui fut donc de se lever et de faire le dîner elle-même. Quand celui-ci fut prêt, elle alla le porter à son mari.

– Tu sais, lui dit-elle, la sacoche m'a désobéi encore une fois. Elle n'a rien voulu faire. J'ai été obligée de me lever et de faire la cuisine.

Rentré chez lui, le Hutzul décrocha la sacoche, et lui administra une bonne râclée.

– Je ferai cela avec tous ceux qui ne veulent pas travailler, criait-il à tue-tête, pour que sa femme l'entende bien.

Et c'est comme cela que, le temps aidant, la princesse devint une très bonne ménagère.



Et dès que le serpent hissa ses têtes, Ivan les trança d'un seul coup de sabre.

## IVANKO, LE ROI DES ANIMAUX

Il était une fois un homme qui vivait paisiblement avec sa femme et ses deux enfants, Ivanko et Marika. Hélas, le bonheur ne régna pas longtemps dans la famille: un jour, la femme vint à mourir. Son mari était désespéré et décida que jamais il ne se remarierait. Pourtant, au bout de neuf ans, il songea à se marier avec une voisine qui venait de temps en temps lui rendre de menus services.

– Je ne peux pas me marier avec toi, répondit la femme, tu as deux enfants.

– Et alors? Je ne peux pourtant pas les tuer! répliqua l'homme.

– Personne ne te dit de les tuer: tu n'as qu'à les emmener dans la forêt et les abandonner là-bas. Ils trouveront bien un refuge.

L'homme obéit. Il emmena ses enfants au plus profond de la forêt. «Attendez-moi ici, leur dit-il, je vais aller couper du bois». Le garçon et la fillette attendirent sagement leur père. Mais comme il ne revenait toujours pas, le frère dit:

– Rentrons tout seuls à la maison.

Il faisait tout à fait nuit quand ils arrivèrent au logis. Et à travers les vitres de la fenêtre, ils virent leur voisine assise à table à côté de leur père. Et celui-ci disait justement:

– Mon Dieu, que font mes pauvres orphelins dans cette épaisse forêt?! Alors les deux enfants de répondre:

– Mais nous sommes ici, père!

Le lendemain, la femme dit au père des enfants:

– Si tu ne les emmènes pas encore une fois, jamais je ne serai ta femme.

Cette fois-ci, leur père les emmena encore plus loin. Il alluma un feu de bois pour qu'ils n'aient pas froid et leur dit qu'il reviendrait les chercher dans quelque temps. Comme ils avaient faim, Ivanko demanda à sa soeur d'aller chercher quelque chose à manger, tandis que lui resterait auprès du feu pour le surveiller. Maria rapporta du raifort et Ivan le mit dans les cendres pour le faire cuire.

Voyant que leur père ne revenait pas, les deux enfants décidèrent de se coucher. Ils s'allongèrent en valet l'un à côté de l'autre et s'endormirent aussitôt, car ils étaient très fatigués. La nuit, un ours vint à rôder par là. S'approchant d'eux, il fut très étonné de voir un corps à deux têtes et il n'osa pas y toucher. Ensuite, ce fut un loup qui arriva. Lui aussi eut peur de cet étrange être à deux têtes et il ne toucha pas aux enfants. Ainsi firent cette nuit-là tous les animaux de la forêt.

A l'aube, les enfants se levèrent, firent leur toilette dans la rivière et se mirent en route. Soudain, Ivan se rappela que la veille au soir il avait mis du raifort dans les cendres chaudes. Quand il voulut le sortir, il vit qu'un beau pain doré avait apparu à sa place. Et quand le frère et la soeur se mirent à en arracher des morceaux, le pain ne diminuait pas, mais restait intact.

Les deux enfants errèrent dans la forêt pendant plusieurs années. Un jour qu'ils avaient débouché sur une clairière et qu'ils s'étaient assis sur l'herbe pour se réchauffer au soleil, Ivan vit devant lui un érable haut de dix-huit mètres, sans un seul rameau, et n'ayant que trois branches à son sommet. A regarder toujours, il vit briller dans ces branches un sabre, un fusil et une chemise. Puis il distingua des lettres d'or sur la chemise :

« Celui qui serait assez agile pour grimper sur cet érable et s'emparer de la chemise, deviendrait l'homme le plus fort de sept pays à l'alentour. Celui qui s'armerait du fusil et tirerait un coup avec l'une des sept balles qu'il trouvera sous l'arbre, verrait cette balle anéantir le tiers du monde et venir retomber sous l'érable. Et celui qui se saisirait du sabre, taillerait autant d'ennemis qu'il lui semblerait bon ».

Ivan dit à sa soeur :

- C'est un grand nigaud, celui qui a écrit tout cela. Cela ne peut pas être vrai.

Mais il tenta l'escalade de l'érable. Elle durait déjà quatre heures, lorsque, la moitié franchie, il se sentit tiré vers le sommet. Ivan s'installa sur une grosse branche pour se reposer. Puis il recueillit tous les objets et descendit sans se presser.

- Marika, je me sens l'homme le plus fort de sept pays à l'alentour !

Ils poursuivirent leur chemin par les immenses forêts et tombèrent sur un vieux hêtre d'un mètre cinquante d'épaisseur. Ivan dit alors :

- Je pourrais déraciner ce hêtre ! Et il posa sa main dessus. L'arbre plia. Marika s'écria :

- Frère, ne le touche pas, il va tomber !

Quand Ivan vit que l'arbre cédait, il le saisit de son autre main, le sortit de terre avec ses racines, le retourna et le planta la tête en bas. Puis il prit sa soeur sur ses épaules et l'emporta aisément.

Ils marchèrent longtemps. La sombre forêt les engloutit. Tout à coup, quelque chose brilla dans le lointain. C'était, au coeur d'une pierre, une petite lumière comme la lueur d'une bougie. Ivanko cogna la pierre et elle tomba en poussière. Ils aperçurent alors des marches qui menaient sous terre. Ils les descendirent et arrivèrent devant une porte. Le jeune garçon

la défonça et s'immobilisa, stupéfié : une belle jeune fille de dix-sept ans préparait à manger dans un four. Elle leur dit :

– Entrez et mangez quelque chose. Je vois que vous êtes affamés.

Ils s'installèrent à table, mais la jeune fille les prévint :

– Soupez et allez-vous en. Car ici habitent douze brigands. S'ils vous découvrent, ils vous mettront en pièces.

– Pour nous, répondit Ivan, c'est tout comme. Notre père nous a abandonnés au plus épais de la forêt.

A ce moment, la terre trembla et les brigands arrivèrent. Ils s'étonnèrent de voir que leur porte haute de douze mètres avait été réduite en poussière.

– Qu'allons-nous faire ? Rentrer ou perdre tous nos biens ?

– Je n'ai pas particulièrement envie, dit le chef, d'abandonner notre or et notre argent. C'est une force immense qui est passée par ici. Puis il réfléchit et ajouta : « Allons quand même jeter un coup d'oeil au logis ».

Ils entrèrent et trouvèrent un jeune gars et une fillette. Aucun soupçon ne leur vint à l'esprit. Ils accrochèrent leurs fusils au mur, s'attablèrent pour souper et, le repas terminé, le chef ordonna d'aller chercher de la bière à la cave.

Trois brigands descendirent dans la cave et en rapportèrent trois barriques de bière. Le chef s'adressa alors à Ivan : « Si tu bois toute une barrique d'un seul coup, tu auras la vie sauve ». A quoi Ivanko de répondre :

– Buvez le premier, pour que je voie comment cela se fait.

Le chef s'approcha du baril, le défonça d'un seul doigt, le souleva et avala tout son contenu. Quel bonhomme !

– A ton tour !

Ivan frôla le fût de son petit doigt ; les cercles se rompirent et le tonneau creva, laissant échapper toute la bière. Les brigands saisirent leurs armes et sautèrent sur Ivan en hurlant :

– Haut les mains !

Ivanko se mit à rire :

– Ecoutez, les gars, vous n'allez pas me refuser de caresser mon sabre avant de mourir. Il tira son sabre et d'un seul coup, onze têtes roulèrent par terre. Le chef, plus malin que les autres, s'était jeté dans une cachette et en avait été quitte pour une oreille. Ivan ramassa les brigands et les empila dans une pièce vide, puis il s'en alla explorer les autres. L'une renfermait tellement d'or, que seule demeurait visible une étroite bande de plancher au milieu de la pièce, la deuxième était pleine de vêtements de toutes sortes, la troisième contenait du pain, de la farine, du lard et toute nourriture nécessaire. Du lait d'oiseau, c'était peut-être la seule chose qui

y manquait! Quand il eut achevé son tour de maison, Ivan demanda à la servante :

– Jeune fille, comment t'es-tu retrouvée ici et d'où viens-tu ?

– Je suis la fille du tsar. J'allais à l'école, au bout du village, mais des brigands m'ont attaquée et enlevée. Je me morfonds ici depuis six ans.

– Si tu sais écrire et te débrouiller au-dehors, rentre chez toi.

La fille remercia Ivanko et se prépara à partir. Alors, Ivan dit à sa soeur :

– Voici la clef de chaque chambre. Tu y prendras ce qu'il te faut.

Il ne lui cacha qu'une clef, celle de la pièce où étaient entassés les cadavres des brigands. Et il s'en alla dans la forêt: il ne pouvait pas tenir en place, ressentant en lui une force immense. Il ne craignait absolument rien, persuadé d'avoir tué tous les brigands. Or, quand il eut quitté le repaire, le chef des bandits se remit sur pieds et appela Marika :



– Marika, tu m'entends ?

– Vous voulez quelque chose ?

– Sois gentille, va à la source, apporte de l'eau et verse-la dans le trou de la serrure.

La jeune fille s'exécuta. Elle versa l'eau dans la serrure et celle-ci s'ouvrit. Le brigand se lava l'oreille avec l'eau vivante et l'oreille se recolla à sa place. Puis il dit à Marika :

– Me voudrais-tu pour mari ?

– Oui, murmura Marika.

– Mais nous ne pouvons pas nous marier. A moins que tu consentes à perdre ton frère. Quand il reviendra, feins d'être malade et dis-lui que tu voudrais manger de la chair de loup. Il ira parmi les loups et ils le déchireront.

Au seuil de la caverne poussait un poirier miraculeux qui fleurissait hiver comme été à l'approche de toute personne. Le brigand jeta un coup

d'oeil dehors – le poirier était en fleur. Il gagna d'un bond la pièce où étaient rangés les brigands. Ivan rentra et vit sa soeur alitée qui gémissait :

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, ma soeur ?

– Oh, j'ai très mal. Si je mangeais un peu de viande de jeune loup, peut-être me sentirais-je mieux.

Ivan fut aussitôt dans la forêt, Il vit s'avancer vers lui une louve avec ses cinq petits. Aussitôt il chargea son fusil et s'apprêta à tirer, mais la louve l'arrêta :

– Ivan, ne tue pas mon enfant, ta balle détruirait le tiers du monde et retomberait sous l'érable, où tu l'as prise. Prends mon louveteau et porte-le vivant à ta soeur. Elle ne le mangera pas et toi, peignes-le un peu et laisse-le partir.

Il en fut ainsi.

Le chef des brigands conseilla alors à la fille :

– Marika, dis-lui que tu as envie de chair de jeune ours.

Ivanko retourna dans la forêt. Il vit venir à lui une vieille ourse avec ses oursons. Il les avait déjà couchés en joue, lorsque l'ourse lui dit :

– Ivan, ne tue pas mon enfant, ta balle détruirait le tiers du monde et retomberait sous l'érable, où tu l'as prise. Prends mon ourson et porte-le vivant à ta soeur. Elle ne le mangera pas et toi, peignes-le et laisse-le partir.

Le vieux brigand s'étonna que le poirier fleurisse toujours :

– Oh, Marika, ton frère n'est pas mort !

Et de l'envoyer, par l'intermédiaire de sa soeur, vers de nouvelles bêtes féroces. Mais chaque fois Ivan revenait sain et sauf.

Alors le brigand inventa une nouvelle épreuve. Si cette fois, Ivan ne périt pas, pensa-t-il, il ne périra jamais. Il dit à Marika :

– Dis à ton frère qu'il aille puiser de l'eau à la source qui jaillit entre deux montagnes. Ces montagnes sont toujours à se battre entre elles. Quand il sera à la source, elles l'écraseront.

Ivanko se mit en route. Il trouva la source à midi, juste au moment où les montagnes avaient cessé de se disputer. Il puisa de l'eau et revint.

Entre temps, le brigand s'était souvenu qu'il existait encore un moyen de se débarrasser du jeune garçon. Il dit à la jeune fille :

– Dis-lui qu'au-delà de la montagne douze moulins tournent leurs meules : qu'il te rapporte de la farine. Ces moulins s'ouvrent une fois tous les vingt ans pour broyer des os humains. Demain, leurs portes doivent s'ouvrir. Dès qu'il y aura pénétré, elles se refermeront sur lui.

Ivanko s'en alla chercher la farine des moulins du Diable. La route était longue. Le jeune homme se tailla une flûte et avançait en sifflant.

Quand il fut parvenu aux moulins, toutes les bêtes de la forêt étaient à ses côtés. Elles étaient si nombreuses que les portes des moulins n'arrivaient pas à se refermer. Ivan remplit ses poches de farine et revint au repaire. Le poirier ouvrit ses fleurs. Le vieux brigand était en rage :

- Que le diable l'emporte ! Ce maudit garçon a trouvé moyen de s'en sortir encore. Eh bien, Marika, un dernier conseil. Abandonne tes maladies, et propose à Ivan de le laver dans du lait fraîchement trait. Il ôtera sa chemise, se baignera et s'endormira, affaibli. Alors, tu prendras du crin de cheval, tu lui lieras les mains et tu m'appelleras.

Marika se fit toute câline avec Ivan :

- Mon petit frère aimé, pour toutes tes peines je veux te faire un grand plaisir : laisse-moi te laver dans du lait fraîchement trait.

Et elle le lava si bien qu'il s'endormit. Alors elle lui attacha les mains avec du crin de cheval et appela le chef des brigands. Celui-ci accourut, enfila la chemise du jeune homme et le réveilla. Puis il se mit à réfléchir sur le genre de mort à lui infliger. Mais là, Marika fut prise de remords : elle supplia le brigand de ne pas tuer son frère. Alors le brigand creva les yeux d'Ivan. Puis il le jeta sur ses épaules, le porta dans la forêt et le précipita dans un puits.

Or, dans la forêt arrivèrent des bûcherons. Echauffés par leur lourde besogne, ils envoyèrent un des leurs chercher de l'eau au puits. Mais le garçon entendit quelque chose clapoter au fond. Pris de peur, il s'enfuit sans eau. Les bûcherons se fâchèrent :

- Où as-tu laissé ton seau ?

- Je l'ai perdu à cause du diable qui est dans le puits. Les bûcherons saisirent leurs gaffes et entourèrent le puits. « Nous n'avons pas peur du diable, dirent-ils. Tous ensemble, nous le tuons d'un seul coup ».

Du fonds du puits, Ivan leur cria alors : « Ne me tuez pas ! Je suis une âme pure ».

Les bûcherons reconnurent alors une voix humaine et approchèrent sans crainte. Ils retirèrent Ivan et le portèrent dans leur cabane. L'un lui donna des chaussures, l'autre une chemise, tous habillèrent le pauvre aveugle.

Ivanko passa trois ans avec les bûcherons. Les uns s'en allaient dans la forêt, d'autres arrivaient à leur place, et tous, ils nourrissaient le garçon. Un jour il se dit : « Ces gens ne sont pas si riches pour me nourrir tous les jours. Ils besognent dur. Il faut que je les quitte. Tant pis si je meurs ! »

Mais il ne discernait pas où il allait. Il échoua dans une tourbière. Ses pieds s'enfoncèrent et il tomba la tête dans l'eau. Et aussitôt il recouvra la vue : c'était une source d'eau vivante. Ivanko revint à la cabane, prit une





scie et une gaffe et s'en alla dans la forêt. Il y travailla trois ans, distribuant son gain à ceux qui l'avaient nourri, l'aveugle, ne gardant pour lui que le nécessaire. Puis, trois ans encore il travailla pour son propre compte.

C'est ainsi qu'Ivan vécut chez les bûcherons neuf longues années. Neuf ans passés, il se mit en route. Un jour, il arriva à un carrefour. Un vieil homme y était assis. « Il doit bien avoir cent cinquante ans », se dit Ivan et il proposa au vieillard :

- Echangeons nos vêtements !

Or, le vieux était en haillons. Il répondit au jeune homme :

- Tu te moques de moi ? Tu crois que je n'ai jamais été jeune !

- Non, ce n'est pas pour me moquer de toi, grand-père. Je propose cela pour de vrai.

Ils échangèrent leurs habits. Quand le vieux eut revêtu ceux d'Ivan, il tira de dessous une vieille souche un flacon d'eau pure, s'en aspergea et sur-le-champ devint un jeune homme de dix-huit ans. Ivanko lui dit :

- Quant à moi, donne-moi une eau qui me fasse vieux.

L'homme tira un autre flacon, aspergea Ivan et celui-ci vieillit de cinquante ans.

- Maintenant que vous êtes jeune, donnez-moi aussi de l'eau de jouvence, demanda Ivan.

Le vieux lui tendit les deux flacons. « Maintenant, se dit Ivan, le temps est venu d'aller chez ma soeur ». Il arriva jusqu'au logis et s'étonna : il n'était plus souterrain, maintenant, mais bien sur terre. Une solide clôture entourait la cour et il était difficile de la franchir. Ivanko, la voix cassée, demanda à entrer.

Sa soeur Marika introduit le mendiant dans la maison et l'installa à table. Après avoir mangé, le mendiant chercha à se rendre utile : il apporta du bois et de l'eau et sortit le fumier de l'étable. A minuit arriva le brigand. Il descendait des alpages, un boeuf sur l'épaule. Il s'étonna de voir un vieux allongé sur un banc.

- Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ?

- C'est un vieux mendiant. Parle plus doucement, il dort.

Marika et le brigand se mirent à table pour le souper, puis ils buvèrent et jouèrent aux cartes jusqu'à une heure du matin. A une heure, ils allèrent au lit, complètement ivres. Ivan, lui, ne dormait pas. Il serrait sur sa poitrine un filet et à travers les mailles il s'assura que les deux compères s'étaient endormis. Alors il s'approcha du lit du brigand et reprit sa chemise, son sabre et son fusil. Il enfila sa chemise, s'aspergea d'eau de jouvence et devint frais et beau comme un jeune prince. Puis il réveilla le brigand et son épouse. A peine les yeux ouverts, ils le reconnurent et furent saisis d'épouvante. Mais Ivan leur dit :

- Je ne vous toucherai pas. C'est assez de ce que vous m'avez fait souffrir.

Dans un coin il aperçut sa flûte et le souvenir de ses bêtes lui revint. Il se mit à jouer et les bêtes accoururent de toute part. L'ours lui dit :

- Oh, notre tsar, autorise-nous à lutter avec ce brigand. Et les bêtes le mirent en pièces. La soeur d'Ivan pleura amèrement son brigand et sa solitude. Ivanko, lui, continua sa route.

Bientôt, il entendit parler de la sécheresse qui ravageait un pays voisin : un grand serpent avait fermé toutes les sources. Ivan rassembla ses bêtes et se dirigea vers ce pays.

Le voyant descendre de la montagne avec ses animaux, les gens furent

pris de frayeur et s'enfermèrent dans leurs logis. La chaleur était si forte qu'on aurait pu faire cuire un oeuf sur la route. Ivan entra dans une auberge :

- Sers moi, aubergiste, deux tonneaux de bière de 150 litres chacun.

Mais l'aubergiste n'eut pas la force de les rapporter. Il ouvrit sa cave :

- Prends-les toi-même.

Ivan avala trois cents litres de bière et demanda à l'homme :

- Alors, quelles sont les nouvelles, ici ?

- Les nouvelles sont mauvaises. La sécheresse est grande, car le maudit serpent ailé a bouché toutes les sources. Déjà mes trois filles lui ont été offertes contre de l'eau. Demain c'est le tour de la fille du tsar. Cela fera justement dix ans qu'elle est revenue de chez les brigands.

Ivan devina qu'il s'agissait de la fille du tsar qu'il avait libérée autrefois de la caverne et il dit à l'aubergiste :

- Conduis-moi au serpent.

L'aubergiste n'osa pas, car il avait très peur du serpent. Mais Ivan insistait. Alors il le conduisit un bout de chemin, puis Ivanko lui permit de s'en aller. Il continua sa route et s'assit plus loin sur un puits pour attendre l'arrivée de la fille du tsar qui allait à la mort. Or, il y avait un Bohémien qui accompagnait les jeunes filles jusqu'au serpent. Et soudain, Ivan aperçut un char qui amenait la fille du tsar. Celle-ci le reconnut de loin et fondit en larmes. Le Bohémien arrêta les chevaux pour jeter la jeune fille dans le puits. Mais Ivan sauta sur le char qui s'enfonça en terre jusqu'aux moyeux et chuchota à la belle :

- Ne crains rien, je ne t'abandonnerai pas. Et il appela le serpent du fond du puits :

- Jeune seigneur, il y a une fille ici !

Et dès que le serpent hissa ses douze têtes, Ivan les trancha d'un seul coup de sabre. Le Bohémien repartit avec la jeune fille et Ivan resta sur place. Quand le Bohémien s'engagea sur le pont, l'eau coulait déjà dans la rivière desséchée. Il arrêta les chevaux et obligea la jeune fille à jurer que c'était lui qui avait tué le serpent. La jeune fille prêta serment et lui promit d'être sa femme.

Quant à Ivan, il retourna chez sa soeur, car avant de la quitter il avait déposé devant elle deux tonneaux : l'un pour lui-même et l'autre pour le brigand. Et quand il revint, il constata qu'il y avait bien peu de larmes dans son tonneau, alors que celui du brigand débordait. Alors il retourna au pays qu'il avait sauvé de la sécheresse. Il demanda à l'aubergiste :

- Quelles sont les nouvelles ?

- Cela va mieux maintenant. Le Bohémien a tué le serpent et nous avons de l'eau. Demain nous fêtons son mariage avec la fille du tsar.

Or, Ivan était entouré de toutes ses bêtes. Le lièvre qui avait tout entendu le pria :

- Toi qui es notre tsar, permets-moi d'aller jeter un coup d'oeil sur le jeune couple.

Ivan le laissa partir. Cependant, la fille du tsar avait prévenu le gardien du palais : si vient à passer une bête, laisse-la entrer. Elle prit le lièvre sur ses genoux et se réjouit. Elle le nourrit copieusement et le lièvre commanda deux danses.

Le Bohémien, lui, était affalé sur des coussins, si haut qu'il touchait au plafond. Quand le lièvre se mit à danser, deux coussins s'échappèrent de dessous le bonhomme. Le lièvre revint chez Ivan et ce fut au tour du renard d'aller à la noce. Il partit en danse et deux autres coussins s'échappèrent de dessous le Bohémien.

Puis ce fut le tour du loup de demander à Ivan la permission d'aller à la noce. Ivan avait hésité à le laisser partir : il craignait qu'il fasse des dégâts. Finalement, il lui permit d'y aller. A l'arrivée du loup, tous les gardiens prirent la fuite. Le loup, sans sourciller, entra dans la salle et la tsarevna lui offrit à manger. Puis, comme les autres, il commanda deux danses. Soudain, il sauta sur le Bohémien et d'un coup de mâchoires, lui trancha les jambes jusqu'à la cuisse. Quoique sans jambes, le Bohémien se mit à hurler qu'on le conduise à l'autel.

Le loup revint chez Ivan et lui raconta ce qui s'était passé.

- Maintenant, on y va tous, déclara Ivan à ses bêtes.

Quand la fille du tsar vit Ivan, elle lui passa ses bras autour du cou et raconta la vérité à son père. Les bêtes déchirèrent alors le Bohémien, et ce fut Ivan qui se coucha sur les coussins.

Cependant, il avait fait inviter sa soeur. Après les noces, Marika enferma les bêtes dans les écuries du tsar et glissa une fourche très pointue dans le lit de son frère. Ivan se perça le coeur et rendit l'âme aussitôt. Tout le monde était bouleversé. Les bêtes étaient toujours enfermées et personne ne s'occupait d'elles depuis trois jours. L'ours dit enfin :

- Démolissons les portes : il est certainement arrivé un malheur à notre maître, si personne ne nous apporte à manger.

Ils démolirent les portes et virent la tsarevna berçant dans un cercueil en or son époux qu'elle arrosait de larmes. Alors l'ours attachait au cou du renard deux petits paniers contenant chacun un flacon. Le renard rapporta alors de l'eau guérissante et de l'eau vivante. On déshabilla Ivan et on

trouva une fourche engagée dans son flanc gauche. L'ours arracha la fourche et versa dans la plaie une goutte d'eau viavante. Ivan s'étira :

– Oh, comme j'ai dormi profondément !

– Que ta soeur dorme aussi bien ! grommela l'ours.

Ivan devina ce qu'il voulait dire et répondit à ses bêtes :

– Faites d'elle ce que vous voudrez !

Et les bêtes déchirèrent la soeur si ingrate en quatre morceaux.

Ivan vécut une vie heureuse avec la fille du tsar, vie heureuse que partagèrent toutes ses bêtes.

## IVAN LE PAUVRE ET DOULIANA LA SAGE

Il était une fois un garçon très pauvre qui s'appelait Ivan. Il avait perdu son père quand il était encore tout petit, et il avait dû gagner son pain dès son plus jeune âge. Encore enfant, il allait à la chasse et il maniait de son arc à la perfection. Un jour qu'il revenait bredouille de la forêt n'ayant pas trouvé le moindre gibier, il vit au loin une petite vieille qui portait une cruche pleine de lait. « Si, de cette distance, ma flèche atteint la cruche de cette femme, se dit-il, c'est que je ne suis pas un mauvais chasseur ». Il tira : il ne resta dans la main de la vieille que l'anse de sa cruche.

– Eh bien, tu ne te marieras que le jour où Douliana la Sage voudra bien de toi ! lui lança la petite vieille avec colère.

Ivan ne prêta pas attention à ces paroles, mais quand il voulut prendre femme, il eut beau envoyer des marieuses dans sept villages à la ronde, pas une seule fille ne voulut se marier avec lui. Et le pauvre Ivan fut obligé de s'acheter un cheval pour aller chercher de par le monde Douliana la Sage.

Il voyagea très longtemps. Son cheval finit par crever et Ivan continua à marcher à pied. Il arriva dans une contrée si lointaine, que ni les oiseaux ni les rayons du soleil n'y parvenaient. Un jour, il vit dans une forêt une toute petite mesure, si profondément enfoncée en terre, qu'on n'en apercevait que le toit. Il entra à l'intérieur. Un petit vieux à la longue barbe était assis sur un banc.

– Bonjour, bon grand-père, dit Ivan très respectueusement.

Le vieillard leva les yeux, regarda le jeune homme et répondit :

– Bonjour, mon fils. J'ai déjà deux cents cinquante ans, mais j'é n'ai jamais encore vu un garçon au coeur aussi bon. Où vas-tu, mon enfant ?

- Je cherche ma fiancée, Douliana la Sage, mais j'ignore où la trouver. Pourriez-vous m'aider, grand-père ?

- Oh, mon enfant, je n'ai jamais entendu parler d'elle. Mais je te donnerai un peloton de fil qui te fera sortir de cette épaisse forêt. Il roulera par terre et tu n'auras qu'à le suivre.

Quand Ivan sortit des fourrés le soleil se mit à briller. Et il vit devant lui une immense construction à douze étages. C'était là qu'habitait Douliana la Sage. Elle se tenait justement au douzième étage et avait aperçu Ivan de loin. Elle accueillit Ivan avec beaucoup de joie.

- Je suis la captive du Vent, lui expliqua-t-elle. Je vais te transformer en vieillard pour quelque temps, et tu iras dans l'étable prendre soin du bétail. Ce soir, quand mon maître rentrera, je lui dirai que tu veux entrer à son service.

Le soir, le Vent rentra dans son domaine. Après avoir attaché son cheval, il demanda à la jeune fille :

- Que fait ce vieillard dans mon étable ?

- Oh, c'est un pauvre malheureux, répondit Douliana. Il m'a demandé quelque chose à manger et a surveillé le bétail toute la journée. Je voudrais bien qu'il reste à notre service.

- Appelle-le, je vais lui dire deux mots.

Quand Ivan pénétra dans le palais du Vent, celui-ci fronça ses épais sourcils gris et lui commanda :

- Redeviens ce que tu étais auparavant !

Et Ivan redevint aussitôt le jeune garçon qu'il était.

Ensuite le Vent lui ordonna d'aller se coucher, « car à minuit, ajouta-t-il, je te donnerai un travail à faire ».

A minuit juste, le Vent vint réveiller Ivan et il l'emmena dans la forêt.

- Prends cette cognée en bois, lui dit-il, et abats tous les arbres que tu vois devant toi et derrière toi. Ensuite, tu les empileras en stères. Après cela, tu laboureras la terre qui se sera libérée des arbres et tu y sèmeras du blé. Qu'il mûrisse en un seul jour ! Alors, tu le récolteras, et tu le feras moudre. Et que j'aie sur ma table ce soir une belle miche de pain frais. Si tu ne t'acquittes pas de cette tâche, tu mourras.

« Un village entier ne pourrait faire ce travail en une journée », se dit Ivan. « Que vais-je devenir ? »

Il donna un coup de cognée dans un hêtre, mais son outil vola en morceaux. Il s'assit par terre, découragé. Peu après, Douliana la Sage lui apporta à déjeuner.

- Pourquoi es-tu si triste ? lui demanda-t-elle.

- Parce que le Vent m'a chargé d'un travail impossible à exécuter. Et il lui raconta la chose.

Alors Douliana siffla, et tous les diables qui étaient au service du Vent accoururent.

En un instant, tout le travail fut fait. Au soir, le Vent avait sa niche de pain frais. Il tapota l'épaule du jeune homme.

- Tu n'es pas un mauvais serviteur, Ivan. A présent, va te coucher. A minuit, je te réveillerai pour une nouvelle tâche.

Au milieu de la nuit, le Vent vint trouver Ivan. Il lui donna un grand sac de cuir et l'amena jusqu'à un lac.

- Tu vas puiser dans ce sac toute l'eau de ce lac, de façon qu'il n'y reste au fond que de la poussière. Ensuite tu réuniras les deux rives par un pont en verre n'ayant qu'un seul support et surmonté de trois colonnes rouges. Quand je passerai par ici ce soir, que trois oiseaux soient posés sur chaque colonne, et qu'ils chantent chacun à sa manière.

Sur ce le Vent le quitta. Ivan ne se mit même pas au travail : il décida d'attendre Douliana la Sage. En effet, elle arriva peu après, et cette fois aussi, ce furent tous les diables du Vent qui exécutèrent le travail.

Le soir, le Vent félicita Ivan :

- Tu es un bon serviteur. Tu peux rester à mon service tant que tu voudras.

Quelques semaines s'écoulèrent. Un jour, Douliana chuchota au jeune homme :

- Selle deux chevaux, nous allons partir dans ton royaume !

Ils se mirent en route, mais à peine s'étaient-ils éloignés du domaine, que le cheval du Vent se mit à hennir, appelant son maître. Celui-ci devina aussitôt ce qui s'était passé :

- Douliana la Sage s'est enfuie avec mon serviteur, n'est-ce-pas ? Dis-moi, mon beau coursier, ai-je le temps, avant de nous mettre à leur poursuite de manger dix marmites de raviolis, de boire douze tonneaux de bière et de fumer vingt boîtes de cigares ?

- Bien sûr, répondit le cheval, nous les rattraperons toujours.

Pendant ce temps-là, Ivan et la jeune fille continuaient à galoper sur la route. Soudain, le jeune homme sentit une brûlure dans le dos. Comme il en prévenait Douliana, celle-ci lui ordonna de se retourner :

- De quelle couleur est la flamme qui te brûle ? demanda-t-elle.

- Elle est bleue.

- C'est le cheval du Vent qui souffle, mais ne t'inquiète pas. Nos deux chevaux vont se changer en buissons, et nous en lièvres. Peut-être que le Vent passera à côté de nous sans nous apercevoir.

Mais le cheval du Vent avait tout vu, et son maître leva son sabre :

- Allons, les lièvreteaux, redevenez ce que vous étiez auparavant, sinon je vous tue !

Quand ils reprirent leur forme naturelle, le Vent dit au jeune garçon :

- Pour cette fois, je te pardonne, car jusqu'ici tu m'as bien servi.

Et les deux jeunes gens retournèrent vivre chez le Vent.

Au bout d'un certain temps, Douliana dit à Ivan :

- Essayons encore une fois, peut-être aurons-nous plus de chance...

Ils montèrent leurs chevaux et se mirent en route. Au bout de trois jours, le cheval du Vent se mit à hennir, prévenant son maître de la fuite des deux jeunes gens :

- Ai-je le temps de dîner ? demanda le Vent à son coursier.

- Oui, nous les rattraperons n'importe comment.

En effet, peu après, Ivan sentit une brûlure à l'épaule.

- De quelle couleur est la flamme qui te brûle ? demanda Douliana.

Ivan se retourna :

- Elle est bleue.

- C'est le souffle du coursier. N'aie pas peur. Nos chevaux vont se transformer en lac, et nous, en deux canards. Peut-être que le Vent passera à côté de nous sans faire attention.

Mais le cheval les avait remarqués et il prévint son maître. Celui-ci brandit son sabre :

- Hé, les canardeaux, redevenez ce que vous étiez !

Quand ils rentrèrent chez le Vent, Douliana la Sage dit à Ivan :

- La prochaine fois, il faudra que nos chevaux galopent encore plus vite.

- Non, dit Ivan, nous ne pourrions plus nous sauver à deux. Le Vent ne nous pardonnera plus.

- Eh bien, tu partiras seul, décida Douliana.

Au bout de quelques jours, Ivan fit ses adieux à sa fiancée et quitta le palais. Dans la forêt, il retrouva la maisonnette du petit vieux.

- Bonjour, grand-père, comment allez-vous ? demanda-t-il en entrant.

- Oh, mon enfant, je vis sur terre depuis deux cents cinquante ans, mais jamais je n'ai eu si faim qu'aujourd'hui !

Ivan sortit de sa besace une miche de pain, la coupa en deux, et tendit





une moitié au vieillard. Puis il mit sa main dans sa poche et en retira une poignée de pièces d'or, qu'il déposa devant le vieil homme.

- Merci, mon fils, merci, moi aussi je te rendrai service un jour.

Sur ce ils se séparèrent.

Ivan continuait à marcher dans la forêt. Dans la soirée il finit par arriver jusqu'à une grande baraque. Il y entra et trouva une vieille sorcière qu'il salua respectueusement :

- Bonsoir, grand-mère.

- Bonsoir, mon enfant, que fais-tu dans ces parages ?

- Je voudrais entrer en service quelque part.

- Je t'embauche pour deux ans, dit la vieille. Tu mèneras au pâturage mes trois juments blanches. Mais à midi juste, elles doivent être dans leur écurie. Autrement, il t'en coûtera la tête !

La vieille lui prépara des galettes somnifères, et Ivan emmena les trois juments dans les prés. Pendant qu'elles broutaient, Ivan grignota quelques galettes et s'endormit, mais il fut réveillé subitement par le petit vieux qu'il avait secouru :

- Lève-toi, Ivan, les juments se sont transformées en biches. Mais ce n'est rien : donne-leur trois coups de bâton et elles reprendront leur forme naturelle.

A midi, Ivan rentra chez la sorcière. Il enferma les juments dans l'écurie et ouvrit la porte de la maison : la vieille était en train d'aiguiser un couteau. Mais quand elle apprit que ses trois juments étaient en place, elle retira du four trois barres de fer et se mit à en frapper les pauvres bêtes.

Le lendemain, Ivan n'emporta pas de ces galettes qui le faisaient dormir. Il s'assit sur un monticule, tâchant bien de rester éveillé. Mais l'aînée des juments s'approcha de lui et lui souffla en plein visage : il s'assoupit aussitôt.

Cette fois aussi, il fut réveillé par le vieillard à la longue barbe blanche :

- Lève-toi, Ivan, la sorcière a métamorphosé ses trois juments en trois oeufs immenses. Elle les a recouverts d'une corbeille sur laquelle elle s'est assise. Maintenant, écoute-moi bien : dès que tu franchiras le seuil, je me changerai en renard et je grimperai au grenier où est enfermé un coq en or. La vieille courra après moi : alors tu soulèveras la corbeille et tu donneras trois coups de bâton sur les oeufs : ils redeviendront des juments.

Ivan remercia le vieil homme et celui-ci ajouta :

- C'est le deuxième jour que tu es au service de la sorcière. Cela signifie, en somme, que c'est la deuxième année. Donc, ton service est terminé. Quand elle te demandera comment tu veux être payé, ne prends ni argent ni jolie fille, mais dis-lui qu'elle te donne son petit âne, celui qui est couché sur un tas de fumier. Il est vrai que les poules ont souillé sa selle, mais peu importe, prends la selle aussi.

Quand ils arrivèrent devant la demeure de la vieille, le petit vieux se transforma en renard et grimpa au grenier. Oubliant ses oeufs, la vieille se précipita derrière lui. Alors Ivan frappa les oeufs de trois coups de bâton et ils redevinrent trois juments.

Quand la sorcière descendit du grenier elle saisit un couteau pour tuer Ivan.

- Calmez-vous, la vieille, l'arrêta le jeune homme, vos juments sont dans l'écurie.

La vieille sorcière s'y rendit alors et en ressortit, accompagnée de trois jolies jeunes filles. Elle proposa à Ivan de se choisir une amie.

- Non, dit Ivan, donnez-moi plutôt le petit âne qui est en train de mourir sur le tas de fumier.

- Oh, tu mérites meilleure récompense, répartit la bonne femme. Je te donnerai autant d'or et d'argent que tu pourras emporter.

Mais Ivan ne voulait que l'âne. Alors la vieille dit aux jeunes filles :

- Tressez à ce garçon une bride en fils d'or pour qu'il puisse emmener son ânon.

- Ce n'est pas la peine, grand-mère, intervint Ivan. Je prendrai à la place de la bride la selle qui sert de perchoir à vos poules.

Et il s'en alla suivi par le petit âne. Celui-ci marchait tout doucement, car il était très faible. Il demanda soudain à son nouveau maître :

- Ivan, regarde si la vieille nous voit encore.

Ivan se retourna :

- Oui, elle nous voit. Elle a grimpé sur le toit de sa baraque et nous regarde de tous ses yeux.

Ils continuèrent leur chemin, et quand ils furent hors de vue de la sorcière, le petit âne se secoua trois fois et se transforma en un magnifique cheval à douze jambes. Il dit à Ivan :

- Maintenant nous pouvons aller chercher ta fiancée Douliana la Sage.

Ivan enfourcha le cheval, et celui-ci s'éleva dans le ciel. Ils arrivèrent jusqu'au palais du Vent et Ivan attrapa au vol Douliana la Sage qui se tenait au douzième étage.

Alors le cheval du Vent se mit à hennir pour prévenir son maître.

- Aurai-je le temps, mon beau coursier, de manger dix marmites de raviolis, de boire douze tonneaux de bière et de fumer vingt boîtes de cigares ?

- Cette fois-ci, répondit le cheval, tu ne les rattraperas pas.

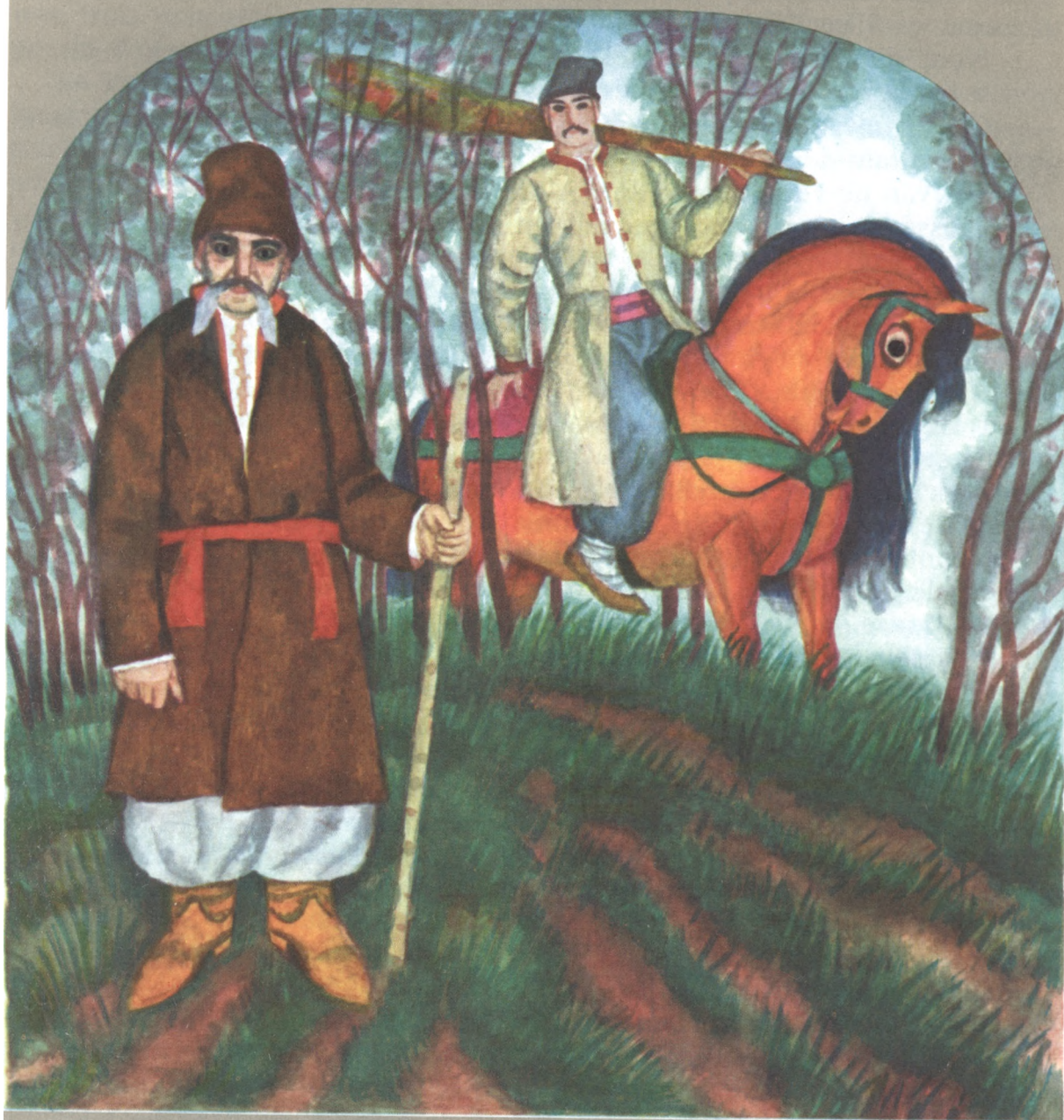
Mais le Vent partit tout de même à leur poursuite, et au bout d'un moment, Ivan se mit à gémir :

- Oh, comme l'épaule me brûle !

Alors son cheval s'adressa à celui du Vent :

- Viens avec nous, mon beau compagnon. Ton maître te maltraite. Le mien est bon : il te donnera à manger de la belle avoine dorée et tu boiras du bon lait frais.

Alors le cheval du Vent s'éleva jusqu'aux nuages et se retourna, les quatre fers en l'air. Le Vent fut précipité sur la terre et se tua. Quant à son coursier, il alla rejoindre Ivan et Douliana l'enfourcha. Les deux jeunes gens revinrent au village d'Ivan et leurs noces eurent lieu peu après.



**Il rattrapa le vieillard :**

**- Excusez-moi, grand-père, je suis passé à côté de vous sans vous saluer.**

## LES AVENTURES D'IVAN, FILS DE MOUJIK

Il y avait autrefois un tsar et une tsarine qui n'avaient pas eu d'enfants alors qu'ils étaient jeunes. Sur le tard, cependant, un fils leur vint à naître, ce dont ils se réjouirent infiniment.

Les années s'écoulèrent et il fut temps un jour de le marier. Quand proposition lui fut faite de prendre femme, le jeune homme répondit :

– Je ne me marierai pas tant que vous ne m'aurez pas procuré un cheval qui dévore du feu, qui boit des flammes, et sous les pas duquel la terre tremble et les feuilles de chêne tombent sur douze lieues à la ronde.

Le tsar convoqua alors tous ses preux :

– Peut-être que l'un de vous sait où l'on peut trouver un cheval qui mange du feu, qui boit des flammes et sous les pas duquel la terre tremble et les feuilles de chêne tombent sur douze lieues à la ronde.

Tous les preux restèrent perplexes : personne n'avait jamais entendu parler d'un animal pareil.

Le tsar décréta alors par un ordre écrit qui fut répandu dans tout son royaume la chose suivante :

– Que celui qui a vu ou qui peut se procurer ce cheval se présente au palais !

Un de ces papiers fut envoyé dans une contrée lointaine et un simple paysan eut l'occasion de le lire. Il en parla à sa femme le soir quand il rentra chez lui :

– Tu t'imagines, femme ! Le tsar en personne invite à se présenter à son palais l'homme qui trouvera ce cheval extraordinaire.

Or, le paysan avait un fils.

– Je sais où trouver ce cheval, dit-il à son père.

– Oh, toi, tu ferais mieux de rester tranquille dans ton coin, répliqua son père. Tu as à peine mis le nez dehors que tous les gosses te flanquent des coups...

Le garçon jeta un vêtement sur ses épaules :

– Sortons dans la cour, père !

Le père et le fils sortirent de la maison. Alors le jeune homme entoura d'un bras le tronc d'un chêne et d'un seul effort il inclina l'arbre jusqu'à la terre. Son père se tenait auprès de lui, les yeux écarquillés :

– Eh bien, fils, maintenant je te crois !

Le lendemain ils s'en allèrent tous les deux chez les administrateurs de la contrée.

– Sires, dit le paysan, permettez-moi de vous dire un mot.

- Parle, bonhomme.

- J'ai un fils qui sait où se procurer le cheval que le tsar veut offrir à son descendant.

Alors tout le monde s'écria :

- Au cachot tous les deux, le père et le fils ! Son fils ne vaut rien du tout, tout le monde le sait. Les gosses le battent dès qu'il met le nez dehors !

On mit les deux hommes au cachot. Mais au bout d'un certain temps, le gouverneur de la région décida de les libérer et de communiquer au tsar qu'un jeune garçon de leur contrée possédait le secret du cheval. Quand le tsar apprit cette nouvelle, et quoiqu'il doutât fort qu'un simple paysan pût lui procurer ce coursier merveilleux, il envoya tout de même ses serviteurs et un carosse pour qu'on lui amène le jeune garçon.

Quand Ivan - c'était le nom du jeune paysan - se présenta au palais, le tsar lui demanda :

- Il paraît que tu peux te procurer le cheval que désire mon fils.

- C'est exact, répondit Ivan.

- Qu'est-ce qu'il te faut pour cela ?

- Il me faut un bon cheval et un solide gourdin.

Le tsar écrivit un billet au gardeur de son haras.

- Va dans mon champ. Tu y trouveras mon troupeau, tu donneras ce petit mot au gardien, et il te choisira un bon cheval.

Le jeune homme se rendit au champ et tendit le petit mot au gardien du troupeau.

- Attends un instant, répondit l'homme, je vais justement conduire mes chevaux à l'abreuvoir. Tu pourras choisir celui que tu voudras.

Ivan se mit à examiner les chevaux. Mais dès qu'il en attrapait un par la queue ou par la crinière, toute la peau du cheval lui restait dans la main. N'ayant donc pas choisi un seul cheval et ayant arraché douze peaux, il décida de retourner au palais. Sur son chemin se trouvait une chaumière délabrée dans laquelle habitait une pauvre petite vieille. Et comme le ciel se couvrait de gros nuages, la vieille demanda au jeune garçon :

- Aide-moi, s'il te plaît, à recouvrir ma demeure ; je suis vieille et pauvre, et tout le monde passe à côté de ma maison sans me prêter aucune attention.

Le garçon recouvrit de peaux de cheval la chaumière de la vieille femme, pour que la pluie n'y pénètre pas, et il continua à marcher vers le palais.

Quand le tsar le vit, il fut très étonné que le jeune homme soit sans cheval. « Eh bien, va voir maintenant dans mes écuries, lui proposa-t-il, peut-être y trouveras-tu le cheval qui te convient ».

L'autre alla voir : mais il lui suffisait de poser la main sur le dos du cheval, pour que celui-ci s'écroulât.

Alors Ivan s'en alla dans la steppe et il siffla avec toute la force de ses puissants poumons. Un cheval galopa vers lui aussitôt.

- Pourquoi m'appelles-tu, mon beau maître ?
- Il est temps que nous partions !
- Soit ! répondit le coursier.

Ivan l'emmena dans l'écurie du tsar pour qu'il y passe la nuit. Le cheval était si puissant, qu'en entrant dans le bâtiment, il en cassa la porte et démolit tous les murs. Ivan eut un mal fou à le faire tenir en place. Il réussit enfin à l'attacher, lui donna du beau froment doré et alla se coucher.



De bon matin, le tsar envoya un de ses serviteurs demander à Ivan s'il n'avait pas vu en rêve, par hasard, le cheval dont il avait besoin.

- Hé, mais je l'ai déjà, répondit le jeune homme, il est à l'écurie...

- Maintenant, ajouta-t-il, qu'on me ramène de la forêt, sur deux charrettes attelées chacune par une paire de boeufs, un bon gourdin solide.

Quand on lui amena le gourdin, il le lança en l'air et alla se coucher pour un jour et demi. Il se réveilla juste au moment où le bâton revenait sur la terre. Ivan sortit dans la cour et leva son petit doigt. Le gourdin vint s'y heurter, et il s'émietta en mille petits éclats.

- Ce gourdin ne vaut rien, déclara le jeune homme. Apportez m'en un autre, que vous chargerez sur quatre charrettes.

On alla abattre dans la forêt un chêne de cent ans. On en confectionna un gourdin qu'on ramena à Ivan sur quatre charrettes, tirées chacune par une paire de boeufs. Le garçon lança le gourdin en l'air et alla se coucher. Il dormit trois jours, et se réveilla au moment où le bâton revenait vers la terre. Puis il sortit dans la cour et leva un autre doigt, le majeur cette fois.

Le gros bâton s'y heurta et alla s'enfoncer en terre à deux mètres de profondeur.

- Ce gourdin-là m'arrange, dit Ivan. Je le prends.

Puis, il fit ses préparatifs pour la route.

Quand il prit congé du tsar, celui-ci lui dit :

- Ivan, si tu te procures le cheval qu'exige mon fils, je te donnerai en récompense tout ce que tu désireras, et jamais je ne te ferai de mal. Ma parole ! Tu peux avoir foi en moi.

Le jeune homme se mit donc en route. Mais le tsar ne voulait toujours pas croire qu'un simple campagnard, un fils de moujik, puisse trouver tout seul le coursier extraordinaire. C'est pourquoi, il envoya à sa suite deux de ses preux, des hommes dans les veines desquels coulait du sang de seigneurs, et non de paysans !

- Rattrapez-le, leur ordonna-t-il, et faites route avec lui !

- Qui êtes-vous, demanda Ivan aux deux hommes, quand ceux-ci l'eurent rattrapé.

- Nous sommes les gens du tsar. Il veut que nous allions avec toi.

- Alors nous devons choisir un chef, dit Ivan. Autrement, aucun ordre ne règnera entre nous, il faut que nous nous soumettions à un seul d'entre nous.

- C'est moi qui serai le chef, c'est moi qui serai le chef, se mirent à crier les deux seigneurs à la fois.

- Mais Ivan, le fils de moujik, les interrompit :

- Celui-là sera chef, qui jettera son gourdin le plus loin.

Les preux furent d'accord et l'un d'eux lança son gourdin sur la route. Ils chevauchèrent ensuite un jour entier, puis un deuxième jour, et ce n'est qu'au troisième jour qu'on retrouva le bâton. Puis ce fut le tour du deuxième seigneur de lancer son bâton. On ne retrouva celui-ci qu'au bout d'une semaine de voyage. Arriva enfin le tour d'Ivan. Il lança son gourdin et la petite troupe continua sa route. Une huitaine s'écoula, puis deux, puis trois : on n'avait pas encore retrouvé le gourdin.

- Nous avons dû passer à côté de lui sans le remarquer, supposa l'un des preux.

- C'est impossible, répliqua Ivan, nous le retrouverons sûrement.

En effet, au bout de la quatrième semaine, ils aperçurent une grande bâtisse, ceinte d'une grille en cuivre, et à laquelle menait un pont, de cuivre également. Le gourdin d'Ivan avait échoué sur un coin de la maison qui s'était écroulé sous la force du coup. Cette demeure appartenait à une famille de terribles serpents ailés qui étaient allés guerroyer dans une terre lointaine.



Ivan, le fils de moujik, s'adressa alors à l'un des seigneurs au sang noble :  
– Cette nuit, tu feras le guet sur ce pont, et toi, dit-il à l'autre, tu garderas les chevaux. Moi, j'irai me coucher dans la maison. Et il répéta à celui qu'il avait désigné sur le pont : « Sois très attentif, surveille bien les alentours ».

Au milieu de la nuit, Ivan se leva et sortit de la maison : le gardien du pont dormait à poings fermés. Soudain, un grondement se fit entendre : c'était un serpent ailé à six têtes qui arrivait au galop. Ivan l'entendit dire à son cheval :

– N'aie pas peur, mon ami, il n'y a pas de force au monde qui puisse nous résister. Il n'y a qu'Ivan, le fils de moujik, mais il est encore trop jeune, et il est loin d'ici.



– Pas si loin que tu ne le crois ! lança Ivan.

– Tiens, te voilà, Ivan, s'étonna le monstre. Viens-tu te battre ou faire la paix ?

– Je viens me battre.

– Eh bien, frappe le premier.

– Non, répondit Ivan, tu es mon aîné, c'est à toi de commencer.

Le dragon donna un coup à Ivan. Celui-ci ne fit que chanceler légèrement, mais quand vint son tour à lui, les six têtes du dragon volèrent en même temps !

Ensuite, il coupa le cadavre du monstre en morceaux, brûla ses os, dispersa leurs cendres au vent et rentra dans la bâtisse. Le lendemain matin, il demanda au preux qui avait gardé le pont :

– Alors, tu t'es bien acquitté de ta mission ?

– Oh, parbleu, j'ai fait si bien la garde, que pas un oiseau n'a volé à l'alentour.

La nuit suivante, Ivan changea les deux hommes de poste, mais celui qui devait garder le pont s'endormit aussi. Au milieu de la nuit, Ivan sortit

dans la cour, car il avait entendu gronder la terre : c'était un serpent ailé à neuf têtes qui accourait chez lui.

- N'aie pas peur, disait-il à son cheval, et ne trébuche pas. Il n'existe pas de force au monde qui puisse nous vaincre. Il n'y a qu'Ivan, le fils de moujik, mais il est loin d'ici.

- Pas si loin que tu crois, répliqua Ivan.

- Tiens, te voilà, toi ! Tu es venu te battre ou faire la paix ?

- Je suis venu me battre.

- Eh bien, frappe le premier !

- Tu es plus âgé que moi, c'est à toi de commencer !

Le monstre frappa Ivan avec une telle force, que celui-ci pénétra dans la terre jusqu'aux chevilles. Mais quand ce fut son tour de frapper, il trancha d'un seul coup sept têtes du dragon. A la seconde reprise, il en finit avec les deux autres. Alors, il coupa le cadavre du monstre en morceaux, brûla ses os, et dispersa les centres au vent. Puis il retourna dormir.

Le lendemain matin, il demanda à l'homme qui avait fait le guet sur le pont :

- T'es-tu bien acquitté de ta tâche ?

- Oh, j'ai si bien gardé le pont que pas une petite souris ne s'y est faufilée.

Le jour même, à la tombée de la nuit, Ivan fit venir les deux seigneurs. Il accrocha sa moufle sur le mur et leur dit :

- Aujourd'hui, c'est moi qui garderai le pont. Et vous, regardez cette moufle : quand il en gouttera de la sueur, c'est que tout va bien, s'il commence à en goûter du sang, amenez-moi mon cheval.

Et il alla se poster sur le pont. A minuit, il entendit un grondement sourd et les feuilles des chênes se mirent à tomber. C'était l'aîné des dragons. Il montait le fameux coursier qui pouvait dévorer du feu et boire des flammes.

- Rassure-toi, lui disait-il, et ne trébuche pas, mon beau cheval. Il n'y a pas de force au monde qui puisse triompher de nous. Il y a bien Ivan, le fils de moujik, mais il est encore trop jeune, il doit dormir sur ses deux oreilles à l'heure qu'il est.

- Tu te trompes, je suis là, lança Ivan.

- Vraiment ! Eh bien, on va se battre ou faire la paix ?

- Je ne suis pas venu te trouver pour faire la paix.

- Eh bien, frappe le premier.

- Non, frappe d'abord, c'est toi le plus fort au monde.

Le dragon donna au jeune homme un coup si terrible, que celui-ci devint pâle comme un linge. Ils luttèrent longtemps. De ses douzes têtes, il n'en restait au serpent que trois, mais Ivan était déjà enfoncé en terre jusqu'à la ceinture, et il se battait de ses dernières forces.

- Dis donc, demanda soudain le dragon, est-ce que tu as un père ?
- Oui, j'ai un père.
- Est-ce qu'il a des boeufs ?
- Oui, il en a.
- Il laboure avec ?
- Oui.



- Est-ce qu'il les laisse se reposer de temps en temps ?
- Oui.
- Eh bien reposons-nous, nous aussi.

Ivan s'allongea sur l'herbe et lança son gourdin par-dessus son épaule. Celui-ci tomba sur l'écurie et la fit s'écrouler. Alors le cheval d'Ivan en sortit en hennissant et il courut vers son maître.

Quant aux deux peux qu'Ivan avait laissés dans la maison, ils voyaient depuis longtemps que du sang coulait de sa moufle, mais ils avaient peur d'aller le secourir : pourquoi aller risquer nos vies à cause de lui, se disaient-ils.

Après s'être bien reposé, Ivan déclara au dragon :

- Maintenant, je vais te tuer !
- Tu peux me tuer, répondit le monstre, mais je veux te dire ceci avant de mourir : tu auras beau t'emparer de mon cheval magique, de ce cheval que convoite le fils du tsar, je te jure que tu ne le ramèneras pas au palais : j'ai encore trois soeurs, ma mère, et puis mon père, le tsar Dragon. N'importe comment, l'un d'eux te fera périr !

Ivan trancha tout de même les dernières têtes du serpent ailé. Sur ces entrefaîtes, la petite vieille dont il avait autrefois recouvert la maison de peaux de cheval, ouït dire que le jeune homme était en danger. Elle envoya donc son petit chien au secours du garçon. Et voici ce que dit le petit chien à Ivan :

- Quand votre petite troupe prendra le chemin du retour, vous aurez un jour tellement soif que vous n'aurez plus la force d'échanger un seul mot entre vous. Vous apercevrez alors à votre droite une source à l'eau limpide comme du cristal. Surtout, n'en buvez pas une goutte, et quant à toi, Ivan, frappe la surface de l'eau avec ton gourdin, et tu verras alors ce qui y apparaîtra. Ensuite vous continuerez votre chemin, et vous sentirez soudain une faim terrible. Vous verrez alors un beau platane, et sous l'arbre, une table recouverte de pains frais appétissants, de pommes et de différents plats et boissons. Ne touchez à rien, et toi frappe la table de ton gros bâton. Tu verras alors ce qui y apparaîtra. Vous irez plus loin et vous aurez envie de dormir ; sous un autre platane vous découvrirez des lits tout faits. Ne vous couchez pas, et frappe-les de ton gourdin.

Ivan écouta le petit chien bien attentivement et il le remercia de tous ses conseils. Ensuite, il appela ses deux compagnons, prit le cheval magique par sa bride et tous se mirent en route. Au bout d'un certain temps, alors qu'ils avaient très soif, ils virent à leur droite une source à l'eau transparente. Les deux seigneurs s'en approchèrent.

- Attendez, leur ordonna Ivan, ne buvez pas. Et il frappa la surface de l'eau de son gourdin. Aussitôt, ce fut du sang qui se mit à couler : c'était l'une des soeurs du serpent ailé qui s'était transformée en source limpide. Ils poursuivirent leur chemin, et Ivan abattit encore deux soeurs du dragon : celle qui avait pris la forme de mets appétissants et celle qui avait pris la forme de lits. Plus loin, ils virent un énorme nuage noir qui cachait la moitié du ciel. En l'examinant bien attentivement, ils comprirent que c'était la vieille mère du dragon, le dernier qu'avait terrassé Ivan. L'une de ses lèvres touchait au ciel, alors que l'autre traînait par terre.

- Battons-nous à trois, mes amis, cria Ivan à ses compagnons, car je n'arriverai pas à la tuer tout seul.

Mais les deux poltrons déguerpirent. « Cette fois-ci, je suis perdu », se dit Ivan. Puis il se rappela, qu'il y avait non loin de là une importante forgerie. Il éperonna son cheval et galopa jusqu'à l'établissement. S'étant une fois, retourné, il vit que les deux seigneurs couraient derrière lui à toute vitesse ; ils arrivèrent tous trois devant les murs de la forgerie.

- Ouvrez ! cria Ivan.

Les forgerons ouvrirent leurs douze portes en fer, et Ivan leur demanda de lui forger rapidement une charrue aussi grande que le plafond et des tenailles de la même dimension. Quand tout fut prêt, il sortit dans la cour, attrapa les deux lèvres du serpent ailé avec ses tenailles chauffées au rouge, et lui lança la charrue sur le dos. A bout de forces, le monstre s'effondra et rendit le dernier soupir. Alors Ivan le jeta dans la mer et renvoya ses deux compagnons.

- Allez-vous en, froussards, vous ne faites que me gêner. Et dire que du sang de seigneurs coule dans vos veines !

Et il décida de rentrer tout seul au palais du tsar. Il enfourcha son coursier miraculeux et prit la route qui menait à la ville. Chemin faisant, il rencontra un vieillard, mais passa à côté sans le saluer. Il se reprit au bout de quelque temps :

- J'ai eu tort, se dit-il, je suis un jeune garçon et je n'ai pas dit bonjour à ce vieil homme. Il faut que je retourne sur mes pas.

Il rattrapa le vieillard :

- Excusez-moi, grand-père, je suis passé à côté de vous sans vous saluer.

- Hé, répondit le petit vieux, il faut toujours honorer les vieilles gens. Maintenant, mon fils, écoute-moi bien : tu vas rencontrer sur ta route un vieux bonhomme qui s'appuie sur une béquille, et qui te dira : « Mon garçon, tu as beau monter un bon coursier, tu n'arriveras jamais à me devancer ». N'essaie pas de concourir avec lui, et continue ta route. Mais si quelqu'un te demande de le prendre sur ton cheval, ne lui refuse pas.

Ivan remercia le vieil homme et continua son chemin. Peu après, il rencontra en effet un affreux vieillard tout tordu qui marchait clopin-clopant en s'appuyant sur une béquille.

- Oh, mon garçon, s'écria le vieillard, tu as un beau cheval. Mais si infirme que je sois, tu n'arriveras pas à me devancer.

- Mais, grand-père, je n'ai pas l'intention de concourir avec vous...

Au même moment, l'affreux bonhomme fourra sa béquille dans l'étrier d'Ivan. Celui-ci eut l'impression qu'une flèche lui traversait le corps, et il fut rejeté hors de sa selle. Quant au vieux, il s'enfuit sur le coursier... Ce n'était autre que le Dragon, le père des serpents ailés.

Ivan entra dans une colère terrible.

- Oh, tu vas me payer ça, vieux singe ! Je te rattraperai à pied, s'il le faut !

Il partit sur la route, mais la plaie que lui avait faite la flèche du serpent lui causait de plus en plus de mal.

« Il a dû me blesser avec une flèche empoisonnée, se dit le jeune garçon, cette fois je ne m'en sortirai pas ».

Triste et découragé, il poursuivit son chemin. Il aperçut soudain un vieux à la barbe blanche qui traînait jusqu'à terre. Ils échangèrent quelques mots, et le vieil homme lui dit :

- Je vais aller avec toi.
- Et qui êtes-vous, grand-père ?
- Je suis celui qui protège les hommes des chiens.

Ivan haussa les épaules avec étonnement, mais il se souvint de ce que lui avait dit le premier vieillard et il ne répondit rien.

Ils cheminaient ainsi tous les deux, quand vint à leur rencontre un autre petit vieux. « Je suis le père Gel » se présenta-t-il. Puis ce fut un troisième : « celui qui peut faucher la mer et en faire des meules », et un quatrième : « celui qui mange et a toujours faim », et un cinquième : « celui qui boit et a toujours soif », et un sixième : « celui qui court toute sa vie », et un septième : « celui qui peut fouetter à vingt lieues à la ronde », et finalement un huitième : « celui qui voit tout à vingt lieues à la ronde ».

Voilà donc Ivan en compagnie de huit vieillards. Tous se dirigent vers le royaume du tsar des serpents ailés. Les voyant arriver, le Dragon ordonna de lancer sur eux sept mille hyènes, chacune à deux têtes.

- Oh, mes amis, dit Ivan, en voyant un nuage noir foncer sur eux, ces chiens vont nous dévorer, je suis si faible, je tiens à peine sur mes jambes...

- Mais je suis là, s'écria le vieillard qui protégeait les hommes des attaques des chiens. N'aie pas peur, Ivan ! Et il tua tous les chiens d'un seul coup de son gros bâton.

Après cela, toute la compagnie entra dans le palais du tsar des serpents. Mais un immense couvercle en fer les recouvrit aussitôt, et le tsar ordonna à ses serviteurs d'allumer des feux tout autour du bâtiment, pour qu'ils soient tous grillés vifs. Alors le vieillard Gel se mit à souffler si fort, que des lamelles de givre se formèrent sur les murs. Quand tout le bois qui l'entourait fut brûlé, le Dragon dit à ses serviteurs :

- Ouvrez les portes et jetez au dehors les cendres de mon pire ennemi, Ivan, le fils de moujik.

On ouvrit les portes : tout le monde était vivant, et Ivan dit au serpent d'un air railleur :

- Tu es bien méchant, tsar, de nous avoir accueillis dans une maison si froide. Nous sommes tous gelés.

- N'importe comment, répliqua le tsar des serpents, je te couperai la tête. Je sais que tu es empoisonné et que tu ne peux pas te battre contre moi ;



« j'aurai toujours le temps de les tuer, continua-t-il à part lui, il faut que je les torture encore un peu... » Et il poursuivit à haute voix :

- Eh bien, je vous libère tous, si vous arrivez en une nuit à faucher la mer et à en faire des meules. Sinon, vous serez tués.

Alors le deuxième vieillard prit cette tâche sur lui : le lendemain matin, quand le Dragon s'éveilla, il n'y avait plus une goutte d'eau nulle part. Alors, il leur imposa une autre tâche :

- Je ferai un plat de tout le bétail que je possède. Si vous le mangez, je vous laisse en vie, sinon...

Or, le monstre tenait en captivité une belle jeune fille qui se mit à soigner la plaie d'Ivan, car elle connaissait des tas de remèdes. Les choses en étaient là, quand le tsar se mit à préparer le repas promis. On apporta

dans la cour une quantité innombrable de marmites et on versa de la vodka dans plusieurs milliers de tonneaux. Tout le monde se mit à table. Ivan était très inquiet: « Nous mettrons plus de trois ans à manger tout cela », se disait-il. Heureusement, les deux vieillards – « celui qui mange et a toujours faim » et « celui qui boit et a toujours soif », – déclarèrent après le repas qu'ils n'avaient presque rien bu et mangé, et qu'ils prendraient volontiers encore quelque chose.

Mais le tsar des serpents décida de les faire souffrir encore avant de les tuer :

– Si demain matin l'un d'entre vous me rapporte de l'eau plus vite que ne le fera ma fille-aux-pieds-rapides, je vous laisse tous en vie, sinon...

La nuit passa. Le lendemain matin, la fille-aux-pieds-rapides enfila ses bottes de sept lieues, se coiffa de son chapeau magique qui la rendait invisible et alla puiser de l'eau à la rivière. Alors celui des vieillards qui « courait toute sa vie » fut en un instant au bord de l'eau. Il eut même le temps d'en puiser avant la fille du monstre, mais celle-ci le vit et lui jeta sous les pieds une poudre somnifère. Le vieil homme tomba et s'endormit à côté de son seau.

Ivan et ses compagnons virent revenir la fille du Dragon. Quant au vieillard il ne rentrait toujours pas. Mais « celui qui voyait tout à vingt lieues à la ronde » le vit au loin qui dormait. Alors « celui qui pouvait fouetter à vingt lieues à la ronde » donna un coup de fouet au vieillard endormi. Celui-ci bondit, saisit son seau, dépassa la fille-aux-pieds-rapides et rapporta de l'eau le premier.

Le tsar Dragon comprit enfin que ses ennemis étaient invincibles et il décida de leur trancher la tête avec son sabre. Ivan fut appelé le premier au lieu du sacrifice. Mais la jeune captive lui chuchota que sa plaie s'était cicatrisée. Le jeune homme trouva en lui la force de soulever le dragon et de le lancer sur la flèche pointue qui couronnait son palais. Le monstre fut transpercé et mourut immédiatement.

Alors Ivan prit par sa bride le cheval miraculeux que lui avait ravi le tsar des serpents et proposa à la jeune fille qui l'avait guéri de l'accompagner. Quant aux vieillards, ils firent leurs adieux au jeune garçon :

– Nous t'avons servi comme nous avons pu, Ivan, fils de moujik. Maintenant nous allons tâcher d'aller porter secours à d'autres gens qui ont besoin de nous.

Ils embrassèrent Ivan et le quittèrent.

Ivan revint au pays, et comme il tenait toujours sa parole, il alla remettre à son tsar le cheval magique qui dévorait le feu, buvait les flammes, et



sous les pas duquel la terre tremblait et les feuilles de chêne tombaient sur douze lieues à la ronde. Mais à côté du tsar se tenaient justement les deux seigneurs de sang noble que leur maître avait envoyés à la suite d'Ivan. Quand ils virent la jeune captive qui accompagnait le garçon, ils dirent au tsar :

– Il n'est pas convenable que ce fils de moujik se marie à une telle beauté : seul un noble seigneur doit la prendre pour femme.

– Vous avez raison, approuva le tsar, puis se tournant vers Ivan :

– Tu es un fils de simple paysan, Ivan, et il ne te convient pas de te marier à une belle jeune fille. Elle ne peut être la femme que d'un noble seigneur.

Ivan pâlit de colère :

– Je l'ai libérée de captivité, elle m'aime, je l'aime, et je ne la céderai à personne !

– Si, tu la céderas !

Alors Ivan répondit au tsar avec violence :

– Tu m'as promis de me récompenser et de ne jamais me faire aucun mal. J'ai tué trois gigantesques serpents ailés, j'ai tué leurs soeurs, j'ai jeté leur vieille mère dans l'océan, j'ai envoyé le Dragon dans l'autre monde, mais si c'est comme cela que tu me remercies, si c'est comme cela que tu tiens ta parole, eh bien, j'aurai vite fait de me débarrasser de toi et de toute ta race.

Et il leva son gourdin avec une telle force, que tous les arbres s'inclinèrent et que le palais du tsar se mit à trembler. Alors le souverain eut peur et il resta muet.

Depuis lors, Ivan ne crut plus jamais aux promesses du tsar et de ses seigneurs. Peu après il se maria avec la belle jeune fille, et ils vécurent très heureux toute leur vie.

## LE JEUNE BERGER

Il était une fois un jeune berger qui depuis son enfance n'avait fait autre chose que de faire paître les moutons. Un jour qu'il était dans un pré avec son troupeau il tomba du ciel une pierre qui pesait plus de cent kilos. Depuis ce temps-là, il jouait avec elle tous les jours : tantôt il l'attachait à son fouet et la lançait en l'air, après quoi il se couchait pour toute la journée. Il se réveillait le soir, au moment où la pierre retombait et s'enfonçait profondément en terre. Tantôt il en recouvrait son manteau

de bure, et même trois hommes n'auraient pas eu la force de la déplacer. Quelquefois sa mère s'irritait :

- Auras-tu fini de t'amuser avec cette grosse pierre ? Tu finiras par te faire du mal.

Mais le garçon ne prenait pas garde à ces réprimandes : il continuait à faire rouler la pierre et à se distraire avec elle de cent façons. Or il advint qu'un dragon vint assiéger la capitale du royaume dans lequel habitait le jeune berger. Le monstre se construisit un palais en énormes blocs de pierre et exigea du tsar que celui-ci lui accordât sa fille en mariage. Le tsar fut pris de peur, et il envoya des courriers à travers tout son royaume, ayant la mission de lui trouver un preux capable d'exterminer le serpent ailé. Apprenant la chose, le jeune pâtre annonça à ses amis :



- Moi, je pourrais tuer ce dragon d'un seul coup de fouet.

Des gens se trouvèrent qui rapportèrent ces paroles au tsar. Celui-ci ordonna qu'on lui amenât le jeune homme. Quand le pâtre se présenta au palais, le tsar fut quelque peu déconcerté :

- Tu es bien jeune, il me semble, pour accomplir un tel exploit.

- Peu importe mon âge, répliqua l'autre.

En guise de soutien, le tsar lui donna deux régiments : un régiment de chanteurs et un régiment de musiciens. Le garçon alla trouver son armée et lui fit divers commandements avec une telle autorité, qu'il semblait avoir été militaire pendant au moins vingt ans. Le tsar en resta perplexé.

Après cela, le jeune pâtre emmena ses soldats jusqu'au palais du dragon. « Maintenant, regardez bien la cheminée, leur recommanda-t-il : s'il en sort de la fumée, c'est moi qui ai le dessus, s'il en sort des flammes, c'est lui qui me bat ». Et il pénétra à l'intérieur du palais. Mais le serpent ailé avait le pouvoir d'exterminer les gens à distance, rien qu'en leur soufflant dessus.

Aussi, quand il vit le jeune homme il prit sa respiration et souffla bruyamment. Mais l'autre ne chancela même pas.

- Alors, demanda le monstre, que veux-tu, beau garçon ? Allons-nous nous battre ou faire la paix ?

- Je suis venu pour me battre, répartit le berger.

- Dans ce cas-là, va donc te balader encore trois ans, tu reviendras après.

- Non, c'est aujourd'hui que je veux te battre.

- Et avec quoi ?

- Avec ce fouet.

Il faut dire que le fouet du jeune pâtre était tressé en lames de cuir et qu'à son bout, était accrochée la fameuse pierre.

Le monstre, lui, avait un sabre en acier long de trois mètres. Il en frappa le jeune homme avec une telle force, que l'arme se brisa en mille morceaux.

- Maintenant, tiens-toi bien, cria son adversaire, c'est mon tour.

Et il lui envoya avec son fouet un coup si fort que l'autre s'effondra à terre. Aussitôt une fumée noire s'échappa de la cheminée.

Alors tous les soldats qui se tenaient sous les murs du palais se mirent à chanter et à jouer de la musique. Le tsar en personne alla à la rencontre de son sauveteur. Il l'emmena chez lui et le maria à sa fille. Il alla même jusqu'à construire aux deux jeunes époux une magnifique résidence.

Mais de mauvaises langues se trouvèrent qui allèrent chuchoter à l'oreille du tsar qu'il avait eu tort d'avoir accordé sa fille à un simple berger. Le souverain commença alors à regretter ce qu'il avait fait et il envoya des courriers à travers tout son royaume, pour qu'ils lui ramènent un preux capable de tuer le jeune berger. On en trouva deux. On les arma et ils allèrent trouver le gendre du tsar. Ne soupçonnant rien, le jeune homme les accueillit très cordialement :

- Bonjour, beaux garçons, que désirez-vous ?

- Nous sommes venus nous battre, répondirent-ils.

Et l'un d'eux le frappa à l'épaule gauche, mais son épée se cassa en deux. Alors le berger les prit par la taille et les frappa l'un contre l'autre si violemment qu'il n'en resta que des os épars. Puis il ramassa ces os et alla les montrer à son beau-père. Et il était dans une telle fureur qu'il ne pouvait même plus lui parler avec respect comme d'habitude. « Tu vois ces os ? lui cria-t-il. Je ferai la même chose avec toi, si tu oses me toucher ! »

Le tsar eut si peur qu'il ne le contraria plus jamais.



... le tsar consentit à marier sa fille au jeune nigaud...

## LE VAISSEAU VOLANT

Il était une fois un vieux paysan et sa femme qui avaient trois fils : les deux aînés étaient fort intelligents, quant au cadet, il était un peu bête. Les deux premiers étaient très aimés de leurs parents : une fois par semaine leur mère leur donnait une belle chemise blanche bien propre et on les gâtait de mille façons. Le nigaud, lui, passait toute la journée sur le four à pain, en chemise sale et sans culotte. Si on lui donnait à manger, il mangeait, sinon, il n'exigeait rien. Un jour la famille apprit que tout le royaume était invité à déjeuner chez le tsar. On disait aussi que le tsar donnerait sa fille en mariage à celui qui construirait un vaisseau volant et viendrait au palais dans cette embarcation.

Les deux frères aînés demandèrent à leurs parents la permission de se rendre au palais du tsar :

- Nous n'y perdrons rien, expliquèrent-ils aux deux vieux ; et qui sait, peut-être y trouverons-nous profit.

Les parents consentirent. Ils bénirent leurs fils et la mère leur donna pour la route de belles miches de pain de froment, un petit cochon grillé et une bouteille de vodka. Quand ses deux frères furent partis, le cadet cria du four où il était couché :

- Moi aussi je veux y aller chez le tsar.

- Et quoi encore ? répliqua la vieille. Tu risques d'être dévoré par les loups, gros bête !

- Mais non ! Je veux aller aussi !

Les deux vieux se riaient de lui. Mais il s'entêta tellement qu'ils finirent par se mettre en colère :

- Eh bien, va au diable, et ne reviens plus. Et ne dis à personne que tu es notre fils.

Sa mère lui donna une vieille sacoche où elle mit un morceau de pain rassis et une bouteille d'eau. Elle l'accompagna jusqu'à la porte cochère et le garçon se mit en route. Au bout de quelque temps il rencontra un vieillard qui portait une longue barbe blanche lui descendant jusqu'à la ceinture.

- Bonjour, grand-père !

- Bonjour, mon enfant !

- Où allez-vous, grand-père ?

- Je vais de par le monde secourir les gens. Et toi, où vas-tu ?

- Je vais déjeuner chez le tsar.

- Saurais-tu donc fabriquer un vaisseau volant ?

- Non, je ne sais pas.

- Alors, pourquoi vas-tu chez le tsar ?

- Ma foi, je ne le sais pas moi-même. Mais je n'ai rien à perdre, n'est-ce pas ? Alors, on ne sait jamais, peut-être que c'est justement chez le tsar que je trouverai ma chance.

- Eh bien, en attendant, asseyons-nous sur l'herbe pour casser la croûte. Qu'est-ce que tu as dans ton sac ?

- Oh, grand-père, je n'ai que du pain rassis. Il est si dur que vous aurez grand'peine à y mordre.

- Donne-le toujours !

Et le garçon sortit de sa sacoche non pas un morceau de pain noir rassis, mais une miche de beau pain blanc tout frais, du pain comme n'en ont que les seigneurs.

- Maintenant il faut boire quelque chose, dit le vieillard après avoir mangé le pain. Tu n'aurais pas un peu de vodka, par hasard ?

- Pensez-vous, grand-père. Je n'ai qu'une bouteille d'eau.

- Eh bien, buvons de l'eau.

Mais quand le jeune homme sortit la bouteille d'eau de son sac, celle-ci s'était transformée en bouteille de vodka !

Après le déjeuner, le vieil homme remercia le jeune garçon et lui dit :

- Maintenant, écoute-moi attentivement, mon fils. Quand nous nous quitterons, tu iras dans la forêt, tu t'approcheras d'un arbre quelconque, et tu y enfonceras ta cognée. Ensuite tu te coucheras sous cet arbre. Quand tu t'éveilleras, le vaisseau sera déjà prêt. Tu y monteras et tu voleras où bon te semblera. Seulement, fais monter à bord toute personne que tu rencontreras sur ton chemin.

Le nigaud remercia le vieil homme. Ils prirent congé l'un de l'autre et le jeune garçon s'en alla dans la forêt. Là, il s'approcha d'un arbre, y donna un coup avec sa cognée, se coucha et s'endormit. Au bout d'un certain temps, il sentit que quelqu'un le secouait par l'épaule :

- Lève-toi vite, beau garçon, ton bonheur est là.

Le jeune garçon s'éveilla et écarquilla les yeux d'étonnement : un beau vaisseau en or se dressait devant lui. Ses mâts étaient en argent et ses voiles de soies étaient toutes gonflées par le vent. Le garçon sauta sur le bateau et celui-ci s'envola dans les cieux.

Au bout de quelque temps de vol, le nigaud aperçut un homme couché par terre, l'oreille collée au sol.

- Bonjour, brave homme, cria le garçon.

- Bonjour, fils.

- Que faites-vous là ?

- J'écoute si les gens se sont déjà rassemblés au palais pour le déjeuner que donne le tsar.

- Vous y allez donc aussi ?

- Oui, j'y vais.

- Je peux vous prendre avec moi si vous voulez.

L'homme consentit et ils continuèrent leur route ensemble.

Un peu plus loin, ils aperçurent un homme qui sautait sur une jambe, alors que l'autre était attachée à son oreille.

- Bonjour, bonhomme, cria le nigaud.

- Bonjour, fils !

- Pourquoi sautez-vous sur une jambe ?



- Parce que si je détachais l'autre, je ferais le tour du monde en un pas.

- Où allez-vous ?

- Je vais déjeuner chez le tsar.

- Montez sur mon bateau.

- Merci.

Et ils continuèrent leur route à trois. Plus loin, ils virent un chasseur qui tendait une flèche sur son arc, alors qu'il n'y avait ni oiseau ni animal sauvage à l'entour.

Le nigaud lui cria :

- Bonjour, bonhomme ! Pourquoi visez-vous, puisqu'on ne voit aucun oiseau dans le ciel ?

- C'est vous qui ne le voyez pas. Moi, je le vois.

- Où ça ?

- A cent milles d'ici. Il est perché sur un vieux poirier !

- Montez sur mon bateau, si vous voulez !

Quelques minutes après, ils virent un homme qui portait sur son dos un sac plein de miches de pain.

- Bonjour, bonhomme!
- Salut!
- Où allez-vous ?
- Chercher du pain pour mon dîner.
- Mais vous en avez un sac plein !
- Ce que j'ai là ne me suffira même pas pour mon déjeuner !
- Montez avec nous !
- Merci.

Puis ils virent un homme qui marchait autour d'un lac, avec l'air d'y chercher quelque chose.

- Bonjour, bonhomme!
- Bonjour!
- Qu'est-ce que vous faites-là ?
- J'ai soif, je cherche de l'eau, mais je n'en trouve pas.
- Mais vous avez tout un lac devant vous. Pourquoi ne buvez-vous pas ?
- Oh, il y a si peu d'eau dans ce lac, même pas de quoi boire une gorgée.
- Eh bien, montez avec nous.
- Merci.

Plus loin, ils virent un homme qui se dirigeait vers un village, une botte de paille dans ses bras.

- Salut, bonhomme, où allez-vous avec cette paille ?
- Au village.
- Ma foi, n'y a-t-il donc pas de paille dans votre village ?
- Pas comme celle-là !
- Et qu'est-ce qu'elle a d'extraordinaire, votre paille ?
- Elle a d'extraordinaire que quelle que soit la chaleur, il suffit d'en jeter quelques brins par terre, pour qu'il se mette à neiger.
- Montez avec nous.

Ensuite ils virent un homme qui cheminait dans la forêt avec un gros fagot sur le dos.

- Bonjour, bonhomme!
- Salut!
- Où portez-vous ce fagot ?
- Dans la forêt.
- N'y aurait-il donc pas de bois dans la forêt ?
- Si, pardi, il y en a. Mais ce n'est pas du bois comme le mien. Mon bois à moi, il n'y a qu'à le jeter de part et d'autre, pour que toute une armée apparaisse aussitôt.
- Voulez-vous monter avec nous ?



- Je veux bien, merci.

Et ils continuèrent leur route tous ensemble. Volèrent-ils longtemps ou non, cela, personne ne le sait. On sait seulement qu'ils arrivèrent finalement au palais du tsar. Au milieu de la cour étaient dressées des tables couvertes de mets appétissants, et on voyait aussi des tonneaux pleins de miel et de vodka. La moitié du royaume était présente : il y avait là des vieillards et des enfants, de riches seigneurs et des mendiants en loques. Une vraie foire ! Le nigaud avec toute sa compagnie atterrit juste sous les fenêtres du palais. Le voyant arriver, le tsar dit à son laquais :

- Va voir qui est le maître de ce vaisseau en or.

Le laquais s'exécuta et revint dire à son seigneur :

- C'est un simple paysan miteux !

Mais le tsar ne le crut pas.

- Tu fais erreur, sans doute. Comment un simple paysan miteux peut-il voyager sur un vaisseau en or ?

Et il alla lui-même faire un tour parmi ses hôtes.

- Lequel d'entre vous est arrivé dans ce vaisseau en or ? leur demanda-t-il.

Le jeune nigaud fit un pas en avant.

- C'est moi.

Quand le tsar vit la veste toute rapiécée du garçon et ses pantalons troués aux genoux, il se prit la tête dans les mains de désespoir : comment allait-il accorder sa fille en mariage à ce miséreux ? !

Alors il décida d'user de ruse. Il appela son laquais :

- Dis-lui, dit-il en montrant le nigaud, que je lui couperai la tête s'il ne me procure pas, pendant que mes hôtes sont à table, de l'eau miraculeuse qui guérit les plaies et ressuscite les morts.

Le laquais alla faire la commission.

Le pauvre garçon en perdit tout appétit. « Que vais-je faire maintenant ? » dit-il à celui de ses compagnons qui avait une jambe attachée à l'oreille.

- Ne t'inquiète de rien, lui répondit l'autre, je te procurerai de l'eau miraculeuse. Il détacha aussitôt sa jambe et en un clin d'oeil fut au bord de la source miraculeuse. Il y puisa de l'eau, mais comme il était très fatigué, il se coucha sous un moulin à vent et s'endormit. Or, le déjeuner donné par le roi touchait à sa fin, et le nigaud était plus mort que vif.

- Ne t'inquiète pas, lui dit l'homme qu'il avait trouvé couché par terre, un oreille collée au sol. J'ai entendu ronfler notre compère, il dort sous un moulin à vent !

- Mais comment faire pour le réveiller ? répondit le jeune homme.



- Je prends ça sur moi, intervint le chasseur. Et il tendit une flèche sur son arc. La flèche partit et alla s'enfoncer dans l'une des ailes du moulin. Celle-ci se brisa en morceaux et le bruit réveilla le dormeur. Il sauta sur pieds et arriva au palais avec une cruche d'eau miraculeuse, juste au moment où les invités sortaient de table.

Alors le tsar dit à ses serviteurs :

- Allez dire à ce garçon et à ses compagnons, que s'ils mangent d'un seul coup six paires de boeufs rôtis et quarante fournées de pain, le gars se mariera avec ma fille. Sinon, il sera exécuté.

Quand on lui transmit l'ordre du tsar, le jeune garçon se mit à pleurer :

- Que faire ? Jamais je ne pourrai manger ne serait-ce qu'une miche...

Mais celui de ses compagnons qui portait sur son dos un sac de pains le rassura : « N'aie pas peur, je mangerai ça tout seul ! »

On fit rôtir douze boeufs et on fit cuire quarante fournées de pain. L'homme dévora tout en quelques minutes...

Puis le tsar força le nigaud à boire quarante tonneaux d'eau et quarante tonneaux de vin. Cette fois, ce fut le tour de l'homme qui avait toujours soif de venir en aide au pauvre garçon : il avala quatre-vingts tonneaux en un instant, et déclara qu'il en boirait volontiers encore quelques-uns.

C'est ainsi que tous ses compagnons lui vinrent en aide à tour de rôle. Et quand finalement, le tsar se vit à la tête d'une puissante armée, il consentit à marier sa fille au jeune nigaud. Les noces furent magnifiques et les deux époux vécurent heureux toute leur vie.

## LA FLUTE DU PERE ET LE PETIT FOUET

Il était une fois un pauvre homme et sa femme qui avaient trois fils. Les deux aînés étaient intelligents, le cadet ne l'était pas. Il s'appelait Oferme.

Les années s'écoulèrent, les époux se firent vieux, les trois frères grandirent et devinrent beaux et solides comme des chênes. Leur père, voyant sa mort proche, les fit venir un jour :

- Quand je mourrai, leur dit-il, que chacun de vous vienne passer la nuit pendant une semaine auprès de ma tombe.

- Bien, père, répondirent les garçons.

Le vieil homme expira et on le mit en terre. Le soir même de l'enterrement, l'un des fils devait aller passer la nuit sur la tombe.

- Je n'irai pas, dit l'aîné, j'ai peur. Peut-être iras-tu à ma place, Oferme ?

- Pourquoi pas, je peux bien y aller, répondit le cadet.

Oferme soupa, revêtit une chaude pelisse et alla au cimetière. Il se coucha sur la tombe de son père et s'assoupit. Soudain, il entendit une voix bien connue :

- C'est toi, Oferme ?

- Oui, père, c'est moi.

- Et pourquoi ton frère aîné n'est-il pas venu le premier ?

- Il a dit qu'il avait peur.

- Ils t'ont donné à manger au moins ?

- Oui, père.

- Tu n'as pas froid ?

- J'ai une chaude pelisse, père.

- En récompense de ta charité, mon fils, je te fais cadeau d'une flûte : dès que tu commenceras à en jouer, tout ce que tu désires se réalisera. Et maintenant, rentre à la maison.

Oferme cacha la flûte sous sa ceinture et rentra au logis. Il grimpa sur le four pour se coucher, mais son aîné l'arrêta.

- Alors, comment ça s'est passé là-bas ? As-tu parlé avec père ?

- Et pourquoi pas ?

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Il m'a demandé si j'avais mangé et si je n'avais pas froid.

L'aîné ne crut pas son cadet :

- Tu as vu tout ça en rêve, gros bêta !

- Comme tu voudras !

La semaine suivante, c'était le tour du moyen des frères d'aller passer la nuit sur la tombe du père.

- Je n'irai pas, déclara-t-il, car je n'en ai pas le temps. Peut-être iras-tu à ma place, Oferme ?

- Je veux bien, consentit Oferme.

On lui donna à manger, on lui jeta sur les épaules une chaude pelisse et un couvre-pieds et on l'envoya au cimetière.

Le jeune homme étendit le couvre-pieds sur la tombe, se coucha dessus et se recouvrit de la pelisse. Au bout d'un moment, il entendit la voix de son père :

- C'est encore toi, mon petit ? Et pourquoi mon fils moyen n'est-il pas venu ?

- Il a dit qu'il n'avait pas le temps.

- Tiens, prends ce petit fouet, il te protégera en cas de danger. Maintenant, rentre à la maison, et tu ne peux plus revenir la nuit sur ma tombe.

Oferme accrocha le fouet à sa ceinture, rentra au logis et grimpa sur le four. Le second des frères lui demanda alors :

- Tu as parlé avec notre père ?

- Oui, bien sûr.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Que je ne revienne plus la nuit sur sa tombe.

Son frère ne le crut pas :

- Ce que tu es bête, tout de même. Il n'y a qu'en rêve qu'on peut voir des choses pareilles.

Mais Oferme ronflait déjà comme un pompier. Il dormit trois jours et trois nuits. Quand il se réveilla, ses frères et leurs femmes lui dirent :

- Nous avons besoin de toi comme de sel dans l'oeil ou de raifort

dans le nez. Fiche le camp d'ici et va où tu voudras, car nous n'avons pas l'intention de te nourrir plus longtemps.

- Comme vous voudrez, répondit paisiblement le garçon. Il endossa un vieux manteau troué, cacha sur son sein sa flûte et son fouet, et se dirigea vers la capitale. En route, il s'adressa plusieurs fois aux passants, leur demandant de l'embaucher pour un travail quelconque, car il avait grand faim. Un homme lui conseilla enfin :

- J'ai entendu dire que notre roi cherchait un berger. Va le trouver. Quand tu auras fait paître ses moutons pendant cinq ans, il te donnera l'une de ses filles en mariage.

Le jeune gars alla trouver le roi. Il s'inclina devant lui :

- Je voudrais travailler chez toi comme berger.

- Très bien, beau garçon. A une condition : quand tu emmèneras mon troupeau dans la montagne, laisse les moutons brouter ou ils veulent, ne les retiens pas.

- D'accord, répondit Oferme.

Le lendemain, il emmena le troupeau du roi dans la montagne. Les moutons marchaient sans arrêt, ne voulant s'arrêter ne fut-ce qu'un instant. Ils arrivèrent enfin jusqu'à une clairière ensoleillée couverte d'une belle herbe soyeuse. Là ils se mirent à brouter. Oferme se coucha sous un chêne et s'endormit. Il fut réveillé subitement par un hurlement terrible : au-dessus de lui planait un serpent ailé à trois têtes, ses gueules épouvantables grandes ouvertes.

- Alors, qu'est-ce que tu as à ouvrir des bouches pareilles ? demanda tranquillement Oferme.

- Tes moutons ont piétiné ma belle herbe soyeuse, rugit le monstre. Je vais te dévorer !

Oferme saisit son fouet : un coup, et l'une des têtes du serpent alla rouler dans le ravin comme une citrouille ; au coup suivant, ce fut le tour de la deuxième. Comprenant que ses affaires allaient très mal, le serpent se mit à implorer Oferme :

- Ne me tue pas, beau garçon, laisse-moi au moins une tête, je te ferai cadeau de ma maison en or.

Oferme était un bon garçon au coeur tendre. Il eut pitié du serpent :

- Bon, je veux bien t'épargner. Allons, tu vas me montrer ta maison.

Et il partit le premier. Le serpent rampait derrière lui, tâchant de le mordre à chaque pas. Mais Oferme tenait toujours son fouet dans la main.

Ils arrivèrent jusqu'à la maison du serpent et s'arrêtèrent devant la porte en or.

- La clef de ma maison est dans ma moustache gauche, dit le monstre ailé. Fourres-y la main et prends-la.

- C'est ta maison et ta clef, répliqua le garçon, ouvre toi-même.

Le serpent fit un mouvement brusque de la tête, et la clef tomba par terre.

- Ramasse cette clef, jeune homme!

Mais Oferme n'était pas si bête.

- C'est toi qui l'a fait tomber, ramasse-la toi-même!

Quand le serpent se pencha, le gars lui donna un coup de fouet. C'était fini : le monstre ailé ne devait plus se relever.

Sitôt entré dans la maison, Oferme s'assit à la table. L'envie le prit de fumer une pipe. Une tabatière était justement sur la table à la portée de sa main. Il l'attira à lui, mais quand il l'ouvrit, un tout petit chiot frisé s'en échappa qui lui dit d'une voix humaine :

- Que désires-tu, mon maître ?

- D'abord, je désire fumer une pipe. Ensuite, je désire avoir un cheval en or : je veux faire le tour de ce domaine.

- Tout sera fait, mon maître.

Oferme n'eut même pas le temps de tirer une bouffée : sous les fenêtres se tenait déjà un beau coursier en or. Le garçon s'en approcha, saisit sa crinière en or et enfourcha sa selle dorée.

- Nous envolerons-nous par-delà les nuages ou allons-nous planer au-dessus de la terre ? demanda le cheval.

- Nous allons planer au-dessus de la terre.

Le cheval prit son élan. L'inspection de son domaine en or prit à Oferme plus d'une année. Quand ils se retrouvèrent dans la cour, le cheval demanda au jeune homme :

- Continue-t-on ou mets-tu pied à terre ?

- Je mets pied à terre : il faut que j'aille voir ce que font les moutons du roi.

Oferme regagna la clairière pour chercher ses moutons, mais ils avaient tous disparu : il ne restait pas un seul petit agneau. Alors le jeune garçon se souvint de la flûte que lui avait donnée son père. Il la tira de sa ceinture et se mit à jouer. Au bout d'une minute, les moutons étaient là et ils bêlaient à qui mieux mieux. Et il y en avait deux fois plus que l'année précédente, car toutes les chèvres avaient eu des agneaux. Oferme poussa son troupeau devant lui et le ramena au palais.

La cadette des filles du roi était justement à sa fenêtre. Apercevant Oferme, elle poussa un cri de joie :



- Père, regardez, voilà notre berger qui revient avec son troupeau...  
- Ne dis pas de bêtises, l'interrompit le roi. Il y a beau temps que le jeune serpent ailé l'a mis en pièces.

- Mais, je vous jure, père...

Le roi alla même jusqu'à grimper sur le toit de son palais. Il regardait de tous ses yeux et finit par s'exclamer :

- Ma foi, tu as raison ! Eh bien, je le tuerai, le vaurien, s'il me manque ne serait-ce qu'un mouton !

Le garçon et le troupeau étaient déjà dans la cour. Le roi y vint en hâte compter les moutons. Il les compta pendant trois jours, et dut se rendre à l'évidence qu'il y en avait encore plus qu'auparavant.

- Demain, tu iras les faire paître de nouveau, ordonna le roi au berger.

- D'accord, c'est mon métier.

Le lendemain à l'aube, Oferme mit dans son sac un morceau de pain et un oignon, accrocha à sa ceinture sa flûte et son fouet et emmena ses moutons. Ils marchèrent trois jours et trois nuits et arrivèrent enfin à la clairière à l'herbe soyeuse.

Pendant que les bêtes broutaient, Oferme mangea son pain et son oignon, apres quoi il se coucha sous le vieux chêne. Il entendit soudain un rugissement et il lui sembla que soufflait sur lui un vent brûlant. C'était un serpent ailé à six têtes qui lui jetait à la figure des langues de feu.

- T'es pas fou ? s'écria Oferme. Tu me prends pour un porc bon à fumer ?

- Tes moutons ont piétiné ma belle herbe soyeuse ! Tu me paieras cela de ta vie.

Et le serpent ouvrit toutes grandes ses six énormes gueules. Mais Oferme eut le temps de saisir son fouet, et en un clin d'oeil, cinq têtes du monstre roulèrent bas. Alors le serpent ailé se mit à supplier le jeune homme :

- Aie pitié de moi, beau garçon, je te ferai cadeau de ma maison en cristal : laisse-moi au moins ma dernière tête.

- Eh bien, vis jusqu'à ce que tu crèves, répliqua le garçon. Allons voir ta maison en cristal.

Et il s'engagea sur la route. Le serpent le suivait, tâchant de lui sauter dessus à chaque instant propice, mais Oferme le guettait du coin de l'oeil et lui assénait de temps en temps un bon coup de fouet.

Devant la porte de sa maison, le serpent dit à Oferme :

- La clef est sous ma langue, tu n'as qu'à tendre la main...

- Va chercher plus bête que moi ! Tu t'imagines que je vais te permettre de m'arracher le bras ? ! Et il accompagna ses paroles d'un coup de fouet : « Crache la clef » !

Le serpent lança hors de sa gueule une petite clef en cristal.

- Ramasse-la et ouvre ! commanda le garçon.

- Ouvre toi-même, répartit le serpent avec une fureur telle qu'un jet de flammes s'échappa de sa gueule.

Alors le jeune homme trancha d'un coup de fouet la sixième tête du monstre ailé. Puis il ramassa la clef, ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil, ébloui : tout resplendissait dans la maison d'une lumière éclatante. Oferme s'assit à la table. Une envie terrible le prit de fumer. Il ouvrit la tabatière qui était devant lui, et cette fois-ci encore un petit chien tout frisé en bondit qui lui demanda d'une voix humaine :

- Que désires-tu, mon maître ?

- Donne-moi une pipe et laisse-moi contempler toute cette beauté. Jamais



je n'ai vu de richesses pareilles. Ensuite tu m'amèneras un cheval pour que je puisse inspecter tout mon domaine.

Oferme eut à peine le temps de tirer une bouffée, que sous les fenêtres se tenait déjà un cheval en cristal. Oferme sortit dans la cour et l'enfourcha.

- Comment veux-tu voyager? demanda le coursier. Plus haut que les nuages ou bien au-dessus de la terre?

- Au-dessus de la terre. Pour bien voir ce que je possède à présent.

Pendant ce voyage qui dura deux ans, Oferme n'arrêtait pas de pousser des cris de joie, tant il était enthousiasmé de son coursier en cristal. Quand ils se retrouvèrent dans la cour, celui-ci demanda à son maître :

- Allons-nous plus loin ?



- Non, cela suffit, je dois aller rechercher les moutons du roi.

Le jeune homme regagna la clairière : il n'y restait pas un seul mouton. Alors il sortit de derrière sa ceinture la flûte de son père et joua quelques notes. Au même instant, les moutons accoururent de toutes parts. Et il y en avait trois fois plus que la première année, car les chèvres avaient mis bas à deux reprises.

Le berger ramena son troupeau au palais. La cadette des princesses battit des mains en le voyant venir :

- Père, regardez, voilà notre berger qui revient avec le troupeau.

- C'est impossible, lança le roi, il y a beau temps qu'il a été dévoré par le serpent à six têtes.

- Mais si, père, c'est Oferme!

Le roi grimpa alors sur la cheminée du palais. Assuré enfin que c'était bien Oferme, il cria à tue-tête :

- Maudit soit ce garçon! Le voilà qui me retombe sur le dos. Qu'il prenne garde : il sera tué s'il manque dans son troupeau ne serait-ce qu'un seul mouton!

Quant au jeune pâtre, il était gai comme tout, et il faisait les yeux doux à la jeune princesse assise à sa fenêtre. Elle lui répondait par de beaux sourires.

Le roi n'essaya même pas de compter ses moutons : il y en avait trop. Il se tenait là, maussade et renfrogné comme un vieil hibou. Oferme lui demanda subitement :

- Alors, cette jeune princesse sera ma femme, n'est-ce pas, votre Altesse ?

- Ne hache pas le persil tant que le poisson est encore dans l'eau, répondit méchamment le roi. Sache donc que l'aîné des serpents te dévorera... Tiens-toi le pour dit ! Demain, tu iras de nouveau faire pâtre mon troupeau.

Le lendemain matin, Oferme mit dans son sac du pain et des oignons et emmena le troupeau dans la montagne. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent jusqu'à la clairière à l'herbe soyeuse.

Le garçon mangea un morceau de pain et un oignon et se coucha sous le chêne. Soudain un rugissement tel se fit entendre que toutes les feuilles des arbres se mirent à trembler.

- Oh, il ne faut pas que je m'endorme, se dit Oferme en se souvenant de la menace du roi, c'est l'aîné des serpents qui arrive.

En effet, un vieux serpent ailé à douze têtes se précipitait sur lui. Il répandait autour de lui une telle quantité de feu que les arbres et les herbes s'enflammèrent. Apercevant Oferme, il hurla :

- Comment oses-tu piétiner mon herbe soyeuse !

- Parce que j'en ai envie, répondit tranquillement le garçon.

- Je vais t'avalier comme un chien une mouche !

- Tu t'étrangleras, répliqua Oferme et il saisit son petit fouet. Les têtes du monstre se mirent à tomber dans le ravin les unes après les autres. Quand il n'en resta plus qu'une seule, le serpent implora Oferme :

- Aie pitié de moi, beau garçon, ne tranche pas ma dernière tête... Je t'offrirai mon palais en diamants.

- Non, je vous connais maintenant, maudits serpents que vous êtes ! Pas si bête ! Le petit fouet siffla et la dernière tête du monstre ailé alla rouler dans l'herbe. Sous sa langue, Oferme trouva une petite clef en diamants, et il s'en servit pour ouvrir le palais. Tout y resplendissait comme le soleil, et Oferme fut même obligé de se couvrir les yeux de la paume de sa main pour ne pas être aveuglé. Ensuite, il s'assit à la table, car il avait envie de fumer une pipe. De nouveau, un petit chien tout frisé sauta de la tabatière :

– Que désires-tu, mon maître ?

– Donne-moi une pipe et amène-moi un cheval pour que je puisse faire le tour de mon domaine.

A peine eut-il tiré trois bouffées qu'un beau cheval en diamants apparut sous les fenêtres. Oferme sortit dans la cour et monta sur la selle en diamants.

– Allons faire le tour du palais ! Et volons au-dessus de la terre, pour que je puisse inspecter toutes mes richesses bien attentivement.

Il voyagea pendant trois ans et visita tout le domaine.

– Alors, on continue ? demanda le coursier quand ils se retrouvèrent dans la cour.

– Non, c'est assez, répondit Oferme, je ne sais pas ce qui se passe avec mon troupeau, il faut que j'aille le rechercher.

Quand il arriva dans la clairière, il n'y vit pas un seul mouton. Mais les quelques notes qu'il tira de sa flûte produisirent leur effet habituel : les moutons apparurent, et il y en avait autant qu'il y avait de feuilles sur le vieux chêne, car les chèvres avaient eu des petits trois années de suite.

Oferme prit le chemin qui conduisait au palais en poussant son troupeau devant lui.

– Père, notre berger est vivant ! se réjouit la cadette des princesses, en voyant entrer le jeune homme dans la cour.

Mais le roi était furieux :

– Quand je pense que ce va-nu-pieds va devenir mon gendre !

Néanmoins, il fut bien obligé de les marier. Les noces furent magnifiques : on y invita mille couples et la musique joua pendant une semaine.

Les réjouissances finies, Oferme emmena sa femme dans les palais que lui avaient offerts les serpents : ils vécurent un jour dans le palais en or, le lendemain dans le palais en cristal, et le surlendemain dans le palais en diamants.

Le quatrième jour, le jeune homme dit à son épouse :

– Je m'ennuie dans ces somptueuses demeures. Là où je suis né, les orties même me sont chères. Allons nous installer dans mon village, car ici, j'ai l'impression que l'univers m'est caché par un mur.

– Eh bien, mon cher mari, je veux bien, répondit la jeune femme.

Au village, Oferme se construisit une petite maison, et les deux époux y vécurent en bon accord toute leur vie.



**Ivan souleva l'arc sans aucune difficulté et tira avec une telle force qu'un morceau d'une centaine de kilos s'en détacha.**

## IVAN LE NU ET SON FRERE

Il était une fois un prince qui avait deux fils. Un jour, il proposa à ses enfants d'aller faire une promenade au bord de la mer. Comme ils traversaient un pré, le prince voulut vérifier lequel de ses deux fils pourrait le mieux lui succéder. Au milieu du pré se dressaient trois chênes.

- Dis donc, mon fils, demanda le tsar à l'aîné, que pourrait-on faire de ces trois chênes, à ton avis ?

- Oh, mon père, on pourrait construire une magnifique maison, ou scier de belles planches.

- Tu seras un bon maître dans ton domaine, répondit le père.

- Et toi, dit-il au cadet, que ferais-tu de ces trois chênes ?

- Moi ? Si j'en avais le pouvoir et la force, j'arracherais ce chêne qui est à l'écart, je le clouerais en travers des deux autres, et j'y pendrais tous les princes et tous les seigneurs de votre royaume.

Le prince hocha la tête et garda le silence. Mais quand ils arrivèrent tous les trois au bord de la mer, il poussa son fils cadet dans l'eau :

- Eh bien, mieux vaut que tu périsses toi-même, lança-t-il avec colère.

A peine le jeune homme fut-il dans les flots qu'une baleine l'engloutit. Il découvrit dans ses entrailles des monceaux de richesses : des charrettes entières attelées de boeufs ou de chevaux et pleines de provisions. Un jour, il trouva une pipe, du tabac et un briquet. Il fuma trois pipes de suite, ce qui produisit tant de fumée que la baleine finit par s'endormir. L'eau la porta jusqu'au rivage où étaient assis des chasseurs qui revenaient bredouilles de la chasse. Voyant arriver un énorme poisson, ils tirèrent dessus plusieurs coups de fusil. Puis, s'étant procuré des haches, ils se mirent à couper la bête en morceaux. Soudain, ils entendirent un cri qui sortait de ses entrailles.

- Bonnes gens, faites attention, il y a un homme à l'intérieur !

Epouvantés, les chasseurs déguerpirent, et le jeune homme sortit à travers un orifice laissé par un coup de hache. Seulement, il était tout nu, car il avait passé près d'une année dans le ventre de la baleine, et ses vêtements avaient complètement pourri.

Or, pendant ce temps, le tsar était mort et son fils aîné lui avait succédé. Et comme il était d'âge à prendre femme, il était parti en voyage à la recherche d'une fiancée avec tout un convoi de serviteurs. Et voilà qu'un jour où il longeait la côte, il vit un jeune homme tout nu assis au bord de l'eau. Il envoya l'un de ses laquais lui demander qui il était.

- Bonjour, jeune homme, dit le serviteur.

- Bonjour.  
- Qui es-tu ?  
- Je suis Ivan le Nu. Et vous, qui êtes-vous ?  
- Je suis le serviteur de notre tsar qui voyage à la recherche d'une fiancée.

- Va dire à ton maître qu'il ne trouvera pas femme sans mon concours.  
Le serviteur fit la commission. Alors le tsar ordonna que l'on donnât au jeune homme tous les vêtements nécessaires. Quand il fut revêtu, Ivan alla trouver le jeune tsar :

- Du moment que vous me prenez avec vous, vous devrez tous m'écouter en toutes choses.

Le tsar donna son consentement et la petite troupe continua son chemin.

Au bout d'un certain temps, ils rencontrèrent sur leur route toute une armée de souris. Le tsar voulait la piétiner, mais Ivan l'arrêta :

- Laissons-les passer, dit-il, et que personne ne touche à un seul de leurs poils !

Tout le convoi se retira alors sur le bord de la route. Quand toutes les petites souris furent passées, la dernière se retourna et dit d'une voix humaine :

- Merci, Ivan, tu as sauvé mon armée. Je sauverai la tienne quand il le faudra.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un moustique à la tête d'une armée si nombreuse qu'on n'en voyait pas les derniers rangs. Le général de division des moustiques s'adressa à Ivan :

- Ivan, permets à mes soldats de sucer ton sang. Ils te revaudront cela un jour.

Alors, Ivan enleva sa chemise et demanda qu'on lui lie les mains, pour qu'il ne puisse pas tuer un seul moustique. Après s'être rassasié de son sang, les moustiques s'envolèrent.

La troupe du tsar continuait à cheminer sur la route. Soudain, ils virent un homme qui venait de pêcher deux brochets.

- Tsar, dit Ivan, achetons à cet homme ses deux poissons et rejetons-les dans l'eau.

- Pourquoi ? s'étonna le tsar.

- Ne demande pas pourquoi, achète-les !

On acheta les deux poissons et on les remit dans la mer. Ils se retournèrent et dirent à Ivan :

- Merci, Ivan, de nous avoir sauvés. Nous te rendrons la pareille s'il le faut.

Au bout d'une semaine de voyage, le jeune tsar et sa suite arrivèrent dans le royaume voisin. Le souverain en était un serpent ailé. Il possédait un immense palais entouré de gros pieux pointus, et sur chacun d'eux était enfoncée une tête de soldat. Seuls les douze pieux qui se dressaient des deux côtés de la grille d'entrée étaient vides. Quand ils approchèrent de cet enclos, le jeune tsar demanda à Ivan avec angoisse :

- Ne penses-tu pas, Ivan, que ce seront nos têtes que l'on enfoncera sur ces pieux ?



- Nous verrons ! répondit le jeune homme. Contre toute attente, le serpent ailé les accueillit cordialement : il invita le prince à entrer dans son palais, et ordonna qu'on donne à manger à toute sa suite.

Le maître du logis avait douze filles. Il les présenta toutes au jeune prince, et c'est la cadette que celui-ci trouva la plus jolie. Le soir, quand vint l'heure de se mettre au lit, le serpent demanda au prince :

- Laquelle de mes filles te plaît le plus ?

- La plus jeune. Je veux vous la demander en mariage.

- Je te la donnerai, à condition que tu exécutes tout ce que je vais t'ordonner de faire. Ecoute-moi bien : j'ai dans ma grange trois cents meules de blé. Il faut qu'elles soient moulues à l'aube, et que tout soit bien rangé en trois tas : les graines, la paille et les vannures.

Le prince alla trouver Ivan et lui raconta en pleurant tout ce dont l'avait chargé le serpent ailé.

- Ne t'inquiète de rien, lui répondit Ivan. Va te coucher : à l'aube, tout sera fait. Et il sortit dans la cour et siffla les souris.

Aussitôt, la gent trotte-menu emplit la cour. « Que veux-tu, Ivan ? » demanda l'aînée.

- Mes petites amies, leur expliqua le jeune homme, il va falloir moudre les trois cents meules de blé qui sont dans la grange du serpent. Et ensuite ranger tout en trois tas : la paille, les graines et la vannure.

Les souris piaillèrent et se mirent à la besogne. Il y en avait une telle multitude et elles travaillaient si vite, qu'à l'aube tout était fini. Le serpent alla vérifier le travail lui-même et il appela ses filles aussi : ne trouveraient-elles pas par hasard un grain de blé qui serait tombé dans la paille ou la vannure ? Non, tout était parfait.

- Eh bien, dit le serpent au prince, nous allons nous amuser toute la journée, et ce soir, je te donnerai une nouvelle tâche à remplir.

La journée se passa en réjouissances. Le soir, le serpent ailé dit au jeune prince :

- Ce matin, ma cadette s'est baignée dans la mer, et elle a fait tomber sa bague dans l'eau. Elle l'a cherchée partout mais ne l'a point trouvée. Si tu la trouves avant que nous nous mettions à table pour souper, tu resteras en vie. Sinon, tu seras tué.

Le tsar alla raconter la chose à Ivan.

- Il ment, s'exclama Ivan. C'est lui qui a retiré la bague du doigt de sa fille et qui l'a jetée dans la mer. N'importe comment, sois tranquille et va te coucher. Nous la retrouverons.

Et il se rendit au bord de la mer. Il cria et siffla si fort, que d'énormes vagues se levèrent sur l'eau, et les deux brochets qu'il avait sauvés apparurent à la crête de l'une d'elles.

- Que veux-tu, Ivan ?

- Je veux que vous trouviez la bague que le serpent ailé a jetée dans la mer. Cherchez partout. Si vous ne la trouvez pas, je suis perdu.

Les deux brochets inspectèrent le fond de la mer : la bague n'y était pas. Alors, ils allèrent trouver leur mère et lui contèrent leur malheur.

- Cette bague est chez moi, leur répondit la mère brochet. C'est dommage de m'en séparer, bien sûr, elle est très chère, mais vous m'êtes encore plus chers, mes enfants.

Les brochets rapportèrent le bijou à leur sauveur. « Tiens, Ivan, voici la bague. Nous avons eu beaucoup de mal à la trouver ».

Ivan les remercia et se rendit au palais où il trouva le tsar en pleurs, car le serpent s'était déjà informé auprès de lui à deux reprises au sujet de la bague de sa fille. Quand le tsar vit Ivan, il bondit :

- As-tu la bague ?

- Oui, je l'ai. Et voici le serpent qui vient vers nous.





- Oh, il peut bien venir maintenant !

Et il alla montrer la bague au serpent. « Seulement, dit-il, je la rendrai à celle à laquelle tu l'as prise ».

Le serpent ricana et répondit :

- Bon, allons souper, j'ai beaucoup d'invités aujourd'hui et tous t'attendent pour se mettre à table.

Et il le fit entrer dans la salle-à-manger. Onze serpents ailés se tenaient là. Le prince les salua tous et se dirigea vers les filles du maître de maison.

- A qui est cette bague ? leur demanda-t-il en montrant le bijou.

- A moi, répondit la plus jeune en rougissant.

- Tiens, prends-la, je l'ai cherchée aujourd'hui dans la mer entière.

Vers la fin du repas, le serpent ailé dit au jeune tsar :

– J'ai un arc qui pèse plus d'une tonne. Si tu arrives à le soulever devant tous mes invités, je te donnerai ma cadette en mariage.

Le jeune tsar alla vite trouver Ivan et lui raconta la chose.

– Ce n'est rien, le rassura Ivan. Quand le serpent t'apportera son arc, tu lui diras qu'il ne pèse presque rien, et que n'importe lequel de tes serviteurs peut s'en servir. Et tu me feras venir. Moi, je tirerai, et le serpent en restera bouche bée.

Tranquillisé, le jeune tsar alla rejoindre le serpent et ses invités. Mais quand on apporta le fameux arc, et qu'on le déposa dans la cour, il dit d'un air dédaigneux :

– Je ne veux même pas m'abaisser à tirer de cet arc. N'importe lequel de mes serviteurs peut le faire à ma place. Et il demanda qu'on appelle Ivan.

Ivan souleva l'arc sans aucune difficulté et tira avec une telle force qu'un morceau d'une centaine de kilos s'en détacha.

Puis le serpent proposa au prince de dompter son coursier, et il le lui amena. Mais en réalité, c'était l'une de ses filles transformée en jument. C'est pourquoi le prince refusa de la monter. Ivan le fit à sa place. La jument l'emporta au-dessus des arbres, mais il la fouetta avec le débris de l'arc qui était dans sa botte, et la bête retomba les quatre fers en l'air.

– Maintenant, prince, dit le serpent, je vais faire sortir toutes mes filles dans la cour. Elles seront toutes vêtues pareillement. Si tu reconnais parmi elles la plus jeune, alors je te la donnerai en mariage.

Ivan, mis au courant de la nouvelle épreuve que devait subir le tsar, fit appel au roi des moustiques. Ayant écouté le jeune homme bien attentivement, celui-ci répondit :

– Quand les douze jeunes filles seront dans la cour, je me mettrai à voler au-dessus de la tête de la cadette. Que le prince soit très attentif. Finalement, je me poserai sur son nez, alors, elle lèvera la main pour me chasser.

Et c'est de cette façon que le jeune tsar reconnut sa fiancée. Cette fois, le serpent dut se rendre et le mariage fut célébré le soir même.

## LA RECOMPENSE DU GUERRIER

Il était une fois un brave guerrier qui avait été au service d'un mauvais tsar. Aussi, la durée de ses obligations terminée, ne reçut-il aucune récompense des mains de son maître. On lui donna en tout et pour tout une miche de pain, trois roubles en argent, et on le renvoya chez lui. « Je te revaudrai cela, méchant tsar, se dit le soldat, tu auras encore à faire à moi un jour! » Et il décida, non pas de rentrer chez lui, mais d'aller trouver le souverain en personne. Il chemina longtemps, passa par champs et forêts, escalada des montagnes. Un jour, il rencontra un homme alors qu'il traversait un épais fourré. Mais qu'est-ce que c'était comme gars! Le sommet du cèdre auprès duquel il se tenait touchait au ciel, mais l'homme était encore plus haut que l'arbre, et son chapeau s'enfonçait dans les nuages. Le géant s'adressa au soldat :

- Où vas-tu, mon enfant ?

Le soldat répondit qu'il avait été au service d'un mauvais tsar pendant dix années, et qu'il avait appris à tirer juste et à marcher à bonne allure.

- A bonne allure ? s'étonna le géant. Eh bien, tu es mon frère alors, car moi je me nomme Marche-Vite. Je n'ai qu'à faire un pas et je suis déjà là où je le désire.

- Eh bien, faisons route ensemble, proposa le soldat. Deux beaux garçons comme nous montreront bien au mauvais tsar en qui réside la force !

Ils continuèrent donc leur route ensemble. Chemin faisant, ils virent un homme fort et robuste qui enfermait dans un sac une montagne avec tous les buissons qui y poussaient.

- Que fais-tu là, hercule ? lui demandèrent les deux compagnons.

- Cette montagne me cache la vue, répondit le bonhomme. Je veux la mettre dans un sac et la jeter dans la mer.

- Comment t'appelles-tu ?

- Je suis Arrache-Buissons.

- Eh bien, lui proposa le soldat, soyons tous frères d'armes ! Trois beaux garçons comme nous montreront bien au mauvais tsar comment il faut récompenser un guerrier pour son service !

Les voilà donc trois maintenant à aller trouver le tsar. Ils marchèrent longtemps et finirent par déboucher sur un vaste champ. Sept moulins à vent y étaient installés et leurs ailes tournaient avec une telle rapidité qu'on n'avait pas le temps de les voir distinctement. Les trois compagnons s'approchèrent plus près et découvrirent qu'un homme était assis sur un

arbre qui poussait en face des moulins, et qu'il comprimait l'une de ses narines tandis qu'il soufflait de l'autre. Le soldat comprit aussitôt que Souffle-Vent ferait bien leur affaire.

- Dis donc, le meunier, veux-tu te joindre à nous? Nous allons chez le mauvais tsar pour lui prouver ce que nous valons.

Le meunier consentit et ils partirent à quatre. A la tête du groupe avançait Marche-Vite, le soldat le suivait, puis venait Arrache-Buissons, et Souffle-Vent fermait la marche.

Ils arrivèrent enfin au palais du tsar qui était gardé par des diables. Le soldat s'approcha résolument du chef de la garde :

- Laisse-moi entrer, je veux voir le tsar.

- Et qui es-tu? grimaça le diable.

- Je suis un bon guerrier. Mais le tsar m'a renvoyé chez moi après dix ans de service avec un morceau de pain noir dans ma musette et trois roubles en argent. Est-ce là la récompense d'un soldat?!

Quant au vieux diable, il s'ennuyait de rester sur place toute la journée. Il avait envie de se distraire.

- Je t'ouvrirai, dit-il au soldat, si tu veux bien courir à qui arrivera le premier.

- D'accord, dit le soldat, seulement je suis un si grand seigneur que je ne peux pas courir moi-même : mon valet courra à ma place.

Et il appela Marche-Vite. Le vieux diable alla se placer à côté de lui. Il tressautait d'impatience, tant il avait envie de courir. Mais il n'eut pas le temps de prendre son élan, que Marche-Vite était déjà de retour.

Force fut au diable en chef de laisser passer le soldat dans le palais du tsar.

Sans sa garde, le souverain ne valait rien du tout. Il se tenait tout penaud devant le soldat, n'osant même pas lui demander ce qu'il désirait. Et le soldat parla le premier :

- Je t'ai servi, tsar, pendant dix années. Et quelle a été ma récompense? On m'a fourré un pain noir dans ma sacoche, on m'a glissé trois roubles dans la main, et, va donc, fiche le camp!

- Et qu'est-ce que tu désires maintenant?

- Donne-moi ta fille en mariage.

La jeune princesse fut fort mécontente de cette réponse insolente, et son père le fut encore plus.

- Beau preux, dit-il à son ancien soldat, je te donnerai tout ce que tu

voudras, je te donnerai de l'or et de l'argent, beaucoup de richesses, seulement, je t'en prie, ne me prends pas ma fille.

Le soldat réfléchit un moment.

- Je peux te laisser ta fille à la condition que tu me donnes la quantité d'or et d'argent que mon valet sera en mesure de soulever.

- Très bien, se réjouit le tsar, fais venir ton valet.

Le soldat appela Arrache-Buissons. Le tsar ordonna alors qu'on lui amène de sa trésorerie douze charrettes de pièces d'argent. Arrache-Buissons fit couler l'argent dans un sac qu'il posa ensuite sur la paume de sa main.

- Cela ne pèse rien du tout, dit-il en riant, personne ne verra même que je porte quelque chose.

Alors le tsar se fit amener douze charrettes de pièces d'or. Arrache-Buissons les versa dans un sac qu'il éleva facilement dans ses deux mains.

Cette fois-ci le tsar ordonna qu'on lui apporte des diamants. On en amena plusieurs charrettes. N'en pouvant plus d'impatience, Arrache-Buissons les fourra toutes dans son sac. Puis il jeta le sac sur son dos et les quatre compagnons quittèrent les lieux.

Mais le méchant tsar s'était démuné de toutes ses richesses. En plus, il enrageait. C'est pourquoi il convoqua toute son armée et l'envoya à la poursuite des quatre hommes. Quand ses soldats les eurent rattrapés, le capitaine leur cria :

- Vous êtes arrêtés ! Rendez-moi ce sac !

Alors Souffle-Vent se mit à rire : il pressa l'une de ses narines, et se mit à souffler de l'autre. Aussitôt toute l'armée du tsar s'envola jusque sous les nuages. Il ne resta sur place que le capitaine qui, après un moment d'hésitation, déguerpit sans demander son reste.

Arrivé au palais il fit rapport au tsar de ce qui s'était passé. « Que suis-je sans mes richesses ! se lamentait le tsar. Et la princesse, que vaut-elle sans ses bijoux ? Le mieux serait naturellement de la donner en mariage à ce guerrier, et de recouvrer par là mon argent, mon or et tous mes diamants ».

Et il envoya chercher le soldat. Celui-ci se maria à la fille du tsar, et peu après, devint tsar lui-même. Il chassa du palais tous les diables qui en assuraient la garde et il vécut dans le luxe jusqu'à sa mort.



Puis il alla rejoindre Micha et il emmena sur son dos les deux jeunes gens.

## LE LOUP DE FER

Il était une fois un tsar dans le jardin duquel poussait un poirier en or. Mais il y avait quelqu'un qui volait toute la récolte, et jamais le tsar n'avait pu cueillir une seule poire.

Il décida finalement que ses fils iraient surveiller l'arbre à tour de rôle. L'aîné prit la garde le premier.

Pendant qu'il était couché sous le poirier, une petite souris vint à passer à côté de lui.

– Tsarévitch, tu ne pourrais pas me donner quelque chose à manger ? lui demanda-t-elle.

Mais le jeune homme chassa la petite bête. Au matin, quand il s'éveilla, il vit qu'il n'y avait plus un seul fruit sur l'arbre.

Il se passa la même chose avec le fils moyen.

Arriva le tour de Micha, le cadet des frères, de faire la garde auprès du poirier. Il alla donc à son poste, et alluma auprès de l'arbre un feu de bois pour faire griller du lard.

Vint à passer à côté de lui une petite souris.

– Micha, donne-moi un petit morceau de pain, lui demanda-t-elle.

Le jeune homme tendit à la souris du pain et du lard.

– Merci, Micha, maintenant couche-toi et dors. A minuit je te réveillerai. Tu verras arriver un oiseau d'or qui tiendra dans son bec un petit panier en or. Il se mettra à cueillir les poires. Alors tu grimperas sur l'arbre et tu tâcheras de l'attraper : il n'est pas farouche.

A minuit, la petite souris réveilla le jeune garçon : en effet, un oiseau aux plumes d'or était perché sur l'arbre. Il avait déposé un panier entre deux branches et il cueillait les poires de son petit bec en or.

Micha grimpa sur le poirier et attrapa l'oiseau par la queue, mais celle-ci lui resta dans la main : l'oiseau s'était envolé.

Au matin il alla trouver son père et il lui raconta ce qui lui était arrivé la nuit. Le tsar fut très mécontent de ses deux fils aînés. Il les fit venir, leur donna deux chevaux et leur dit :

– Maintenant, allez où vous voudrez ! Je ne veux plus vous voir du moment que vous n'avez pas été capables de surveiller mon poirier !

Mais le cadet monta son cheval aussi.

– Où vas-tu, Micha ? s'étonna son père.

– Je vais à la recherche de l'oiseau d'or. Il faut que je l'attrape absolument, sinon, il continuera à nous voler nos poires.

Il se mit en route et au bout d'un certain temps il arriva jusqu'à une auberge. Regardant par la porte ouverte, il y aperçut ses frères attablés, qui faisaient la noce. Il passa outre et continua son chemin.

Il chevaucha longtemps et atteignit un carrefour. Un poteau s'y dressait où il était écrit : « Celui qui ira tout droit sera perdu, celui qui ira à gauche ne reviendra pas, celui qui ira à droite sera dévoré par le loup de fer ».

Micha se mit à réfléchir : quelle route emprunter ? Finalement il se décida pour celle de droite : « Si je rencontre le loup de fer, se dit-il, je lui donnerai mon cheval à dévorer ».

Il s'engagea donc sur la route de droite et arriva jusqu'à de hautes montagnes. Soudain il entendit un bruit sourd : c'était un énorme loup qui fonçait sur lui la gueule grande ouverte.

Le jeune homme sauta de sa monture et cria :

– Ne me mange pas, prends mon cheval !

Le loup de fer dévora le cheval en un instant et demanda à Micha :

– Où vas-tu ?

– Je cherche l'oiseau d'or, celui qui vole nos poires.

– Oh, tu as un long chemin à faire ! Je vais t'aider : assieds-toi sur mon dos et je t'emmènerai...

Micha enfourcha le Loup de fer et au bout de quelque temps ils arrivèrent dans le royaume voisin. Le loup s'arrêta à la lisière d'un bois.

– Maintenant, dit-il à son compagnon, va au palais du tsar. J'ai fait de la sorte, que personne ne te verra entrer dans la cour. L'oiseau d'or est enfermé dans une cage, suspendue à côté de l'étable. Seulement, quand tu le prendras ne touche pas à sa cage, autrement les gens du tsar t'entendront et t'attraperont.

Micha franchit la grille du palais. Elle était gardée par quatre guerriers, mais personne ne le vit. Il s'approcha de l'étable et sortit l'oiseau d'or de sa cage. Mais comme celle-ci était très jolie, il se dit que c'était dommage de la laisser là, et il décida de la prendre aussi. A peine l'eut-il touchée, que les gens du tsar se jetèrent sur lui et l'amènèrent à leur maître.

– Qui es-tu ? lui demanda le tsar.

Le jeune homme lui dit qui il était et d'où il venait.

Le tsar lui promit de le libérer à la condition qu'il lui ramène du royaume voisin un cheval à la crinière d'or.

Et Micha revint trouver le loup.

– Je t'avais bien dit, s'écria celui-ci, de ne pas toucher à la cage. Nous voilà obligés à présent d'aller chercher le cheval à la crinière d'or.

Peu après ils arrivèrent dans un troisième royaume. Là aussi, le loup prévint le jeune homme :

– Les gardiens qui sont à l'entrée du palais du tsar ne te remarqueront pas. Tu entreras dans l'écurie où se tient le cheval à la crinière d'or. Mais,



surtout, ne touche pas à sa bride, sinon les gens du tsar te verront et t'attraperont.

Micha pénétra sans aucune difficulté à l'intérieur de l'écurie. Personne ne l'avait vu. Le beau cheval était là. Mais sa bride était si jolie, que le jeune homme la prit aussi. En un instant les serviteurs du tsar l'entourèrent et l'amenèrent à leur maître. Celui-ci entra dans une grande colère :

- Vaurien! Tu voulais me voler mon beau cheval à la crinière d'or. Tu seras puni!

Mais quand le jeune homme lui eut raconté son histoire, le tsar se radoucit :



- Eh bien, dit-il, tu peux racheter ta faute. Il existe dans une contrée lointaine une belle jeune fille à la chevelure d'or. Si tu me l'amènes, tu seras pardonné. Sinon, je te châtierai, car je te trouverai, même si tu t'enfuis jusqu'au bout du monde.

Micha jura au tsar qu'il exécuterait cette mission et il alla trouver le loup.

- Cette fois-ci encore tu n'as pas voulu m'écouter! lui reprocha celui-ci. Et il le frappa à la figure. Bon, assieds-toi sur mon dos, nous allons partir à la recherche de la fille aux cheveux d'or.

Ils arrivèrent dans un quatrième royaume.

- Attends-moi ici, dit le loup, je vais la ramener moi-même, car tu te feras prendre encore une fois.

Il se transforma en un beau chien et se mit à aboyer auprès de la grille du palais. Les gardiens le firent entrer dans la cour, et la fille du tsar, qui était justement la belle aux cheveux d'or, voulut le garder. Un jour qu'elle se promenait avec lui dans le jardin, il prit de nouveau sa forme naturelle, l'attrapa dans ses pattes de fer et s'enfuit. Puis il alla rejoindre Micha et il emmena sur son dos les deux jeunes gens.



Constatant la disparition de sa fille, le tsar se mit à la poursuite des ravisseurs sur un coursier à douze jambes. Et au bout d'un moment, Micha commença à se plaindre :

- J'ai l'épaule qui me brûle!
- Arrache un poil de ma queue et jette-le derrière toi, lui ordonna le loup.

Le jeune homme arracha un poil de la queue du loup et le jeta derrière lui. Aussitôt apparut une haute montagne qui barra le chemin du tsar.

Quand ils arrivèrent jusqu'à la montagne au pied de laquelle Micha avait rencontré le loup pour la première fois, ils firent halte. Le loup s'en alla chercher l'oiseau d'or et le cheval à la crinière d'or, et revenant peu après il dit à Micha :

– Retourne dans ton royaume. Moi, je resterai ici, mais fais attention de ne pas t'endormir en route.

Micha et la jeune fille montèrent sur le beau coursier. Ayant chevauché quelque temps, ils décidèrent de se reposer un peu dans un champ. Ils descendirent de cheval, mais à peine se furent-ils couchés sur l'herbe qu'ils s'endormirent.

Pendant leur sommeil, un cyclope vint rôder dans le champ. Jetant un sort à Micha et à son cheval pour qu'ils soient changés en pierres, il s'empara de l'oiseau et de la princesse. Il l'emmena chez lui et se mit à la persuader obstinément qu'elle devait se marier avec lui. Mais la pauvre enfant refusait, car elle aimait Micha, et elle se sentait très malheureuse.

Les choses en étaient ainsi, quand un beau jour, le Loup de fer convoqua tous les loups de la forêt, car il était leur souverain, et il leur demanda ce qu'ils avaient vu ces derniers temps dans les alentours. L'un d'eux répondit qu'il avait vu au bord de la route un jeune homme et un cheval transformés en pierres. Alors le loup de fer alla chercher de l'eau miraculeuse : il en trouva dans la Forêt du malheur, dans un ruisseau qui coulait entre deux montagnes. Il en puisa, et se rendit au bord de la route, à l'endroit où il avait laissé Micha et son cheval. Il les trouva en effet changés en pierres, mais il les aspergea d'eau magique, et ils ressuscitèrent aussitôt.

– Je t'avais bien prévenu, Micha, de ne pas t'endormir. Maintenant tu as perdu ta fiancée et l'oiseau d'or, et tu as failli mourir toi-même. Toutefois, mets-toi en route. Tu passeras à côté de huit montagnes et tu t'arrêteras auprès de la neuvième. Tu y trouveras une vieille femme qui te conseillera ce que tu dois faire. N'oublie pas que le cyclope est d'une force extraordinaire et qu'il peut te causer un grand mal.

Micha arriva jusqu'à la neuvième montagne et salua la vieille femme qui y habitait. Elle avait plus de cinq cents ans.

– Que désires-tu, mon fils ? lui demanda-t-elle.

Le jeune homme lui raconta toutes ses aventures et demanda s'il pourrait retrouver sa fiancée et l'oiseau d'or.

– Tu les retrouveras si tu en as la chance... C'est que le cyclope a un tel regard qu'il peut foudroyer un homme à cinq cents mètres. Mais rassure-toi. Tu verras un hêtre qui pousse auprès de sa maison. Sous ses racines est enfoui un petit bâton : c'est en lui que réside la force du monstre. Dès que tu le trouveras, casse-le en deux. Alors le cyclope perdra toute sa force, et il se couchera, mourant, dans son lit.

Tout se passa comme l'avait prédit la vieille femme. Micha trouva sous les racines de l'arbre un petit bâton rouge : il le brisa en deux et entra dans la maison du cyclope : celui-ci était couché dans son lit et cinq minutes après il rendit le dernier soupir. Quant à la princesse, elle était toute noire et toute desséchée, et elle tenait à peine sur ses jambes, tant le cyclope l'avait fait souffrir.

Micha la fit monter sur son cheval et, accompagnés de l'oiseau d'or, ils prirent le chemin du retour.

Ils arrivèrent enfin jusque dans leur royaume et entrèrent dans l'auberge où Micha avait aperçu ses frères autrefois. Il les revit : ils étaient devenus de vrais mendiants. Ils reconnurent leur frère cadet et décidèrent de le tuer. « Nous ramènerons à notre père la princesse et l'oiseau d'or sur ce coursier à la crinière d'or, et nous dirons que c'est nous qui les avons attrapés ». Et ils se jetèrent sur Micha. Ils le désarçonnèrent, et le firent jurer, sous menace de mort, qu'il ne raconterait jamais à leur père ce qu'ils venaient de lui faire. Le jeune homme n'avait pas le choix : il jura qu'il ne rentrerait pas chez son père de deux ans, et qu'il ne lui dirait rien quand il le verrait. Ses frères s'emparèrent donc de la princesse, de l'oiseau et du cheval et ils rentrèrent au palais du tsar.

Celui-ci les accueillit avec tendresse et fut très content de tout ce qu'ils lui apportaient. Quelques jours passèrent. La jeune fille était toute triste, car elle était inquiète pour Micha, mais elle n'osait pas raconter au tsar ce qu'avaient fait ses deux fils aînés.

Au bout de deux ans, on vit un jour arriver Micha : il était affamé et vêtu de haillons. La princesse fut très heureuse : elle l'embrassa et l'amena jusqu'au tsar. Celui-ci, fort étonné de voir son fils dans un état pareil, demanda des explications.

- Je ne peux rien vous dire, père, dit le jeune homme. Mais cette jeune fille peut le faire à ma place.

Alors la jeune fille raconta au vieux tsar toutes leurs aventures. Les deux aînés furent écartelés par des chevaux, et le tsar fit à son cadet des noces magnifiques, après quoi il lui transmit le pouvoir dans son royaume.

## IVAN LE COSTAUD

Autrefois, il y a très longtemps de cela, un épouvantable dragon prit l'habitude de visiter journallement un certain petit bourg pour y dévorer quelqu'un. Il finit par manger tous les habitants. Il ne restait plus qu'un vieillard.

- Je le mangerai demain, se dit le dragon.

Or, ce jour-là, un jeune paysan passait par le bourg; il alla frapper à la porte du vieillard et lui demanda de l'héberger pour la nuit.

- En aurais-tu assez de vivre ? s'étonna le vieil homme.

- Pourquoi ça ?

Le vieillard lui expliqua qu'il devait être dévoré le lendemain par un serpent ailé.



- Oh, c'est encore à voir, remarqua le garçon.

Le lendemain matin, le dragon arriva à tire d'ailes.

- Ah, mais bravo, il n'y en avait plus qu'un, et les voilà deux à présent...

Mais le gars le railla d'un air moqueur :

- Prends garde, tu risques de t'étrangler !

- Serais-tu donc plus fort que moi ?

- Et comment !

- Tu t'imagines vraiment que tu es fort, répliqua le monstre. Regarde voir. Et saisissant une grosse pierre, il l'écrasa en une seconde, la réduisant en une poignée de poussière.

- Ce n'est pas de la force, ça ! Essaie d'en faire sortir du jus ! Voilà, comme ça ! Et il prit une grosse tête de fromage qu'il pressa dans sa main, en faisant couler du petit lait.

- Eh bien, tu fais mon affaire, conclut le serpent. Faisons route ensemble.

- A condition que je sois le chef, dit le garçon, Et ils s'en allèrent côte à côte.

- Comment t'appelles-tu ? demanda le dragon au jeune homme.

- Ivan le Costaud.

Le serpent eut peur. « Il est bien capable de me tuer » se dit-il.

- Peu de temps après, quand vint l'heure du déjeuner, il ordonna au garçon :

- Apporte un boeuf, on va casser la croûte.

Le jeune homme alla dans un champ et y trouva un troupeau de boeufs. Il se mit à leur nouer les queues les unes aux autres. Las d'attendre, le serpent alla le chercher :

- Que fais-tu là, mon garçon ?

- Ben, j'veais pas perdre mon temps à amener un seul boeuf. J'les veux tous à la fois.



- Mais tu vas exterminer tout mon troupeau, s'écria le dragon. Puis il écorcha un boeuf et en tendit la peau à son compagon :

- Vas chercher de l'eau !

Ivan eut beaucoup de mal à traîner la peau jusqu'au puits. Là, il la jeta dans l'eau, mais n'eut plus la force de la retirer. Alors il prit une pelle et se mit à creuser la terre tout autour du puits. Au bout d'un certain temps, le serpent vint à sa recherche.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Ben, je vais pas perdre mon temps à porter de l'eau dans une seule peau. Je vais emmener le puits tout entier.

Le serpent ailé eut terriblement peur de ce garçon si fort et il emmena la peau lui-même. « Maintenant, dit-il, il nous faut du feu, va déraciner un chêne. Qu'il soit bien sec seulement ; un seul nous suffira ».

- Oh, un seul chêne, répliqua Ivan, ça ne vaut pas la peine d'y aller. Une vingtaine, ça, c'est autre chose ! Et il s'assit à l'écart, faisant semblant

d'être fâché. Le serpent fit cuire le boeuf et le mangea tout seul. Le garçon continuait à faire le boudeur : il n'osait pas manger, car le serpent, le voyant manger beaucoup moins que lui, comprendrait aussitôt qu'Ivan n'était pas fort du tout.

Quand il n'y eut plus que quelques restes de viande, Ivan les mangea et dit :

- C'est bien peu pour moi !

- Eh bien, allons chez ma mère, lui proposa le dragon. Elle nous fera des petits pains aux cerises.

- D'accord, dit le garçon tout en pensant : « Cette fois, je suis perdu ! »

Ils allèrent chez la mère du serpent qui leur prépara une vingtaine de tonneaux de petits pains aux cerises. Le dragon n'arrêtait pas de manger. Quant au garçon, il était obligé de cacher les petits pains dans ses poches ou dans sa chemise tellement il y en avait. S'étant bien rassasié, le serpent proposa à son compagnon d'aller s'amuser en se roulant sur les pierres. Il se roula le premier : des étincelles jaillirent de tous côtés. « Le feu, ce n'est rien, dit Ivan, il faut se rouler de façon qu'il coule du jus de ces pierres ».

Et il pressa contre elles les petits pains aux cerises dont ses poches étaient pleines. Du jus rouge se mit à couler sur les pierres.

Le dragon eut alors encore plus peur qu'auparavant, et il décida de se séparer de ce dangereux compagnon.

Il lui construisit une maison. Mais il alla aussi trouver sa mère, pour qu'elle l'aide à se débarrasser d'Ivan. Finalement ils décidèrent de mettre le feu à sa demeure.

Or, Ivan avait surpris leur conversation. La nuit de l'incendie il se cacha et revint auprès des cendres de la maison le lendemain matin.

- Est-il possible que tu sois encore en vie ? s'exclama le dragon quand il le vit arriver.

- Bien sûr que je suis en vie, il m'a semblé seulement qu'une puce m'avait piqué cette nuit.

« Non, vraiment, il faut s'éloigner d'un gars pareil, » décida le serpent ailé. Il quitta cette contrée et jamais plus on n'en entendit parler.



**... quand le dragon revenait à l'attaque, Kyrilo lui assénait de tels coups que l'air résonnait tout autour...**



## KYRILO KOJOUMIAKA

Il était une fois un prince qui régnait à Kiev. Non loin de la cité habitait aussi un dragon, auquel tous les ans on envoyait une rançon : soit un jeune garçon, soit une jeune fille. Vint un jour le tour de la fille du prince d'être livrée au monstre. Son père ne pouvait rien y faire : tous les citadins sacrifiaient leurs enfants, il fut bien obligé de se résigner lui aussi. Il envoya donc la princesse au dragon, mais celle-ci était d'une telle beauté que le monstre en devint amoureux. Une fois qu'elle s'était faite toute câline avec lui, elle lui demanda :

- Est-ce qu'il existe au monde un homme qui puisse triompher de toi ?

- Oui, répondit le dragon, un tel homme existe. Il est corroyeur de son métier, et il emporte douze peaux à la fois pour les faire tremper dans les flots du Dniepr. Dès qu'elles sont bien gonflées et qu'elles deviennent encore plus lourdes, je m'accroche à elles quand il les retire de l'eau : eh bien, il ne s'en aperçoit même pas. Il les tire et moi avec, c'est à peine si j'ai le temps de me sauver. C'est le seul homme sur terre dont j'ai peur.

L'ayant écouté bien attentivement, la jeune princesse se mit à chercher un moyen pour envoyer un petit mot à son père et recouvrer sa liberté. Mais elle n'avait personne auprès d'elle, si ce n'est un petit pigeon qu'elle avait élevé et nourri alors qu'elle vivait encore à Kiev. Après avoir bien réfléchi, elle écrivit au prince :

- Mon cher père, il existe à Kiev un homme qui s'appelle Kyrilo, et dont le surnom est Kojoumiaka, le Corroyeur. Demandez-lui, par l'intermédiaire de quelques vieillards, s'il consentirait à se battre avec le dragon et à me délivrer. Suppliez-le en mon nom et faites-lui des cadeaux au cas où il s'offenserait de quelque parole ! Toute ma vie, je prierai Dieu pour vous deux !

Elle attacha le petit billet à la patte du pigeon et ouvrit la fenêtre. L'oiseau s'envola et arriva jusqu'au palais du prince, dont les enfants jouaient dans la cour.

- Père, s'écrièrent-ils, voyez donc, c'est le pigeon de notre soeur.

\*Le prince se réjouit fort, mais s'attrista par la suite :

- Le monstre aura certainement donné la mort à ma pauvre enfant, se dit-il. Puis, comme il essayait d'attirer l'oiseau à lui, il découvrit un petit papier caché sous son aile. Après l'avoir lu, il convoqua tous ses chefs :

- Est-ce qu'il existe ici un homme du nom de Kyrilo Kojoumiaka ?

- Oui, seigneur, il habite sur les bords du Dniepr.

- Que faire pour qu'il nous écoute et ne s'offense pas ?

On tint conseil, et il fut décidé de dépêcher à Kojoumiaka quelques vieillards. Ceux-ci se rendirent chez lui, ouvrirent sa porte tout doucement et s'arrêtèrent sur le seuil, saisis de peur. Kyrilo était assis par terre, leur tournant le dos, et de ses mains il foulait douze peaux à la fois. Et on ne voyait que sa longue barbe blanche qui s'agitait de tous les côtés. Alors un des messagers fit « hum, hum ».

Kojoumiaka eut si peur qu'il en déchira ses peaux : crac, crac, entendit-on. Il se retourna vers les nouveaux venus, et ceux-ci s'inclinèrent devant lui :

– Nous venons de la part du prince. Il te prie...

Mais Kyrilo était tellement fâché d'avoir déchiré ses peaux à cause d'eux qu'il ne leur prêta aucune attention.

Les vieillards continuèrent à l'implorer, et se mirent même à genoux devant lui. Rien n'y fit. Après maintes prières, ils s'en allèrent la tête basse.

– Que faire ? se demandait-on. Toute la Cour était en désarroi.

– Peut-être pourrions-nous essayer de lui envoyer des jeunes gens ?

C'est ce qu'on fit, mais le résultat fut le même. Kojoumiaka se taisait, soufflait et ne répondait mot : comme si ce n'était pas à lui qu'on s'adressait. Il ne pouvait pardonner ses peaux déchirées.

Finalement, le prince décida que le mieux serait d'envoyer des petits enfants. Ceux-ci se jetèrent à genoux devant Kyrilo en versant des larmes, et ils le supplièrent si longtemps que le brave homme ne résista pas et se mit à pleurer avec eux.

– Bon, mes petits, leur dit-il enfin, je ferai cela pour vous !

Et il alla trouver le prince :

– Qu'on me donne douze tonneaux de poix et douze charrettes de chanvre.

On lui apporta ce qu'il exigeait. Alors il se couvrit de chanvre, après quoi il se roula dans la poix. Ensuite, il s'arma de sa massue qui pesait bien trois quintaux et se rendit chez le dragon.

– Alors, Kyrilo, lui demanda celui-ci, viens-tu te battre avec moi ou faire la paix ?

– Ah, ça non ! répondit Kyrilo. Je viens me battre, monstre infâme que tu es !

Et une lutte si acharnée s'engagea entre eux, que la terre en grondait sourdement. Chaque fois que le dragon prenait son élan et se jetait sur Kyrilo pour le mordre, ce n'était qu'un morceau de poix ou une touffe de chanvre qu'il attrapait dans ses dents. Et pendant ce temps-là, Kyrilo le bastonnait de sa massue : les coups étaient d'une telle force que le dragon

s'enfonçait en terre. Il était tout de feu, il brûlait de chaleur, et de temps en temps il allait faire un saut dans le Dniepr pour se rafraîchir et boire quelques gorgées. Alors, vite, Kyrilo en profitait pour se recouvrir de chanvre et se rouler dans la poix. Et quand le dragon revenait à l'attaque, et, furieux, se précipitait sur lui, il lui assénait de tels coups que l'air résonnait tout autour. Ils avaient soulevé un nuage de poussière, et des étincelles jaillissaient de part et d'autre. Kyrilo échauffa le dragon mieux que ne l'aurait fait un forgeron d'un soc : il en râlait, le maudit, il en perdait le souffle et la terre gémissait sous son poids.

Soudain, les cloches sonnèrent. Et sur la montagne, les gens, figés de peur, se tenaient par la main dans l'attente de ce qui allait advenir. Tout à coup le dragon s'effondra, vaincu, et on entendit trembler la terre. Alors les gens levèrent les bras en criant : « Vive Kyrilo ! Vive Kojoumiaka ! »

Kyrilo délivra la jeune princesse et la ramena chez son père.

Le prince ne savait que faire pour le remercier. Et c'est depuis ce temps-là que l'endroit de la ville où habitait Kyrilo se nomme Kojoumiaki.

## LE PAUVRE HOMME ET SES FILS

Il était une fois un homme très pauvre qui avait trois fils. L'aîné s'appelait Pétero, le second s'appelait Gavrilo et le cadet était Ivan.

Quand ils devinrent grands, leur père les fit venir et leur dit :

- Je me fais vieux, mes enfants, je ne peux plus travailler pour vous nourrir ; allez de par le monde et cherchez du travail. Vous rentrerez tous dans un an. Celui de vous qui aura gagné le plus d'argent restera avec moi.

Les trois frères se séparèrent. Chacun alla de son côté et trouva un emploi.

Une année s'écoula.

Le fils aîné revint le premier au foyer. Il apportait avec lui beaucoup d'argent. Le second revint le lendemain avec plusieurs lingots d'or. Le cadet revint le surlendemain, mais il ne rapportait rien du tout.

Son père se fâcha contre lui et le chassa du logis. Le pauvre garçon partit à l'aventure. Il erra toute la journée, et la nuit venue, il s'engagea dans une forêt épaisse. Il s'assit sur une souche et sortit de sa poche son dernier morceau de pain. Tout en le mangeant, il se demandait ce qu'il allait faire, et il était si profondément absorbé par ses pensées, qu'il ne remarqua pas qu'un géant était apparu devant lui.

- Pourquoi es-tu si affligé, mon garçon ? demanda ce dernier.

Ivan lui raconta son histoire.

– Si tu veux, je peux te prendre à mon service, proposa l'inconnu.

Le jeune homme accepta et s'en alla avec son nouveau maître. Ils s'enfoncèrent au plus profond de la forêt et atteignirent la demeure du géant.

Ivan s'y installa et sa vie s'écoulait bien paisiblement. Il n'avait pas beaucoup de travail. Son maître lui enseigna l'art de monter à cheval et de manier le sabre. Il lui apprit également à compter, à lire et à écrire.

Une année passa. Un jour, le géant dit à son jeune serviteur :

– Selle ton cheval, Ivan, et prends tes armes. Tu vas te diriger vers le sud, et par-delà de hautes montagnes, tu verras un château tout noir, ceint d'une muraille noire ; un vampire noir y habite et il faut que tu le tues.

Le jeune homme fit ses préparatifs, dit adieu au géant et se mit en route.

Au bout de trois jours de voyage, il aperçut un château noir d'un aspect sinistre, entouré d'une haute muraille noire. Le vampire se tenait au milieu de la cour et il serrait bien fort dans ses pattes une barre de fer. Voyant approcher Ivan, il s'écria d'une voix tonnante :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Comment as-tu osé pénétrer dans mon domaine ?!

– Je suis venu te livrer combat, répondit Ivan

A ces mots, le vampire éclata de rire et lança la barre de fer à la tête d'Ivan. Mais celui-ci fit un bond, et la barre vola à côté de lui. Il la saisit au vol, visa et la jeta de toutes ses forces sur le vampire qui tomba raide mort. Ivan entra alors dans le château noir, et y trouva un cheval noir et un harnais tout noir aussi. Il monta le cheval noir attacha le sien à la selle et prit le chemin du retour.

Le géant l'attendait. Quand il vit son serviteur, il le félicita, prit les deux chevaux et les emmena à l'écurie.

Le temps passait et le jeune garçon devenait de plus en plus fort et instruit. Un jour, son maître le fit venir et lui annonça :

– Maintenant, Ivan, tu vas aller au nord. Tu traverseras des forêts impénétrables, des marais infranchissables, et tu arriveras jusqu'à un château tout rouge. Un vampire rouge y demeure qui fait beaucoup de mal aux gens à l'alentour. Il faut le tuer. Dès qu'il aura disparu, les marais sécheront et les gens pourront y semer du blé.

Ivan ne fut pas long à s'apprêter : le lendemain même il se mit en route.

Il chevaucha très longtemps et arriva enfin jusqu'à une forêt très épaisse. Tout y était si enchevêtré qu'il dut se frayer passage à coups de sabre. Cela lui prit toute la journée et la nuit le surprit alors qu'il était encore

dans la forêt. Ivan entrava son cheval pour qu'il ne s'en allât pas trop loin, se coucha sur la mousse et s'endormit.

S'étant réveillé, il vit que tous les arbres autour de lui s'étaient écartés. Une lumière éblouissante régnait partout et la terre s'était couverte de fleurs odorantes. Les oiseaux chantaient des airs si jolis, que jamais Ivan n'en avait entendus de pareils.

Attirées par le gazouillement des oiseaux, du plus profond de la forêt apparurent des fées, des ondins sortirent des lacs et ils se mirent à chanter et à danser tous ensemble. Des animaux de toutes espèces se rassemblèrent autour d'eux, et les plus forts ne touchaient pas aux plus petits. Au-dessus d'Ivan, une vieille chouette était perchée sur une branche, et une jeune tourterelle vint s'installer à côté d'elle. La chouette se mit à lui chuchoter quelque chose, et la tourterelle l'écoutait attentivement.

Ivan prêta l'oreille : il apprit que cette forêt avait été enchantée et que tout y était mort. Et ce n'était que grâce à Ivan, qui avait réussi à parvenir jusqu'au cœur de la forêt en se frayant un passage, que la vie était revenue. En vérité, c'était aujourd'hui une grande fête pour tous les animaux et les petits oiseaux. Ivan regardait avec surprise tout ce qui se passait autour de lui, puis il se rendormit. Le soleil était déjà couché quand il se réveilla. Il découvrit alors qu'il se trouvait à la lisière d'un bois. Un champ, couvert de fleurs au parfum délicieux, s'étalait devant lui.

« Tiens, les marais sont déjà asséchés ! se dit Ivan. Il faut que je me dépêche d'en finir au plus vite avec le vampire ».

Il enfourcha son cheval et partit au galop. Au bout d'un certain temps, il se trouva devant un château tout rouge. Une muraille, rouge aussi, l'entourait de tous côtés. Ivan entra en coup de vent dans la cour du château et vit aussitôt un vampire tout rouge qui l'attendait déjà.

Un combat acharné s'engagea entre eux et le vampire perdait rapidement ses forces. Ivan le tua, entra dans le château, y trouva un cheval et un harnais rouges, les prit avec lui et repartit. Il fut bien surpris de voir des gens travailler dans les champs, labourer, faucher les herbes, sécher le foin. A ce spectacle, Ivan se sentit le cœur léger et il se hâta de rentrer à la maison pour porter cette bonne nouvelle à son maître. Celui-ci fut en effet très content de le revoir ; il lui prit des mains le cheval et le harnais et lui dit d'aller se reposer.

Mais Ivan ne resta pas longtemps inactif. Il eut encore à aller au levant pour combattre un vampire blanc. Cette fois-ci, il traversa des déserts et des steppes arides. Des araignées monstrueuses se jetaient sur lui, essayant de l'entortiller dans leurs toiles, des fantômes lui apparaissaient pour le dérout

ter. Et quand Ivan atteignit un lac, et plus loin, une rivière, et qu'il voulut s'y désaltérer, ceux-ci s'éloignèrent de lui et il ne put arriver à les rattraper.

Ivan décida d'aller tout droit vers l'est sans s'écarter de son chemin. Il parvint enfin jusqu'à un grand château blanc, ceinturé d'une haute muraille. C'est ici qu'il eut à subir le combat le plus acharné. Il réussit toutefois à maîtriser le vampire blanc, et s'étant emparé d'un cheval et d'un harnais blancs, il rentra à la maison.

Sur le chemin du retour, il constata que les déserts verdoyaient, que les profonds ravins s'étaient remplis d'eau, ainsi que les lacs qui brillaient au soleil comme des miroirs. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres.

Arrivé au logis, Ivan remit à son maître le cheval et le harnais et alla se coucher. S'étant reposé quelque temps, il continua à s'instruire et apprit encore beaucoup de choses intéressantes. Cependant, une idée le tourmentait continuellement : pourquoi donc son maître, qui était si fort et si sage, n'allait-il pas lui-même combattre les vampires ? Pourquoi en chargeait-il Ivan ? Un jour, il se décida :

- Ne soyez pas offensé de ma question, maître, lui dit-il. Je voudrais savoir pourquoi vous n'allez pas vous-même livrer combat aux vampires, alors que vous êtes si fort et si adroit ? Pourquoi est-ce moi que vous envoyez ?

Le géant sourit.

- Vois-tu, mon enfant, lui répondit-il, quand un acte de vaillance est accompli par un homme sage et fort, il a moins de valeur que s'il est dû à un homme faible et de peu d'expérience. N'oublie pas que très souvent, les hauts faits sont réalisés non par des gens qui savent énormément de choses et qui sont très forts, mais par des hommes de bonne volonté et animés d'un grand désir d'agir. Ivan fut tout à fait satisfait de la réponse de son maître et cette question ne le préoccupa plus.

Un jour, le géant proposa au jeune homme d'aller faire une promenade. Ils montèrent leurs chevaux et se mirent en route. Ils arrivèrent jusqu'à une grande ville et virent que tout y était en deuil. Les deux hommes s'informèrent auprès des habitants de la cause de ce chagrin.

- Un dragon horrible s'est abattu sur notre ville, leur répondit-on. Il a déjà dévoré la moitié du bétail, et il est certain qu'il va le dévorer en entier, si nous ne lui livrons en rançon la fille de notre tsar. Elle est si bonne, qu'elle est prête à se sacrifier, afin de sauver le reste du bétail. Naturellement, nous avons pitié d'elle, mais que faire ? Nous ne pouvons pas vivre sans bétail. Voilà d'où provient ce grand chagrin. S'il pouvait se trouver un garçon sans peur pour aller tuer le dragon, le tsar lui donnerait sa fille en mariage et, plus tard, il lui céderait son royaume.



– Ivan, tu dois sauver la fille du tsar et délivrer cette contrée du fléau qui l'accable, décida le géant.

Ils rentrèrent tous deux à la maison. Ivan détacha le cheval qu'il avait pris au premier vampire, fit ses adieux à son maître et se mit en route.

Arrivé à la ville, il apprit que la fille du tsar était déjà partie dans la forêt pour rejoindre le dragon. Ivan les rattrapa juste au moment où ils allaient entrer dans une grande caverne.

– Arrête-toi, princesse! s'écria le jeune homme. Ton heure n'a pas encore sonné!

Les larmes séchèrent aussitôt sur le visage de la jeune fille et elle sourit à Ivan, qui s'approchait de la caverne dans laquelle venait de disparaître le dragon.

- Eh, toi, là-bas, sors de ta cachette! cria Ivan. Je vais te livrer combat!  
- Attends un peu, je ne suis pas encore prêt, répondit le monstre.

Au bout d'un instant, il bondit de la caverne en hurlant. Ivan eut juste le temps de sauter sur son cheval et il se rua sur son adversaire.

Un combat terrible s'engagea entre eux. Ivan tranchait les têtes du dragon les unes après les autres, mais de nouvelles repoussaient aussitôt à leurs places. Chaque gueule du dragon crachait des torrents de flammes qui brûlaient atrocement le jeune homme. A un moment, il sentit qu'il était à bout de forces et qu'il n'en avait plus pour longtemps, d'autant plus que le dragon l'avait renversé et s'était jeté sur lui pour l'étrangler. Cependant, il réussit à enfoncer son sabre dans les entrailles de son ennemi. Le dragon poussa un cri si épouvantable que les feuilles en tombèrent des arbres. Heureusement, c'était son dernier cri...

Ivan reprit ses esprits et aperçut la fille du tsar.

- Pourquoi es-tu si triste? lui demanda-t-il. Tu vois, le dragon est mort, tu peux rentrer chez tes parents.

La jeune fille n'en croyait pas ses yeux.

- Non, répondit-elle, je ne rentrerai pas seule, je ne reviendrai qu'avec toi, car c'est à toi que je dois ma liberté et celle de mes sujets.

Elle prit Ivan par la main, ils montèrent à cheval et arrivèrent tous deux jusqu'à la ville, où tous les citadins étaient en larmes, déplorant le sort de leur princesse.

- Ne pleurez plus, braves gens, je suis restée en vie grâce à Ivan. Il est mon sauveur et le vôtre.

La joie inonda les coeurs. Une foule accompagna Ivan et la princesse jusqu'au palais du tsar. Celui-ci, accablé par le chagrin d'avoir perdu sa fille unique, pleura de joie en la voyant saine et sauve. Quand il apprit que c'était Ivan qui l'avait tirée du péril, il la lui donna en mariage. Les noces furent célébrées avec une pompe inouïe. Ivan y invita son maître, le géant, et s'ils ne sont pas encore morts, ils se divertissent jusqu'à maintenant.

## COMMENT UNE BONNE FEMME FIT LA BARBE AU DIABLE

Un jour, le diable rencontra une femme et lui dit :

- Dis donc, brave femme, tu possèdes un beau potager. Si tu veux, je me procurerai des graines, nous les sèmerons et nous partagerons la récolte moitié-moitié.



- D'accord, dit la femme.

- Et que sèmerons-nous ?

- Nous planterons des pommes de terre, décida la femme.

Le diable trouva des pommes de terre et ils les plantèrent ensemble. A l'automne, leurs pousses se firent très hautes.

- Comment allons-nous partager les pommes de terre ? demanda la femme au diable. Tu prendras ce qu'il y a en haut ou ce qu'il y a en bas, dans la terre ?

- Je prendrai ce qu'il y a en haut, répondit le diable.

- Parfait ! Et moi je prendrai ce qu'il y a en terre.

La femme récolta les pommes de terre et le diable ramassa les fanes. Il les jeta sur l'épaule et s'en alla les vendre. Mais personne ne voulut les acheter. « Elle est maligne, la bonne femme, se dit le diable. Bon, on verra bien qui rira le dernier ».

L'année suivante il lui proposa de nouveau de semer quelque chose.

- Peut-être sèmerons-nous des pavots ? dit la femme.

Le diable consentit et les pavots furent semés. Le diable les arrosait deux fois par jour et les pavots poussèrent très bien. Quand ils furent mûrs, le diable annonça que cette fois-ci, il prendrait ce qu'il y avait en terre. Il prit donc les racines, les noua avec une ficelle et se mit à les proposer de porte en porte. Mais personne ne voulut les acheter.

- Maudite bonne femme ! dit le diable. Elle m'a trompé encore une fois.

Au bout de quelque temps, il alla la trouver :

- Organisons un concours de chant, lui dit-il. Tu me porteras sur ton dos jusqu'à ce que je chante toutes les chansons que je connais.

- Je veux bien, répondit la bonne femme, moi je n'en connais qu'une...

« Oh, cette fois, je l'ai, pensa le diable, je connais tant de chansons, et, elle, n'en connaît qu'une ». Il s'assit sur les épaules de la femme et se mit à chanter l'une après l'autre toutes les chansons qu'il connaissait. La femme le porta pendant deux jours...

- Maintenant, dit-elle, descends, c'est mon tour.

Elle s'installa sur le dos du diable et entonna un refrain qui ne voulait rien dire : « Tra-ta-ta, tra-ta-ta-ta ». Au bout de quelque temps, impatienté, le diable demanda :

- T'en as encore pour longtemps à chanter comme ça ?

- Oh, oui, c'est à peine le tiers !

Et il la trimballa ainsi pendant plus de cinq jours...



... l'oiseau de feu, qui l'avait vu par la fenêtre, brisa les carreaux et alla se poser sur son épaule...

## L'OISEAU DE FEU ET LE LOUP

Il était une fois un tsar qui avait trois fils : les deux aînés étaient intelligents, le cadet était un sot. Un jour, les trois frères vinrent trouver leur père et lui demandèrent la permission de les laisser aller chercher fortune de par le monde et de visiter d'autres royaumes. Leur père les écouta attentivement et leur dit :

– Choisissez parmi les chevaux que je possède (et il faut croire qu'il en possédait beaucoup : bien sûr, un tsar !) ceux qui vous conviendront et allez où le cœur vous en dit.

Les chevaux furent amenés et les jeunes gens se mirent à les choisir. Les deux aînés prirent les deux plus beaux coursiers. Le troisième choisit un piètre bidet. Ils partirent tous ensemble. Ayant fait un bon bout de chemin, ils virent trois poteaux plantés en terre. De chacun d'eux partait une route : l'une menait tout droit, la seconde allait à gauche, et la troisième à droite. Et il y avait quelque chose d'écrit sur chaque poteau. Les jeunes gens s'approchèrent plus près pour lire les inscriptions. Sur l'un des poteaux il était écrit : « Celui qui empruntera ce chemin sera toujours rassasié, mais son cheval aura faim », sur le deuxième : « celui qui empruntera ce chemin aura toujours faim, mais son cheval sera rassasié », et sur le troisième : « le loup mangera le cheval de celui qui empruntera ce chemin ». L'aîné des frères emprunta la première route, le second prit la deuxième, et le nigaud s'engagea sur la troisième.

Y ayant fait quelques pas, il fut arrêté par un loup :

– Descends de ton cheval, lui ordonna-t-il, je vais le manger !

Rien à faire : le garçon jeta la selle sur son dos et s'en alla à pied, laissant là sa monture. Au bout d'un certain temps, il se retourna et vit que le loup le rattrapait.

– Assieds-toi sur mon dos, lui dit l'animal, et dis-moi où il faut te conduire.

Et le sot de lui répondre :

– Où tu voudras !

Le loup l'amena jusqu'à une épaisse forêt au milieu de laquelle s'élevait une grande bâtisse.

Auprès d'elle était planté un pieu, et une cage renfermant un oiseau d'une beauté éblouissante y était accrochée :

– Comment faire pour s'emparer de ce bel oiseau ? demanda le nigaud au loup.

– Grimpe sur le pieu, répondit le loup, et prends la cage, mais surtout ne touche pas à la ficelle.

Le bête grimpa sur le poteau, mais au lieu de prendre directement la cage, il la tira par la ficelle. Alors une petite sonnette retentit : dzin-dzin ! Aussitôt accoururent les gardiens qui surveillaient la cage.

- Qu'est-ce que tu fais là ? crièrent-ils au garçon.

- Je voulais voler cet oiseau.

- Ce n'est pas un oiseau ordinaire, dirent les gardiens. C'est l'oiseau de feu ! Si tu veux que nous te le donnions, amène-nous en échange un cheval qui soit à moitié en or et à moitié en argent.

Le garçon s'en alla retrouver le loup qui se tenait à l'écart et lui raconta ce qu'exigeaient les gardiens du bel oiseau.

- Vite, courons, dit le loup. Assieds-toi sur mon dos.



Ils coururent longtemps et le loup emmena le jeune garçon dans une autre forêt où il y avait plein d'écuries en pierre. On entendait les chevaux qui hennissaient à l'intérieur. Le loup dit ici au jeune homme :

- Entre dans la première écurie et prends le premier cheval. Mais surtout ne le tire pas par sa bride ; prends-le par sa crinière.

Le nigaud entra dans l'écurie. Mais oubliant ce que venait de lui dire le loup, il tira le cheval par sa bride. Aussitôt une petite sonnette se fit entendre : dzin-dzin ! Et les gardiens des chevaux accoururent.

- Qu'est-ce que tu fais là, fiston ?

- Je voulais voler ce cheval.

- Eh bien, amène-nous en échange la belle qui demeure à sept lieues d'ici dans le pré aux chênes.

Le jeune nigaud revint trouver son compagnon et il lui raconta ce qui venait de lui arriver.

- Vite, assieds-toi sur mon dos, commanda le loup.

Et il emmena le garçon dans le pré aux chênes. Au bout d'un moment ils y aperçurent une belle dame qui se promenait avec sa jeune servante.

- Va trouver cette dame, ordonna le loup, et dis-lui que tu as très soif : elle enverra sa jeune servante te chercher un verre d'eau, alors tu la prendras dans tes bras et tu me l'apporteras.

Le jeune homme s'avança vers la belle dame :

- J'ai très soif, madame, dites à votre servante qu'elle m'apporte à boire. La dame l'invita à entrer chez elle.

- Mais non, ce n'est pas la peine, répondit-il, envoyez votre servante.

La jeune fille s'en alla chercher de l'eau, mais le nigaud, ayant confondu encore une fois toutes les recommandations du loup, l'attrapa dans ses bras et enfourcha son compagnon. Celui-ci partit à toute allure. Quand ils arrivèrent jusqu'à l'écurie dans laquelle était enfermé le cheval moitié or moitié argent, le loup dit au garçon :

- Je vais prendre la forme de la belle dame. Dès que tu m'auras remis aux gardiens, saute sur le cheval et file sur la route qui mène à l'oiseau de feu. Je te rattraperai.

Et il se métamorphosa en une jolie jeune femme. Le nigaud la remit entre les mains des gardiens, installa la jeune servante sur le dos du beau cheval, y sauta à son tour et ils partirent bien vite sur la route qui menait au bel oiseau. Pendant ce temps-là, les gardiens apportèrent à la belle dame des pommes, des baies et beaucoup de bonnes choses. Après cela, elle leur demanda la permission d'aller faire un petit tour. Dès qu'il fut seul, le loup reprit sa forme naturelle et il rattrapa les deux jeunes gens. Quand ils s'approchèrent de l'endroit où vivait le bel oiseau, le loup dit à son jeune ami :

- Maintenant je vais prendre la forme de ce cheval. Tu me remettras aux mains des gardiens, puis tu prendras la cage et l'oiseau, tu remonteras à cheval et tu iras jusqu'à l'endroit où nous nous sommes rencontrés le jour où tu t'es séparé de tes frères. Là, tu m'attendras, mais surtout ne t'endors pas, sinon, tes frères te tueront pendant ton sommeil.

Le jeune nigaud fit tout ce que lui avait recommandé le loup. Quand il arriva à l'endroit où il s'était séparé de ses frères, il s'assit pour se reposer et envoya paître son cheval. Le bel oiseau se mit à chanter dans sa cage, et le jeune homme commença à s'assoupir :

- Ne t'endors pas, mon ami, le pria la jeune servante, si tu dors, tes frères nous tueront tous les deux. Et aussitôt elle aperçut au loin deux jeunes gens qui se dirigeaient vers eux. Elle se tourna vers son compagnon pour le prévenir : celui-ci dormait déjà. Elle se mit à le tirer, mais il était impossible de le réveiller. Les deux autres étaient déjà tout près.

- Tiens, s'exclama l'un d'eux, regarde, c'est notre frère cadet, notre nigaud. Si on le tuait, dis donc? Alors, son cheval, l'oiseau de feu et cette belle jeune fille seraient nôtres.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux frères tuèrent leur cadet et emmenèrent son cheval, l'oiseau de feu et la jeune fille. Peu après arriva le loup. Il vit que son jeune compagnon était mort: déjà un corbeau lui donnait des coups de bec tandis qu'une vipère suçait son sang. Le loup tua la vipère et dit au corbeau:

- Si tu ne m'apportes pas d'eau miraculeuse, je te tuerai aussi.
- Et dans quoi te l'apporterai-je, répliqua le corbeau.



Alors le loup prit une feuille et en confectionna un petit panier qu'il attacha à une patte du corbeau. Celui-ci revint le lendemain à midi et rapporta dans la feuille de l'eau miraculeuse: le loup en aspergea le jeune homme qui reprit vie aussitôt.

- Comme j'ai dormi longtemps, dit-il en s'étirant.

- Si ce n'était moi, tu dormirais pour l'éternité, le semonça le loup. Assieds-toi vite sur mon dos, et courons, autrement ton frère aîné se mariera avec la belle jeune fille.

Ils arrivèrent jusqu'à la maison du jeune homme. Là se tenait un équipage attelé du cheval mi-or mi-argent. Quand le beau coursier aperçut son ancien maître il se jeta à sa rencontre; et l'oiseau de feu, qui l'avait vu par la fenêtre, brisa les carreaux et alla se poser sur son épaule. Puis, de la maison sortit l'aîné des frères en compagnie de la jeune fille tout en larmes: il l'emmenait à l'autel. Mais quand elle vit son cher nigaud, elle alla se jeter dans ses bras.

- C'est lui qui m'a délivrée et c'est avec lui que je veux me marier, déclara-t-elle.

Le père des trois fils ne comprenait rien à tout ce qui se passait. Mais quand son cadet lui eut conté toutes ses aventures, il répondit simplement :

– Maintenant, fais ce que tu veux avec tes frères...

Mais le bon garçon leur pardonna tout. Il se maria avec la belle jeune fille et on fit griller au loup le jour des noces un mouton entier.

## L'AIGLE ROYAL

Il était une fois un vieux guerrier qui avait près de cent ans. Quand il sentit que sa fin était proche, il fit venir son fils et lui dit :

– Prends ce fusil, mon enfant. Tant qu'il n'y aura pas de guerre sur terre, tu pourras t'en servir pour tuer du gibier. Seulement, mon fils, ne touche jamais aux aigles royaux.

– Pourquoi, père ?

– Je vais te l'expliquer. Un jour, je me battais contre un épouvantable dragon à six têtes. J'abattais tantôt l'une, tantôt l'autre de ses têtes, mais il n'avait qu'à y approcher son cou pour qu'elles repoussent. J'étais à bout de forces. Lui aussi d'ailleurs n'en menait pas large. Et voici soudain qu'un aigle royal se mit à tournoyer au-dessus de nous. « Apporte-moi une goutte d'eau dans ton bec, lui cria le dragon, je meurs de soif ». Alors je criai à mon tour : « Bel aigle, apporte-moi un peu de sable, j'en saupoudrerai les têtes que j'ai tranchées, et elles ne pourront plus repousser ». Et c'est moi que l'aigle a écouté : il m'a apporté du sable et j'ai exterminé le dragon.

Le jeune homme promit à son père qu'il ne tirerait jamais sur un aigle. Après cela, le vieux rendit le dernier soupir. Son fils l'enterra avec tous les honneurs qui lui étaient dus, puis il prit le fusil que son père lui avait laissé en héritage et s'en alla chercher fortune de par le monde.

Ayant marché toute la journée, et comme la nuit tombait, il décida de se coucher sous un tilleul qui poussait dans un champ. Soudain, au loin dans la montagne, une lumière clignota. Le jeune homme changea d'avis et se dirigea vers ce petit feu. Il arriva près d'une maisonnette et en regardant à travers les vitres de la fenêtre, il vit douze brigands, assis autour d'une table et qui jouaient avec une pomme en or.

Le fils du guerrier se mit à réfléchir : comment faire comprendre à ces hommes qu'il n'avait pas peur d'eux ? Justement, à ce moment-là, un des brigands posa le fruit en or sur la paume de sa main. Alors, le jeune homme leva son fusil, visa et la pomme éclata en morceaux.

« Maintenant entrons, se dit-il. Il arrivera ce qu'il arrivera ».

Or, l'aîné des brigands était un véritable géant. Il attrapa le jeune homme, le posa sur sa main, l'examina attentivement et lui dit :

- Tu nous as privés de ce que nous avons de plus cher. C'est dans cette pomme en or que résidait notre bonheur. Nous te laisserons en vie à la condition que tu abattes un aigle royal.

- Quel aigle ?

- Derrière la troisième montagne que tu vois là-bas, habite un méchant homme. Il loge dans un sombre palais où il n'y a pas une seule fenêtre. Nous ignorons ce qu'il y cache, car sur sa grille est perché un vieil aigle royal qui ne nous laisse pas passer. Il faudrait le tuer, mais nous n'avons pas de fusil.

- La belle histoire ! Je pénétrerai dans ce palais sans un seul coup de fusil.

Les brigands furent fort étonnés de ces paroles, et ils voulurent voir comment le jeune homme allait s'y prendre.

Or, le garçon fit une chose très simple : il mit dans ses savates un peu de terre, après quoi il les chaussa et se mit en route. Les douze brigands le suivirent. Ils arrivèrent jusqu'à la troisième montagne et s'arrêtèrent auprès du palais noir. L'aigle en effet était perché sur la grille : il glatit et déploya ses ailes.

- Ne te fâche pas, bel aigle, lui dit le jeune homme. Je me tiens sur ma terre à moi, et non sur la tienne. Ou peut-être en veux-tu à ces hommes qui sont avec moi ? Rassure-toi, ce sont mes serviteurs.

L'oiseau plia ses ailes et se tut.

Alors le fils du guerrier dit aux brigands :

- Maintenant, montrez-moi de quoi vous êtes capables ! Défoncez cette muraille !

Quand un orifice fut fait dans le mur, le jeune homme chuchota à ses compagnons :

- Attendez-moi ici. Je vais aller voir ce qui se passe dans ce palais.

Or, l'ordre au palais était tel que si l'aigle somnolait, toute la garde dormait aussi. C'est pourquoi, quand le jeune homme arriva jusqu'à la première porte, il vit, assis auprès d'elle, un gros bonhomme qui ronflait. De sa bouche ouverte s'échappait une flamme bleue. Plus loin, auprès de la seconde porte, était installé un homme encore plus gros qui dormait à poings fermés. Une flamme rouge sortait de sa bouche entr'ouverte. La troisième porte était gardée par un énorme bonhomme qui dormait aussi. Il était le plus terrible, et c'était une flamme noire qui sortait de sa bouche.



Après avoir ouvert la troisième porte, le jeune garçon se trouva dans une belle pièce très claire. La lumière y pénétrait par un plafond de verre. Une jeune fille dormait sur un lit. Elle portait au doigt une bague en or, et un foulard en or couvrait sa poitrine. Elle était d'une beauté telle, que le jeune homme en tomba amoureux sur-le-champ. Il se pencha sur elle et l'embrassa. La jeune personne s'éveilla aussitôt.

- Oh, comme j'ai dormi longtemps! dit-elle en souriant. Puis s'adressant au jeune garçon :

- Qui es-tu? Que fais-tu ici?

- Je suis venu pour te réveiller, princesse, et pour te faire sortir de ce noir palais



- Oh, je serai ta fiancée, alors, se réjouit la belle enfant. Sauvons-nous, car le méchant homme va bientôt rentrer.

- Oui, mais comment faire? Il n'y a qu'une issue pour sortir d'ici: c'est un trou qui a été fait dans la muraille. Mais douze brigands nous attendent à côté.

- Eh bien, fais-les entrer dans la cour.

Le garçon appela les brigands. Ils passèrent par le trou les uns après les autres, mais dès qu'ils furent dans la cour, ils se trouvèrent tous collés à la muraille.

C'est ainsi que les deux jeunes gens purent se sauver du palais. En route ils se réjouissaient et s'amusaient de mille façons. Pendant ce temps-là, le méchant homme rentra. Tout d'abord, il dévora les douze hommes qui étaient collés au mur. Puis il courut dans la belle pièce: la jeune fille n'y était plus. Alors, fou de rage, il tua toute sa garde, dégaina son épée et se jeta sur l'aigle royal. Mais celui-ci battit des ailes et s'envola rattraper les deux fuyards. Ceux-ci se trouvaient justement au bord d'une immense pièce d'eau et ils ne savaient comment la traverser. Quand ils virent l'oiseau, ils crurent que c'était le méchant homme qui l'avait envoyé à leur poursuite.

Le garçon n'eut même pas le temps de réfléchir : l'oiseau pouvait s'emparer de la jeune fille en une seconde. Il leva son fusil et tira. L'aigle royal tomba raide mort.

A l'instant même, ils furent rattrapés par le méchant homme. La pièce d'eau se transforma en une fosse immense, et l'homme, saisissant la jeune fille, s'y engouffra. Alors, le garçon ferma les yeux et sauta à son tour. Il tomba dans un monde souterrain où n'habitaient que des sorcières. Mais comme il suivait pas à pas les traces du méchant homme, les sorcières eurent peur de lui et le prirent pour l'un des serviteurs de celui-ci. Et quand il entra dans la première maison qu'il rencontra sur son chemin, la sorcière qui y demeurait lui dit aussitôt :

- Je suis ta soeur !

Et elle lui tendit un verre plein jusqu'aux bords de sang de boeuf. Quand il l'eut avalé, le jeune homme sentit en lui une force extraordinaire :

- Soeur, demanda-t-il à la vieille mégère, n'as-tu pas vu le méchant homme ? Il m'a volé ma fiancée et s'est caché quelque part par ici.

- Oh, frère, il te donnera du fil à retordre. Il est le souverain de tout cet univers souterrain, et il possède sur terre un palais noir.

- Oui, je sais, j'y suis déjà allé.

- Eh bien, lui conseilla la vieille, continue à suivre sa trace, et tu arriveras jusqu'à une porte grillée. Elle barre l'entrée d'une caverne creusée dans la montagne. Mais elle n'est pas fermée à clef, et je pense que tu auras la force de l'ouvrir, après l'elixir que tu viens de boire.

Le garçon alla se tapir au pied de la montagne pour en surveiller l'entrée. Quand le méchant homme sortit de sa cachette, il y pénétra à son tour et retrouva sa fiancée. La jeune fille l'embrassa tendrement.

- Tu dois t'enfuir immédiatement, lui dit-elle, car une seule personne peut se trouver dans cette cachette.

- Je n'ai pas peur, répliqua le garçon, j'ai un fusil.

- Oh, le méchant homme n'a pas d'âme : les balles ne le touchent pas.

- Et en quoi puise-t-il sa force ?

- Je l'ignore.

- Tâche de l'apprendre. J'attendrai ta réponse...

Quand le méchant homme revint, la jeune fille lui demanda :

- En quoi puises-tu ta force ?

- Dans mon balai, éclata de rire le bonhomme, comme une vieille sorcière.

Le lendemain, la jeune fille entoura le balai d'une plaque d'or.

- Que fais-tu, princesse ? s'étonna l'homme.

- Je rends gloire à ta force !



– Ha-ha, ma force réside en ce que j’ai un coeur de taureau.

C’est comme cela que le méchant homme livra son secret. Et il se transforma aussitôt en taureau et bondit de la caverne en mugissant. Il fonça sur le jeune homme qui l’attendait à la sortie, mais celui-ci eut le temps de lever son fusil. Il tira et tua l’animal.

Alors la princesse accourut vers lui. « Il faut vite le couper en morceaux, prévint-elle son fiancé, autrement il pourrait ressusciter ».

Les deux jeunes gens coupèrent le taureau en morceaux dont ils remplirent un tonneau en fer, après quoi ils se mirent en route. Maintenant il leur fallait trouver le moyen de sortir de ce royaume souterrain. Ils allèrent donc demander conseil à la vieille sorcière qui avait dit être la soeur du jeune homme. Et celle-ci leur répondit :

- Il vous faudra traverser une large pièce d'eau. Mais vous pourrez prendre la barque que conduit un vieil aigle royal.

- Qu'est-ce que c'est encore que cet aigle ? s'inquiéta le jeune garçon.

- C'est un aigle qui a été tué sur la terre. Maintenant il habite notre royaume souterrain, mais il ne peut pas voler. Il conduit une barque.

- Comment faire pour m'entendre avec lui ?

- Le vieil aigle se rappelle qu'il avait vu deux personnes le jour où on a tiré sur lui. C'est pourquoi ne vous asseyez pas à deux dans sa barque, autrement il vous noiera. Que la jeune fille passe la première, et toi tu attendras ton tour au bord de l'eau.

Ils traversèrent donc la pièce d'eau l'un après l'autre. Mais quand le jeune homme eut rejoint sa fiancée, le ciel se recouvrit d'un immense nuage noir et une pluie de feu se mit à tomber. Alors l'aigle déploya ses ailes et en recouvrit les deux jeunes gens. Il les sauva de la mort, mais périt lui-même, embrasé par les flammes.

La jeune princesse emmena alors son fiancé au pays de son père. Celui-ci leur fit des noces splendides, et quand le fils du vieux militaire devint tsar à son tour, il défendit à tous ses sujets de tuer les aigles royaux.

## LA BAGUE DE LA PRINCESSE

Il était une fois un roi et une reine qui avaient une fille d'une merveilleuse beauté. Quand vint l'heure de la marier, le roi annonça à ses sujets :

- Celui qui retirera la bague que ma fille porte à son doigt deviendra son mari !

Nombreux furent les jeunes gens du royaume qui essayèrent en vain de trouver le moyen de retirer la bague du doigt de la princesse. Personne n'y réussissait. Le roi ne permettait pas à la jeune fille de sortir du palais, et s'il lui arrivait toutefois d'aller faire un petit tour, son père ne la quittait pas d'un pouce.

Un jour, le menuisier Fédko vint trouver le roi :

- Votre altesse, dit-il, je retirerai la bague du doigt de la princesse !

- Eh bien, tu deviendras mon gendre.

Fédko revint au village et alla trouver son compagnon, un homme avec lequel il travaillait dans son atelier.

- Compère, lui dit-il, aidez-moi à retirer la bague que la jeune princesse porte à son doigt. Son père la tient enfermée sous clef. Qu'est-ce que vous pourriez bien inventer ?

Le compère pensa une journée entière, puis il pensa encore le lendemain et le surlendemain, et répondit finalement :

– Nous sommes des artisans renommés. Nous allons donc fabriquer une horloge grande comme une armoire. Nous la ferons livrer à la princesse, et toutes les fois que celle-ci regardera l'heure, l'horloge jouera de la flûte.

Fédko et son compagnon se mirent au travail. Une semaine ne s'était pas écoulée, que l'horloge était prête. Fédko s'installa à l'intérieur avec une flûte. Son compère ferma alors la porte de l'horloge et alla vendre l'instrument à la foire.

Ce jour-là, justement, le roi et sa fille allèrent eux aussi à la foire. Quand la princesse s'approcha de l'horloge, Fédko la vit à travers une fente et se mit à jouer de la flûte.



– Oh, comme elle joue bien, cette horloge ! s'exclama la jeune fille. Père, achetez-la !

Le roi donna au vendeur une grosse somme d'argent, et revint au palais avec l'horloge. Ses serviteurs l'emportèrent dans la chambre à coucher de la princesse et l'installèrent dans un coin.

Fort étonnée, la jeune fille passa tout le reste de la journée devant cette horloge, et Fédko lui jouait de très jolis airs sur sa flûte. Le soir venu la princesse se coucha. Quand elle fut endormie, Fédko sortit de sa cachette, s'approcha de la jeune fille sur la pointe des pieds et retira la bague de son doigt. Puis il se recacha à l'intérieur de l'horloge.

Le lendemain Fédko lui joua de nouveaux airs, mais le troisième jour il ne joua plus du tout : quand on a l'estomac collé au dos tellement on a faim, on n'a pas très envie de faire de la musique...

La princesse était désolée.

– Père, dit-elle au roi, notre horloge est détraquée, elle ne joue plus.

– Qu'on appelle un horloger pour la réparer, ordonna le roi.

Les serviteurs se rendirent chez le compère de Fédko, et celui-ci demanda qu'on lui apporte l'horloge à la maison. Quand la machine fut chez lui, il en fit sortir Fédko qui mourait de faim, lui donna à manger, et aménagea à l'intérieur de l'horloge un mécanisme qui jouait de la flûte.

Quelque temps s'écoula, et un jour le roi demanda à sa fille :

- Princesse, où est donc votre bague ?

- Je ne sais pas, père, quelqu'un me l'aura retirée du doigt...

Alors le roi ordonna par un décret qui fut publié dans tout le royaume :

- Que celui qui a retiré la bague que la princesse porte à son doigt se présente au palais. Ma fille deviendra sa femme.

Et Fédko se rendit au palais. Son mariage avec la fille du roi fut magnifique, et les réjouissances durèrent plusieurs jours.

## LE FORGERON ET LE DIABLE

Il était une fois un forgeron si pauvre, qu'il n'avait absolument rien chez lui. Il n'avait même pas de lit : il couchait sur sa forge et se couvrait de vieux chiffons. Un jour, il eut tellement assez de sa misère, qu'il décida de vendre son âme au diable.

Celui-ci apparut immédiatement à ses côtés :

- Que désires-tu en échange de ton âme ?

- Je désire avoir un pot qui soit plein de pièces d'argent pendant un an, quelle que soit la quantité que j'en dépense.

- Bon, dit le diable, tu auras ton argent. Je viendrai chercher ton âme dans un an.

Le lendemain, il revint chez le forgeron et lui apporta un pot de grès plein de monnaies. L'homme mit quelques pièces dans sa poche, cacha le pot dans un tonneau et alla faire la noce. Il la fit tous les jours, et ne remarqua même pas qu'une année s'était écoulée.

Un jour qu'il flânait dans la rue, le diable lui sauta sur l'épaule.

- Ah ! Maintenant tu m'appartiens.

- Oui, d'accord, dit le forgeron, mais passons d'abord chez moi pour un instant, j'ai quelque chose à dire à ma femme.

Le forgeron fit asseoir le diable sur un banc auprès de la table, puis il sortit dans le jardin.

Le mauvais esprit attendit quelque temps, puis voyant que le maître de maison ne revenait pas, il voulut aller le chercher. Mais il lui fut impossible de se lever. Il se mit à se débattre, le banc volait de tous les côtés,

mais il y restait collé. La femme du forgeron alla chercher son mari en courant :

- Qui est-ce que tu as fait asseoir sur le banc?! Il a mis tout sens dessus dessous dans la maison!

Le forgeron revint trouver le diable :

- Je te libère à la condition que le pot soit plein de pièces d'argent encore toute une année.

- Bon, il le sera, promit le diable.

Une année s'écoula. Le forgeron la passa joyeusement, et un jour qu'il revenait chez lui, le diable lui sauta sur l'épaule.

- A présent, tu es mien, lui dit-il.



- Oui, dit le forgeron, mais il faut que je fasse mes adieux à ma femme. Tu m'attendras sur le poirier qui pousse dans mon jardin.

- Bon, mais ne traîne pas.

Le forgeron fit grimper le diable sur le poirier et s'en alla dans le cabaret voisin. Au bout d'un moment sa femme y accourut en pleurs :

- Qui est-ce que tu as fait grimper sur le poirier?! Un si bel arbre! Il a cassé toutes les branches, il se démène la-haut comme un fou, et tous les fruits sont tombés par terre.

Le forgeron accourut vers le poirier :

- Alors, est-ce que j'aurai encore de l'argent pour toute l'année?

- Oui, oui, cria le diable, mais libère-moi vite!

Au bout d'un an, la même chose se répéta : le diable revint le chercher. Cette fois-ci, le forgeron fit semblant d'être d'accord et ils s'en allèrent tous les deux sur la route. Mais comme il faisait pleine lune ce soir-là, l'ombre du forgeron se dessinait nettement sur la terre.

- Qui est-ce qui marche à côté de toi? demanda le diable.

- C'est mon frère.

- Alors il va s'emparer de moi? s'inquiéta le diable.

- Bien sûr.
- Oh, cache-moi, forgeron, aie pitié de moi.
- Où veux-tu que je te cache ?
- Eh bien, cache-moi dans ta sacoche.
- Comme tu voudras, dit l'homme.

Le diable se fourra dans la sacoche. Alors le forgeron la ficela bien solidement et la jeta dans la rivière. Le diable se noya et le forgeron est sain et sauf jusqu'à présent.

## LES DOUZE FRERES

Il était une fois un garde forestier du tsar qui avait un fils nommé Ivan. Ayant perdu sa femme, il se remaria, mais ne fit pas long feu lui-même, et Ivan resta un jour avec sa belle-mère.

Le jeune garçon avait très envie d'être garde forestier comme son père et un jour il pria sa belle-mère d'aller demander au tsar la permission de remplacer son père dans la forêt.

- Il est encore trop jeune, répliqua le tsar.

Au bout de quelque temps, Ivan renouvela sa demande par l'intermédiaire de sa belle-mère. Le tsar refusa de nouveau, disant qu'il ne voulait plus de forestiers issus de familles pauvres. Mais quand la femme vint le trouver une troisième fois, il perdit patience :

- Quittez ma forêt et allez habiter où vous voudrez ! lui lança-t-il avec colère.

La femme rentra chez elle en pleurant :

- Qu'allons-nous faire maintenant ? Pourquoi fallait-il tant insister ? Le tsar nous chasse de la forêt...

Ivan attela le cheval à la charrette et il alla s'installer avec sa belle-mère sur un terrain ouvert. Ils vivaient à même la charrette, et le jeune homme allait à la chasse avec le fusil de son père.

Un jour qu'il avait erré dans les environs sans trouver aucun gibier, il vit un vautour qui tenait dans son bec quelque chose de long comme un serpent. Il leva son fusil pour faire feu, mais l'oiseau piqua à terre et lui dit :

- Ne me tue pas, Ivan ! Je vais te faire un cadeau.

Le jeune homme abaissa son fusil, et le vautour lui tendit une cordelette en or :

- Prends cette petite corde, dit l'oiseau, et noue-la à même ton corps :



tu seras alors le plus fort parmi les hommes des sept royaumes que je viens de traverser.

Ivan se ceintura de la cordelette en or. Aussitôt il se sentit extrêmement fort et léger, et il décida d'entreprendre une grande randonnée. Il marcha longtemps et arriva jusqu'à un haut rocher, au sommet duquel poussaient trois hêtres au tronc absolument lisse, sans le moindre petit noeud. Il s'arrêta, surpris de voir des arbres, si étranges, et il entendit soudain des voix humaines. A ce moment-là, de l'une des crevasses du rocher sortirent douze hommes, tous pareils les uns aux autres. Quand ils s'éloignèrent Ivan passa la tête dans la crevasse : une large grotte s'ouvrit à ses yeux, pleine d'or et d'argent ; jamais de sa vie il n'en avait vu autant. Et au milieu de la caverne se tenait une jeune fille à laquelle on avait lié les bras et les jambes.



Ivan la regarda attentivement et reconnut la fille du tsar. De ce tsar qui l'avait chassé de la forêt. Il la libéra de ses cordes et lui demanda :

- Comment as-tu échoué ici, ma petite Anna ?

- Je cueillais des framboises dans la forêt, mais des brigands m'ont attrapée et m'ont amenée ici.

Ivan prit un des sabres en argent qui étaient entassés dans la grotte et l'accrocha à sa ceinture dorée.

A ce moment-là, les douze brigands pénétrèrent dans la caverne.

- Qui es-tu ? demandèrent-ils au jeune homme.

- Je suis le fils de l'ancien garde forestier. Et vous ?

- Nous, nous sommes les fils de la forêt. Douze frères.

- Vous vous imaginez que maintenant que le tsar n'a plus de garde forestier, vous pouvez brigander dans sa forêt ?

Alors l'aîné des frères lui lança :

- Eh bien, si tu es si brave, allons donc nous battre !

Les deux hommes s'enlacèrent. Mais à peine Ivan l'eut-il serré un peu, que le brigand l'implora :

- Pitié! Je vois que tu es plus fort que moi et que tu seras notre chef. Maintenant, dis-nous ce que nous devons faire.

- Cette jeune fille est mon amie de longue date, dit Ivan. Nous avons grandi ensemble. Laissez-la rentrer chez elle.

Cependant, la princesse ne se réjouit pas :

- Mon petit Ivan, je voudrais rester avec toi!

- C'est impossible, petite Anna. Ton père ne consentira pas à notre mariage. Il nous a chassés de sa forêt, ma belle-mère et moi. Comment peut-il permettre que je mette les pieds dans son palais?!

La jeune Anna se mit à pleurer. Puis elle tendit sa bague au jeune garçon :

- Peut-être que nous ne nous reverrons pas de si tôt. Mais grâce à cette bague je te reconnaîtrai même dans plusieurs années.

Les brigands emmenèrent la jeune princesse et Ivan resta seul dans la caverne, plongé dans ses pensées. Sa mère était morte, son père aussi. Il aurait donné tout cet or et tout cet argent pour les faire revivre, pour faire revenir ces joyeuses années de son enfance, quand il jouait dans la forêt avec la fille du tsar. Et quand les brigands revinrent, il leur dit :

- Avec tout votre or et tout votre argent, nous allons construire un hôpital, où pourront se soigner tous les pauvres du royaume.

Et ils se mirent à construire un grand hôpital. Mais il restait encore dans la caverne beaucoup de richesses. Ivan y fit venir sa belle-mère pour qu'elle tienne le ménage, et tout le monde était content. Cependant, cette femme dit un jour à l'aîné des brigands :

- Il faut tuer Ivan. Il va dépenser tout cet argent, alors que nous pourrions nous entendre tous les deux, toi et moi, et être les maîtres de ces trésors.

- Il n'a rien fait de mal, pourtant, pourquoi veux-tu le tuer?

La femme en pleurait de rage :

- Toutes ces richesses! Dire qu'elles pourraient m'appartenir! Eh bien, puisque tu refuses de le tuer, je lui dirai qu'il te tue!

Le brigand eut peur :

- Bon... Seulement, Ivan est d'une force extraordinaire; il me vaincra. Tu feras donc semblant d'être malade et tu lui diras que tu ne peux guérir qu'à la condition qu'il t'apporte de la forêt de la chair de louveteau. Peut-être sera-t-il déchiré par la louve.



Quand Ivan rentra, sa marâtre eut à peine le temps de formuler sa demande : il était déjà dans la forêt à la recherche d'un louveteau. Apercevant une louve avec ses trois petits, il leva son fusil, mais la louve l'arrêta :

- Ne tue pas mon enfant, Ivan, prends-le vivant. Ta marâtre n'a aucunement besoin de viande ; quant à mon enfant, il pourra te rendre service un jour.

Ivan apporta le louveteau à sa belle-mère, mais celle-ci lui annonça qu'il lui fallait un ourson. Le jeune homme en trouva un dans la forêt, et comme il voulait le tuer, la mère ourse lui dit :

- Prends-le vivant, Ivan, il pourra t'être utile un jour.

Les deux animaux grandirent vite et devinrent les fidèles compagnons d'Ivan. Le loup dormait toujours à ses pieds, alors que l'ours s'installait auprès de sa tête. Finalement, la marâtre d'Ivan décida de le tuer elle-même.

Une nuit, elle s'approcha de son lit, un couteau à la main. Mais les deux bêtes se mirent à gronder, et Ivan se réveilla. Alors la femme se mit à larmoyer :

- Oh, mon enfant, je voulais te recouvrir, mais ces deux-là ont failli me dévorer.

Ivan chassa les bêtes de la caverne. Mais au matin, quand il se leva, sa belle-mère remarqua qu'il portait à même le corps une cordelette en or. Elle attendit le soir avec impatience, et quand le jeune homme se fut endormi, elle dénoua la cordelette et s'en ceintura. Aussitôt elle se sentit extraordinairement forte. Quant à Ivan, il était si faible, qu'il ne put même pas se lever.

- Oh, mère, dit-il, je crois que je suis gravement malade.

Alors, la mauvaise femme lui tendit un fil très fin et lui dit de le casser en deux. Et quand elle s'assura qu'il n'avait même plus la force de casser un fil, elle lui dit d'une voix menaçante :

- Alors, Ivan, comment préfères-tu mourir ?

Mais le jeune homme n'eut pas peur du tout et il répondit gaiement :

- Cela m'est égal, mère. Je suis très content de vous voir en si bonne santé !

La furie ne put soutenir le regard de ses yeux innocents : elle les creva avec la pointe de son couteau. Puis elle appela l'aîné des brigands :

- Tu vois maintenant lequel de nous tous est le plus fort ! Si tu veux je peux même le tuer !

- Il ne faut pas le tuer, répondit l'homme. Laisse-le plutôt s'en aller là où il voudra.

Cependant, la femme ne savait que faire de sa force inattendue. Elle attrapa son beau-fils à bras-le-corps et l'emporta dans la forêt. Là, elle le déposa sur une fourmilière et l'attacha à un arbre.

Heureusement pour Ivan, vint à passer par là un convoi de charrettes conduites par des charbonniers. Les hommes détachèrent le malheureux jeune homme et l'emmenèrent à l'hôpital, ce même hôpital qu'Ivan avait fait construire pour les pauvres. Les brigands d'ailleurs s'y étaient installés après l'avoir construit, et ils s'étaient tous mariés à des infirmières, sauf l'aîné. Quand Ivan fut couché dans un lit, il retira sa bague pour l'essuyer, car on l'avait mouillée pendant qu'on lui faisait sa toilette, mais il la fit tomber par terre par mégarde. Il se leva et se mit à la chercher à tâtons. A ce moment-là, la doctoresse en chef de l'hôpital entra dans sa chambre.

- Que cherchez-vous, jeune homme ?

- Je portais sur moi un souvenir qui m'est très cher, répondit Ivan.

Autrefois, la fille du tsar me fit cadeau d'une bague, car je l'avais délivrée de la prison, où l'avaient enfermée douze frères brigands. Or, je viens de l'ôter du doigt et je l'ai fait tomber par terre.

La doctoresse demanda à une infirmière de trouver la bague. Et quand elle eut celle-ci sous les yeux, elle la reconnut aussitôt, car elle n'était autre que la fille du tsar. Alors elle revêtit Ivan de beaux habits, lui donna des lunettes et une canne et l'emmena au palais de son père.

- Père, dit la jeune princesse au tsar, ce jeune homme est très bon. C'est lui qui m'a libérée de prison. Et quand il a commencé à habiter avec les brigands, il a eu sur eux une si bonne influence, qu'ils sont devenus des hommes justes et bons.



Ivan resta au palais du tsar. Arriva le printemps. Les arbres se mirent à fleurir et les fleurs s'épanouirent. Mais la jeune Anna était toute triste à l'idée qu'Ivan ne pouvait pas voir toute cette beauté. Elle s'assit un jour à côté de lui sur un banc du jardin et se mit à pleurer de pitié. Le jeune homme la consola et lui essuya ses larmes. Puis il effleura par hasard ses yeux de ses doigts encore mouillés par les larmes d'Anna. Et là un miracle se produisit : Ivan recouvra la vue.

Au bout de quelque temps on célébra avec grande pompe les noces d'Ivan et de la fille du tsar, et tous les pauvres du royaume y furent invités.

Le temps s'écoula et Ivan avait très envie de revoir sa marâtre et la caverne où elle vivait. Un jour il se mit en route. Il traversa la forêt où il avait vécu dans son enfance. Il entra dans la maison de ses parents : un vieux soldat y logeait maintenant.

- N'auriez-vous pas quelque chose à me donner ? demanda-t-il à Ivan.

- Je ne peux rien vous donner à manger, répondit le jeune homme, car je n'ai pas pris de provisions. Mais je peux vous donner cent pièces d'argent : vous pourrez vous acheter ce que vous voudrez.

Le vieil homme le remercia et lui demanda où il allait. Quand Ivan lui eut répondu, le vieux soldat lui tendit deux bouteilles :

- L'une de ces bouteilles contient de l'eau vieille. Quand tu t'en laveras le visage, tu te feras aussi vieux que moi, et ta marâtre ne te reconnaîtra pas. Et quand tu auras appris tout ce qu'il te faut, tu pourras te laver avec l'eau de l'autre bouteille, et tu redeviendras jeune de nouveau.

Ivan fit tout ce que lui avait recommandé le soldat. S'étant aspergé le visage de vieille eau, il se transforma en un vieux mendiant vêtu de haillons, et il se dirigea vers la caverne où logeaient sa belle-mère et l'aîné des brigands. Ceux-ci en sortaient justement, ivres tous les deux. Mais l'homme reconnut Ivan d'après sa démarche. Il ne dit rien pourtant, et quand le vieux lui demanda s'il pouvait passer la nuit chez eux, il lui répondit :



- Demande à la maîtresse du logis !

Mais la femme se mit à crier :

- Je n'ai pas besoin dans ma maison de ces visiteurs nocturnes. Va ton chemin !

Mais dès qu'ils eurent le dos tourné, Ivan se faufila dans la caverne et se cacha sous le lit. Au bout d'un moment, le couple rentra. La femme mit sur la table un tonneau de vin et continua à boire. « Tu es en nage, remarqua un peu plus tard son compagnon, tu devrais ôter tes vêtements. Et puis ta cordelette doit te serrer. »

La femme dénoua la cordelette et la jeta sous le lit. Quand l'homme et la femme se furent endormis, Ivan sortit dans la cour. Là, il attacha la ceinture d'or autour de son corps, se lava le visage d'eau neuve et redevint le beau garçon qu'il était auparavant. Puis il entra dans la caverne :

- Ma mère et mon père, il est temps de vous lever, dit-il à voix haute.

La femme reconnut Ivan et fut prise d'une peur terrible. Mais le jeune homme la rassura :

- N'ayez crainte, mère. Je sais pourquoi vous m'avez crevé les yeux : vous vouliez être possesseuse de tous mes biens. Qu'il en soit donc ainsi !

Ivan emmena avec lui l'aîné des brigands, qui au fond n'était pas un mauvais homme, et il le présenta au tsar comme son père. Et il laissa sa marâtre maîtresse de la caverne jusqu'à la fin de ses jours...

## COMMENT UN BONHOMME TROMPA UN DIABLE ET REUSSIT A GAGNER UN TONNEAU D'ARGENT

Il était une fois un bonhomme pauvre comme tout qui n'avait ni terre ni bétail. Un jour qu'il était allé dans la forêt pour arracher de l'osier, un diable l'interpela :

- Qu'est-ce que tu fais-là, brave homme ?
- J'arrache de l'osier.
- Qu'est-ce que tu en feras ?
- Des filets pour attraper les diables.
- Et tu m'attraperas aussi ?
- Pourquoi pas ?
- Laisse-moi en liberté, je te donnerai un tonneau plein d'argent.
- Eh bien, apporte-le chez moi.

Le diable apporta le tonneau.

- Quand est-ce que tu commenceras à attraper les diables ?
- Demain.

Le diable revint le lendemain, quand l'homme était en train de tresser une corde.

- Qu'est-ce que tu fais-là, bonhomme ?
- Je tresse des filets pour attraper les vieux diables. Les jeunes, je les attraperai avec mes mains.
- Quand est-ce que tu t'y mettras ?
- Demain.

Le bonhomme se gaussa du diable pendant une semaine entière. Finalement, celui-ci comprit qu'on se moquait de lui.

- Si tu continues à te rire de moi, dit-il au paysan, j'irai trouver mon seigneur Lucifer et je lui dirai qu'il nous juge, pour que tu me rendes mon argent.

- Eh bien, vas-y.

Le paysan raconta au diable ce qu'il lui était arrivé.

- Je ne peux pas me mêler de cette histoire, répondit Lucifer, car ce moujik ne m'appartient pas. Je peux simplement te conseiller ceci : faites une compétition de course. Celui qui arrivera le premier gardera l'argent.

Le diable se rendit de nouveau chez le paysan et lui communiqua le conseil de son chef.

- Eh bien, dit l'homme, tu peux courir avec mon fils Mathieu qui est en train de faire paître les boeufs dans la forêt. Si tu perds la course, n'essaie même pas de courir avec moi.

Ils s'en allèrent tous les deux dans la forêt, où le bonhomme avait repéré depuis longtemps le terrier d'un lièvre. Il s'approcha du trou tout doucement : le lièvre dormait.

- Eh, Mathieu, cria-t-il, où sont mes boeufs ?

Le lièvre bondit sur ses pattes et fila droit devant lui. Le diable se mit à courir derrière lui, mais un diable a-t-il pu jamais rattraper un lièvre ?

Le mauvais esprit retourna chez son seigneur et lui raconta ses malheurs... « Ne pourriez-vous pas me conseiller quelque chose d'autre ? » ajouta-t-il.

- Organisez une compétition de lutte. Celui qui triomphera de l'autre gardera l'argent.

Quand le diable eut proposé au paysan de lutter avec lui, celui-ci haussa les épaules :

- Essaie d'abord de lutter avec mon grand-père. Il habite dans la forêt, et il est si vieux qu'il est tout couvert de mousse. Et puis il est aveugle, ne voit rien du tout et ne parle à personne. C'est pourquoi il faudra le dégourdir : prends une poignée de cendres, et quand je l'appellerai, tu la lui jetteras dans les yeux. Alors il se lèvera et luttera avec toi. Mais si c'est lui qui triomphe, alors n'essaie même pas de lutter avec moi !

Le paysan conduisit le diable jusqu'à la tanière d'un ours.

- Hé, grand-père, levez-vous ! cria-t-il.

Entendant une voix humaine, l'ours sortit de sa tanière en grognant. Alors le diable lui jeta une poignée de cendres dans les yeux. Furieux, l'animal lui donna un coup si violent avec sa patte, que le diable roula par terre.

Ayant repris ses esprits, il coura chez son seigneur.

- Je t'avais bien dit que ce moujik te donnerait du fil à retordre. Voici mon conseil, le dernier : celui de vous deux qui sifflera le plus fort aura gagné l'argent. Va, et ne reviens plus.

Le diable retourna chez le paysan :

- Mon seigneur m'a donné son dernier conseil : celui de nous deux qui sifflera le plus fort gardera l'argent.





– Eh bien, on va siffler, consentit le bonhomme.

Et ils allèrent dans la forêt. Le diable siffla une fois: les sommets des arbres se cassèrent. A la deuxième fois, tous les arbres furent déracinés.

– Ah, non, dit le paysan, je ne peux pas siffler ici. Quand tu as sifflé, les arbres ont été déracinés. Tu t'imagines ce qui va se passer quand ce sera mon tour?! Allons chez moi. Ma maison est solide. Même si le toit sera arraché, il me restera au moins les murs.

– Bon, consentit le diable, allons chez toi.

Quand il arriva chez lui, le moujik cria à son épouse :

– Bouche-toi les oreilles, femme, et bouche-les aux enfants. Et bandez-vous les yeux, car je vais siffler si fort que vous risquez de rester sourds et aveugles.

Le diable pria le bonhomme qu'il lui bande les yeux aussi. Ce dernier s'exécuta, puis il prit sa cognée, et à chaque fois qu'il sifflait, il en frappait le diable sur la tête, si bien que l'autre en resta assommé...

C'est depuis ce temps-là qu'est né le dicton « jamais le diable ne trompera un moujik ».

## LES MOUTONS DU TSAR

Il était une fois un pauvre Hutzul qu'on appelait au village Kouchnirik. Un jour qu'il lavait dans la rivière une peau de mouton tout en chantonnant, le tsar en personne, accompagné de ses ministres, vint à passer à côté de lui.

- Comment vas-tu, bonhomme ? demanda-t-il à Kouchnirik.
- Pas mal, merci. Quand les gens mangent, moi, je ne fais que me lécher.
- Et qu'est-ce que tu fais-là ?
- Je supplie le destin de ne pas me faire mourir de faim.
- Combien te donne-t-on pour ton travail ?
- Quatre kreuzers.

Le tsar réfléchit un moment et ajouta :

- Tu n'as pas l'air commode... Tu les dépenses à boire, hein ?
- Si chaque habitant de notre pays buvait autant que moi, tous les cabaretiers de Bucovine crèveraient de faim.
- Alors, à quoi dépenses-tu ton argent ?

L'homme se gratta la tête. Puis il répondit :

- La première pièce, je la prête, avec la seconde, je paye mes dettes, la troisième, je la jette à l'eau, et la quatrième, elle va à ces bêtes de moutons.

Le tsar ne comprit rien aux paroles de Kouchnirik, et il le regardait de tous ses yeux. Quant à ses ministres, ils remuaient des oreilles comme des ânes, mais ils faisaient semblant d'avoir compris, et leur moue signifiait bien que Kouchnirik disait des bêtises.

- Et pourrais-tu, dit le tsar d'un air mécontent, traire mes béliers ?
- Mais bien sûr, c'est facile comme tout...
- Eh bien, je te les enverrai de ma capitale.
- D'accord, répondit le bonhomme.

Le lendemain, le tsar convoqua tous ses ministres.

- Pouvez-vous m'expliquer les paroles de cet Hutzul ?

Les ministres devinrent blancs comme des pains qu'on n'a pas assez cuits et ils bégayèrent quelques mots en guise de réponse.

Le tsar frappa du pied :

- Je vous donne une semaine pour déchiffrer cette énigme. Si vous n'avez pas deviné dans huit jours, vos têtes rouleront par terre !

Les ministres tinrent conseil pendant plusieurs jours, mais ne trouvant pas de réponse, ils décidèrent d'aller trouver Kouchnirik. « Et n'oublions pas, dit le plus âgé d'entre eux, d'emporter des pièces d'or avec nous. Vous savez, l'homme peut refuser de nous répondre ».

Toute la compagnie s'assit dans un carosse et se rendit chez Kouchnirik. Celui-ci était en train de ravauder son manteau tout en fredonnant. Il ne jeta même pas un coup d'oeil aux ministres qui s'étaient arrêtés sur le pas de sa porte. Alors, le plus âgé fit quelques pas en avant, se pencha vers lui et lui demanda :

- Aie pitié de nous, brave homme. Explique-nous comment tu dépenses les quatre kreuzers qu'on te donne pour une peau de mouton.

- Arrière, fils de chien, hurla Kouchnirik si fort, que le ministre sursauta. Alors un autre tomba à genoux :

- Nous te supplions de nous expliquer ce que tu as voulu dire l'autre jour, brave Hutzul, sinon, le tsar nous coupera la tête.

- Tu mens, les corbeaux ne se crèvent pas les yeux les uns aux autres, lança Kouchnirik.

Les ministres se mirent tous à sangloter :

E-e... Me-e... Be-e...

Le Hutzul se tordait de rire :

- Voilà ma maison transformée en étable... Allons, finissez de bêler comme ça !

Les pauvres ministres reniflaient.

- Nous te donnerons de l'argent...

- Oh, je ne vous crois pas, je ne suis pas si bête. Allons, suivez-moi...

Et Kouchnirik les emmena dans les maisons les plus pauvres.

- Maintenant, distribuez à ces gens l'argent que vous vouliez me donner.

Quand les ministres eurent donné aux pauvres jusqu'à la dernière monnaie, Kouchnirik leur expliqua :

- Je reçois quatre kreuzers par peau de mouton, et voici comment je les dépense : le premier, je le donne à mon fils, car il me nourrira quand je serai vieux ; avec le second, je nourris mon père, car autrefois, c'est lui qui m'a nourri, le troisième, je le jette à l'eau, car je le donne à ma fille, et le quatrième, c'est aux moutons qu'il revient, autrement dire, à vous, seigneurs. Et maintenant, ouste, rentrez chez vous !

Et les ministres déguerpirent à toute vitesse...



... la vieille se précipita sur son mari :  
- Emmène ma fille là où tu as emmené la tienne !

## LA FILLE DU VIEUX ET LA FILLE DE LA VIEILLE

Il était une fois un vieil homme et une vieille femme qui avaient une fille. Or, un jour la femme tomba gravement malade. Sentant sa fin proche, elle appela son mari :

- Quand je mourrai, mon homme, ne te remarie pas à la veuve qui habite à côté de chez nous avec sa fille. Car si elle sera femme pour toi, elle ne sera pas mère pour notre enfant.

- Bon, répondit l'homme. Je ne prendrai pour femme ni elle ni une autre. Je ne me remarierai pas !

La vieille femme mourut, et le vieux resta seul. Quelque temps après les funérailles, un jour qu'il passait par le village, il entra chez la veuve dont lui avait parlé sa femme.

Et il oublia alors la promesse qu'il avait faite à la défunte : il proposa à la femme de se marier avec lui. Celle-ci, toute contente, lui répondit promptement :

- Il y a longtemps que j'attendais cela !

Et elle alla s'installer chez le vieil homme avec sa fille et son bétail.

Dès les premiers jours elle eut une profonde aversion pour sa belle-fille. En vraie marâtre, elle la traitait durement et lui faisait des observations toute la journée. Et les deux enfants se disputaient assez souvent. S'il leur arrivait d'aller ensemble aux veillées, la fille du vieux filait sagement toute la nuit, alors que l'autre faisait la coquette avec les gars, et ne savait plus où était sa filasse. Et quand, au matin, elles rentraient toutes les deux à la maison, et qu'il leur fallait escalader la palissade, la fille de la vieille disait à sa demi-soeur : « Donne-moi ta pelotte, soeurette, je vais la tenir, pendant que tu passeras par la palissade ». Et alors, elle courait vite à la maison et racontait à sa mère que l'autre avait perdu sa filasse et qu'au lieu de travailler, elle s'était amusée avec les garçons du village.

- Et moi, j'ai filé toute la nuit, mère ! Si vous saviez comme elle est paresseuse.

Et quand la pauvre jeune fille rentrait, sa marâtre la battait et allait se plaindre à son mari :

- Ta fille est une fainéante ! Elle ne veut rien faire, et toi, tu ne veux pas la corriger.

La pauvre enfant supportait tout en silence. Quant à sa belle-mère et à sa fille, elles la détestaient et cherchaient un moyen de la chasser de la maison.

Un jour, la mauvaise femme revint à la charge auprès de son mari :

- Ta fille est une fainéante, elle ne veut pas travailler. Elle ne fait que dormir et manger. Et toi, tu la défends toujours. Tu devrais la faire entrer en service quelque part.

- Où ça ?

- Où tu voudras. Emmène-la d'ici, je ne veux plus la voir.

Et tous les jours, c'était la même chose : « Emmènes-la, emmène-la où tu voudras ». A la fin des fins le vieux n'y tint plus, et un beau jour, il conduisit son enfant dans la forêt. Comme ils marchaient déjà quelque temps, la jeune fille dit à son père :

- Rentrez à la maison, père, je trouverai bien à me caser quelque part.

Et elle continua son chemin toute seule. Soudain, elle vit un jeune pommier qui était complètement envahi par les mauvaises herbes. L'arbre lui dit d'une voix humaine :



- Belle jeune fille, pourrais-tu arracher toutes ces mauvaises herbes qui croissent autour de moi ? Elles m'étouffent. Moi aussi, je te rendrai service un jour.

La jeune fille retroussa ses manches, arracha toutes les herbes et répandit du sable fin autour du pommier. Celui-ci la remercia et elle continua son chemin. Comme elle avait soif, elle s'approcha d'une source qui coulait là. Mais celle-ci lui dit soudain d'une voix humaine :

- Belle jeune fille, pourrais-tu nettoyer cet espace autour de moi ? Je pourrai t'être utile un jour.

La jeune enfant mit de l'ordre tout autour de la source et continua à marcher.

Au bout d'un moment, elle vit un chien sale et mal soigné qui trot-tait à sa rencontre :

- Belle jeune fille, nettoie-moi, s'il te plaît, je suis si sale ! Moi aussi, je te rendrai service un jour.

La jeune fille retira les chardons qui s'étaient accrochés aux poils du

chien, elle le brossa et le nettoya. « Merci, jeune fille », lui dit la bête, et l'enfant continua son chemin. Un peu plus loin, elle vit un four de campagne aux murs décrépis. De la terre glaise s'amoncelait à côté.

- Belle jeune fille, pourrais-tu me remettre à neuf? dit le four. Je te serai très utile un jour.

Le jeune fille versa de l'eau dans la glaise, pétrit le mélange et en enduisit les murs du four.

Au bout d'un certain temps elle rencontra une femme :

- Bonjour, belle jeune fille.

- Bonjour, bonne dame.

- Où vas-tu, ma petite?

- Je cherche à m'employer quelque part.

- Je peux te prendre à mon service, dit la femme.

- Je veux bien, répondit la jeune fille.

- Tu n'auras pas grand'chose à faire, chez moi. Le principal, c'est que tu apprennes à faire ce que je te dirai.

- Eh bien, je pense que si vous me le montrez une fois, je l'apprendrai, remarqua la jeune fille.

La femme l'emmena donc chez elle. Une fois à la maison, elle lui dit :

- Voici deux pots en fonte. Le matin et le soir, tu y feras bouillir de l'eau, que tu verseras ensuite dans cette auge. Tu ajouteras un peu de farine. Mélange bien le tout et laisse-le un peu refroidir. Quand le breuvage sera tiède, mets-toi sur le pas de la porte et siffle deux fois. Alors tu verras ramper vers toi de tous les côtés des vipères, des lézards, des crapauds et des tas d'autres bêtes. Surtout n'aie pas peur. Donne-leur à manger, et elles s'en iront toutes chacune de son côté.

- Bon, brave femme, je ferai comme vous venez de me l'apprendre.

Le soir, la jeune fille alluma le four, fit bouillir de l'eau, la versa dans l'auge, ajouta un peu de farine et mélangea le tout. Quand la boisson fut tiède, elle sortit sur le pas de la porte et siffla deux fois. Alors de tous côtés arrivèrent des vipères, des lézards et des crapauds. Ils s'approchèrent de l'auge, mangèrent et s'en allèrent.

La jeune fille fit le même travail pendant toute une année. Un jour, sa maîtresse lui dit :

- Cela fait un an aujourd'hui que tu es à mon service. Si tu veux passer encore une année chez moi, je te garderai, sinon, tu peux t'en aller. C'est comme tu voudras. En tout cas, je te remercie, tu m'as servie consciencieusement tout ce temps.

La jeune fille remercia la femme du bon traitement qu'elle avait eu chez elle, mais elle remarqua qu'elle désirait rentrer chez son père.

– Alors, va choisir un bon cheval et une charrette, dit la femme. Puis elle remplit un coffre de beaucoup de choses de valeur et en fit cadeau à sa servante. Elles se firent leurs adieux et la jeune fille partit sur la route.

Quand elle passa à côté du four qu'elle avait réparé, elle vit que l'ancre était plein de petits pains. Et le four lui dit :

– Merci de m'avoir remis à neuf, belle jeune fille. Prends ces petits pains en récompense.

La jeune fille remercia le four, et les petits pains se jetèrent d'eux-mêmes dans la charrette.

Un peu plus loin, elle vit un chien qui tenait entre ses dents un collier de belles perles polies. Il courut au-devant de la jeune fille :

– Tiens, belle enfant, prends ce collier en récompense de ce que tu as fait pour moi.

La jeune fille prit le collier, remercia le chien, et comme elle avait très soif, elle se souvint de la source qu'elle avait nettoyée autrefois. Quand elle s'approcha, elle vit que tout à côté de la source se trouvaient un petit tonneau et une cruche en or.

– Abreuve-toi, ma chère enfant, dit la source, et emporte avec toi ce petit tonneau et cette cruche.

Quand la jeune fille se mit à boire, elle comprit qu'elle buvait non pas de l'eau, mais du vin. Et du vin délicieux, jamais elle n'en avait bu de pareil. Elle en emplit le tonneau et se mit en route.

Elle passa au bout de quelque temps à côté du jeune pommier. C'était maintenant un bel arbre touffu, et il était plein de pommes en or et en argent. Et il dit à la jeune fille :

– Prends ces pommes, mon enfant, en récompense de m'avoir débarrassé des mauvaises herbes qui m'étouffaient.

La jeune fille dit merci et conduisit son cheval juste sous l'arbre. Et les pommes se mirent à tomber dans la charrette.

Elle arriva enfin à la maison. S'arrêtant devant la porte elle cria :

– Venez prendre, père, tous les biens que je vous apporte.

Le vieil homme fut très heureux de revoir sa fille. Mais quand sa femme et sa belle-fille virent toutes les richesses que la fillette avait rapportées, la vieille se précipita sur son mari :

– Emmène ma fille là où tu as emmené la tienne !

Et l'homme ne connut plus un instant de répit. Du matin jusqu'au soir,



sa femme lui répétait sans cesse : « Emmène ma fille ». Un jour, il n'y tint plus, et cria avec impatience :

- Eh bien, qu'elle s'habille, je l'emmenè.

Il conduisit la jeune fille au plus profond de la forêt et rentra chez lui.

La fille fit quelques pas et vit un jeune pommier qui croissait parmi les herbes folles.

- Belle jeune fille, lui dit-il, pourrais-tu arracher toutes ces mauvaises herbes qui m'ont envahi ? Je pourrai t'être utile un jour.

- J'ai bien besoin de me salir les mains, répliqua la fille. Et puis, je n'ai pas le temps !

Et elle continua son chemin. Un peu plus loin, elle vit une source entourée elle aussi de mauvaises herbes.



- Pourrais-tu me faire un peu de toilette, belle enfant, et arracher ces mauvaises herbes. Moi aussi, je te rendrai service un jour.

- Et quoi encore ? répondit la fille méchamment. Je n'ai pas le temps, je suis très pressée.

Plus loin, elle vit un four de campagne à moitié démoli.

- Ne pourrais-tu pas me réparer ? demanda celui-ci. Un jour, je te revaudrai cela.

- Demande à quelqu'un d'autre, lança l'enfant en colère. Elle continua son chemin, quand soudain, un pauvre chien piteux courut vers elle :

- Belle jeune fille, voudrais-tu me nettoyer et enlever de mes poils ces chardons qui me piquent ? Je te serai utile un jour.

- Ah ça, par exemple, que je m'abîme les mains à te faire beau ! Il ne manquerait plus que ça ! Et elle passa outre. Au bout d'un certain temps, elle rencontra la femme que sa demi-soeur avait rencontrée autrefois.

- Bonjour, belle enfant. Où vas-tu ?

- Bonjour. Je cherche à m'employer quelque part.



- Je peux te prendre à mon service. Tu n'auras pas beaucoup de travail, mais il faudra apprendre ce que je te dirai de faire.

- Eh bien, j'apprendrai : vous n'aurez qu'à me le montrer une fois.

La femme l'emmena donc chez elle. Une fois à la maison, elle lui dit :

- Voici deux pots en fonte. Le matin et le soir, tu y feras bouillir de l'eau, que tu verseras ensuite dans cette auge. Tu ajouteras un peu de farine. Mélange bien le tout et laisse-le un peu refroidir. Quand le breuvage sera tiède, mets-toi sur le pas de la porte et siffle deux fois. Alors tu verras ramper vers toi de tous côtés des vipères, des lézards, des crapauds et d'autres bêtes. Surtout n'aie pas peur. Donne-leur à manger, et elles s'en iront ensuite chacune de son côté. Pourras-tu faire ce travail ?

- Mais bien sûr, répondit la jeune fille.

Le soir, elle fit chauffer le four, fit bouillir de l'eau qu'elle versa ensuite dans l'auge, et ajouta de la farine. Mais elle en mit beaucoup trop, ce qui fit non pas un breuvage, mais une pâte très épaisse. Elle ne la laissa pas refroidir et sortant de la maison, elle siffla deux fois. Alors de tous côtés arrivèrent des vipères, des lézards et des crapauds. Les bêtes s'approchèrent de l'auge, chacune attrapa un morceau de pâte, et toutes, elles se brûlèrent les entrailles.

Quand la fille vit que toutes les bêtes étaient couchées inertes sur le sol, elle alla chercher sa maîtresse :

- Je ne sais pas ce qui se passe avec vos bêtes ! Elles ont mangé et maintenant elles sont toutes couchées par terre, et pas une ne se relève.

- Comment ça ! s'exclama la femme avec horreur. Et elle courut dans le jardin.

Quand elle vit toutes ses bêtes mortes, elle se prit la tête dans les mains et se mit à hurler :

- Oh, mon Dieu, qu'as-tu fais là ! Tu as brûlé toutes mes bêtes !

Elle pleura longtemps, mais, hélas, il n'y avait plus rien à faire. Elle rangea tous les cadavres dans un coffre qu'elle ferma à clef. Et au bout d'un an, quand le délai de service de sa servante eut expiré, sa maîtresse lui donna un cheval galeux et une charrette branlante, sur laquelle elle plaça le coffre, dont la fille ignorait le contenu. Et quand la servante prit congé de sa maîtresse pour rentrer chez elle, elle se réjouissait de ramener à la maison les mêmes richesses qu'avait rapportées l'autre jeune fille.

Tout à coup, alors qu'elle traversait la forêt, elle aperçut un chien qui portait à son cou un beau collier de perles. Elle courut après lui pour lui arracher son collier, mais le chien lui cria :

- Eh non, ma belle, tu n'as pas voulu me nettoyer autrefois, eh bien, tu n'auras pas mon collier. Et il s'enfuit.

Un peu plus loin, elle passa à côté du four de campagne qu'elle n'avait pas voulu réparer, et vit que l'ancre était plein de petits pains. Mais dès que la fille s'approcha pour en prendre, la porte du four se referma en disant :

- Non, ma belle, tu n'as pas voulu me réparer, ces petits pains ne sont donc pas pour toi.

Quand l'enfant arriva près de la source, elle sentit qu'elle avait très soif. Elle voulut boire, mais l'eau s'arrêta de couler et la source lui dit :

- Non, ma petite, tu n'as pas voulu me nettoyer autrefois, eh bien, maintenant, tu ne boiras pas de mon eau.

La fille se mit à pleurer et alla plus loin.

Elle arriva enfin devant un pommier dont les branches étaient pleines de pommes en or et en argent. « Eh bien, je vais prendre au moins des pommes, se dit-elle, pour en offrir à ma mère ». Mais au moment où elle s'approcha de l'arbre pour en cueillir une, la pomme sauta en l'air, et le pommier dit :

- Non, ma fille, tu n'as pas voulu arracher les mauvaises herbes qui m'étouffaient, maintenant, je ne te donnerai pas de mes fruits.

La fille continua sa route en pleurant de rage.

Quand enfin elle atteignit sa maison, elle cria au vieillard :

- Père, venez prendre toutes les richesses que je vous apporte.

Les deux vieux sortirent de la maison et emportèrent le coffre. Mais quand ils l'eurent ouvert et qu'ils y trouvèrent des vipères et des crapauds morts, ils s'écrièrent épouvantés :

- Fille, qu'as-tu rapporté là ?

Alors la jeune fille leur raconta tout ce qu'il lui était arrivé.

- Eh bien, lui dit sa mère, tu n'es vraiment bonne à rien. Et tu ferais mieux de rester tranquille à la maison. L'autre a rapporté des richesses inouïes, et toi, tu n'as été capable de ne trouver que des crapauds morts. Encore heureux que tu sois restée en vie.

Quelque temps après, la fille du vieux se maria. Quant à l'autre, elle n'est pas encore mariée jusqu'à maintenant, car elle fait la fine bouche et est très capricieuse.

## IVAN LE NIGAUD

Une femme avait un mari qui était bête comme tout et que l'on avait surnommé au village Ivan le Nigaud. Un jour, elle l'envoya faire moudre au moulin un sac de blé. Et elle lui recommanda de rentrer quand le temps serait ni au beau ni à la pluie.

L'homme emporta le sac au moulin, fit moudre son contenu et pendant qu'il attendait que le temps se mette ni au beau ni à la pluie, il observait le meunier. Et il remarqua que celui-ci prenait pour lui une mesure de chaque sac de blé qu'on lui apportait à moudre.

- Ivan, quand tu rentreras chez toi, lui dit l'homme en riant, tu diras aux gens que tu rencontreras :

- Je vous souhaite une mesure par sac!

Quand le temps lui parut favorable, Ivan se mit en route. Au bout d'un moment, il vit des moissonneurs qui fauchaient du blé dans un champ.

« Je vous souhaite une mesure par sac », leur cria-t-il.

Mais les hommes furent très irrités de ces paroles et c'est à peine s'il ne fut pas rossé.

- Tu ne dois jamais dire des choses pareilles aux gens, lui conseilla-t-on. Il faut leur souhaiter ceci : « Que vous en ayez tellement, que vous n'arriviez pas à les transporter ».

Ivan le Nigaud continua son chemin. Au bout d'un moment, il rencontra des gens qui portaient un mort au cimetière. Se rappelant du conseil qu'on venait de lui donner, il leur cria :



- Je vous souhaite d'en avoir tellement, que vous n'arriviez pas à les transporter!

On faillit le mettre en pièces. Il réussit tout de même à s'échapper et alors quelqu'un lui lança dans le dos :

« Une autre fois tu diras aux gens : « Que vous n'avez jamais plus à voir une chose pareille ».

Un peu plus loin, Ivan le Nigaud rencontra une noce. Tous les gens étaient gais, tout le monde dansait et s'amusait.

« Que vous n'avez jamais plus à voir une chose pareille! » leur souhaita le bête.

Il fut battu encore une fois, et on lui conseilla de dire à l'avenir :

« Que tu prennes dans tes bras et que tu embrasses ta belle fiancée ».

Ses vêtements en lambeaux, le visage tuméfié, le pauvre Ivan continuait à marcher sur la route. Soudain, il vit un homme qui menait une truie à l'abattoir.

- Que tu prennes dans tes bras et que tu embrasses ta belle fiancée, lui souhaita-t-il.

Au lieu de le remercier, l'homme se mit à lui administrer des coups de bâton, en le sermonnant :

- Dans ces cas-là on doit dire: « Que tu t'en gorges et que tu t'en régales! »

Quand il fut auprès de sa maison, il rencontra un homme qui conduisait une charrette pleine de fumier. Le nigaud enleva son chapeau et dit respectueusement :

- Que tu t'en gorges et que tu t'en régales.

L'homme sauta de sa charrette, mais heureusement, la maison du nigaud n'était pas loin...

## LE PERE ADOPTIF

Il était une fois trois frères, orphelins de père et de mère, qui n'avaient ni feu ni lieu. Un jour qu'ils allaient de cour en cour demandant à s'embaucher, ils rencontrèrent un vieillard à la barbe toute blanche.

- Où allez-vous, mes enfants? demanda-t-il aux trois jeunes gens.

- Nous voulons entrer au service de quelque paysan, répondirent les frères.

- N'avez-vous donc pas de propre maison?

- Non, grand-père, nous n'avons rien. Si nous pouvions trouver un homme juste et bon, nous le servirions de notre mieux et nous le respecterions comme un père.

- Eh bien, dit le vieillard, soyez mes fils, je serai votre père adoptif. Je vous apprendrai comment il faut vivre dans la juste voie.

Les frères consentirent et le vieil homme les emmena chez lui.

Ils traversèrent des forêts épaisses et de vastes champs, et aperçurent un jour une coquette petite maison toute blanche, entourée de cerisiers et de plates-bandes de fleurs. Une charmante jeune fille en sortit.

- Ah, si seulement je pouvais me marier avec elle, dit le frère aîné. Et avoir aussi des boeufs et des vaches!

- Eh bien, dit le vieux, allons la demander en mariage. Tu auras une jolie femme, et au surplus, des boeufs et des vaches. Sois heureux, mais n'oublie pas qu'il faut vivre dans le droit chemin.

Ils allèrent trouver la jeune fille: elle consentit à se marier et le frère aîné devint riche propriétaire.

Le vieil homme et les deux frères continuèrent leur chemin. Au bout de quelque temps, ils virent une gentille petite maison, et auprès d'elle un moulin et un étang. Une jolie jeune fille besognait dans la cour.

- Si seulement je pouvais me marier avec elle, soupira le second des frères. Je deviendrais meunier, et j'aurais du pain jusqu'à la fin de mes jours.

- Eh bien, soit, dit le vieillard.

La jeune fille se maria au second des frères et celui-ci s'installa dans sa maison.

- Sois heureux, fils, lui souhaita le vieillard en le quittant, mais n'oublie pas que tu dois vivre dans le droit chemin.

Il ne restait plus avec le vieil homme que le cadet des frères. Comme ils continuaient leur route, ils virent une petite maison de piètre apparence, et auprès d'elle une jeune fille fort jolie, mais vêtue très pauvrement.



- Si je pouvais me marier avec cette jeune fille, dit le garçon, nous travaillerions tous les deux, et le pain que nous aurions, nous le partagerions avec tous les nécessiteux.

- Eh bien, tu te marieras avec elle. N'oublie pas seulement de rester dans le droit chemin.

Voilà donc les trois frères mariés. L'aîné devint si riche, qu'il se construisit plusieurs maisons. Et il ne rêvait qu'à s'enrichir davantage et à mettre de l'argent de côté. Il devint très avare, et pour rien au monde il ne serait venu en aide à quelque pauvre. Le fils moyen s'enrichit également. Il prit plusieurs serviteurs et passait ses journées à dormir, à manger et à boire. Quant au cadet, il travaillait du matin jusqu'au soir, et jamais il ne refusait rien à personne.

Un jour, le vieillard décida d'aller voir comment vivaient ses fils adoptifs. En premier lieu il se présenta chez le frère aîné sous l'aspect d'un mendiant.

- Pourriez-vous, beau jeune homme, me donner l'aumône? demanda-t-il respectueusement.

- Tu n'es pas si vieux que ça, répliqua l'aîné, tu peux encore travailler. Moi-même, il n'y a pas si longtemps que je suis sur pieds.



Et pourtant il possédait de belles maisons en pierre, des étables pleines de bétail, des dépôts remplis de marchandises, et beaucoup d'argent. Mais il ne fit pas l'aumône au vieil homme.

Celui-ci s'en alla. Ayant fait près d'une lieue, il se retourna et regarda le domaine du richard : tout était envahi par les flammes.

Alors il alla trouver le second des frères. Il possédait une belle maison, un moulin et un étang plein de poisson. Il était justement au moulin, quand le vieillard se présenta :

- Ne pourrais-tu pas me donner un peu de farine, bon meunier ? Je suis très pauvre et je n'ai rien à manger.

- Je n'en ai pas assez pour mes propres besoins, répliqua l'homme. Je ne peux pas nourrir tous les mendiants qui viennent m'importuner.



Le vieillard s'éloigna. Quand il se retourna, le moulin était en flammes. Il se rendit finalement chez le cadet des frères. Celui-ci vivait pauvrement, il avait une maison toute petite, mais propre. Et quand le vieux mendiant lui demanda un petit morceau de pain, il répondit :

- Allez dans la maison, grand-père, on trouvera bien quelque chose à vous donner à manger.

Le mendiant entra dans la maison. Quand la maîtresse du logis le vit, elle eut pitié de lui, et alla chercher un pantalon et une chemise. Le vieux changea ses vêtements en loques contre des habits propres, mais quand il se dévêta, la femme vit qu'il avait sur la poitrine une plaie saignante.

Après qu'il lui eut donné à manger et à boire, le jeune homme demanda au vieil homme :

- D'où provient cette plaie horrible que vous avez sur la poitrine, grand-père ?

- C'est une blessure mortelle, répondit le mendiant. Il ne me reste plus qu'une journée à vivre.

- C'est affreux, dit la femme. N'existe-t-il pas quelque remède pour la soigner ?

- Oh, personne ne me donnera ce remède, répondit le père adoptif, bien que chacun le possède.

- Quel est donc ce remède ?

- Eh bien, si un homme était capable d'incendier de sa propre main sa maison et tous ses biens, il faudrait prendre une poignée de cendres et me l'appliquer sur cette plaie. C'est seulement à cette condition que je guérirais.

Le jeune homme resta un moment à réfléchir. Puis il dit à son épouse :

- Qu'en penses-tu, femme ?

- Je pense que nous pourrions toujours nous construire une nouvelle maison. Quant à ce pauvre homme, s'il meurt, jamais plus il n'aura de vie nouvelle.

- Tu as raison, dit son mari. Allons, fais sortir les enfants de la maison.

Tout le monde sortit dans la cour. Le jeune homme regarda sa maison et son cœur se serra. Mais le vieux mendiant lui faisait encore plus de peine. Il incendia sa maison, mais aussitôt s'éleva à sa place une magnifique bâtisse.

Le vieil homme se tenait à l'écart et souriait.

- Je vois, mon fils, que de vous trois, toi seul est resté dans le droit chemin. Sois heureux !

C'est alors seulement que le jeune homme reconnut son père adoptif. Il se précipita vers lui pour l'étreindre, mais celui-ci avait déjà disparu.



Quand il pénétra dans la cour, celle-ci était pleine de soldats et de policiers qui étaient venus pour les protéger.

## LE TILLEUL ET LA VIEILLE FEMME CUPIDE

Il était une fois un vieux et une vieille qui étaient très pauvres.

Un jour la vieille femme dit à son mari :

- Dis, mon bon, tu devrais aller dans la forêt et y abattre un tilleul. Cela nous ferait du bois pour chauffer la maison.

- C'est une bonne idée, répondit le vieux, j'y vais. Il prit sa cognée et sortit de sa demeure.

Arrivé dans la forêt, il choisit un tilleul. Mais à peine eut-il levé sa cognée, que l'arbre s'adressa à lui d'une voix humaine :

- Oh, bon vieux, aie pitié de moi, ne m'abats pas ! Peut-être pourrai-je te servir à quelque chose !

L'homme eut si peur qu'il en lâcha son instrument. Il resta quelque temps à réfléchir auprès de l'arbre, puis s'en revint à la maison où il conta son aventure à sa femme.

- Comme tu es sot, lui répondit la vieille. Retourne immédiatement dans la forêt, et demande au tilleul de nous donner un cheval et une charrette. N'avons-nous pas assez marché toute notre vie ?

- Soit, dit le vieux en mettant son chapeau. Je vais aller le trouver.

- Gentil petit tilleul, dit-il en s'arrêtant devant l'arbre, ma vieille veut que tu nous donnes un cheval et une charrette.

- D'accord, répondit le tilleul, tu peux rentrer chez toi.

Quand le vieux approcha de la maison, il vit dans la cour une charrette, et auprès d'elle, un cheval attaché à un arbre.

- Tu vois, dit la vieille femme, on n'est pas pire que les autres à présent. Il est vrai que notre chaumière est sur le point de s'écrouler. Va donc lui demander une maison, peut-être nous l'accordera-t-il.

Le vieil homme alla trouver le tilleul et lui demanda de leur donner une maison neuve. « Bon, dit le tilleul, tu peux rentrer chez toi ».

Quand le vieux rentra chez lui, il resta ébahi : à la place de leur vieille chaumière se dressait une jolie maisonnette toute neuve. Les deux vieux se réjouissaient comme des enfants.

- Et si tu lui demandais encore du bétail et de la volaille ? Je crois qu'alors nous n'aurions vraiment plus besoin de rien.

Le vieillard alla transmettre au tilleul la demande de sa femme. « Bon, répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi ».

Revenu chez lui, le vieux n'en croyait pas ses yeux : la cour était pleine de vaches, de boeufs, de poules et de canards.

- Maintenant, dit-il cela suffit, nous n'avons plus besoin de rien.

- Si, répliqua sa femme, nous avons besoin d'argent. Va en demander au tilleul!

Le vieillard retourna dans la forêt. Il s'arrêta près du tilleul et lui demanda de l'argent. « Bon, répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi ».

Quand l'homme ouvrit la porte de sa maison, il vit sa femme qui alignait sur la table des piles de monnaies en or.

- Oh, mon bon vieux, s'écria-t-elle joyeusement, comme nous sommes riches à présent. Mais ce n'est pas tout: il faut que les gens aient peur de nous, maintenant que nous possédons de si grands biens! Va vite trouver ton tilleul et dis-lui qu'il fasse de la sorte que tous les gens aient peur de nous.

Le vieux dut aller encore une fois adresser au tilleul la requête de sa femme. « Bon, répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi ».

Quand il pénétra dans la cour, celle-ci était pleine de soldats et de policiers qui étaient venus les protéger. Mais la vieille ne voulut pas en rester là.

- Il faut que tous les habitants du village se mettent à notre service, déclara-t-elle à son mari. C'est la seule chose qui nous reste à désirer puisque nous avons déjà tout!

Le vieil homme alla demander au tilleul qu'il accomplisse le désir de sa femme. L'arbre garda le silence pendant longtemps. Puis il répondit: « Rentre chez toi: j'accomplirai votre dernier désir ».

Le vieux rentra chez lui et s'arrêta stupéfait: il n'y avait plus rien! Il ne restait que la vieille chaumière et sa femme, toute confuse, qui se tenait auprès d'elle.

C'est ainsi que le tilleul punit la vieille femme cupide qui voulait asservir tous les habitants du village.

## COMMENT FUT RACHETE LE PAYSAN REVOLTE

Le pauvre Danilo et sa femme avaient un tas d'enfants. Ils avaient aussi une petite vache qui ne donnait qu'une goutte de lait par jour, et son maître décida de la vendre pour acheter de la farine. Un jour, il lui attacha une corde au cou et la conduisit à la foire, où il la vendit pour mille lei. Puis, son argent en poche, il alla sur la grand'place où il y avait beaucoup d'estaminets. Arrivé sur la place, il vit qu'une potence y avait été dressée. Sous la potence se tenait un piquier du roi qui haranguait la foule:

- Ecoutez-moi, braves gens! Dans quelques instants des magistrats vont venir ici pour pendre un ennemi de notre roi. Mais si quelqu'un d'entre vous veut bien payer pour lui une rançon de mille lei, il sera libéré.

Peu après arrivèrent des seigneurs suivis de soldats qui encadraient un jeune paysan enchaîné.

Le juge s'adressa à la foule :

- Bonnes gens, si personne ne veut payer mille lei pour libérer ce paysan, il sera pendu!

Tout le monde gardait le silence.

- Quoi donc, personne ne veut donner mille lei?

Les gens baissèrent la tête. Le juge fit un signe aux soldats, et là, Danilo n'y tint plus : son argent lui brûlait la paume de sa main.



- Tenez, cria-t-il, prenez ces mille lei et rendez-moi ce jeune homme. Le juge prit l'argent et Danilo dit au jeune paysan :

- Allons chez moi, mon garçon!

Au village, on savait déjà la nouvelle :

- Vous savez, disait-on, Danilo a vendu sa vache et a acheté un malfaiteur qui voulait cambrioler le palais du roi.

En route, Danilo n'en menait pas large : qu'allait dire sa femme? En effet, elle l'attendait devant la porte, un gros bâton dans la main.

- Tu amènes un malfaiteur aux enfants?

- Calme-toi, femme, répondit Danilo. Comment pouvais-je supporter qu'on pende un beau garçon comme ça!

Et le jeune paysan d'ajouter :

- Ne vous en faites pas, brave homme. Dans quelques jours, vos enfants auront une bonne vache laitière.

Il passa deux jours chez son sauveur, et disparut dans la soirée du troisième. Au bout de quelque temps, il revint avec deux vaches et dix sacs de bonne farine blanche.

- Où as-tu volé ça ? lui demanda la femme de Danilo.
  - Nous ne sommes pas des voleurs. Simplement, nous prenons le nécessaire chez les seigneurs, pour que les pauvres ne disent plus que cent chemins mènent au malheur, alors que pas un seul sentier n'en fait sortir.
- Danilo, sa femme et ses enfants n'en finissaient pas de se réjouir.

## LA FLUTE, LE VIOLON ET LA CYMBALE

Il était une fois un jeune garçon qui s'appelait Pétro et qui était très musicien : il jouait à la perfection de la flûte, du violon et de la cymbale. Et c'était grâce à cela qu'il gagnait sa vie, car on se l'arrachait pour les noces.

Un jour, ayant pris tous ses instruments avec lui, Pétro s'en alla chercher fortune de par le monde. Il marcha dix jours et arriva jusqu'à une forêt épaisse, dans laquelle il s'égara assez vite. Il erra un jour et une nuit sans retrouver sa route, et finit par déboucher, à l'aube du deuxième jour, sur une vaste clairière. Il y aperçut une petite maison, et comme il avait très faim, il pénétra à l'intérieur dans l'espoir qu'on lui donnerait quelque chose à manger. La maison était vide, mais une table était couverte de plats les plus divers. Pétro mangea à sa faim, après quoi il se coucha sur le lit et s'endormit.

Le lendemain matin, il prit son petit déjeuner et se recoucha. S'étant enfin bien reposé, il inspecta toute la maison. Il y avait beaucoup de pièces, toutes bien en ordre, mais il n'y découvrit âme vivante. Ce n'est que dans la onzième pièce qu'il trouva un vieux et une vieille. Tous deux étaient aveugles.

- Qui est là ? demanda le vieux.

Pétro lui répondit qui il était et d'où il venait.

- Entre à mon service, lui proposa le vieillard, tu garderas mes chèvres.

- Je veux bien, dit le jeune garçon. Et il s'en alla dans l'étable. Celle-ci était entourée d'une clôture en pieux, et sur chacun d'eux était enfoncée une tête humaine.

- Quelle horreur ! s'écria Pétro, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Alors un petit agneau tout blanc s'approcha de lui et lui dit :

- Quand tu iras faire paître les chèvres, n'oublie pas de prendre avec toi ta flûte et le sabre du vieux.

Le lendemain matin Pétro prit sa flûte et le sabre du vieil aveugle et emmena son troupeau au pâturage. Les chèvres se mirent à brouter, et lui,

s'assit sur l'herbe pour se reposer. Le petit agneau tout blanc s'approcha de lui :

- Joue de la flûte, beau garçon, car un serpent ailé vole vers nous.

Pétero se mit à jouer avec un tel entrain, que les chèvres se mirent toutes à danser. Même le serpent à trois têtes qui arrivait ne résista pas à la danse, et le garçon en profita pour lui trancher ses trois têtes avec son sabre. Il les fourra dans sa besace et se recoucha sur l'herbe.

Le soir, il rentra chez les vieux, enferma les chèvres dans leur étable et jeta les têtes du serpent ailé dans le grenier.

- Qu'est-ce qui a fait un bruit pareil dans notre grenier ? lui demanda le vieillard un peu plus tard.



- Ce sont des cornes de béliers, répondit Pétero. Il y en a deux qui se sont battus aujourd'hui, et ils ont cassé leurs cornes. Je les ai emportées et jetées dans le grenier.

- Peut-être que tu dis vrai, laissa tomber le vieux.

Le lendemain matin, le petit agneau blanc dit au jeune garçon :

- Aujourd'hui, prends ton violon et ton sabre, car le serpent ailé qui viendra sera encore plus terrible que celui d'hier.

- Bien, mon petit ami, merci.

Pétero emmena son troupeau dans le pré et se mit à jouer du violon. Les chèvres entrèrent en danse.

- Ne t'arrête pas de jouer, Pétero, voilà un serpent à six têtes qui arrive !

Ne pouvant résister au rythme endiablé de la musique, le serpent se mit à danser aussi. Alors Pétero brandit son sabre et lui trancha ses six têtes d'un seul coup. Après quoi il les fourra dans sa besace et se recoucha sur l'herbe.

Le soir, il ramena les chèvres à l'étable, jeta les têtes dans le grenier, et rentra à la maison.

- Qu'est-ce qui a fait un bruit pareil dans le grenier ? demanda le vieil homme.

- Oh, j'ai eu encore deux béliers qui se sont battus. Ils se sont cassés les cornes ; je les ai jetées dans le grenier et c'est ça qui a fait du bruit.

- Peut-être que tu dis vrai, peut-être que non, remarqua l'aveugle.

Le lendemain matin, le petit agneau blanc prévint Pétro :

- Aujourd'hui, tu prendras ta cymbale. Et n'oublie pas le sabre !

Cette fois-ci, ce fut un serpent ailé à douze têtes qui arriva pendant que Pétro jouait de la cymbale. Il voulut se jeter sur le jeune homme, mais la musique était si entraînante, qu'il se mit à danser avec les chèvres. Alors le jeune homme leva son sabre, et à chaque coup qu'il donnait, une tête du monstre allait rouler sur l'herbe. Quand il n'en resta plus qu'une, il demanda au serpent :

- Où sont les yeux du vieux et de la vieille ?

- Là-bas, dans la caverne...

Alors, Pétro en finit avec la dernière tête. Il les jeta toutes dans sa besace et courut dans la caverne. Là, il trouva les yeux des deux époux, après quoi il alla puiser dans un petit pot de l'eau miraculeuse.

Le soir, ayant jeté dans le grenier les douze têtes du serpent, le jeune homme alla trouver les deux vieillards.

- Grand-père, venez ici, plus près de la lumière, je veux vous montrer quelque chose.

Et il recolla à leur place les yeux du vieil homme, et les aspergea ensuite d'eau miraculeuse. Puis il fit la même chose à la vieille femme.

C'est ainsi que les deux vieux époux recouvrèrent la vue. Mais il y avait quelque chose de si méchant dans leur regard, que Pétro en eut peur.

Cependant, ils remercièrent le jeune homme :

- Merci, beau garçon, de nous avoir rendu la vue. Désormais, tout ce qu'il y a dans notre maison t'appartient.

Or, ils étaient tous deux enchanteurs et ils s'en allèrent dans la forêt. Pétro resta seul à la maison, et il se mit à inspecter toutes les pièces. Dans la douzième où jamais encore il n'était entré, il trouva un beau cheval en diamants, sellé d'or. A côté de lui se trouvaient de très beaux habits. Pétro les revêtit et il se fit beau comme un jeune prince. Il prit le cheval par la bride, mais celui-ci lui dit d'une voix humaine :

- Je devrai frapper du sabot en franchissant le seuil, sinon je me casserai en route. Mais si je frappe, le vieux m'entendra. C'est à choisir.

- Eh bien, tu frapperas, décida Pétro.



Le cheval piaffa en franchissant le seuil, et, dans la forêt, le vieux dit à la vieille :

- Rentrons vite chez nous, notre cheval veuf s'enfuir.

Quand ils arrivèrent chez eux, le cheval n'était plus dans la pièce. Alors le vieux s'assit à califourchon sur le manche d'une pelle et la vieille sur celui d'un balai.

- Hue, ma pelle!

- Hue, mon balai!

Et ils galopèrent à la poursuite de leur cheval. Et ils étaient déjà tout près de le rattraper, quand Pétro se retourna et cria :

- Arrête-toi, pelle! Je te sauverai quand tu te mettras à brûler. Arrête-toi, balai! Je te sauverai...



La pelle et le balai s'arrêtèrent net.

Alors les deux vieux retournèrent vite chez eux. Là, le vieux monta sur le chat, et la vieille sur la chatte :

- Hue, mon petit chat!

- Hue, ma petite chatte!

Et ils se remirent à la poursuite du cheval en diamants. Quand ils étaient déjà tout près de le rattraper, Pétro se retourna et cria :

- Mon gentil petit chat et ma jolie petite chatte! Je vous ai nourris au grenier de têtes de serpent. Et je vous nourrirai encore mieux, si vous cessez de me courir après.

Comme les deux petites bêtes avaient très faim, car elles n'avaient rien mangé depuis trois jours, elles s'arrêtèrent de courir, et aussitôt, les deux vieux prirent feu : il n'en resta qu'un petit nuage de fumée. Quant à Pétro, il arriva sur son cheval en diamants jusqu'au palais du tsar, et il se maria avec sa fille. Et il joua de la flûte et du violon à ses propres noces.



**...elle prit le lièvre sous son bras, le moineau dans la main, et posa un pied sur le traîneau, alors que l'autre avançait par terre.**

## LA SAGE JEUNE FILLE

Il était une fois deux frères : l'un était riche, l'autre était pauvre. Il était même si pauvre qu'il n'avait pas une cuiller de lait à donner à ses enfants. Un jour, son aîné eut pitié de lui et lui céda l'une de ses vaches.

- Tu me la rembourseras petit à petit en travaillant chez moi, lui dit-il.

Le frère pauvre travailla très longtemps chez son frère riche, mais un beau jour, celui-ci lui déclara :

- Rends-moi ma vache !

- Mais je te l'ai presque remboursée par mon travail.

- Oh, tu n'as presque rien fait. Une si belle vache ! Rends-la moi !

Mais le frère pauvre refusa, et ils allèrent trouver leur seigneur pour que celui-ci leur rende justice.

- Eh bien, décida le seigneur, celui de vous deux qui devinera ma devinette gardera la vache.

- Nous vous écoutons, seigneur.

- Qu'est-ce qu'il y a au monde de plus nourrissant, qu'est-ce qu'il y a de plus rapide et qu'est-ce qu'il y a de plus agréable ? Vous me donnerez la réponse demain.

- Elle est simple comme bonjour, cette devinette, se disait le frère riche en rentrant chez lui. La chose la plus nourrissante, ce sont les porcs de notre seigneur, la plus rapide, ce sont ses lévriers, et qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus agréable que l'argent ! Ha, la vache sera mienne !

Le frère pauvre rentra chez lui et resta longtemps pensif.

- Alors, lui demanda sa fille Maroussia, que vous a dit le seigneur, père ? Pourquoi êtes-vous si triste ?

- Oh, fillette, il nous a posé une devinette si difficile à résoudre.

- Laquelle ?

- Il veut que nous lui disions demain ce qu'il y a au monde de plus nourrissant, ce qu'il y a de plus rapide et ce qu'il y a de plus agréable.

- Oh, père, mais c'est très simple, dit la jeune fille : ce qu'il y a au monde de plus nourrissant, c'est la terre, car c'est elle qui nous nourrit et nous abreuve tous ; la chose la plus rapide, c'est la pensée, car elle nous transporte en un instant là, où nous désirons être ; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est le sommeil, car quelles que soient les choses qui nous procurent le plus de plaisir, nous les quittons tout de même pour aller dormir.

Le lendemain, les deux frères se retrouvèrent chez leur seigneur.

- Eh bien, avez-vous déchiffré ma devinette ? demanda celui-ci.

– Oui, répondit le riche: la chose la plus nourrissante, ce sont vos porcs, seigneur, la plus rapide, ce sont vos lévriers, et la plus agréable, ma foi, c'est l'argent!

– Oh non, tu te trompes, répondit le seigneur. Et s'adressant au pauvre:

– Et toi, qu'as-tu trouvé?

– La chose la plus nourrissante, seigneur, c'est la terre: c'est elle qui nous nourrit et nous abreuve tous.

– C'est pourtant vrai!

– La chose la plus rapide, c'est la pensée: elle nous transporte n'importe où en un instant.

– Oui, c'est exact.

– Et la chose la plus agréable, c'est le sommeil: car nous quittons tout ce qui nous fait plaisir pour aller dormir.

– Tu as raison, bonhomme. La vache est tienne. Maintenant, dis-moi franchement, qui est-ce qui a trouvé ces réponses?

– C'est ma fille Maroussia, seigneur.

Alors le seigneur se mit en colère:

– Il ne manquait plus que cela! Une fille de simple paysan qui a déchiffré ma devinette. Eh bien, on va voir qui est le plus malin de nous deux. Tiens, tu vas donner à ta fille cette douzaine d'oeufs durs: qu'elle les dépose sous une couveuse, que des poussins en éclosent en une nuit, que ta fille les nourrisse et qu'elle m'en fasse rôtir trois pour mon petit déjeuner. Tu me les apporteras demain matin.

Le pauvre homme rentra chez lui en larmes.

– Pourquoi pleures-tu, père? lui demanda Maroussia.

– Oh, fillette, le seigneur t'a chargée d'une tâche impossible à remplir. Et il lui raconta de quoi il s'agissait.

Alors, sa fille prit une écuelle de bouillie et dit à son père:

– Porte cette bouillie au seigneur, père, et dis-lui qu'il la sème, et quand il en poussera du millet, qu'il le fauche, qu'il le batte et qu'il le décortique, pour que je puisse nourrir les poussins qui doivent éclore de ces oeufs.

L'homme alla porter au seigneur l'écuelle de bouillie et lui transmit toutes les paroles de sa fille. Le seigneur resta longtemps à réfléchir et finit par donner la bouillie à ses chiens.

Ensuite il dénicha quelque part une mince tige de lin et il la donna à l'homme en disant:

– Donne ce lin à ta fille. Qu'elle le fasse tremper, puis sécher, qu'elle le batte, qu'elle le file, et qu'elle en tisse douze aunes de toile. Gare à elle, si elle ne s'acquitte pas de cette tâche!

Quand l'homme rentra chez lui et expliqua à sa fille ce qu'elle devait accomplir, Maroussia alla dans le jardin et en revint avec une toute petite brindille.

- Portez cette branche au seigneur, père. Dites-lui qu'il m'en confectionne un peigne pour que je puisse démêler le lin, et un rouet pour que je puisse le filer.

L'homme porta la brindille au seigneur et lui expliqua ce qu'il devait en faire. « Elle est maligne, cette fille, se dit le seigneur, elle me donnera du fil à retordre ». Et il jeta la branche en disant à l'homme :

- Tu diras à ta fille que je l'invite chez moi. Seulement, qu'elle ne vienne ni à pieds ni en voiture ; ni pieds nus ni chaussée ; ni sans cadeau ni avec cadeau. Et gare à elle, si elle ne remplit pas ces conditions.



L'homme pleurait amèrement en rentrant chez lui. Mais sa fille le rassura et lui dit d'aller acheter un lièvre.

Son père lui rapporta un lièvre. Alors Maroussia chaussa à un pied une vieille botte trouée ; ensuite elle attrapa un moineau et attela un bétail à un petit traîneau. Après quoi elle prit le lièvre sous son bras, le moineau dans la main, et posa un pied sur le traîneau, alors que l'autre avançait par terre. C'est de cette façon qu'elle fit son entrée chez le seigneur. Quand celui-ci la vit il cria à ses serviteurs :

- Lâchez les chiens !

Les chiens se ruèrent sur elle, mais elle leur jeta le lièvre sous les pattes, et c'est après lui qu'ils se mirent à courir.

- Je vous apporte un cadeau, dit Maroussia, en entrant dans la maison du seigneur. Et elle lui montra le petit moineau. L'homme tendit la main pour le prendre, mais l'oiseau s'envola par la fenêtre ouverte.

A ce moment-là, deux hommes se présentèrent chez le seigneur. Ils désiraient que celui-ci tranche le différend qui avait surgi entre eux.

- Voilà ce qui nous est arrivé, dit l'un d'eux. Nous avons passé la nuit dans un champ. Et ce matin, quand nous nous sommes réveillés, nous avons constaté que ma jument avait eu un poulain.

- Ce n'est pas vrai, se récria l'autre homme, c'est ma jument à moi qui a mis bas.

- Eh bien, dit le seigneur, amenez d'abord les deux juments. Ensuite on fera venir le poulain : il courra certainement vers sa mère.

On amena les deux juments, mais quand le poulain entra dans la cour, les deux hommes se mirent à le tirer chacun de son côté, si bien que le pauvre ne savait plus où aller et finit par s'enfuir. Alors, Maroussia dit :

- Il faut attacher le poulain et faire venir les deux juments. Celle qui est sa mère s'approchera de lui.

C'est ce qu'on fit. Et en effet, l'une des juments alla vite retrouver son petit.

Le seigneur comprit alors qu'il n'arriverait pas à être plus fin que la jeune fille et il lui permit de rentrer chez son père.

## LE SOLDAT ET LA MORT

Ayant été trente-trois ans au service d'un tsar, un soldat prit sa retraite. Le tsar lui remit trois kopecks et le soldat décida de rentrer au pays. Chemin faisant il rencontra trois vieillards :

- Donne-nous l'aumône, beau militaire.

L'homme leur donna un kopeck.

Un peu plus loin, trois autres vieillards lui barrèrent le chemin :

- Fais-nous l'aumône, beau militaire.

Le soldat leur donna son deuxième kopeck.

Le soir, il donna de la même façon son troisième et dernier kopeck.

Et voilà que de nouveau trois mendiants lui demandèrent l'aumône.

Alors il retira sa capote et la donna aux trois bonshommes.

- Comment te remercier, bon soldat, du bien que tu nous fais, en nous donnant la dernière chose que tu possèdes. En récompense, tu peux exprimer trois vœux.

- Les voici, dit le soldat. Que j'aie de l'argent dans ma poche, dès que j'en aurai besoin. Que je n'aie pas à bourrer ma pipe quand j'aurai envie de fumer, mais qu'elle soit déjà toute prête. Et que j'aie un sac, dans lequel je trouverai sur l'instant tout ce dont j'aurai besoin.

- C'est bon, soldat, tu peux aller ton chemin.

Et les trois vieillards disparurent, comme s'ils s'étaient évaporés.

Le soldat fit un petit bout de chemin. « Il faut vérifier s'ils ne m'ont pas menti », se dit-il. Et il mit la main dans sa poche : il en retira une poignée de pièces de monnaies.

Puis il s'assit au bord de la route pour se reposer. L'envie le prit de fumer. Il sortit sa pipe : elle était déjà toute bourrée. A ce moment-là, un couple de canards sauvages passa au-dessus de sa tête. « Allez dans mon sac », leur commanda le soldat. Et les oiseaux volèrent en plein dans son sac ouvert.

Le soldat continua à marcher sur la route. Il arriva jusqu'à une ville où habitait un riche marchand, qui ne pouvait plus vivre dans sa maison, car des diables y avaient pris place. Le soldat alla trouver cet homme :



- Que me donneras-tu si je chasse les diables qui se sont installés chez toi ?

- Je te nourrirai jusqu'à ta mort.

Le soldat se rendit dans la maison en question. A minuit, il entendit au sous-sol un bruit confus, et un diable apparut à travers le plancher. Alors le soldat ouvrit son sac et y fourra le diable. Et il le battit tant et si bien, que l'autre jura que jamais plus un seul diable ne viendrait habiter cette maison...

Le marchand revint chez lui et garda le soldat comme il l'avait promis. Mais un jour, comme sa mort était proche, le vieux militaire demanda qu'on lui mette dans son cercueil son sac et sa pipe.

Il mourut, on l'enterra et il arriva dans l'autre monde.

- Y a-t-il de la vodka ici ? demanda-t-il.

- Oui, il y en a.

- Et du tabac ?

- Oui.

- Et du feu ?



- Oui, il y en a aussi.

- Oh, mais on n'est pas mal du tout ici, se dit le vieux soldat.

A ce moment-là apparut devant ses yeux le diable qu'il avait chassé un jour de la maison du marchand.

- Hé, s'écria le mauvais esprit, c'est l'homme qui m'a battu si fort autrefois. Il faut le chasser, nous ne serons jamais tranquilles avec lui.

Le soldat fut chassé du lieu de supplices, et après avoir erré quelque temps, il se trouva au séjour des bienheureux. Le maître de ces lieux le prit alors à son service et le posta comme sentinelle à la porte de son palais.

Le soldat y faisait la garde quand vint à passer la Mort.



- Où vas-tu, grand-mère ?  
- Chez ton maître, soldat.  
- Pourquoi ?  
- Pour lui demander ce que je dois faire sur terre.  
- Attends-moi ici, je vais aller lui demander moi-même.  
- Maître, dit le soldat en entrant, la Mort demande ce qu'elle doit faire sur terre.

- Dis-lui qu'elle fasse mourir pendant trois ans les gens les plus âgés.  
« C'est que j'ai des frères, se dit le soldat, elle va les faire trépasser ».  
Et il dit à la Mort en sortant du palais :

- Mon maître t'ordonne de ronger pendant trois ans les chênes les plus vieux que tu rencontreras sur ton chemin.

Au bout de trois ans, la Mort revint.

- Attends-moi ici, lui dit le soldat, je vais demander à mon maître ce que tu dois faire maintenant.

- Maître, dit-il en entrant, la Mort demande ce qu'elle doit faire sur terre.  
- Dis-lui qu'elle fasse mourir pendant trois ans les gens d'âge moyen.  
« C'est que j'ai probablement des neveux, pensa le soldat, il ne faut pas qu'ils meurent ». Et il dit à la Mort :

- Mon maître t'ordonne de ronger pendant trois ans des chênes d'âge moyen.

- Merci, soldat, dit la Mort.

Elle revint au bout de trois ans, mais elle avait terriblement maigri.

- Va demander à ton maître ce que je dois faire encore.

- Maître, dit le soldat, la Mort veut savoir ce qu'elle doit faire encore.

- Qu'elle fasse mourir pendant trois ans les tout petits enfants.

Alors le vieux soldat se rappela qu'il avait des petits-enfants, aussi il répondit à la Mort :

- Mon maître a dit que tu ronges pendant trois ans les plus jeunes chênes que tu verras sur terre.

Au bout de trois ans la Mort revint. Elle avait à peine la force de se traîner tant elle avait faim. Mais cette fois-ci, le soldat ne la vit pas entrer dans le palais de son maître. Là elle se plaignit d'être restée affamée neuf ans.

- Mais mon garde t'a menti, s'exclama le maître. Il va être puni: fais le mourir une seconde fois!

Mais quand la Mort s'approcha du soldat et exigea son âme, le vieil homme ouvrit son sac et la Mort s'y fourra d'elle-même.

## LE RICHARD INSATIABLE

Il était une fois un homme extrêmement riche, qui pourtant n'était pas satisfait de son existence. « Je ne possède pas assez d'argent, se dit-il une nuit, alors qu'il n'arrivait pas à s'endormir. Si j'en avais plus, je vivrais mieux, et je pourrais même en donner aux pauvres ».

A ce moment-là, il entendit une voix qui lui disait :

- Tu vas voir une bourse à côté de toi. Elle contient une seule pièce d'argent. Mais quand tu la prendras, il y en aura aussitôt une autre à sa place. Tu pourras prendre de la sorte autant de pièces d'argent que tu



voudras. Ensuite, tu jetteras la bourse dans la rivière. Et c'est alors seulement, que tu auras le droit de dépenser l'argent que tu auras amassé. Si tu veux le dépenser avant que tu n'aies jeté la bourse dans l'eau, toutes les pièces se transformeront en cailloux ».

Le richard fut fort étonné de ces paroles, mais il le fut encore plus, quand il vit une bourse sur son lit. Il y fourra rapidement la main et en sortit une pièce d'argent; il mit la main une seconde fois, et de nouveau, en sortit une monnaie...

- Quelle aubaine! se dit-il.

En une nuit il amassa un énorme tas de pièces d'argent, et il décida qu'au matin, il jetterait la bourse dans la rivière, et qu'il achèterait tout ce dont il avait besoin. Il se dit aussi qu'il viendrait en aide aux pauvres.

Mais quand le soleil se leva, il pensa: « J'attendrai encore un jour. Je ne mangerai même pas, je passerai toute la journée à retirer de l'argent de cette bourse ».

Plus il avait d'argent, plus il en voulait. Et déjà, il ne pouvait plus s'arracher de la bourse miraculeuse. Il ne trouvait même plus le temps de

s'acheter quelque chose à manger. Une semaine s'écoula, puis un mois, puis une année. Il avait tout oublié au monde, même sa promesse d'aider les pauvres.

On le trouva mort, une bourse dans la main, à côté d'une véritable montagne de pièces d'argent.

## LES ESPRITS FOLLETS

Il était une fois deux frères: l'un était très riche, l'autre, au contraire, était dépourvu de tous biens. Le premier possédait beaucoup de blé, de bétail, de terre et d'argent, tandis que son frère n'avait littéralement rien à se mettre sous la dent. Lui aussi avait vécu assez aisément autrefois, mais un jour des esprits follets s'étaient installés chez lui, derrière le four à pain, et depuis ce temps-là il était tombé dans une misère noire. Que n'avait-il essayé de faire pour se débarrasser de ces intrus! Il s'était même adressé à des sorcières. Mais tout avait été vain: il restait pauvre, et son frère aîné l'avait renié.

Le frère riche était marié depuis quelques années, mais il n'avait pas d'enfants. Il avait argent et bétail en abondance, mais Dieu ne lui envoyait pas d'héritier. Rien n'y faisait: ni les dons qu'il offrait à l'église, ni les messes qu'il faisait dire, ni les prières qu'il adressait aux saints, agenouillé le soir devant ses icônes. Un jour enfin il alla trouver son frère.

- Je voudrais que tu pries Dieu de m'envoyer un enfant, dit-il. S'il t'exauçait, je te ferais parrain de mon premier-né.

- Bon, je prierai Dieu de te donner un enfant, répondit le frère pauvre.

Et tous les soirs il se mit à prier Dieu pour son frère aîné. Au bout d'un an, il entendit dire que son frère avait eu un fils. Le soir, il rentra chez lui et dit à sa femme:

- Tu sais ce qui s'est passé, femme?

- Non, mon homme, qu'y a-t-il?

- Eh bien, il y a baptême aujourd'hui chez mon frère.

- Comment cela?!

- Mais oui, il y a baptême.

- Comment le sais-tu?

- Des gens me l'ont dit. Et tu sais ce que j'ai l'intention de faire?

- Qu'est-ce que tu veux faire, mon homme?

- Eh bien, je vais aller trouver mon frère et je lui rappellerai sa promesse.

Il m'avait bien dit que je serai le parrain de son premier-né.

- N'y va pas, mon homme. Si ton frère avait voulu te faire parrain de son enfant, il y a beau temps qu'il serait venu te chercher.

- Si, j'irai. Je verrai au moins le baptême.

Et le frère pauvre alla trouver son frère riche.

- Qu'est-ce que tu me veux ? lui demanda celui-ci.

- Je voudrais que tu me prêtés ton cheval et ta charrette. Il fait bien froid chez moi. Si tu me les donnes, je pourrai aller dans la forêt et en ramener des fagots.

- Bon, prends-les, mais ne charge pas trop la charrette pour ne pas épuiser mon cheval.

Le frère pauvre attela le cheval de son aîné et repartit chez lui.

- Eh vous, les esprits follets, cria-t-il en arrivant, sortez tous du logis, on va aller en forêt !



Les lutins, il y en avait douze, sortirent un à un de derrière le four à pain et s'entassèrent sur la charrette. Quand ils arrivèrent dans la forêt, l'homme détela le cheval pour qu'il puisse paître, puis il prit sa cognée et abattit le plus gros chêne de l'endroit. Ensuite, il le fendit dans le sens de la longueur jusqu'à la moitié, et appela les lutins :

- Mes petits bonshommes, aidez-moi à fendre ce chêne jusqu'au bout.

- Mais nous ne pouvons pas t'aider, nous n'avons pas de hache, répliquèrent les lutins.

- Vous n'en avez pas besoin. Vous n'avez qu'à introduire vos mains dans la fente et à tirer. Six d'entre vous se mettront d'un côté de l'arbre, et les autres s'installeront en face. Chacun tirera de son côté et vous parviendrez ainsi à fendre l'arbre en deux.

Les lutins enfoncèrent leurs mains dans la fente de l'arbre et se mirent à tirer de toutes leurs forces. Alors l'homme donna un bon coup de cognée sur le tronc du chêne : ses deux moitiés se rejoignirent et les mains des esprits follets restèrent coincées dans la fente. Mais juste à ce moment-là une tempête épouvantable se déclara. Plusieurs chênes furent déracinés.

L'un d'eux tomba sur la charrette, la mettant en miettes, tandis qu'un autre s'abattit sur le cheval. Le pauvre animal fut tué sur le coup. Quant au bonhomme, c'est à peine s'il eut le temps de s'enfuir de la forêt.

- Ces sales petits bonshommes, tout de même! C'est de leur faute, tout ça! Encore une chance que je sois resté sain et sauf.

Et il s'en revint, tout penaud, chez son frère aîné.

- Qu'as-tu à faire une mine pareille, lui demanda le richard. N'aurais-tu pas abîmé ma charrette?

- Oh, s'il n'y avait que la charrette!

- Eh bien, quoi alors? Aurais-tu tué mon cheval?

- Eh oui, mon frère... hélas, je n'y puis rien... ce n'est pas de ma faute.

Le frère aîné entra dans une colère terrible. Il injuria son cadet, le traitant de tous les noms possibles. Puis il voulut aller lui-même à l'endroit où tout s'était passé.

Quand les deux frères arrivèrent dans la forêt les douze lutins étaient toujours à leur place, les mains coincées dans la fente du chêne. Ils se mirent à supplier le frère riche de les libérer. Ils avaient des voix si caressantes et ils prenaient des petits airs si malheureux, que l'homme eut pitié d'eux : il enfonça quelques coins dans la fente du chêne, libérant par là les mains des lutins.

- Eh bien, bonhomme, maintenant que tu nous a délivrés, emmène-nous chez toi!

- Mais qui êtes vous?

- Nous sommes des esprits follets.

- Ah mais, ça non! Si vous êtes des esprits follets, restez où vous êtes. Je ne veux pas de vous chez moi.

Mais au moment où il prononçait les mots « je ne veux pas », les douze lutins se jetèrent sur lui et s'agrippèrent à sa barbe. Il essaya en vain de détacher leurs mains, mais rien à faire. Et il fut obligé de rentrer, avec tous les lutins accrochés à lui. Quand il franchit le seuil de sa maison, les esprits follets s'éparpillèrent sur le plancher, et restèrent à vivre chez lui.

Débarassé des lutins, le cadet des frères s'enrichit. Quant à son aîné, il devint encore plus pauvre que n'avait été son frère autrefois.



A ce moment-là, quatre diables arrivèrent en courant et s'arrêtèrent sous l'arbre.

## LA VERITE ET LE MENSONGE

Il était une fois deux frères : l'un était riche et l'autre vivait dans la misère. Et quand il mourut, il ne laissa presque rien en héritage à son fils. Un jour, celui-ci demanda à son oncle :

- Dites-moi, mon oncle, comment faut-il vivre à votre avis ? Dans la vérité ou dans le mensonge ?

- Hé, mon neveu, où as-tu vu qu'on puisse vivre aujourd'hui dans la vérité. Il n'y a plus de vérité sur terre, il ne reste que le mensonge.

- Non, mon oncle. La vérité existe encore...

- Allons trouver le juge. Qu'il décide qui de nous deux a raison.

- Ce n'est pas la peine d'aller chez le juge, répondit le jeune homme. Allons plutôt sur la route et demandons ce qu'il en pense au premier passant que nous rencontrerons. Et qu'il en soit selon ce qu'il dira ! Si c'est vous qui avez raison, vous prendrez mon bétail ; si c'est moi, je prendrai le vôtre. Nous interrogerons trois personnes.

- Je suis d'accord, répondit l'oncle du jeune garçon. Et ils s'en allèrent sur la route.

Ils cheminèrent quelque temps et rencontrèrent un homme.

- Bonjour, brave homme !

- Salut !

- Dis-nous s'il te plaît comment faut-il vivre : dans la vérité ou dans le mensonge.

- Hé, bonnes gens ! Où avez-vous vu qu'on puisse vivre aujourd'hui dans la vérité ? Elle a disparu. Il faut vivre dans le mensonge.

- Eh bien, j'avais raison, dit l'oncle. Et d'un !

Le neveu s'attrista à l'idée de donner son bétail à son oncle. Ils continuèrent leur chemin et au bout de quelque temps rencontrèrent un seigneur.

- Dites-nous, seigneur, comment faut-il vivre : dans la vérité ou dans le mensonge ?

- Hé, braves gens, répondit le seigneur, où avez-vous vu qu'on puisse vivre aujourd'hui dans la vérité. Elle n'existe plus sur terre, on ne peut vivre que dans le mensonge.

- Tu vois, s'exclama l'oncle. Et de deux !

Plus loin, ils rencontrèrent un pape. Et à la question qu'ils lui posèrent, il fit la même réponse que les deux hommes précédents.

- Eh bien, mon neveu, c'est moi qui avais raison, dit l'oncle joyeusement.

Rien à faire. Le pauvre jeune homme fut obligé de donner à son oncle le bétail que lui avait laissé son père en héritage. Il resta dénué de tout bien

et vécut quelque temps dans la misère la plus noire. Désespéré de sa situation, il décida un jour de se pendre. Il prit un bout de corde et s'en alla dans la forêt. Là il s'arrêta devant un arbre pour choisir la branche à laquelle se pendre. Et il était si absorbé par ses pensées, qu'il ne remarqua pas qu'un loup s'était approché de lui. Quand il le vit enfin, il grimpa sur l'arbre en un instant, oubliant sa corde par terre. A ce moment-là, quatre diables arrivèrent en courant et s'arrêtèrent sous l'arbre.

- Qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda l'aîné des diables, qui était le chef, à l'un de ses compagnons.

- Oh, j'ai fait un bon travail. J'ai fait de la sorte, dans le village voisin, que jamais on n'arrivera à y combler la digue. Et le seigneur bastarde ses gens comme un fou : ils seront tous nôtres à présent.

- Tu n'as pas mal fait, mais ce n'est pas tout à fait cela.

- Pourquoi ?

- Parce que dans la forêt du ravin poussent trois arbres. Eh bien, celui qui les coupera et les mettra en croix sur la digue la comblera.

- Bon, et toi, qu'as-tu fait ? continua le chef s'adressant à un autre diable.

- J'ai fait en sorte que nous aurons maintenant beaucoup de personnes entre nos mains. J'ai fait dessécher toute l'eau de la ville voisine, et il n'y en a plus une goutte. Et les habitants sont obligés de faire plus de trente kilomètres pour en apporter. Beaucoup de gens périront !

- Tu n'as pas mal fait, mais ce n'est pas tout à fait cela.

- Pourquoi ?

- Si quelqu'un déracine le framboisier qui pousse au milieu de la ville, apparaîtra tant d'eau qu'il en suffira pour tout le monde.

- Je ne savais pas cela, répondit le diable.

- Et toi, qu'as-tu fait ? demanda le chef au troisième diable.

- Oh, j'ai fait en sorte que dans le royaume voisin, la fille du roi est tombée malade et elle ne guérira jamais. Donc, elle sera nôtre.

- Et pourtant, ce n'est pas tout à fait cela. Car il suffit de raboter les planches du coin le plus sombre de sa demeure, et de brûler les copeaux, pour que la jeune fille se rétablisse aussitôt...

Tapi sous le feuillage, le jeune homme entendit toute la conversation des diables. Et quand ceux-ci s'éloignèrent, il descendit de l'arbre et se dirigea vers le village voisin. Approchant de la digue, il y vit le seigneur en train de battre les habitants, les forçant à travailler plus vite. Les pauvres étaient en sueur, mais le travail n'avancait pas. Alors le jeune garçon s'adressa au seigneur :



- Vous avez tort, seigneur, de battre ces hommes. Que me donnerez-vous si j'arrive à combler cette digue ?

- Je te donnerai cent roubles et au surplus, deux chevaux, un carrosse et un cocher.

- Eh bien, donnez-moi pour le moment six hommes et trois charrettes.

Le seigneur lui donna ce qu'il exigeait. Alors le garçon s'en alla avec les hommes dans la forêt. Ils coupèrent les trois arbres magiques et les chargèrent sur les charrettes. Et quand on les eut déposés sur la digue, celle-ci fut comblée en un instant. Le seigneur donna au jeune homme cent roubles et deux chevaux, un carrosse et un cocher.



« Maintenant, se dit le garçon, je vais me rendre dans la ville où il n'y a plus d'eau. Peut-être pourrai-je venir en aide aux habitants ». Il se mit donc en route. A plusieurs kilomètres de la ville, il rattrapa une vieille femme qui portait deux seaux d'eau accrochés à une palanche.

- Qu'est-ce que tu portes là, grand-mère ?

- De l'eau, mon fils.

- J'ai soif, pourrais-tu m'en donner un peu à boire ?

- Oh, mon enfant, je la porte depuis trente kilomètres, et jusqu'à ce que j'arrive chez moi, j'en répandrai la moitié. Et j'ai une grande famille à la maison, tout le monde a besoin d'eau.

- Je me rends justement dans votre ville pour vous assurer en eau. Vous en aurez maintenant jusqu'à la fin de vos jours.

Alors la vieille femme lui donna à boire et elle courut joyeusement chez elle pour raconter la bonne nouvelle aux habitants. Ceux-ci allèrent à la rencontre du jeune homme et l'accueillirent, selon la coutume, avec le pain et le sel de l'hospitalité. On lui fit aussi beaucoup de cadeaux. Il entra dans la ville, trouva le framboisier et le déracina : alors l'eau coula à travers

toute la cité. Les gens lui donnèrent de l'argent et il devint encore plus riche que son oncle.

- Maintenant, décida-t-il je vais me rendre dans le royaume voisin. Peut-être pourrai-je guérir la fille du roi.

Quand il arriva au palais du roi, il y trouva tous les gens en grand désarroi.

- J'ai entendu dire, leur dit-il, que la fille de votre roi était très malade. Je vous affirme que moi seul peux la guérir.

- Oh, que dis-tu là, jeune homme! Même des médecins très célèbres venus d'outre-mer sont impuissants.

- Prévenez tout de même le roi que je suis là.

On prévint le roi et celui-ci dit au jeune homme :

- Si tu guéris ma fille, je te ferai don de tant de biens, que tu seras l'homme le plus riche au monde. Et je te donnerai la princesse en mariage par-dessus le marché.

Le jeune homme entra dans la chambre de la malade : celle-ci se mourait. Alors il rabota les planches du coin le plus sombre de la pièce, brûla les copeaux, et au bout de trois jours, la jeune fille se rétablit.

- Je te donne ma fille en mariage, lui annonça le roi. Et quand je mourrai, tu seras roi à ma place.

Il se fit que le roi mourut au bout de quelque temps. Et c'est cet homme juste qui devint roi. Alors qu'il régnait déjà depuis un certain temps, on vint lui dire un jour qu'un riche marchand était arrivé dans son royaume, et qu'il demandait la permission de vendre ici ses marchandises. Le roi ordonna qu'on le fasse venir. Quand le marchand entra, le roi vit qu'il n'était autre que son oncle. Mais il fit semblant de ne pas l'avoir reconnu. Ils s'entretenirent quelques minutes, et le roi lui permit de faire son commerce. Mais il dit à ses gens de guetter le moment où le marchand ferait ses préparatifs de départ, leur recommandant de l'amener alors chez lui.

En effet, quand le marchand était près de partir, on le pria de se rendre chez le roi. Et quand il eut expliqué au roi d'où il venait et comment il s'appelait, le souverain lui avoua qu'il était son neveu, ce neveu qui avait disparu un jour...

- Oui, mon oncle. Tu m'avais dit autrefois qu'il fallait vivre dans le mensonge et non dans la vérité. Tu t'es trompé! Tu n'es qu'un simple marchand, et moi je suis roi : la vérité a triomphé du mensonge!

Et il raconta à son oncle tout ce qui lui était arrivé : comment il avait voulu se pendre, comment il avait surpris la conversation des diables. Finalement, il lui fit cadeau de deux navires chargés de marchandises et lui dit :

- Je veux oublier tout le mal que tu m'as fait. Prends ces deux navires et tous ces biens. Et quand tu rentreras chez toi, dis à tout le monde qu'il vaut mieux vivre dans la vérité que dans le mensonge.

Le marchand rentra chez lui et la jalousie se mit à le ronger : pourquoi n'était-il pas roi lui aussi ? Après avoir bien réfléchi, il décida d'aller se pendre, dans l'espoir qu'il lui arriverait la même chose qu'à son neveu. Il prit une corde, alla dans la forêt et s'arrêta par hasard devant le même arbre qu'avait choisi son neveu autrefois. Mais il en fut tout autrement avec lui : des diables qui avaient apparu on ne sait d'où l'attrapèrent et le pendirent à la plus haute des branches.

## CHANSONS TRISTES ET CHANSONS GAIES

Il était une fois un ménage très pauvre. Ils avaient beaucoup d'enfants et un minuscule lopin de terre. Ils besognaient dur du matin jusqu'au soir pour ne pas mourir de faim, et pourtant, tout le monde aimait chanter dans la famille.

Un jour, la femme mourut. Son mari était profondément affligé, et on n'entendait plus dans la maison que des chansons tristes.

Or, le voisin le plus proche de cette famille était un riche seigneur. Il vint une fois trouver le pauvre veuf, déposa sur la table un sac d'argent et demanda au maître du logis :

- Combien as-tu d'enfants ?

- Dix, répondit l'homme.

- C'est un peu trop, il me semble, pour un domaine comme le tien. Cède-moi l'un de tes enfants, et je t'en donnerai ce sac d'argent.

Le pauvre homme appela tous ses enfants :

- Ce seigneur m'offre un sac d'argent, à condition que je lui cède l'un d'entre vous. Qui veut aller habiter chez lui ? Celui qui est d'accord mangera des bons petits pains tout frais et dormira sur un lit de plumes...

Mais les enfants éclatèrent en sanglots.

- Vous voyez, seigneur, aucun de mes enfants ne veut aller habiter chez vous.

- Bon, dit le seigneur, alors je vous donne cet argent à condition que vous ne chantiez plus. Je ne peux pas dormir à cause de vos chansons.

- Qu'il en soit ainsi, dit le pauvre homme. Il prit l'argent et le richard rentra chez lui.

Toute la famille gardait le silence. Soudain, l'un des garçons se mit à fredonner tout doucement une chanson si triste, que les autres en eurent les larmes aux yeux. Alors, leur père saisit le sac d'argent et courut chez son voisin. Il lança l'argent sur la table :

- Je ne peux pas vendre, seigneur, les chansons de mes enfants...

Et les chansons, tristes ou gaies, continuèrent à se faire entendre de cette maison. Et s'ils ne sont pas morts de faim, peut-être que ces enfants chantent encore aujourd'hui...

## LE SERF ET LE DIABLE

Autrefois, au temps du servage, un seigneur avait un homme attaché à son service. Un jour, il lui dit :

- Si tu m'apportes deux poignées de pièces d'argent ou si tu arrives à chasser de cet étang les diables qui y habitent, je te rendrai la liberté.

L'homme alla demander au forgeron que celui-ci lui confectionne un fouet en fil de fer. Quand le fouet fut prêt, il alla au bord de l'eau, et se mit à ramasser de la boue et à en pétrir des piliers.

Alors, un diable sortit de l'eau :

- Que fais-tu là, bonhomme ?

- Je veux construire un monastère au bord de cet étang. Tu vois, j'en ai déjà construit les piliers.

Le diable alla conter l'histoire à son chef. Alors celui-ci fit appeler le plus haut de ses diables et lui dit :

- Va trouver l'homme qui est en train de construire un monastère au bord de notre étang et dis-lui que s'il réussit à te vaincre dans un combat, nous partirons d'ici. Sinon, c'est lui qui sera obligé d'abandonner notre demeure.

Le plus haut des diables sortit de l'étang et expliqua à l'homme quelles conditions avait posé son chef.

- Je n'ai pas l'intention de me battre avec toi, répliqua l'autre. Va plutôt te battre avec mon grand-père. Il est si vieux, qu'il est envahi par la mousse. Il est couché sous un arbre, là-bas dans la forêt.

Or, c'était un ours qui dormait sous l'arbre. Le diable se mit à le tirer et l'ours se réveilla en sursaut. Il se jeta sur le diable et se mit à l'étouffer dans ses pattes. C'est à peine si l'autre parvint à s'enfuir.

- Nos affaires vont mal, dit-il à son chef, impossible de le vaincre.

Même son grand-père qui est vieux comme tout a failli m'étouffer. Alors le diable en chef envoya un diable bossu trouver le serviteur :

- Cet étang appartiendra à celui de nous deux qui sifflera le plus fort!

Et il siffla le premier. Le son était si strident que les feuilles des arbres se mirent à tomber.

- C'est mon tour maintenant, dit l'homme. Seulement, tu devrais d'abord te bander les yeux, car je sifflerai si fort, qu'ils peuvent sortir de ta tête.

Le diable bossu se banda les yeux avec son mouchoir. Alors l'homme lui cingla le cou avec son fouet en fil de fer. Le coup était si fort, que le diable tomba dans l'eau à la renverse.

Voyant qu'il n'arriverait pas à triompher du serf, le chef des diables alla le trouver lui-même :

- Cet étang appartenait déjà à nos arrière-grands-parents. Que faut-il te donner pour que nous puissions y rester ?

- Oh, je n'exige pas grand'chose. Remplis simplement ce tonneau de pièces d'argent.

- Les veux-tu tout de suite ?

- Non, je mettrai le tonneau dans une remise, et cette nuit tu m'apporteras l'argent.

L'homme rentra chez lui et creusa une fosse profonde dans sa remise. Puis il défonça le tonneau et le plaça dans la fosse, de la sorte qu'il ne touche pas au fond du trou. Et le diable fut obligé de verser plusieurs sacs de pièces d'argent avant que le tonneau fut plein. Alors, le serf apporta à son seigneur deux poignées de monnaies d'argent, et c'est comme cela qu'il fut libéré du servage.



## TABLE DES MATIERES

<i>La biquette malicieuse</i>	7
<i>La moufle</i>	10
<i>Pourquoi les oies font leur toilette dans l'eau, les chats sur le four, et les poules dans la poussière</i>	11
<i>La mouche laborieuse</i>	12
<i>L'abeille et le pigeon</i>	13
<i>Dame Renarde et compère le loup</i>	13
<i>Le petit chat et le coq</i>	17
<i>La renarde et ses renardeaux et le fainéant Lanterneau</i>	20
<i>Le Maître Chat</i>	23
<i>Sirko</i>	25
<i>Le lion et les moustiques</i>	27
<i>Kolobok, la Miche de pain</i>	28
<i>Le bouc et le bélier</i>	30
<i>Le petit veau en paille</i>	32
<i>Dame Renarde</i>	37
<i>Comment le chien trouva un maître</i>	42
<i>L'ours et les abeilles</i>	43
<i>Comment le loup a voulu être chef de village</i>	43
<i>Les animaux sous la domination du lion</i>	45
<i>Le coq et les deux souriceaux</i>	56
<i>L'histoire de l'homme et de Danilo-Bourmilo</i>	58
<i>La cigogne et le renard</i>	60
<i>L'ours et dame Renarde</i>	61
<i>Comment le loup a voulu voler des agneaux</i>	63

<i>La corneille et la vipère</i>	65
<i>Le petit loup attrape-coups</i>	66
<i>Comment un écureuil a secouru un ours</i>	72
<i>Le cygne, le brochet et l'écrevisse</i>	73
<i>Pourquoi les hérons mangent les crapauds et les loups dévorent les moutons</i>	74
<i>La cigogne, les poissons et l'écrevisse</i>	76
<i>Le jeune poisson et la fève</i>	76
<i>Le renard et l'écrevisse</i>	77
<i>Comment le lion s'est noyé dans un puits</i>	79
<i>Le boeuf, le mouton et le coq</i>	82
<i>Ilia Mouromets et Rossignol-le-Brigand</i>	84
<i>Les cosaques et la mort</i>	90
<i>La Grenouille-Tsarine</i>	93
<i>Oh</i>	101
<i>L'oeuf magique</i>	109
<i>Les citrouilles miraculeuses</i>	118
<i>Le conte du preux Ivan</i>	120
<i>Le diable-dragon et les enfants vendus</i>	125
<i>Les sept frères corbeaux et leur soeur</i>	137
<i>Telessik</i>	145
<i>Kotigorochko ou le Petit-Pois-qui-roule</i>	153
<i>Comment un Hutzul apprit à une princesse à être bonne ménagère</i>	164
<i>Ivanko, le roi des animaux</i>	169
<i>Ivan le pauvre et Douliana la Sage</i>	179
<i>Les aventures d'Ivan, fils de moujik</i>	187
<i>Le jeune berger</i>	199
<i>Le vaisseau volant</i>	203
<i>La flûte du père et le petit fouet</i>	209
<i>Ivan le Nu et son frère</i>	219
<i>La récompense du guerrier</i>	225
<i>Le loup de fer</i>	229
<i>Ivan le Costaud</i>	235
<i>Kyrilo Kojoumiaka</i>	239
<i>Le pauvre homme et ses fils</i>	241
<i>Comment une bonne femme fit la barbe au diable</i>	246

<i>L'oiseau de feu et le loup</i>	249
<i>L'aigle royal</i>	253
<i>La bague de la princesse</i>	258
<i>Le forgeron et le diable</i>	260
<i>Les douze frères</i>	262
<i>Comment un bonhomme trompa un diable et réussit à gagner un tonneau d'argent</i>	269
<i>Les moutons du tsar</i>	272
<i>La fille du vieux et la fille de la vieille</i>	275
<i>Ivan le Nigaud</i>	282
<i>Le père adoptif</i>	284
<i>Le tilleul et la vieille femme cupide</i>	289
<i>Comment fut racheté le paysan révolté</i>	290
<i>La flûte, le violon et la cymbale</i>	292
<i>La sage jeune fille</i>	297
<i>Le soldat et la mort</i>	300
<i>Le richard insatiable</i>	304
<i>Les esprits follets</i>	305
<i>La vérité et le mensonge</i>	309
<i>Chansons tristes et chansons gaies</i>	313
<i>Le serf et le diable</i>	314







# ЛЕТУЧИЙ КОРАБЛЬ

Украинские народные  
сказки

Составитель  
*Владимир Григорьевич Бойко*

Перевела с украинского  
*Ж. И. Кофман*

Иллюстрации и макет  
*Ю. И. Крыги*

Издательство «Дніпро»  
(На французском языке)

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*  
Художній редактор *В. А. Кононенко*  
Технічний редактор *Б. С. Грінберг*  
Коректор *Л. В. Соколова*

Інформ. бланк № 698

Здано до складання 07.12.78.

Підписано до друку 07.08.79.

Формат 84 × 100/16. Папір офсетний № 1.

Гарнітура конкорд. Друк офсетний.

Умовн. друк. арк. 31,2.

Обл.-вид. арк. 22,522.

Тираж 5000. Зам. 8—3138.

Ціна 2 крб. 90 к.

Видавництво «Дніпро».  
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство  
республіканського виробничого  
об'єднання «Поліграфкнига»  
Держкомвидаву УРСР,  
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

2 крб. 90 коп.

LE VAISSEAU  
VOLANT

